

ESSAIS

DE MICHEL

SEIGNEUR

D E

MONTAIGNE.

THE GREAT

WHEEL

OF THE

WHEEL

OF THE





MICHEL SEIGNEUR DE MONTAGNE

349
E S S A I S

DE MICHEL 8

SEIGNEUR DE

h. MONTAIGNE,

*DONNEZ SUR LES PLUS ANCIENNES
& les plus correctes Editions : Augmentez de
plusieurs Lettres de l'Auteur, & où les Passages
Grecs, Latins & Italiens, sont traduits plus
fidèlement, & citez plus exactement que dans
aucune des précédentes.*

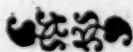
Avec des NOTES; & une TABLE générale des Matières
plus utile que celles qui avoient paru jusqu'ici.

Par **PIERRE COSTE.**

QUATRIÈME EDITION,

Augmentée de la Vie de Montagne, & de Nouvelles
Notes qui ne se trouvent point dans les troisdernieres
Editions publiées en 1724. 1725. & 1727.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE.

M D C C X X X I X 8





P R E F A C E

D E

L'EDITEUR.

TO U S les bons Esprits sont d'accord depuis long-temps sur le merite des *Essais de Montagne* (1). Je ne prétens, ni en faire l'éloge dans les formes, ni entrer dans la discussion des Critiques qu'on en a faites. Je ne pourrois rien dire de nouveau sur le premier article : & je suis persuadé que ceux qui liront l'Ouvrage avec quelque application, seront aisément convaincus du peu de solidité de la plûpart de ces Critiques.

Une chose sur quoi je ne puis m'empêcher de faire quelques reflexions, avant que de montrer les avantages de
cette

(1) *L'Esprit de Montagne sera admiré pendant qu'il y aura des connoisseurs*, dit M. BAYLE dans son Dictionnaire, à l'Article *ERMITE*, Rem. (1) Num. V, p. 1106. 3e. Ed. 1720.

cette Edition sur toutes celles qui ont paru jusqu'ici , c'est cette noble candeur qu'on observe dans tout l'ouvrage , & qui ne se dément jamais.

On a fort blâmé Montagne de ce qu'il s'est fait lui-même le sujet de son Livre. Cette objection a été rebattuë mille fois ; & je l'ai entenduë repeter fort souvent dans des Compagnies où il m'étoit aisé de voir que ceux qui la faisoient , n'étoient pas fort instruits de la maniere dont Montagne s'est depeint dans son Livre. Il l'a fait avec tant de sincerité, qu'il y a tout sujet de croire , que c'est moins par vanité que pour instruire , qu'il s'est engagé dans une carriere si épineuse. Il est certain du moins que ce Portrait est comme un Miroir fidelle où tous les hommes pourront se reconnoître par quelque endroit , s'ils prennent la peine de s'y regarder avec attention , & dans le dessein de se voir tels qu'ils sont effectivement. On a beau faire : dans ce Monde, il faut ou s'étudier serieusement soi-même , ou vivre au hazard, exposé sans cesse à être le jouët des autres hommes & de ses propres foiblesses, toujourns dans l'inquietude & dans le désordre , toujourns à se plaindre de Maux dont on ignorera la cause,

se, & le veritable remede. *Si le Monde*, dit fort bien Montagne (2) à cette occasion, *se plaint dequoy je parle trop de moy, je me plains dequoy il ne pense pas seulement à soy.* Qu'on essaie d'imiter la liberté qu'il a prise de se peindre sans déguisement; & l'on verra bientôt que l'entreprise n'est pas tant blâmable que difficile à executer.

La plupart des hommes sont si aveuglez par une fausse complaisance pour eux-mêmes, & par une mauvaise honte, que, bien-loin de pouvoir se dévoiler au Public avec cette aimable sincérité qui paroît dans Montagne, ils n'ont pas même le courage de fouiller dans les replis de leurs Cœurs pour se découvrir secretement à eux-mêmes leurs foiblesses, leurs legeretez, & les veritables motifs de leurs actions. C'est-là sans doute la raison pourquoi de tant d'Ecrivains qui ont paru depuis Montagne, & dont la plûpart n'ont été que de fades imitateurs, (car c'est l'engeance qui a toujours abondé le plus dans la Republique des Lettres) il ne s'en est trouvé aucun qui ait entrepris de marcher sur ses traces.

* 2 La

La chose est si remarquable , que le feu (3) DUC DE BUCKINGHAM, fameux par un discernement exquis , & un jugement qu'on n'a jamais soupçonné d'avoir été offusqué par une vaine complaisance pour des préjugés mal fondez, en a pris occasion de faire l'éloge de Montagne. Après avoir parlé de CICERON & du Chancelier BACON, comme de deux excellens genies , dont la conduite n'eut gueres de rapport avec la sagesse qui brille dans leurs Ecrits , il dit que ces deux célèbres Ecrivains auroient rendu beaucoup plus de service au Public s'ils eussent voulu lui exposer naïvement & en détail les veritables causes de cette contrariété. *Mais, (4) ajoûte-t-il, nous ne devons point attendre ce degré de sincerité de la part d'aucun Ecrivain, excepté l'incomparable Montagne, qui apparemment sera toujours le seul de son espece. Je sai bien , continuë le Duc de Buckingham, qu'on accuse Montagne de vanité , mais sans raison , à mon avis. — Et s'il est vrai qu'il n'en ait pas*

(3) Marquis de Normanby , &c.

(4) But we must never expect so much sincerity in any Writer, except the incomparable Montagne,

P R E F A C E. V

pas été tout-à-fait exempt , jamais personne n'a si bien su le déguiser : car toute sa Vanité s'étant bornée à lui faire publier aussi librement ses foiblesses & ses défauts , que ses bonnes qualitez , c'est une vanité d'un genre tout particulier , & qui peut-être meriteroit un autre nom.

Montagne ne parle pas avec moins de candeur de son Livre que de lui-même.

Outre les citations dont il l'a enrichi , il confesse naïvement , qu'il y a inséré bien des raisons & des comparaisons tirées d'Auteurs célèbres dont il a caché les Noms à dessein , pour tenir en respect ces Censeurs temeraires qui n'ont pas plutôt jetté les yeux sur un Livre nouveau qu'ils songent à en faire la critique : si éloigné d'ailleurs de vouloir s'approprier les pensées d'autrui , *qu'il aimeroit quelqu'un , dit-il (5), qui le scust déplumer, par clairté de jugement.* Sans m'être beaucoup attaché à chercher ces pensées étrangères dont il a embelli son Ouvrage , j'en ai decouvert

who is like to stand alone to all Posterity. *Essay on Authors* : p. 266. Vol. II. of THE WORKS of JOHN SHEFFIELD , — Duke of Buckingham.

(5) TOME II. Liv. II. ch. 10. page 437.

VI P R E F A C E.

vert (6) un assez bon nombre , mais plutôt par hazard , ou par reminiscence , que par cette espece de discernement que Montagne exige de ceux qui voudroient entreprendre de le *déplumer*.

Il nous dit avec la même franchise , (7) qu'il *entreprend à tous coups, de s'esgaler à ses larrecins , d'aller pair à pair quant & eux. Mais c'est autant , ajoute-t-il , par le benefice de mon application , que par le benefice de mon invention*. En effet son Livre est rempli de Passages tirez des meilleurs Auteurs, qu'il s'est rendu propres en leur donnant des sens tout nouveaux , & souvent plus délicats & plus relevez que ceux qu'ils ont dans l'Original. Je ferois un Livre , au lieu d'une Préface , si j'allois vous détailler ici toutes ces applications ingenieuses. Un seul exemple, tiré du Chapitre XXI^{me} du Premier

(6) Voyez TOME I. L. I. Ch. 16. Page 104. Note 6. Ch. 19. Page 151. Note 39. Page 156 , 157. Note 42, 43 , 44 , 45 , 46. Page 183 , 184 , 185. Ch. 21. Note 1 , 2. Page 260. Ch. 24. Note 17. — TOME II. L. II. Ch. 1. Page 263. Note 7. Page 272. Note 14. Page 301 , 302. Note 9 , 10 , 11 , 13 , 14. Page 340. Ch. 5. Note 3. — TOME III. L. II. Ch. XII. Page 21. Note 17. Page 163. Note 148. Page 411. Note 421. — TOME IV. L. III. Ch. 2. Page 343. Note 7.

(7) TOME I. L. I. Ch. 25. Page 283. Note 8. — TOME IV. Ch. 5. Page 425. Note 2.

P R E F A C E. VII

mier Livre, suffira pour exciter la curiosité des Lecteurs qui ont du goût pour ces sortes de recherches. Presque toutes les pensées de ce Chapitre sont prises, mot pour mot, de SENEQUE : & par l'application qu'en fait Montagne, il se trouve que de simples observations de l'usage ordinaire de la vie, interessent enfin toute la Nature.

Mais de ces mêmes citations dont Montagne a trouvé moyen d'enrichir son Livre, on a pris occasion de décrier sa sincérité, dont on ne peut le depouiller sans défigurer entierement son caractere. » Si Montagne, dit-on, » a su remplir son Livre d'un si grand » nombre de citations, d'où vient qu'il » se plaint si souvent & si vivement » de la foiblesse de sa memoire ? D'où » a-t-il donc tiré tant de traits d'Histoire, & tous ces beaux Passages dont » il fait des applications si singulieres ? » N'est-ce pas sa Memoire qui lui a » fourni les Noms de tant de Philosophes, leurs propos sententieux qu'il » nous cite à tout moment, & ces » longues énumérations qu'il fait de » leurs Sentimens sur les Questions les
* 4 » plus

VIII P R E F A C E.

» plus délicates de la Physique & de
 » la Morale, sur la nature de Dieu, sur
 » l'essence & l'immortalité de l'Ame? »
 Pour répondre à cette Objection sans
 entrer dans des détails qui nous mene-
 roient trop loin, on peut remarquer
 d'abord, que faute de memoire, Mon-
 tagne est tombé de temps en temps
 dans des meprises assez grossieres, com-
 me lorsqu'il a pris (8) *Crates* pour So-
 crate, un certain (9) *Dionysius* pour Dio-
 gene le Cynique, (10) *Heraclides Ponti-*
cus pour Pythagore; & qu'il a fait dire
 (11) à *Thales* le contraire de ce qu'il a
 dit, & quelquefois (12) à *Plutarque*,
 son plus familier ami, qu'il tenoit tou-
 jours auprès de lui, & dont il ne pou-
 voit se separer dans le temps même qu'il
 vouloit (13) *se passer de la compagnie &*
souvenance de tout autre Livre.

En second lieu, ce n'est point par un
 effort de memoire, & dans le feu de
 la

(8) TOME IV. L. III. Ch. 13. p. 407. Note 4.

(9) TOME I. L. I. Ch. 24. p. 262. Note 21.

(10) TOME I. L. I. Ch. 25. p. 338. Note 72.

(11) TOME IV. L. III. Ch. 5. p. 435. Note 6.

(12) TOME III. L. II. Ch. 12. p. 327. Note 355.

& TOME IV. L. II. Ch. 37. p. 239. Note 9.

(13) TOME IV. L. III. Ch. 5. p. 506.

la composition , que Montagne a embellie son Livre de toutes les citations qu'on y trouve présentement. Il les y a inserées, pour la plupart, à loisir, & à mesure qu'il les rencontroit dans les Livres qu'il avoit actuellement devant les yeux. Il ne faut, pour s'en convaincre, que parcourir les premières Editions des *Essais*, où l'on ne trouve que très-peu de citations dans des Chapitres qui dans la suite en ont été tout chargez. Par exemple, dans le Chapitre XII. Livre II. Tome III. depuis la page 205, jusqu'à la page 215, on voit un grand étalage des sentimens de tous les plus célèbres Philosophes de l'Antiquité sur la nature de Dieu : mais il n'y en a pas un seul mot dans la première Edition des *Essais*, imprimée à Bourdeaux en 1580. ni dans celle qui parut ensuite à Paris en 1588. Et tout le monde peut voir dans l'Edition que je donne présentement au Public, que Montagne a trouvé toutes ces pensées fort exactement expliquées dans *Cicéron*, d'où il lui a été fort aisé, sans aucun effort de memoire, de les transporter dans son Livre.

Ici je ne puis me dispenser de prendre connoissance d'une censure que

Montagne a publiée fort naïvement contre lui-même, & sur laquelle personne ne s'est jamais avisé de le contredire, c'est ce qu'il dit de sa maniere d'écrire à bâtons rompus, d'un stile découfu, mal lié, qui ne va (14) *qu'à sauts & à gambades*, pour parler son langage.

La cause de ce défaut ne vient pas absolument, comme on l'a cru jusqu'ici, du genie même de Montagne, qui l'a entraîné sans raison d'un sujet dans un autre, sans qu'il aît pû donner plus d'ordre & de suite à ses propres pensées : mais de je ne sai combien d'additions qu'il a faites çà & là dans son Livre, toutes les fois qu'on est venu à le rimprimer. On n'a qu'à comparer les premières Editions des Essais avec les suivantes pour voir à l'œil, que ces frequentes additions ont jetté beaucoup de desordre & de confusion dans des raisonnemens qui étoient originaiement fort clairs & très-bien suivis. Le stile de Montagne tel qu'il paroît dans les premières Editions, & tel qu'il est dans les dernières après avoir été gâté par ces additions, pourroit être comparé à
un

(14) TOME V. L. III. Ch. 9. p. 238.

un Colier de perles , qui d'abord seroit composé de perles parfaitement rondes, & d'une égale grosseur, & entre lesquelles on en mettroit ensuite d'autres d'une rondeur aussi parfaite, mais beaucoup plus grosses. Ces dernières perles en augmentant le prix du Colier lui feroient perdre une bonne partie de sa beauté. Il en est de même de la plupart des pensées que Montagne a insérées de temps en temps dans son Livre. On seroit fâché de les perdre, quoi qu'elles le défigurent en plusieurs endroits, de la manière dont elles y sont enchaînées. Parce que Montagne voyoit sans peine la liaison de ses premières pensées malgré ce qu'il mettoit entredeux , il comptoit qu'un Lecteur attentif les verroit aussi bien que lui. Mais quelquefois il ne reste de cette liaison que des traces si légères & si peu marquées , qu'on ne sauroit l'appercevoir qu'en consultant les plus anciennes Editions. C'est dequoi l'on peut voir un exemple très-remarquable pag. 195, & 196, du TOME III. L. II. Ch. 12. *Note* 176. & l'on en trouvera dans les Notes plusieurs autres, dont une discussion plus particulière seroit ici fort désagréable , & m'engageroit dans une excessive longueur.

Il me reste à faire voir en peu de mots les avantages de cette Edition , sur toutes celles qui ont paru jusqu'ici.

De toutes les anciennes Editions des ESSAIS, il n'y en a aucune d'authentique que celle de *L'Angelier*, publiée à Paris (15) en 1595. sur une Copie, *trouvée après le deceds de l'Auteur*, comme on l'assure positivement dans le titre, & qui avoit été revuë & augmentée d'un tiers plus qu'aux précédentes Editions. Et c'est précisément d'après cette même Edition que j'ai fait imprimer celle-ci, sans m'être servi de celles qui ont paru depuis, que pour corriger de pures fautes d'impression. A mesure que ces dernières Editions sont plus recentes, on y a fait de plus grands changemens dans le stile : mais comme je me suis fait une loi de donner le Livre de Montagne, tout tel qu'il nous l'a laissé lui-même, je n'ai admis aucune de ces prétendues corrections de langage, qui souvent ne servent qu'à énerver la pensée de Montagne, & quelquefois lui font dire (16)

tout

(15) Avec l'Extrait du Privilege du Roi, donné à Paris, le quinzième jour d'Octobre, 1594.

(16) Par exemple, TOME II. L. II. Ch. 2. p. 289. Note 22.

tout le contraire de ce qu'il avoit dit.

Dans l'Edition de 1595, que j'ai exactement suivie pour le Texte, il n'y a ni la traduction des Passages Grecs, Latins & Italiens, citez par Montagne, ni l'indication des sources d'où ces Passages ont été pris: deux choses pourtant assez necessaires, dont Mademoiselle de Gournay voulut embellir l'Edition des Essais qu'elle donna en 1635. & qu'on trouve dans les Editions suivantes avec toutes les meprises du premier Auteur, qui rendent ce travail fort inutile.

I. Pour commencer par l'article des citations, Mademoiselle de Gournay nous assure fort expressement dans la Préface qui est au devant de son Edition des Essais, de 1635. qu'un inconnu s'étant avisé de citer une partie des Auteurs dont Montagne avoit rapporté les propres paroles, elle corrigea toutes les erreurs qu'il avoit commises; & augmenta la liste de ces Auteurs d'une bonne moitié, de sorte qu'il ne restoit qu'environ cinquante Passages dont elle n'avoit pû découvrir la source. Voici ses propres termes que je ne puis me dispenser de citer: *Quant aux noms des Auteurs citez, dit-elle, qui se voyent ici, (dans* l'Edi-

l'Edition de 1635.) ou pourront voir encores en quelques impressions, j'ai revu & confronté sur leur Texte tous ceux qu'un inconnu y avoit appliquez ; retenu les vrais , rejeté les faux , augmentant ces veritables d'une moitié : si bien qu'il ne reste pour ce regard qu'environ cinquante vuides ou noms à remplir , en ce plantureux nombre de près de douze cens passages. C'estoit pourtant une assez espineuse difficulté que de trouver la source d'une bonne partie des authoritez de ce Livre, l'Authheur en ayant parfois meslé deux ou trois ensemble , parfois donné tour de main de sa façon à quelque autre, qui les rend de plus obscure recherche. Quoi que ce soit , je ne me fusse jamais demeslée de leur queste , si des personnes d'honneur & doctes ne m'eussent presté la main. Qui ne croiroit après cela que la source de la plûpart des citations de Montagne a été fidèlement indiquée par la Demoiselle de Gournay ? Il est pourtant vrai que son inconnu & ces personnes d'honneur & doctes qui l'assistèrent dans la découverte des Auteurs citez par Montagne, lui fournirent une liste très-imparfaite , toute pleine de citations fausses , ou entierement inutiles : car fort souvent on n'y trouve que des Noms d'Au-

d'Auteurs dont on n'a point designé les Ouvrages , comme *Livius* , *Petrarque* , &c. quelquefois pour un même Passage on y cite tout à la fois , *Cicéron* ou *Senèque* , *Tibulle* ou *Properce* : souvent deux Passages dont l'un appartient à *Cicéron* , & l'autre à *Senèque* , y sont attribuez tous deux , tantôt à *Senèque* , & tantôt à *Cicéron* : on y donne à *Plaute* un passage de *Lucrece* ; à *Virgile* des vers de *Lucain* , & à *Lucain* des vers de *Virgile* : & quelquefois on met sur le compte d'*Ennius* , de *Virgile* & d'*Ovide* des vers d'un Poëte Moderne. Obligé par toutes ces meprises , de compter pour rien cette liste , je n'ai marqué la source d'aucun Passage qu'après l'avoir vû de mes propres yeux dans l'Auteur Original : & par mes recherches & celles de quelques Savans que je n'ai jamais consultez en vain , j'ai enfin tout découvert à dix ou douze Passages près , de très-petite importance.

Quelque vetilleux que soit ce travail , je m'en suis fait un plaisir , parce qu'il m'a paru fort nécessaire : car comme *Montagne* a rempli son Livre de Passages des meilleurs Auteurs qu'il détourne souvent de leur premier sens pour s'en servir à exprimer plus agréablement &

& plus fortement ses propres pensées, on ne sauroit pénétrer l'artifice & la beauté de ces applications qu'en examinant les Passages mêmes dans leur source. Mais qui s'aviserait d'aller déterrer deux ou trois Vers de *Virgile*, un hemistiche de *Lucrece* ou de *Catulle*, quelques périodes de *Senèque* ou de *Cicéron*, un trait de *Saluste* ou de *Tite-Live*, si l'on ne lui indiquoit précisément où il pourroit les trouver ?

II. Une traduction fidelle des Passages Grecs, Latins, & Italiens, citez par Montagne, n'étoit pas moins nécessaire. Mademoiselle de Gournay s'étoit encore chargée de ce travail : mais en l'examinant de près, je m'apperçus bientôt qu'il me seroit plus aisé de faire une traduction toute nouvelle que de raccommo-der celle de Mademoiselle de Gournay : outre que de mon François mêlé avec celui de cette Dame il n'en pouvoit resulter qu'une bigarrure très-ridicule. Je prierai ici nos Censeurs de Livres, de se souvenir, que Montagne ayant prêté des sens tout nouveaux à plusieurs Passages que je mets en François, j'ai été obligé de transmettre les idées de Montagne dans ma traduction, sans considérer si elle s'accorderoit ou

non

non avec la pensée des Auteurs dont Montagne a emprunté les paroles.

III. Un avantage tout particulier que cette Edition aura sur toutes les Editions précédentes , c'est la verification d'un grand nombre de pensées, de traits d'esprit, & de Faits historiques dont Montagne a orné son Livre , sans nommer les Auteurs d'où il les a tirez. J'en remarquai d'abord quelques-uns qui se présentèrent comme d'eux-mêmes : & dans la suite je me fis une affaire d'en noter tout autant que j'en pourrois découvrir. Insensiblement cette recherche a produit une espece de Critique assez étendue de Montagne: car en examinant les sources où il avoit puisé, j'ai découvert plusieurs meprises qu'il a faites , soit pour n'avoir pas bien compris les Auteurs qu'il copioit, ou pour avoir mal retenu leurs pensées. Et afin de faire voir à l'œil, & son exactitude, & ses meprises, qui dans le fond ne sont pas en si grand nombre ni si grossieres , qu'on n'en trouve tout autant, & à peu près du même genre , dans les plus célèbres Ecrivains, les *Saumaises*, les (17) *Grotius*, &c. je cite au bas des Pages,

(17) Voyez la Préface que M. Barbeyrac a mise

XVIII P R E F A C E.

Pages , les propres paroles des Auteurs sur des Faits de quelque importance , sans les traduire , lorsqu'elles ne disent que ce que Montagne a déjà dit en François : & toutes les fois qu'elles contredisent ce qu'a dit Montagne , j'en donne une traduction exacte , dont je me sers pour faire sentir la contradiction.

IV. Cette Edition est encore augmentée d'un petit Commentaire , qui consiste dans une courte paraphrase des endroits de Montagne dont le sens ne se présente pas aisément à l'Esprit , & dans une explication de tous les mots surannez , qui sont présentement hors d'usage. Mais étoit-ce la peine , diront nos *Virtuosés* , de s'arrêter à si peu de chose ? Je sai que tout cela doit être compté pour rien par des gens comme eux , pour qui tout est clair & de plein-pied dans les Livres. Mais ces Messieurs devroient considérer, que comme c'est leur petit nombre qui les rend si respectables dans le monde , un Livre qu'on n'écrirait que pour eux , ne seroit pas d'un grand usage au reste des hommes.

V. Pour

au devant de son excellente Traduction *Du Droit de la Guerre & de la Paix* , p. XXII , XXIII. & en je ne sai combien d'endroits de son Commentaire sur cet Ouvrage.

V. Pour les *Indices* de cette Edition qui sont tout nouveaux , je ne prétens pas les garentir complets ; (& je ne fais l'on en fera jamais de tels d'un Livre écrit du stile des Essais de Montagne) mais j'ose dire qu'on n'y verra rien d'absolument inutile , & qui ne soit assez intéressant.

J'ai exclu de cette Edition ce qu'on trouve en tant d'autres , sous le titre de *Vie de Montagne* : extrait fade & incomplet de ce que Montagne a dit de lui-même dans ses Essais, uniquement composé des paroles de Montagne , mais qui perdent toute leur force & leur grace , ainsi détachées de l'occasion qui les a produites.

VI. En recompense on trouvera à la fin du Troisième Volume quelques *Lettres de Montagne* dont il y en a une qui a été communiquée en Manuscrit par M. van Papenbroek savant Magistrat , Ancien Président des Echevins d'*Amsterdam*. La dernière est au devant de la *Theologie naturelle* de RAYMOND SEBONDE , traduite en François par Montagne : & les cinq premières sont tirées d'un petit Livre , fort rare , composé de quelques Pièces Posthumes d'*Estienne de la Boétie* , que Montagne
fit

fit imprimer en 1571; environ neuf ans avant la première Edition de ses Essais. C'est Mr. le Chevalier *Stanley* qui en me faisant connoître ce Livret, me l'a communiqué fort obligeamment pour en extraire tout ce qui pourroit servir à mon dessein. La cinquieme Lettre où Montagne raconte les particularitez les plus remarquables de la maladie & de la mort d'*Etienne De la Boëtie* son intime ami, suffit pour faire voir qu'il pouvoit écrire d'une maniere très-suivie & très-reguliere, lorsqu'il vouloit s'en donner la peine. On verra dans les autres Lettres l'air libre & naturel qui convient à ce genre d'écrire, & au genie de Montagne.

En finissant il ne sera pas inutile, à mon avis, de remarquer que Montagne, né en 1533. a vécu sous les Regnes de *François I. Henri II. François II. Charles IX. Henri III. & Henri IV.* étant mort en 1592. le treizieme de Septembre, âgé de 59 ans, sept mois, & onze jours.

A Londres, le dix-neuvième Mars 1724. 1

AVIS

A V I S

SUR CETTE NOUVELLE EDITION.

VOICI la Quatrième Edition que je donne des *Essais de Montagne*. La Première publiée à Londres en 1724. est moins parfaite que la Seconde qui parut en 1725. à Paris ; & Celle-ci, qui, selon toutes les apparences, sera la dernière que je publierai, l'emporte de beaucoup sur celle de la Haye. Je l'ai revue & corrigée avec tout le soin dont je suis capable.

En examinant le Texte avec une attention plus particuliere, j'y ai trouvé des fautes qui m'avoient échappé : chemin faisant j'ai découvert de nouvelles sources où Montagne avoit puisé, & qui m'ont obligé de relever quelques méprises qu'il a faites, ou faute d'attention, ou faute de mémoire : & dans cette recherche je me suis trouvé coupable moi-même d'avoir critiqué deux ou trois fois Montagne fort mal-à-propos. Charmé de cette découverte, j'ai fait à Montagne toute la satisfaction qui lui est due.

Ce qui distinguera plus visiblement encore cette QUATRIÈME EDITION de toutes celles qui ont paru jusqu'ici, c'est le

XXII AVIS SUR CETTE

soin que j'ai pris d'expliquer tous les mots & toutes les expressions qui m'ont paru pouvoir faire la moindre peine à ceux qui ne sont pas accoutumés au Langage de Montagne, fort differend, en bien des endroits, de celui que nous parlons aujourd'hui. Parmi ces mots, il s'en trouve quelques-uns que Montagne a employez sans trop consulter l'usage, ce qui lui arrive très-rarement : & quelquefois, tout occupé des choses, il se sert des mots qui lui paroissent les plus propres à peindre les idées qu'il a dans l'Esprit, jusqu'à oublier, ou négliger de les construire selon les Régles les plus communes de la Grammaire. Pour redresser ces dernières méprises, un Commentateur purement Grammatical doit être extrêmement attentif pour ne pas faire dire à Montagne tout autre chose que ce qu'il a voulu dire, & fort équitable pour ne pas donner dans des critiques trop subtiles & trop verilleuses, que le stile de son siècle, qu'il n'est pas permis de perdre de vue, n'autorise en aucune maniere. Tout cela est détaillé, par occasion, dans de courtes Remarques sur la signification des mots ; & sur les expressions & la maniere dont elles sont arrangées par Montagne, ce qui m'engage quelquefois dans des discussions très-minces, & fort frivoles en apparence. Si ces Discussions ne sont pas du goût de tout le monde, comme j'ai tout sujet de le

croire, je me flatte que les Dames & les Cavaliers les excuseront tout au moins sur l'intention que j'ai eue de leur faciliter par-là la lecture d'un Auteur qu'ils estiment, & qui peut de temps en temps les amuser fort utilement. L'obscurité de certains mots, & l'embarras de quelques expressions mal rangées les a souvent dégoûtés de cette agréable lecture; & présentement, à la faveur d'un petit nombre de Remarques, ils trouveront Montagne tout aussi aisé à entendre que la Princesse de Cleves.

Et ici je suis obligé de déclarer à ceux qui jetteront les yeux sur ces Remarques purement Grammaticales, que je ne les ai point faites pour corriger le stile de Montagne, mais uniquement pour leur procurer le plaisir de lire sans peine son Ouvrage. Le stile de Montagne est tout aussi brillant, tout aussi juste dans les Passages que j'ai trouvé à propos d'éclaircir, que dans tous les autres: & pour l'ordinaire, les éclaircissements que je leur prête, plus longs & moins vifs, les dépouillent de la naïveté, de la vivacité, & des graces qu'ils ont dans l'Original. J'ai eu beau me donner la torture pour trouver des équivalens, j'ai presque toujours senti qu'il m'étoit impossible d'en venir à bout, comme il me seroit aisé de le faire voir à l'œil par quantité d'exemples. En voici un qui me vient dans

XXIV AVIS SUR CETTE

l'Esprit ; & qui suffira , je pense , pour vous faire entendre nettement ma pensée. Montagne s'étant avisé de parler en termes magnifiques de ces Ames vénérables , qui élevées par ardeur de dévotion à une constante & dévotieuse méditation des choses divines , & goûtant sur la Terre les délices du Ciel , dedaignent le soin des commoditez les plus nécessaires à la vie , il nous dit tout d'un coup : Entre nous , ce sont choses que j'ai tousjours veuës de singulier accord , les Opinions super-celestes , & les mœurs souterraines : Ayant cru que Personnes pourroient être arrêtées par le mot de souterraines , je l'ai expliqué par ceux-ci , très-corrompuës , infernales. C'est-là sans doute ce que Montagne a voulu dire. Mais comme le commentaire , d'un ton trop haut & trop grave , ne peut s'accorder avec le ton plaisant & enjoué de Montagne , il est visible , que pour entrer finement dans sa pensée , il faut abandonner l'explication grammaticale , & revenir au mot de souterraine qui moins déterminé , & par conséquent un peu obscur , sert par cette obscurité même à soutenir , ou , pour mieux dire , à relever le Tout-ensemble. Mon Commentaire grammatical ne doit donc être regardé que comme ces échaffaudages qu'on jette par terre après que le Peintre s'en est servi à orner les Plafonds d'un Palais , ou le Dôme d'une Eglise.

NOUVELLE EDITION. XXV

Eglise. Avez-vous lu les explications de quelques mots surannez que vous n'entendiez point, oubliez-les pour retourner à Montagne, & vous livrer au plaisir de le lire lui-même, ses expressions une fois connues, vous trouverez qu'elles présentent à l'Esprit des Images aussi justes, aussi charmantes, que les Mots du plus beau François de nos jours; & souvent même, que nos plus beaux Mots François ne peignent point si brièvement & d'une manière si vive & si naturelle que plusieurs termes, très-communs & très-usitez du temps de Montagne, qui leur donne des graces toutes particulieres par l'usage qu'il en fait faire: *Tantum de medio sumptis accedit honoris.* Montagne uniquement occupé du soin de bien penser, s'embarrassoit si peu du stile, qu'il le comptoit presque pour rien. La pluspart de ceux qui me hantent, * disoit-il, parlent de mesme les Essais: je ne sçay s'ils pensent de mesmes. Il ne s'agit plus aujourd'hui de parler comme les Essais: mais si nous avons envie de les lire, il nous importe d'entenare si bien le Language de Montagne, que nous puissions pénétrer la meilleure partie des Choses qu'il a voulu nous apprendre.

Il est temps de passer à ce qui me reste à dire sur cette nouvelle Edition du Livre de Montagne. Dans celle qui fut faite à Paris

* Liv. I. ch. 25. p. 350.

Tome I,

**

XXVI AVIS SUR CETTE

en 1725. il y a des Pièces qui n'avoient jamais paru dans aucune des Editions précédentes ; & quelques autres que j'avois trouvé à propos d'exclurre de l'Edition de Londres, de 1724. Elles sont toutes dans cette Quatrième Edition.

Tout ce que j'avois retranché c'est l'Epître que Mademoiselle de Gournai adressa au Cardinal de Richelieu en lui dédiant l'Edition des Essais de 1535. La Préface qu'elle mit à la tête de cette Edition ; & Un Abregé de la Vie de Montagne, extrait de ses propres Escripts.

L'Epître qui est courte & assez bien tournée, fait honneur à Montagne ; & merite par conséquent d'être constamment jointe à son Ouvrage. On y voit que le Cardinal de Richelieu aida Mademoiselle de Gournai par sa liberalité, à mettre au jour la plus parfaite Edition des Essais qui eût encore paru : preuve authentique de l'estime que ce fameux Cardinal faisoit du Livre de Montagne.

La Préface que Mademoiselle de Gournai mit au devant de son Edition des Essais, de 1635. ne merite pas moins d'être conservée que son Epître au Cardinal de Richelieu : & je conviens absolument que j'avois eû tort de la supprimer. L'ayant d'abord confonduë avec une longue Préface que je trouvai à la tête de l'Edition des Essais, publiée en 1595. & qui me parut assez mal

NOUVELLE EDITION. XXVII

digerée, je crus faire grace à Mademoiselle de Gournai d'exclurre sa Préface de mon Edition de Londres, ou pour mieux dire, je me crus indispensablement obligé de la retrancher, après avoir vû dans une Edition des Essais publiée à Paris en 1602. chez Abel l'Angelier, un petit Avertissement où cette Demoiselle retraçoit expressément la Préface qu'elle avoit mise au devant de l'Edition de 1595. Ses paroles méritent d'être rapportées. LECTEUR, dit-elle, si je ne suis assez forte pour escrire sur les Essais, au moins suis-je bien assez généreuse pour advouër ma foiblesse, & te confesse que je me retracte de cette Préface que l'aveuglement de mon aage, & une violente fievre d'ame me laissa n'aguere eschapper des mains, lorsqu'après le deceds de l'Auteur, Madame de Montagne sa femme me les fait apporter pour estre mis au jour enrichis des traits de sa derniere main. Si je me renforce à l'avenir, ajoute-t-elle, je t'en dirai, sinon ce qu'il faudroit, au moins ce que je sçay. Dans la suite, Mademoiselle de Gournai s'étant renforcée en effet, comme elle l'avoit esperé, publia en 1635. à la tête d'une très-belle Edition des Essais une nouvelle Préface, * écrite d'un stile

* J'en excepte un Eloge extravagant, qu'elle y fait du Livre de Montagne, & dont je montre le ridicule en deux mois, en faveur des jeunes gens

XXVIII AVIS SUR CETTE

assez naturel, & qui contient plusieurs bonnes réponses à des Objections qu'on avoit faites contre le livre & la personne de Montagne : Objections qui ont été souvent renouvelées depuis, & qu'on renouvelle encore tous les jours. Cette Préface vaut sans doute la peine d'être lue, comme a remarqué Mr. Bayle. (1) Je la remets avec plaisir dans cette Edition, ne l'ayant retranchée de celle de Londres que pour avoir jugé par le commencement qui est le même dans les deux Préfaces, que la dernière étoit la même, à quelques additions près concernant l'Edition de 1635. que celle qui avoit paru à la tête des Essais, en 1595. & qui avoit été proscrire par son Auteur en 1602.

Quant à l'Abregé de la Vie de Montagne, extrait en propres termes de ce que Montagne a dit de lui-même dans ses Essais, je ne retracte point le jugement que j'en ai (2) déjà fait ; & si je consens présentement qu'on le rimprime, ce n'est qu'à cause de deux Epitaphes qui en font, en quelque maniere, la conclusion, l'une en prose Latine, & l'autre en vers Grecs, gravées toutes deux sur le Tombeau de Montagne dans l'Eglise des PP. Feuillans

qui se laissent trop aisément éblouir par des hyperboles excessives.

(1) Dans son Dictionnaire, à l'Article GOURNAY, Rem. (A) p. 1292. Ed. de 1720.

(2) Ci-dessus, Préface de l'Editeur, pag. XIX.

NOUVELLE EDITION. XXIX

à Bourdeaux, & imprimées pour la première fois dans l'Edition des Essais, publiée à Paris en 1725. avec une traduction de l'Epitaphe Greque en vers Latins, par M. De la Monnoye.

Vous trouverez aussi dans cette Edition tout ce qui a paru pour la première fois dans l'Edition faite à Paris en 1725. savoir, les Jugemens & les Critiques de plusieurs Auteurs célèbres sur les Essais; & deux nouvelles Lettres de Montagne, tirées d'un Exemplaire des Oeuvres Posthumes de La Boëtie, que Montagne augmenta en 1572. d'un Recueil de vers François composez par son Ami, & de ces deux Lettres, dont la première n'est qu'un Avis au Lecteur concernant ce Recueil, & l'autre une espece d'Epitre Dedicatoire, où après avoir exalté les belles qualitez de son Ami La Boëtie, il fait en peu de mots l'éloge de ses Poësies Françaises,

*On peut voir en général par la longue liste des Jugemens & des Critiques sur les Essais de Montagne, „ QUE Monta-
„ gne a eu des Approbateurs & des Cen-
„ seurs très-célèbres; que souvent les uns
„ l'ont loué des mêmes choses dont il a été
„ vivement censuré par d'autres; qu'à tout
„ prendre il a toujours été fort estimé en
„ France; & que ses plus rigides Censeurs
„ ont été comme forcez d'admirer les char-
„ mes inimitables de son stile, la pénétra-*

XXX AVIS SUR CETTE

» tion, la délicatesse, & la vivacité de
» son genie ».

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion plus exacte de tous ces Jugemens. Chacun peut le faire selon sa capacité, & en comparant les raisons qu'on y étale pour & contre le Livre de Montagne. Mais je ne saurois m'empêcher de prendre connoissance du procédé de quelques-uns de ses plus graves Censeurs, qui non contents de critiquer son Livre, ont pris à tâche de décrier sa personne, à l'occasion de ce qu'il n'a pas dit, mais qu'il auroit dû dire, s'il faut les en croire. Balzac, le discret Balzac qui s'est plaint si éloquemment de ses Censeurs, a donné le premier dans cette fausse & maligne critique : & des (3) Dévois d'un caractère distingué n'ont pu s'abstenir d'encherir sur lui en le copiant. Vous souvient-il, dit d'abord Balzac en parlant des *Essais de Montagne*, du manquement qu'y trouve ce galant homme qui étoit de notre conversation, & qui eût bien voulu que Montagne étant lui-même son Historien, n'eût pas oublié qu'il avoit été Conseiller au Parlement de Bourdeaux. Il nous disoit ce galant homme (introduit historiquement, ou par figure de Rhetorique) qu'il soupçonnoit quelque dessein en cette omission ; & que

(3) Messieurs du Port-Royal.

Montagne avoit peut-être apprehendé que cette article de Robe longue ne fit tort à l'épée de ses Prédecesseurs, & à la noblesse de sa Maison. Nous ne fumes pas de ce sentiment, ni vous ni moi, &c. *Mais si ce soupçon lui paroît mal fondé, pourquoi s'avise-t-il de l'insérer dans une Dissertation qu'il destine au Public ? La vérité est que Balzac n'étoit pas fâché de donner quelque credit au soupçon de ce galant homme : car il ajoute immédiatement après, Soit dessein, soit oubli, qui nous prive de cette partie de sa vie, j'ai toujours bien de la peine à m'en consoler. ----- J'eusse bien mieux aimé qu'il nous eût conté des nouvelles de son Clerc, qui ne s'appelloit point en ce temps-là Secrétaire, que de son Page.*

Cette censure, toute frivole qu'elle est, a été relevée depuis comme une preuve solide de la vanité de Montagne. Un (4) Auteur célèbre, nous dit-on dans l'ART DE PENSER, remarque agréablement que Montagne ayant eû soin fort inutilement de nous avertir en deux endroits de son Livre, qu'il avoit un Page, --- il n'avoit pas eû le même soin de nous dire qu'il avoit eu aussi un Clerc, ayant été Conseiller au Parlement de Bourdeaux : cette Charge, quoi que très-honorable en soi,

(4) Balzac, qu'on nomme expressement à la Marge de l'Art de Penser.

XXXII AVIS SUR CETTE

ne satisfaisant pas assez la vanité qu'il avoit de faire paroître par tout une humeur de Gentil-homme & de Cavalier, & un éloignement de la Robe & des Procès. Il y a néanmoins de l'apparence qu'il ne nous eût pas *celé* cette circonstance de sa vie, s'il eût pû trouver quelque Maréchal de France qui eût été Conseiller de Bourdeaux.

Voilà de pieux Solitaires qui ne font pas conscience d'accuser Montagne de vanité sur une omission qui n'a pû fournir à Balzac qu'un léger prétexte de l'en soupçonner : prétexte pourtant assez mal-fondé, de son propre aveu, puisqu'il reconnoît que cette omission pourroit bien n'avoir pas été faite à dessein. Mais est-elle du moins bien certaine, cette omission ? A voir l'air décisif dont Balzac & ses Copistes nous en assurent, il ne semble pas qu'il soit possible d'en douter : cependant il est si peu vrai, que Montagne ait évité ou négligé d'apprendre au Public qu'il a été Conseiller au Parlement de Bordeaux, qu'il l'en avoit informé fort naturellement, neuf ans avant la première publication de ses Essais, dans un Livre composé de quelques Ouvrages Posthumes de son Ami La Boëtie, où il se donne sans façon le titre de Conseiller au Parlement de Bordeaux, comme on peut voir au devant de la Lettre où il rend compte à son Pere de la mort de cet illustre

Ami. Scevole de Ste Marthe bien éloigné de soupçonner que Montagne eût dessein de cacher au Public cette circonstance de sa vie, nous dit fort naïvement dans un Eloge de Montagne que vous trouverez ici (5) à la tête des Jugemens sur les Essais, QUE Montagne ne se démit de la Charge de Conseiller qu'après la mort de son Frere aîné : Equite patre natus avitam rei bellicæ gloriam initio neglexerat, ---- sed fratre natu majore post aliquot annos vitâ functo, Magistratu se sponte abdicavit.

Je m'imagine que, si l'on eût publié, du vivant de Montagne, des censures pareilles à celles que Balzac, & ses Copistes ont hazardé si legerement contre lui, il se feroit contenté de dire : » Tandis que je » m'amuse à me peindre moi-même, cer- » tains Critiques s'égayent à me donner des » qualitez que je n'eus jamais, & à me » dépouiller de quelques-unes que je croi » posséder veritablement. Ils baptisent ma » simplicité du nom de finesse & de diffi- » mulation : Ils prêtent à mes plus inno- » centes actions des motifs ridicules, ou cri- » minels : ils me noircissent & me barbouil- » lent si bien, que je deviens meconnoissable à moi-même. Et qui sont ces Criti- » ques ? Des Dévots, des Beaux Esprits »

(5) Tom. VI. p. 208.

XXXIV AVIS SUR CETTE

» des gens munis & parez de cette Science
 » tant vantée, qui, dit-on, humanise les
 » hommes, Emollit mores, nec finit esse
 » feros. Si des gens de cet ordre sont si
 » hargneux, que faudra-t-il attendre de
 » ceux que la Science n'a point adoucis?
 » Quid facient fures, Domini cùm talia
 » patrant? Je n'en sçai rien: mais j'irai
 » toujours mon train sans me mettre en
 » peine de ce que pourront dire ces derniers,
 » comme je suis fort peu touché de ce que
 » les premiers ont débité si hardiment con-
 » tre moi. Se régler, se perfectionner soi-
 » même est un bel emploi: c'est propre-
 » ment notre affaire dans ce monde: toute
 » autre occupation nous est étrangere. Mais
 » voulez-vous m'en croire? En vous appli-
 » quant à bien faire, ne vous embarrassez
 » point du jugement d'autrui, comptant
 » toujours, que jamais vous ne serez sage
 » aux yeux de la plûpart des hommes,
 » parce qu'ils ne veulent pas que vous le
 » soyez.

Au reste, quoi que ce ne soit point par le
 nombre des Censeurs ou des Admirateurs de
 Montagne que les gens sages jugeront du
 merite de ses Essais, je ne puis me dispen-
 ser de mettre ici un Sonnet à la louange
 de Montagne, qui a déjà paru à la fin
 d'une belle Edition des Essais in 8°. pu-
 bliée à Paris en 1602. chez Abel L'An-
 gelier.

NOUVELLE EDITION. XXXV
A MONSIEUR MONTAGNE.

Que tu es admirable en ce masle langage,
Mais plus en ces raisons qui dorent tes Es-
crits,

Capables d'enhardir, les plus lasches Esprits,
A défier du temps l'inconstance & l'orage.

MONTAIGNE, qui nous peins ta vie & ton
courage,

En quelle antique Eschole as-tu si bien appris
De l'effroyable Mort le glorieux mespris,
Que tu soustiens sans peur l'horreur de son
visage ?

Magnanime Stoïque, en ces braves ESSAIS,
Tes fideles Tesmoins, tu monstres que tu
sçais

Fouler deffous les pieds le soin qui nous de-
vore.

Les Siecles à venir chanteront à bon droit,
MONTAGNE par luy-mesme enseigna comme on
doit.

Et bien dire, & bien vivre, & bien mourir
encore.

EXPILLY.

*L'Auteur de ces vers est sans doute le
même que Claude Expilly dont on trouve
un Eloge Historique très-interessant dans le
Dictionnaire de Moreri. Il étoit, nous dir-
on, Orateur, Jurisconsulte, Historien, &
Poete : mais beaucoup plus recommandable*

XXXVI AVIS SUR CETTE

par la noblesse de ses sentimens, par sa générosité, que par son savoir, & ses beaux talens, qui l'éleverent aux premières Dignitez de la Robe dans le Parlement de Grenoble, dont il mourut Premier Président en 1636. Il est glorieux pour Montagne d'avoir un tel Panegyriste : & si je ne me trompe, Montagne lui-même auroit été touché de ses louanges, tout convaincu qu'il étoit de la vanité de la plupart de celles que les hommes se donnent les uns aux autres.

Enfin, on trouvera dans cette Edition le fameux Ouvrage de LA BOETIE, intitulé La Servitude Volontaire, ou le Contr'un. (6) Quoi qu'il n'eût jamais été joint aux Essais de Montagne, l'on peut dire que c'est une parure qui leur est, en quelque sorte, essentielle. Montagne lui avoit destiné une place dans cet excellent (7) Chapitre de l'Amitié, où il fait l'Eloge de La Boëtie, & de ce petit Discours qui donna occasion à leur première entrevue, & par cela même à cette tendre & fidèle amitié qui se forma entr'eux, & dont Montagne conserva un sentiment aussi vif après la mort de cet illustre Ami que durant sa vie. Il est vrai qu'en finissant ce Chapitre, il s'excuse tout d'un coup d'y joindre l'Ouvrage de La Boëtie, comme il l'avoit re-

(6) Tom. VI. p. 62.

(7) Tom. I. des Essais, p. 374.

solu : Mais ce ne fut que sur des considérations politiques , & de peur que durant les Troubles qui agitoient alors la France , on n'abusât des Principes de cet Ouvrage contre l'intention de l'Auteur. Plusieurs années (8) auparavant , Montagne mettant au jour quelques Pièces posthumes de La Boétie , avoit résisté à la tentation d'insérer dans ce Recueil LA SERVITUDE VOLONTAIRE , par la raison , dit-il lui-même , (9) qu'il lui trouvoit la façon trop délicate & mignarde pour l'abandonner au grossier & pesant air d'une si mal plaisante façon : Ce qui veut dire en termes plus simples qu'il craignoit que la Cour de France ne vit de mauvais œil un Ouvrage où l'on censure si vivement la conduite des méchans Princes , la dureté , & les extorsions de leurs Ministres , &c. Montagne étoit si bien instruit des dispositions où se trouvoit alors la Cour & le Peuple de France , qu'on peut sur cet article s'en rapporter sûrement à lui , sans aller consulter l'Histoire de ce temps-là : mais il est aisé de voir par tout ce qu'il nous dit du Discours de son Ami , & par les raisons qui l'ont empêché deux fois de le publier , qu'à présent c'est en quelque manière exécuter sa volonté que de le joindre à ses Essais , à présent ,

(8) Huit ou neuf ans avant la première Edition des Essais , qui parut à Bordeaux en 1580.

(9) Tom. VI. Lettre VIII. p. 54.

XXXVI AVIS SUR CETTE

par la noblesse de ses sentimens, par sa générosité, que par son-savoir, & ses beaux talens, qui l'éleverent aux premières Dignitez de la Robe dans le Parlement de Grenoble, dont il mourut Premier Président en 1636. Il est glorieux pour Montagne d'avoir un tel Panegyriste : & si je ne me trompe, Montagne lui-même auroit été touché de ses louanges, tout convaincu qu'il étoit de la vanité de la plupart de celles que les hommes se donnent les uns aux autres.

Enfin, on trouvera dans cette Edition le fameux Ouvrage de LA BOETIE, intitulé La Servitude Volontaire, ou le Contr'un. (6) Quoiqu'il n'eût jamais été joint aux Essais de Montagne, l'on peut dire que c'est une parure qui leur est, en quelque sorte, essentielle. Montagne lui avoit destiné une place dans cet excellent (7) Chapitre de l'Amitié, où il fait l'Eloge de La Boëtie, & de ce petit Discours qui donna occasion à leur première entrevue, & par cela même à cette tendre & fidèle amitié qui se forma entr'eux, & dont Montagne conserva un sentiment aussi vif après la mort de cet illustre Ami que durant sa vie. Il est vrai qu'en finissant ce Chapitre, il s'excuse tout d'un coup d'y joindre l'Ouvrage de La Boëtie, comme il l'avoit ren-

(6) Tom. VI. p. 62.

(7) Tom. I. des Essais, p. 374.

solu : Mais ce ne fut que sur des considérations politiques, & de peur que durant les Troubles qui agitoient alors la France, on n'abusât des Principes de cet Ouvrage contre l'intention de l'Auteur. Plusieurs années (8) auparavant, Montagne mettant au jour quelques Pièces posthumes de La Boëtie, avoit résisté à la tentation d'insérer dans ce Recueil LA SERVITUDE VOLONTAIRE, par la raison, dit-il lui-même, (9) qu'il lui trouvoit la façon trop délicate & mignarde pour l'abandonner au grossier & pesant air d'une si mal plaisante façon : Ce qui veut dire en termes plus simples qu'il craignoit que la Cour de France ne vit de mauvais œil un Ouvrage où l'on censure si vivement la conduite des méchans Princes, la dureté, & les extorsions de leurs Ministres, &c. Montagne étoit si bien instruit des dispositions où se trouvoit alors la Cour & le Peuple de France, qu'on peut sur cet article s'en rapporter sûrement à lui, sans aller consulter l'Histoire de ce temps-là : mais il est aisé de voir par tout ce qu'il nous dit du Discours de son Ami, & par les raisons qui l'ont empêché deux fois de le publier, qu'à présent c'est en quelque manière exécuter sa volonté que de le joindre à ses Essais, à présent,

(8) Huit ou neuf ans avant la première Edition des Essais, qui parut à Bordeaux en 1580.

(9) Tom. VI. Lettre VIII. p. 54.

XXXVIII AVIS SUR CETTE

dis-je, que la France jouit d'une profonde Paix sous un jeune Monarque qui s'étant chargé lui-même de la conduite de son Royaume, veut se donner tout entier à l'amour qu'il doit à ses Peuples, dans le dessein de rendre son Gouvernement glorieux en le rendant utile à son Etat, & à ses Peuples, dont le bonheur, dit-il, (10) sera toujours le premier objet de ses soins. Des Princes de ce caractère ne peuvent non plus être choquez de la liberté que la Boétie a pris de décrier la mollesse, l'injustice & la dureté des méchans Rois; qu'Alexandre le Grand l'auroit été d'entendre tourner en ridicule un faux brave.

L'Exemplaire sur lequel on a reimprimé ce Discours de La Boétie n'est pas fort correct. Il a été tiré de l'Estat de France sous CHARLES IX. & je ne sai s'il en reste d'autres Copies ailleurs. Je ne dis rien en particulier des Notes qu'on a faites sur les endroits, qui ont paru en avoir besoin. Elles sont du même genre que celles qui sont repandues sur les Essais de Montagne.

Il ne me reste qu'une petite remarque à faire concernant le Portrait de Montagne. Dans celui de l'Edition de Londres, les

(10) Ceci est copié mot pour mot d'un Ecrit intitulé EXPOSITION de ce que le Roi a déclaré de ses Intentions dans son Conseil d'Etat, tenu le 16. Juin 1726. Voyez la Suite des Nouvelles d'Amsterdam du 25. Juin 1726.

NOUVELLE EDITION. XXXIX

Armes qu'on donne à Montagne, sont tout-à-fait différentes de celles qu'il s'attribuë lui-même. Cette meprise qui se rencontre dans toutes les Editions précédentes, a été enfin redressée dans l'Edition de 1725. sur un Portrait de Montagne communiqué aux Editeurs par Mr. Berroyer Avocat au Parlement de Paris, où les armes de Montagne se trouvent gravées au bas telles que Montagne les a blasonnées dans (11) ses Essais. Je n'ai pas manqué de profiter de cette heureuse découverte.

COSTE.

A Paris, le 19. de Mai 1738.

(11) Tom. II. L. I. Ch. 46. p. 140.



MEMOIRE
SUR LA VIE,
ET LES OUVRAGES
DE
MICHEL
DE MONTAGNE.

MICHEL DE MONTAGNE étoit fils (1) de Pierre Eyquem, Ecuier, Seigneur de Montagne. Scaliger (2) a prétendu, que son pere étoit un vendeur de Harenc. Mais c'est une médifance. Car au supplément de la Chronique Bourdeloise par Jean Darnal, (3) on voit que Pierre Eyquem, Sieur de Montagne, qui en un endroit y est qualifié *Ecuier*, (4) fut successivement élu

(1) V. son Epitaphe, Pag. 52. des Prolégomènes des Essais de l'Edit. de 1725. à laquelle se rapportent toutes les citations cy-après de cet Ouvrage.

(2) Scaligerana secunda, au mot, *Montagne*.

(3) Darnal, Supplément à la Chron. Bourdel. fol. 34. & suiv.

(4) Darnal, *ibid* fol. 35.

premier Jurat de la Ville de Bourdeaux en 1530, sous-Maire en 1536, Jurat une seconde fois en 1540, Procureur de la Ville en 1546, & enfin Maire depuis 1553, jusqu'en 1556. Montagne fait mention de cette Mairie (5) de son pere, & en un autre endroit (6) du surnom d'*Eyquem*, qu'il dit estre celui d'une Maison connue en Angleterre; mais qu'il ne paroît pas avoir jamais porté. Il nous apprend aussi (7) que ses Armoiries étoient d'Azur, semé de trèfles d'or, à un patte de Lion de même, armée de gueules, mise en face.

Du reste il fait souvent (8) l'Eloge de son pere, loüant sa probité, son activité, & l'agilité merveilleuse, qu'il avoit conservée, même dans sa vieillesse. Il dit (9) aussi, qu'il avoit servi, je ne sçais en quelle qualité, dans les Guerres d'Italie; qu'à son retour il se maria en 1528, âgé de 33. ans, & qu'il mourut de la pierre à 74. ans, c'est-à-dire en 1569.

Pierre de Montagne avoit trois freres, (10) l'un Conseiller au Parlement de Bourdeaux, surnommé le Sieur de Bussa-

(5) *Essais*, Tom. 3. pag. 252.

(6) *ibid.* p. 338.

(7) *Tom.* 1. p. 307.

(8) *Tom.* 2. p. 16, 17.

(9) *ibid.* & p. 512, 513.

(10) *Tom.* 2. p. 513 & 514.

gnet, un autre, nommé le Sieur de Saint Michel, & un troisième Ecclesiastique, appelé le Sieur de Gaviac. Ce qui prouve de plus en plus la mauvaise foi de Scaliger sur cette famille.

Michel de Montagne naquit (11) le dernier jour de Fevrier 1538. Il fut le troisième (12) des enfans de son pere, lequel prit un soin tout particulier de son éducation. On en peut voir dans ses Essais (13) le détail, qu'il seroit trop long de rapporter ici. Il suffit de dire, qu'il apprit le Latin en la maison paternelle par pure routine, comme on apprend le François, & qu'il le parloit aisément à l'âge de six ans, auquel il fut envoyé au College de Bourdeaux, où il y avoit alors les meilleurs Régens de France; sçavoir Nicolas Grouchy, Guillaume Guérente, George Buchanan, & Marc Antoine Muret. Il acheva sous eux son cours d'étude à l'âge de treize ans, & apparemment il fut envoyé peu après en quelque Ecole de Droit, puisqu'il étoit destiné à la Robe.

En effet il fut pourvû d'une charge de Conseiller au Parlement de Bourdeaux, & peut-estre de celle du Sieur de Busfagnet son Oncle, qui mourut jeune.

(11) T. 1. p. 63.

(12) T. 2. p. 512.

(13) Tom. 1. p. 62, & suiv. T. 3. p. 362.

(14) On a reproché (15) à Montaigne d'avoir affecté de ne point parler de cette charge dans ses Ouvrages, comme s'il avoit voulu cacher à la postérité, qu'il eût été de robe. Mais ce reproche est mal fondé; car dans la Rélation, qu'il fit à son pere, de la mort d'Estienne de la Boétie, & qu'il fit imprimer au devant des Opuscules de cet ami, il lui dit (16) qu'il apprit la maladie de son ami le 9. Aoust 1563, en revenant du Palais. Et en ses Essais, (17) après avoir dit que les occupations publiques ne lui convenoient pas, il ajoute : *Enfant on m'y plongeait jusques aux oreilles, & il succédoit. Si m'en déprins-je de bonne heure.* C'est aussi de cela, dont il a voulu parler ailleurs, (18) en disant : *De ce peu, que je me suis essayé en cette vacation, je m'en suis d'autant dégoûté.* Comment en effet auroit-il pû dissimuler une chose aussi notoire, que le fait de cette charge?

Il est vrai, qu'il paroît avoir eu peu de goût pour ce métier, & qu'il va jusques à dire quelque part, (19) qu'il sçait seulement en gros, *qu'il y a une Jurisprudence*; mais qu'il n'a jamais goûté des

(14) T. 2. p. 514.

(15) V. les Prolégom. des Essais, p. LX.

(16) T. 3. p. 392.

(17) Ibid. pag. 9.

(18) Ibid. p. 239.

(19) T. 1. p. 135.

XLIV *La Vie & les Ouvrages*

Sciences, que la croûte premiere en son enfance. Ce fut apparemment ce qui lui fit prendre le parti de quitter cet emploi. Mais je ne sçais, ni quand il s'en défit, ni combien de tems il l'exerça. Pour en estre instruit au juste, il faudroit recourir aux Régîtres du Parlement de Bourdeaux. La Croix-du-Maine (20) dit seulement, qu'après la mort de son frere aîné, il resigna sa charge, & prit le parti des Armes. C'est-à-dire, qu'il quitta la robe pour l'épée. Car il ne paroît pas avoir jamais eu d'emploi militaire. Un Auteur de Bourdeaux (21) cite un Arrest rendu le 14. Juin 1590, au raport de Mr. de Montagne, *personnage*, dit-il, *de grand sçavoir*. Mais si la date n'est pas fausse, il faut que ce soit un autre Conseiller du même nom.

On voit par son Epitaphe, qu'il avoit épousé Françoise de la Chassagne. Elle étoit fille de Joseph de la Chassagne, l'un des plus célèbres Conseillers au Parlement de Bourdeaux, (22) & sœur de Geoffroi de la Chassagne, Sieur de Pressac, connu par divers Ouvrages. Mais je ne puis pas dire, en quel tems

(20) La Croix-du-Maine, *Biblioth. Arr. de Montagne*.

(21) Automne, *Confér. du Droit Franç. Ad L. 15. Cod. de Testam. Milit.*

(22) Gabriel de Lurbe. *Chron. Bourlel. fol. 43. La Croix-du-Maine, Arr. de Montagne.*

se fit ce mariage. Ce que je sçais seulement, c'est que par une Lettre de Montagne à sa femme, (23) du 10. Septembre 1570, il paroît qu'il y avoit alors six ans au moins, qu'ils étoient mariez.

Dez l'Année 1563, il avoit perdu son ami intime, le Sieur de la Boëtie, Conseiller au même Parlement, dont il a été parlé cy-dessus, & dont il fait en plusieurs endroits de ses Œuvres l'éloge le plus complet. Comme ce Sçavant Magistrat lui avoit legué par son testament (24) sa Bibliotheque, & tous ses Manuscrits, Montagne crût qu'il étoit de son devoir de faire le choix de quelques uns des Ouvrages de son ami, & de les donner au Public. Ainsi il fit imprimer à Paris en 1571, chez Frédéric Morel (25) la Traduction Françoisse, que la Boëtie avoit faite des Opuscules de Xénophon, & de Plutarque, avec un Recueil de vers Latins du même. A l'égard de ses vers François, ils ne parurent que l'année suivante chez le même Imprimeur. Montagne accompagna le tout de plusieurs Epitres dédicatoires de sa façon, & d'une Lettre à son pere, contenant la relation de la mort de son ami.

(23) Montagne, T. 3. p. 387.

(24) Ibid. p. 396.

(25) Ibid. pag. 383, & la Croix-du-Maine, *Biblioth. Arr. d'Est. de la Boëtie.*

XLVI *La Vie & les Ouvrages*

Ce fut peu de tems après, (26) que s'étant retiré en son Château de Montagne, dont il étoit devenu le propriétaire par la mort de son pere, il comença la composition de ses Essais. Comme de son aveu (27) il n'aimoit ni la chasse, ni les bâtimens, ni le jardinage, ni le ménage de la Campagne, & qu'il étoit uniquement occupé de la lecture, & de ses propres réflexions, il se livra au plaisir de mettre par écrit ses pensées sans ordre, & suivant qu'elles se présentoient à son esprit. Il fait quelque part (28) la Description de son Château, qui devoit estre assés vaste, puisqu'il dit que la Cour y a logé. Mais il se plaisoit sur tout dans la petite Bibliotheque, qu'il y avoit formée; & c'est de là que sont sortis les deux premieres Livres de ses Essais, qui furent imprimez à Bordeaux en 1580.

Son goût pour l'étude n'étoit pas si grand, qu'il n'en eût encore beaucoup pour les Voyages. (29) Non seulement il avoit parcouru la France, mais il avoit voulu encore voir l'Allemagne; (30) & soit pour sa santé, soit par curiosité il avoit été (31) aux eaux de Banières, de Plom-

(26) T. 1. p. 63.

(27) T. 3. p. 190, 191.

(28) T. 3. p. 48, 49, 190, 233.

(29) *Ibid.* p. 186, 188, 230, & suiv.

(30) T. 3. p. 338.

(31) T. 2. p. 528, 529.

biere en Lorraine, de Bade en Suisse, & en celles de Luques, & della Villa en Italie. Il fut enfin à Rome en 1581; & ce fut pendant le séjour, qu'il y fit, que son mérite lui fit donner des Lettres de Bourgeoisie Romaine (32), qui sont rapportées dans ses Essais.

Il nous apprend aussi, (33) qu'il n'étoit pas ennemi de l'agitation des Cours, & qu'il y avoit passé une partie de sa vie. En effet il se trouva à Roüen, pendant que le Roy Charles IX. y étoit. (34) Ce fut apparemment au tems de la Déclaration de sa Majorité. Il fut à Soissons (35) conduire le corps de Mr. de Grammont, qui avoit été tué au Siège de la Fère. En 1582, il alla à la Cour de la part des Bourdelois (36) pour y négotier quelques affaires; & on sçait que s'étant trouvé aux derniers Etats de Blois de l'année 1588, quoiqu'il n'y fût pas député, il ne laissa pas de s'y mêler dans quelques intrigues. (37)

Ce fut sans doute pendant quelques uns de ces voyages à la Cour, que le Roy Charles IX. l'honora du Collier de

(32) T. 3. p. 247.

(33) T. 3. p. 42.

(34) T. 1. p. 217, 218.

(35) T. 3. p. 60.

(36) Darnal, *Contin. de la Chron. Bourdeloise*, fol. 56.

(37) M. de Thou, *De Virâ suâ*, Lib. 3. Pasquier, au lieu cité aux Prolégom. p. LV.

XLVIII *La Vie & les Ouvrages*

l'Ordre de St. Michel. (38) Il en parle, (39) comme d'une chose, qui lui fut offerte, & qu'il n'avoit pas demandé; & se plaint ailleurs, (40) de ce qu'on avoit depuis avili cet honneur, en le communiquant à trop de gens, qui n'en étoient pas dignes. La Croix-du-Maine (41) lui donne encore la qualité de Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy, laquelle lui est pareillement donnée à la tête de sa Traduction de la Théologie Naturelle de Raymond de Sebonde.

Pendant qu'il étoit à Rome, les Bourdelois firent une chose, qui marque bien l'estime, qu'ils avoient pour sa personne. Car tout absent qu'il étoit, ils l'élurent Maire de leur Ville. (42) Place qui étoit alors si honorable, qu'il y succéda au Maréchal de Biron, & qu'il y eut pour Successeur le Maréchal de Matignon. Montagne voulut d'abord s'excuser de prendre cet Emploi. Mais ayant reçu un commandement du Roy de l'accepter, il obéit; & après les deux ans de son exercice, il fut encore continué, (43) pour deux autres, en l'année 1583.

On

(38) *Prolegom.* p. LVII.

(39) *T.* 3. p. 247.

(40) *T.* 1. p. 59.

(41) *Biblioth. Franç. Art. de Montagne.*

(42) *Tom.* 3. p. 251, 252. De Lurbe, *Chron. Bourdel.* fol. 47. & Darnal, *en sa contin.* p. 56.

(43) Darnal, *ibid.* & Montagne, *T.* 3. p. 270.

(44) V.

On a prétendu, (44) qu'il n'avoit pas trop bien réussi dans sa Mairie de Bourdeaux ; mais sans en rapporter aucunes circonstances. Ainsi nous n'en pouvons juger, que par ce qu'il en dit lui-même, (45) & qui se réduit au reproche, qu'on lui faisoit, *de s'y estre porté en homme, qui s'émût trop lâchement, & d'une affection languissante.* Mais il s'en défend fort bien, en faisant voir, qu'il n'avoit pas rendu un service médiocre à la Ville de Bourdeaux, en la maintenant en paix dans un tems de troubles, tel que celui, où il l'avoit gouvernée. Ainsi ce qu'on lui reprochoit, devoit au contraire tourner à sa gloire ; & il faut bien, qu'on fût content de lui, puisqu'on le continua dans sa charge : Surquoi, dit-il, *le Peuple fit bien plus pour moi, en me redonnant ma charge, qu'en me la donnant premièrement.*

C'est ce même esprit de paix, éloigné de toute cabale, & de toute animosité de parti, qui fut cause, que dans le feu des Guerres Civiles, qui de son tems désolèrent la France, & surtout la Guyenne, il conserva presque toujours son Château de Montagne dans une heureuse tranquillité. Quoiqu'il se fût hautement déclaré pour le Parti Catho-

(44) 8. les Prolegom. p. LXI.

(45) T. 3. p. 270.

La Vie & les Ouvrages

que, il n'avoit pas laissé de donner dans sa maison libre entrée à tout le monde, sans vouloir en faire une place de guerre. En quoi, dit-il, (46) *j'estime un merveilleux chef-d'œuvre, qu'elle soit encore Vierge de sang, & de sac, sous un si long orage, & parmi tant de changemens, & agitations voisines.*

Sur les fins seulement de sa vie, & au commencement des funestes divisions de la Ligue, si je ne me trompe, il eut aussi sa part des maux de la Guerre. Sa terre fut pillée (47) par les amis, comme par les ennemis. Je fus, dit-il, *petaude à toutes mains. Au Gibelin j'étois Guelphe, & au Guelphe Gibelin.* Pour surcroît de malheur la peste (48) infecta son Village, & pénétra dans son Château. Ce fut en 1586. suivant la Chronique Bourdeloise, (49) que ce fleau commença à faire du ravage en Guyenne. Montagne fut obligé de quitter sa maison, & d'emmener ailleurs sa famille. Mais il ne dit pas, où il trouva un azile. Il parle aussi (50) de quelques dangers pressans, qu'il courut pendant ces guerres; mais sans donner à connoître le tems, ni les circonstances de ces événemens.

(46) T. 3. p. 207.

(47) Ibid. p. 296, 297.

(48) Ibid. p. 300, & suiv.

(49) Darnal, continuation de la Chron. Bourdel. fol. 56.

(50) T. 3. p. 315, & suiv.

Dès l'année 1580, comme je l'ai dit plus haut Montagne avoit publié à Bourdeaux les deux premiers Livres de ses Essais. Les ayant retouchez, & considérablement augmentez dans la suite, & y ayant même ajouté un troisième Livre, il fut à Paris pour les faire imprimer tous ensemble. Ce fut pendant un assez long séjour, qu'il fit alors en cette grande Ville, (51) que la Demoiselle de Gournay, qui quoique très-jeune, avoit déjà l'esprit fort orné, charmée des ouvrages de Montagne, fut exprès le chercher pour le voir, & le connoître. Il se forma dès lors entr'eux une si grande liaison, que cette Demoiselle & sa mere voulurent l'emmener en leur maison de Gournay, où il séjourna trois mois en deux ou trois voyages. La Demoiselle conçut pour lui tant d'estime, qu'elle voulut estre appelée sa fille d'alliance. Nom, dont elle se trouva si honorée, qu'elle le conserva jusques à la mort. Elle le prit même publiquement dans l'edition des Œuvres de Montagne, qu'elle donna en 1635, & qu'elle dédia au Cardinal de Richelieu.

Montagne, en s'en retournant chez lui, voulut voir les Etats, qui se tenoient à Blois sur la fin de la même année, comme il a été dit cy-dessus, & n'y survécut

(51) *Prolegom.* p. LVIII.

pas bien longtems. Dès l'age de 47 ans (52) il avoit ressenti des atteintes de colique néphrétique ; & il en fut souvent depuis (53) vivement tourmenté. Ce fut d'une esquinance, (54) qui lui causa une paralysie sur la langue ; en sorte qu'il demeura trois jours , sans pouvoir parler. Mais comme il avoit l'esprit fort sain , il se faisoit entendre par écrit , & pria de cette façon sa femme de faire venir quelques Gentilshommes de ses voisins , pour prendre congé d'eux. Quand ils furent arrivez , il fit dire la Messe en sa chambre , & à l'élévation du corps , il se souleva comme il pût sur son lit , les mains jointes , & expira dans cette action de pitié , agé d'un peu moins de 60 ans. Ce fut le 15. Septembre 1592 , suivant son Epitaphe , (55) ou le 17. du même mois suivant la Chronique Bourdeloise. (56) Son corps fut transporté quelques mois après (57) en l'Eglise des Feüillans de Bourdeaux , où sa femme lui fit dresser l'Epitaphe , dont je viens de parler.

Il ne laissa de son mariage , qu'une fille , qui fut , dit-on , (58) *mariée en bon*

(52) T. 2. p. 513.

(53) T. 3. p. 58.

(54) *Prolegom.* p. LVII.

(55) *Prolegom.* p. LII.

(56) De Lurbe , *Chron. Bourdel.* p. 87.

(57) De Lurbe , *ibid.*

(58) *Prolegom.* p. LVIII.

lieu. Mais on ne nous a point appris le nom de son mari, ni si elle a eu postérité. On ajoute seulement, que la Demoiselle de Gournay, & sa mere, touchées de cette perte, traversèrent à la faveur des Passeports une partie de la France, qui étoit alors toute en armes, pour aller mêler leurs pleurs, avec ceux de la mere & la fille. Exemple mémorable d'une amitié également solide, & désintéressée.

Je ne sçaurois dire non-plus, s'il reste encore quelqu'un de la Famille de cet homme illustre. Il parle bien d'un (59) frere, qu'il avoit, & qui étoit Seigneur d'*Arzac*, au Pays de Médoc; d'un autre, (60) qu'il appelle le Sieur de *Matecoulon*; d'un troisième, (61) qui étoit de la Religion prétendue réformée, & qu'il nomme de *Beauregard*; & encore d'un quatrième, (62) nommé le Capitaine *Saint Martin*, qui fut tué d'un coup de balle de paume à l'âge de 23 ans. Mais je ne sçais s'ils ont eu des descendans.

Quoiqu'il en soit, le nom de Montagne vivra toujours par les beaux Ecrits, qu'il a laissez, & dont le tems, ni les changemens de la Langue n'ont point diminué la réputation.

(59) T. 1. p. 205.

(60) T. 2. p. 433.

(61) T. 3. p. 400.

(62) T. 1. p. 64.

Il commença à se faire connoître par la Traduction, qu'il fit en nostre Langue, de la *Théologie Naturelle* de Raymond Sebon, ou plustost de Sebonde, sçavant Espagnol. Dans la Dédicace, qu'il en fit à son père le 18. Juin 1568, il dit qu'il avoit entrepris cet ouvrage par son ordre dès l'année précédente. Il fut imprimé pour la premiere fois à Paris chez Buon & Gourbin en 1569, & pour la seconde chez le même Gourbin en 1581.

En 1571, & 1572, Montagne donna au Public les Opuscules de son ami Estienne de Boëtie, ainsi que je l'ai déjà observé.

Mais le principal de ses Ouvrages, ou pour mieux dire le seul, qu'on lise aujourd'hui, ce sont ses trois Livres d'*Essais*, dont j'ai marqué cy-dessus les premieres Editions, qui parurent de son vivant. Il s'en est fait depuis sa mort plusieurs autres, comme on le peut voir dans la Préface de Mr. Coste, à qui nous sommes redevables des dernieres.

Cet habile Editeur a rassemblé à la tête de cet Ouvrage les différens jugemens, qu'on a faits de l'Auteur, & de son Livre. Ils méritent fort d'estre lûs. A mon égard, s'il falloit prendre parti entre ce qui a été dit pour & contre, voici quelle seroit ma pensée.

On ne peut nier que Montagne ne

montre dans tous ses Ouvrages , non seulement beaucoup d'esprit , & d'agrément ; mais encore un beau naturel , & un cœur excellent. Il paroît avoir été bon Citoyen , bon fils , bon ami , bon voisin , bon mari , & un des plus honnêtes hommes du monde. Ce n'en est pas une petite marque , que d'avoir pû se vanter au milieu de la licence des Guerres Civiles , (63) de ne s'y estre point mêlé , & de n'avoir mis la main , ni aux biens , ni à la bourse de personne. Il assure de plus , (64) qu'il a souvent souffert des injustices évidentes , plustost que de se résoudre à plaider ; en sorte que sur ses vieux jours il étoit encore , dit-il , *vierge de procès & de querelles.*

Pour sa morale , il faisoit profession de suivre celle des Stoïciens , qui étoit la plus rigide de toutes celles du Paganisme. Tous ses Livres sont pleins des maximes de Seneque , & des autres Philosophes les plus sages , dont il avoit bien lû & médité les principes. Il pousoit même la probité jusques à soutenir , (65) qu'un homme de bien doit tenir parole , même à un voleur , à qui il a promis de payer quelque somme. En cela il alloit plus loin , que les Canonistes les plus sévères. Mais c'est toujours une preu-

(63) Essais, T. 3. p. 23.

(64) Ibid. p. 266, 328.

(65) Ibid. p. 17.

ve de sa droicteure; & s'il est vrai, comme on l'a assuré, (66) que le Cardinal du Perron appelloit les *Essais de Montagne*, le *Breviaire des honnêtes gens*, c'est sans doute par rapport à ses nobles sentimens.

Mais il n'est pas si aisé de le justifier sur le fait de la morale Chrétienne. Ce n'est pas que je voulusse lui faire un grand crime, d'avoir aimé les femmes en sa jeunesse, comme il le dit souvent, (67) & même avec des circonstances, qui ne lui font point honneur. Ce sont de ces foibleffes, qu'on pardonne à l'âge, & au tempérament. Mais Montagne n'est pas excusable, d'en avoir fait trophée jusques dans sa vieillesse, (68) & encore moins d'avoir dit qu'il ne pouvoit s'en repentir, & qu'il alloit s'amusant en la recordation des jeunessees passées. Que penser d'un vieillard, qui prétend, (69) qu'à un homme, comme lui, les Médecins devroient ordonner l'amour, plustost qu'aucune autre recette, pour l'éveiller, & tenir en force bien avant dans les ans?

Aussi son Livre est-il tout parsemé d'obscénitez, & même des plus grossieres. Il seroit aisé d'en faire un long Cata-

(66) Ancillon, *Melang. Critiq.* Art. 79.

(67) T. 1. p. 81, & T. 3. p. 44, 46, & 345, 346, 31.

(68) *Ibid.* p. 33, 63.

(69) *Ibid.* p. 122.

logue. Mais le seul Chapitre, *Des vers de Virgile*, (70) qu'il composa peu avant sa mort, en contient une infinité, qui font rougir les personnes les plus effrontées; en sorte que je ne puis assez m'étonner, qu'une personne aussi vertueuse, que la Demoiselle de Gournay, ait pû mettre une Préface à cet Ouvrage, & qu'elle ait osé avouer, qu'elle en avoit revû les épreuves.

On a reproché aussi à Montagne avec assez de fondement un peu trop de vanité. Je n'en rapporterai pas les preuves. Ses Livres en sont pleins; puisqu'il n'y parle de rien tant, que de lui-même. Car quoiqu'il fasse de grands efforts pour se justifier, (71) je doute que les gens sensés reçoivent jamais ses excuses. Il est vrai, qu'il y avouë quelques fois ses défauts. Mais, si l'on y prend garde, ce ne sont que ceux, dont se parent les Philosophes, ou les gens du bel air, ou des imperfections, qui roulent sur des choses indifférentes. C'est ainsi, par exemple, qu'il dit souvent, qu'il manque de mémoire; qu'il n'a aucun fonds de science; qu'il est indolent & paresseux; qu'il néglige le soin de ses affaires domestiques; qu'il ne veille point sur la fidélité de ses valets; qu'il n'est pas propre à flatter les Grands; &

(70) *Liv. 3. Ch. 5.*

(71) *V. surtout, T. 2. p. 56, 57, 398. & 399. & 2. p. 181, 183.*

LVIII *La Vie & les Ouvrages*

autres choses pareilles. Aveux, que si je ne me trompe, renferment pour la plupart une vanité cachée ; mais à laquelle il ne seroit pas difficile de lever le masque, quand Montagne dans un endroit de ses Essais, ne se découvreroit pas lui-même pour tel qu'il étoit. C'est celui (72) où après avoir montré, que le Sage ne prend pas pour lui les fausses louanges, qu'on lui donne, il ajoute : *Pour moi, qui me loueroit d'estre bon pilote, d'estre bien modeste, ou d'estre bien chaste, je ne lui en devrois nul grand merci.*

En général on peut dire de lui, que si sa morale étoit Stoïcienne, ses mœurs étoient tout-à-fait Epicuriennes. C'est encore un point, sur lequel il dit, (73) qu'il a le cœur assez ouvert, pour publier hardiment sa foiblesse. Car il avoué au même endroit, qu'il ressembleroit volontiers à un certain Romain, dont parle Cicéron, comme d'un galant homme, entendu, & abondant en toutes sortes de commoditez, & de plaisirs ; conduisant une vie tranquille, & toute sienne ; l'ame bien préparée contre la mort, la superstition, &c. Voilà en effet le vrai portrait de Montagne, & qui même auroit peut-être été plus ressemblant, s'il avoit osé traduire à la Lettre celui, qu'a fait Ci-

(72) T. 3. p. 70.

(73) Ibid. p. 152.

cion (74) de ce même Romain. Mais ce que Montagne n'a pas jugé à propos de faire d'un seul coup de pinceau, il seroit aisé de le retrouver en détail, si l'on prenoit la peine de rassembler tous les traits, où il s'est peint au naturel en différens endroits de ses Essais.

Cela supposé, il ne faut pas estre surpris des Jugemens opposez, qu'on a fait de cet Ouvrage. Les gens voluptueux, ou portez au Pyrrhonisme, qui n'aiment qu'à se divertir, qu'à rire de tout, & à entendre parler librement sur toutes sortes de matieres, applaudiront toujours à un Ecrit conforme à leur goût, & assaisonné d'une franchise également spirituelle, & philosophique. Au contraire ceux, qui sont pénétrez des véritéz Evangeliques, ne peuvent que condamner une infinité de propositions téméraires, & d'expressions obscènes, qui sont répandues dans ces Essais; comme étant de leur devoir, de faire sentir le danger, où s'exposent les personnes, qui se plaisent à cette lecture.

Ce n'est pas que je croye, que Montagne ait poussé le Pyrrhonisme, jusques à l'irreligion, comme quelques gens (75) l'ont avancé trop légèrement. Non seulement il a toujours fait profession de la

(74) Cicéron, *De Finib.* II, 20.

(75) Reimman, *Hist. Universal. Atheism.* pag. 403.

Religion Catholique ; mais il y a été fortement attaché. Cela paroît tant par sa Traduction du Livre de Raymond de Sebonde, que par l'Apologie, qu'il en a inserée dans ses Essais. (76) On le voit encore par ce qu'il dit en plusieurs endroits contre les Novateurs de son tems, & surtout par les témoignages de pieté, qu'il donna à la mort. Dans le cours de sa vie même, dès qu'il se sentoît malade, il ne manquoit pas, à ce qu'il dit, (77) *de se reconcilier à Dieu, par les derniers offices des Chrétiens.* Cette conduite n'est pas équivoque. Mais il faut pourtant convenir, que par ses façons de penser, & de s'exprimer, très-oppo- sées à l'esprit de l'Evangile, il a pû estre justement soupçonné de libertinage, & qu'il est difficile, que contre son inten- tion, il n'en inspire les sentimens aux Esprits foibles, & qui ont de la disposi- tion à se laisser corrompre.

Il est d'autant plus aisé d'en estre sé- duit, que son stile, tout Gascon, & tout antique qu'il est, a une certaine énergie naturelle, qui plait infiniment. Il écrit d'ailleurs d'une maniere, qu'il semble qu'il parle à tout le monde, avec cette aimable liberté, dont on s'entretient avec ses amis. Ses écarts mêmes, par

(76) Liv. 2. Chap. 12.

(77) T. 3. p. 227.

leur ressemblance avec le désordre ordinaire des conversations familières & enjouées, a je ne sçais quel charme, dont on a peine à se défendre.

C'est dommage qu'il respecte assez peu ses Lecteurs, pour enrrer dans des détails puériles & frivoles de ses goûts, de ses actions, & de ses pensées même. *Qu'a-ton à faire*, disoit avec raison Scaliger, (78) *de sçavoir si Montagne aimoit mieux le vin blanc, que le claiet?* Mais on trouve dans son ouvrage des choses bien plus choquantes encore; comme quand il nous parle (79) du soin qu'il prenoit de se tenir le ventre libre, & d'avoir *particulière commodité de lieu, & de siège pour ce service*; quand il nous apprend (80) qu'il aimoit à se gratter les oreilles; & quand il nous débite gravement à la fin de son ouvrage cette belle Sentence, *qu'au plus élevé trône du monde, si ne sommes nous assis, que sur nostre cul*. Je pourrois en citer bien d'autres exemples. Mais en voilà assez, pour juger du génie de cet homme célèbre, & du cas, qu'on doit faire de ses Ouvrages.

(78) Scaligerana Secund. an mor, Montagne.

(79) T. 3. p. 344.

(80) Ibid. p. 353.

A U L E C T E U R.

C'EST icy un Livre de bonne foy, Lecteur. Il t'advertit dès l'entrée, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique & privée; je n'y ay eu nulle Consideration de ton service, ny de ma gloire: mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commodité particuliere de mes parens & amis: à ce que m'ayans perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt) ils y puissent retrouver aucuns traicts de mes conditions & humeur, & que par ce moyen ils nourrissent plus entiere & plus vifve, la connoissance qu'ils ont eu de moi. Si c'eust été pour rechercher la faveur du monde, je me fusse paré de beautez empruntées. Je veux qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle & ordinaire, sans estude & artifice: car c'est moy que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, mes imperfections & ma forme naïfve, autant que la reverence publique me l'a permis. Que si j'eusse esté parmi ces Nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières Loix de Nature, je t'assure que je m'y fusse très-volontiers peint tout entier, & tout nud. Ainsi, Lecteur, je suis moy-mesme la matiere de mon Livre: ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un sujet si frivole & si vain. A Dieu donq. *De Montagne ce 12 de Juin, 1580.*

TABLE



TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER LIVRE.

Contenus dans le Tome I.

CHAP. I. <i>PAR divers moyens l'on arrive à pareille fin.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>De la tristesse.</i>	10
CHAP. III. <i>Nos affections s'emportent au delà de nous.</i>	18
CHAP. IV. <i>Comme l'ame descharge ses passions sur des objets faux, quand les vrais lui defaillent.</i>	35
CHAP. V. <i>Si le chef d'une Place assiégée doit sortir pour parlementer.</i>	40
CHAP. VI. <i>L'heure des Parlements d'ange-reuse.</i>	46
CHAP. VII. <i>Que l'intention juge nos actions.</i>	52
CHAP. VIII. <i>De l'oïsveté.</i>	55
CHAP. IX. <i>Des menteurs.</i>	58
CHAP. X. <i>Du parler prompt ou tardif.</i>	70
CHAP. XI. <i>Des Prognostications.</i>	75
CHAP. XII. <i>De la Constance.</i>	85
CHAP. XIII. <i>Ceremonie de l'entrevenü des Rois.</i>	90
CHAP. XIV. <i>On est puny pour s'opiniastres en une Place sans raison.</i>	93
CHAP. XV. <i>De la punition de la coïardise.</i>	95
CHAP. XVI. <i>Un traict de quelques Ambassadeurs.</i>	99

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XVII. De la peur.	106
CHAP. XVIII. Qu'il ne faut juger de nostre heure, qu'après la mort.	113
CHAP. XIX. Que Philosopher, c'est apprendre à mourir.	120
CHAP. XX. De la force de l'imagination.	158
CHAP. XXI. Le Profit de l'un est dommage de l'autre.	183
CHAP. XXII. De la Coustume, & de ne chan- ger aisément une Loy receüe.	185
CHAP. XXIII. Divers évenemens de mesme conseil.	225
CHAP. XXIV. Du Pedantisme.	249
CHAP. XXV. De l'institution des enfans.	277
CHAP. XXVI. C'est folie de rapporter le vray & le faux à nostre suffisance.	363
CHAP. XXVII. De l'amitié.	374
CHAP. XXVIII. De la Moderation.	406
CHAP. XXIX. Des Cannibales.	422
CHAP. XXX. Qu'il faut sobrement se mesler de juger des Ordonnances Divines.	453
CHAP. XXXI. De fuir les voluptez au prix de la vie.	459
CHAP. XXXII. La fortune se rencontre souvent au train de la raison.	463
CHAP. XXXIII. D'un défaut de nos polices.	470
CHAP. XXXIV. De l'usage de se vestir.	473
CHAP. XXXV. Du jeune Caton.	482
CHAP. XXXVI. Comme nous pleurons & riions d'une mesme chose.	491

Fin de la Table des Chapitres
du Tome I.



ESSAIS DE MONTAIGNE.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

*Par divers moyens on arrive à
pareille fin.*

LA plus commune façon d'a- Par la Sou-
mission l'on
mollir ceux
qu'on a of-
fensez.
mollir les cœurs de ceux
qu'on a offensez, lors qu'
ayans la vengeance en main,
ils nous tiennent à leur mercy, c'est de
les esmouvoir par submission, à com-
miseration & à pitié. Toutesfois la bra-
verie, la constance, & resolution, Et quelques
fois par une
ferme résolu-
tion.
moyens tous contraires, ont quelques-
fois servy à ce mesme effect. *Edouard*

Tome I.

A

2 ESSAIS DE MONTAIGNE,

(1) Prince de Galles, celui qui regenta si long-temps nostre Guienne, personnage duquel les conditions & la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, & prenant leur ville par force, ne put estre arresté par les cris du peuple, & des femmes, & enfans abandonnez à la boucherie, luy criants mercy, & se jettans à ses pieds; jusqu'à ce que passant tousjours outre dans la ville, il apperceut trois (2) Gentils-hommes François, qui d'une hardiessè incroyable soustenoient seuls l'effort de son armée victorieuse. La consideration & le respect d'une si notable vertu, reboucha premièrement la pointe de sa cholere: & commença par ces trois, à faire misericorde à tous les au-

(1) Que les Anglois nomment communement *The black Prince*, Le Prince noir, fils d'Edouard III. Roi d'Angleterre, & pere de l'infortuné Richard II.

(2) Froissart les nomme Messire Jean de Villemur, Messire Hugues de la Roche, & Roger de Beaufort; fils au Comte de Beaufort, Capitaines de la Cice. Quand ils virent, dit cet Historien, la tribulation & la persécution qui ainsi courroit sur eux & sur leurs gens, ils dirent, Nous tous sommes morts, si nous ne nous défendons. Or nous vendons cherement, ainsi que tous Chevaliers doivent faire. Et firent ces trois François plusieurs appertises d'armes, — Le Prince en son chariot vint celle part, & les regarda moult volontiers: & se rappaisa & adoucit, en eux regardant, moult fort, &c. Froissart, Vol. 1. ch. 289. p. 368. 369.

L I V R E I. C H A P. I. 3

tres habitans de la ville. *Scanderberch*, Prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, & ce soldat ayant essayé par toute espece d'humilité & de supplication de l'appaiser, se résolut à toute extremité de l'attendre l'espée au poing : cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui pour luy avoir veu prendre un si honorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir autre interpretation de ceux qui n'auront leu la prodigieuse force & vaillance de ce Prince - là.

L'Empereur *Conrad* troisieme, ayant assiégé (3) Guelphe Duc de Bavieres, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelques viles & lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de permettre seulement aux gentils-femmes qui estoient assiégées avec le Duc, de sortir leur honneur sauve, à pied, avec ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Elles d'un cœur magnanime, s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs maris, leurs enfans, & le Duc mesme. L'Empereur print si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage, qu'il en

*Inimicitie
dissipées par
un mouve-
ment de pi-
été.*

(3) En 1140. dans *Winsberg*, Ville de la Haute Baviere : *Calvisius*.

4 ESSAIS DE MONTAIGNE,

pleura d'aïse, & amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle & capitale qu'il avoit portée contre ce Duc : & dès lors en avant traita humainement luy & les siens. L'un & l'autre de ces deux moyens m'emporteroit aysement : car j'ay une merveilleuse lascheté vers la miséricorde & mansuetude : Tant y a, qu'à mon advis, je serois pour me rendre plus naturellement à la compassion, qu'à l'estimation. Si est la pitié passion vitieuse aux Stoïques : Ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse & compatisse avec eux. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on voit ces ames assaillies & assayées par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, & courber sous l'autre. Il se peut dire, que (4) de rompre son cœur à la commiseration, c'est l'effect de la facilité, de bonnairété, & mollesse, d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfans, & du vulgaire, y sont plus sujettes : Mais ayant

(4) Ou, comme il y a dans l'Edition in 4to d'Abel L'Angelier, imprimée à Paris en 1588. *se laisser aller à la compassion & à la pitié.* L'autre expression a paru plus forte & plus hardie à Montaigne, & par conséquent préférable. Si elle est obscure, celle-ci pourra lui servir de commentaire,

eu à desdaing les larmes & les pleurs de se rendre à la seule reverence de la sainte image de la Vertu, que c'est l'effect d'une ame forte & imployable, ayant en affection & en honneur une vigueur masle, & obstinée.

Toutesfois es ames moins genereuses, *Les Thebains desarmez par la fermere d'Epaminondas.* l'estonnement & l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect : Telsmoin le Peuple Thebain, lequel ayant mis en justice d'accusation capitale, ses Capitaines, pour avoir continué leur charge outre le temps qui leur avoit esté prescript & préordonné, absolut à toute peine Pelopidas, qui plioit sous le faix de telles objections, & n'employoit à se garantir que requestes & supplications : & au contraire *Epaminondas*, (5) qui vint à raconter magnifiquement les choses par luy faites, & à les reprocher au Peuple d'une façon fiere & (6) arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes en main ; & se departit l'assemblée, louant grandement la hauteſſe du courage de ce personnage.

(5) Plutarque dans son Traité, où il examine *Comment on se peut louer soy-mesme* chap. 5.

(6) Ou assurée, comme dans l'Edition de 1588. & dans la premiere de toutes, faite à Bourdeaux en 1580.

6 ESSAIS DE MONTAIGNE,

*Cruauté ob-
scurcie du vieux
Denys, Tyran
de Syracuse.*

Dionysius le vieil, apres des lóngueurs & difficultés extremes, ayant prins la ville de Rhege, & en icelle le Capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstinément defenduë, (7) voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premièrement, comment le jour avant, il avoit faict noyer son fils, & tous ceux de sa parenté. A quoy Phyton respondit seulement, *qu'ils en estoient d'un jour plus heureux que luy.* Apres il le fit despouiller, & saisir à des Bourreaux, & le trainer par la ville, en le fouëtant tres ignominieusement & cruellement : & en outre le chargeant de felonnes parolles & * contumelieuses. Mais il eut le courage tousjours constant, sans se perdre. Et d'un visage ferme, alloit au contraire ramentevant à haute voix, l'honorable & glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son Pays entre les mains d'un tyran : le menaçant d'une prochaine punition des Dieux. Dionysius lisant dans les yeux de la commune de son armée, qu'au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur

(7) *Diodore de Sicile, L. XIV. chap. 29.*

* *Outrageantes.*

chef, & de son triomphe, elle alloit s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, & marchandait de se mutiner, & mesmes d'arracher Phiton d'entre les mains de ses sergens, fit cesser ce martyre : & à cachettes l'envoya noyer en la Mer.

Certes c'est un subject merveilleusement vain, divers, & ondoyant, que l'homme : il est malaisé d'y fonder jugement

L'homme, Animal variable.

constant & uniforme. Voyla Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, (8) en consideration de la vertu & magnanimité du citoyen Zenon,

Pompée respécifie l'intercession d'un Citoyen qui veut mourir pour sa ville.

qui se chargeoit seul de la faute publique, & ne requeroit autre grace que d'en porter seul la peine. Et l'hoste de Sylla, ayant usé en la ville de (9) Pe-

Sylla s'irrite

(8) Plutarque : *Instruction pour ceux qui manient affaires d'Etat*, chap. 17. où ce Citoyen n'est pas nommé Zenon, mais Schenon, Σθένων. Dans les *Dies notables des anciens Rois, Princes & Capitaines*, où Plutarque a inseré la même histoire, à l'article de Pompée, ce généreux Citoyen est appelé Scennius, Σθένιος. Mais dans la *Vie de Pompée*, ch. 3. le même Plutarque nous dit, que Pompée traita humainement toutes les villes de Sicile, excepté celle des Mamertins, & qu'ayant résolu de châtier aussi celle des Himeriens, il fut desarmé par la générosité de Schenis l'un des Gouverneurs de la ville, qui se chargeoit tout seul de la faute publique.

(9) Plutarque d'où ceci est tiré, dit Prénefte,

8 ESSAIS DE MONTAIGNE,

contre une
pareille gé-
nérosité.

Féroce inhu-
manité d'A-
lexandre le
Grand, con-
tre un Enne-
mi d'une va-
leur intrépi-
de.

ruse de semblable vertu, n'y gaigna rien, ny pour soy, ny pour les autres.

Et directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes & si gracieux aux vaincus Alexandre, forçant apres beaucoup de grandes difficultés la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit, pendant ce siege, senty des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecées, tout couvert de sang & de playes, combatant encores au milieu de plusieurs Macedoniens, qui le chamailloient de toutes parts : & luy dit, tout piqué d'une si chere victoire (car entre autre dommage, il avoit receu deux fresches blessures sur la personne) (10) *Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis : fais estat qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourmens qui se pourront inventer contre un captif. L'autre, d'une mine non seulement alleurée,*

ville du Latium : ἐλὼν Πραίνεσον ὁ Σύλλας, &c. Instruction pour ceux qui manient affaires d'Etat, chap. 17. Feruse est dans la Toscane.

(10) Quint. Curt. L. IV. c. 6. Num. 25. 27. 28. Non, ut voluisti, morieris, Beri : sed quidquid tormentorum in captivum inveniri potest, passurum te cogita. Ille non interrito modo, sed contumaci quoque vultu intuens Regem, nullam ad minas ejus, reddidit vocem. Tum Alexander, *Viderisne obstinatum ad tacendum ?* inquit. Num genu posuit ? &c.

mais rogue & altiere, se tint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre voyant l'obstination à se taire : » A-il » flechy un genouil ? luy est-il eschappé » quelque voix suppliante ? Vrayement » je vainqueroi ce silence : & si je n'en » puis arracher parole, j'en arracheray » au moins du gémissement. » Et tournant sa cholere en rage, commanda qu'on luy perçast les talons ; & le fir ainsi trainer tout vif, deschirer & desmembrer au cul d'une charrette. Seroit-ce que la force de courage luy fust si naturelle & commune, que pour ne l'admirer point, il la respectast moins ? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette hauteur il ne peust souffrir de la voir en un autre, sans le despit d'une passion envieuse ? ou que l'impetuositè naturelle de sa cholere fust incapable d'opposition ? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire, qu'en la prise & defolation de la ville de Thebes elle l'eust receue, à voir cruellement mettre au fil de l'espée tant de vaillans hommes, perdus, & n'ayans plus moyens de defence publique. Car il en fut tué bien six mille, desquels nul ne fut veu (11) ny fuyant, ny deman-

*Et contre la
Ville de Thebes.*

(11) *Diodore de Sicile, L. XVII. chap. 4.*

dant mercy : au rebours cherchans, qui çà, qui là, par les ruës, à affronter les ennemis victorieux : les provoquans à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut veu, qui n'essaiast en son dernier soupir, de se venger encores : & (12) à tout les armes du desespoir consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié ; & ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance. Ce carnage dura jusques à la dernière goutte de sang espendable : & ne s'arresta qu'aux personnes desarmées, vieillards, femmes & enfans, pour en tirer trente mille esclaves.



CHAPITRE II.

De la Tristesse.

Tristesse, passion méprisable.

JE suis des plus exempts de cette passion, & ne l'ayme ny l'estime : quoy que le monde ayt entrepris, comme à prix faict, de l'honorer de faveur particuliere. Ils en habillent la sagesse ; la vertu, la conscience : Sot & vilain

(12) Ou, avec les armes, comme on a mis dans les dernières Editions.

ornement. Les Italiens ont * plus for-
tablement baptisé de son nom (1) la
malignité. Car c'est une qualité tousjours
nuisible, tousjours folle : & comme tous-
jours couarde & basse, les Stoïciens en *Ses effets*
defendent le sentiment à leurs sages.
Mais le conte dit, (2) que *Psammeni-*
tus Roi d'Ægypte, ayant esté deffait &
pris par Cambyse Roy de Perse, voyant
passer devant luy sa fille prisonniere
habillée en servante, qu'on envoyoit
puiser de leau, tous ses amis pleurans
& lamentans autour de luy, se tint coy
sans mot dire, les yeux fichez en terre :
& voyant encore tantost qu'on menoit
son fils à la mort, se maintint en cette
mesme contenance : mais qu'ayant ap-
perceu un de ses domestiques conduit
entre les captifs, il se mit à battre sa tes-
te, & mener un dueil extreme. Cecy
se pourroit apparier à ce qu'on vid der-
nièrement d'un Prince des nostres, qui
ayant ouy à Trente, où il estoit, nou-
velles de la mort de son frere aîné,
mais un frere en qui consistoit l'appuy

* Plus convenablement, plus à propos. — *Sorra-*
blement n'est pas même dans le Dictionnaire de Ni-
cot, où l'on trouve *fortable* que l'Usage nous con-
serve encore.

(1) Le mot Italien *Tristezza* veut dire *malignité*.

(2) *Herodot.* L. III. p. 187, 188. Edit. *Stephan-*
ae. 1592.

12 ESSAIS DE MONTAIGNE,

& l'honneur de toute sa Maison, & bient-toist apres d'un puisné, sa seconde esperance, & ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire, comme quelques jours apres un de ses gens vint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident; & quittant sa resolution, s'abandonna au dueil & aux regrets; en maniere qu'aucuns en prindrent argument, qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secouffe: mais à la verité ce fut, qu'estant d'ailleurs plein & comblé de tristesse, la moindre sur-charge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit (dis-je) autant juger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adjouste, que Cambyfes s'enquerant à Psammenitus, pourquoy ne s'estant esmeu au malheur de son fils & de sa fille, il portoit si impatiemment celuy d'un de ses amis: (3) C'est, respondit-il, que ce seul dernier desplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassans de bien lointout moyen de se pouvoir exprimer.

Tristesse ex- A l'aventure reviendrait à ce propos.

(3) Ὁ παῖς Κύρου, τὰ μὲν οἰκνῖα ἢ μέγα κακά ἢ ὥστε ἀνακλαίειν. τὸ δὲ τῷ ἐπαίρῃ πατρὸς; ἀξίον ἢ δ' αὐρέων. Herodot. L. III, p. 153.

l'invention de cet ancien Peintre, (4) *crime ne se*
 lequel ayant à représenter au sacrifice *pour exprimer.*
 de Iphigenia le dueil des assistans, selon les degrez de l'interest que chacun apportoit à la mort de cette belle fille innocente : ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce vint au pere de la Vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de dueil. Voyla pourquoy les Poëtes feignent cette miserable mere *Niobé*, ayant perdu premierement sept fils, & puis de suite autant de filles, sur-chargée de pertes, avoir esté enfin transmuée en rocher,

[a] *diriguisse malis :*

pour exprimer cette morne, muette & sourde stupidité, qui nous transite, lors que les accidens nous accablent, surpassans nostre portée. De vrai, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doit estonner toute l'ame, & luy empescher la liberté de ses actions : Comme il nous advient à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, & comme perclus de tous mou-

(4) *Valer. Maxim. L. VIII. c. 11. In Externis. §. 6.*

[a] *Par. ses malheurs en Rocher endurcis. Ovid. Metamorph. L. VI. Fab. 4.*

14 ESSAIS DE MONTAIGNE,
vemens : de façon que l'ame se relâ-
chant apres aux larmes & aux plaintes,
semble se despendre , se desmesler , &
se mettre plus au large , & à son aise.

[b] *Et via vix tandem voci laxata dolore
est.*

*Tristesse, cau-
se d'une mort
subite.*

En la guerre que le Roy Ferdinand
mena contre la veufve du Roy Jean de
Hongrie, autour de Bude, un gendar-
me fut particulierement remarqué de
chacun, pour avoir excessivement bien
faict de sa personne, en certaine mes-
lée : & incognu, hautement loué, &
plaint y estant demeuré : mais de nul
tant que de *Raisciac* Seigneur Allemand,
espris d'une si rare vertu. Le corps estant
rapporté, cetui-cy d'une commune
curiosité, s'approcha pour voir qui
c'estoit : & les armes ostées au trespaslé,
il reconnut son fils. Cela augmenta la
compassion aux assistans : luy seul, sans
rien dire, sans siller les yeux, se tint
debout, contemplant fixement le corps
de son fils : jusques à ce que la vehe-
mence de la tristesse, ayant accablé ses
esprits vitaux, le porta roide mort par
terre.

[b] *Et la douleur à peine à la Voix fit passage. Virg.
Ensid. L. XI. 151.*

[c] *Chi puo dir com' egli arde, è in picciol
fuoco,*

disent les amoureux, qui veulent représenter une passion insupportable.

[d] ——— *misero quod omnes
Eripit sensus mihi. Nam simul te,
Lesbia, aspexi, nihil est super mihi
Quod loquar amens.*

*Lingua sed torpet, tenuis sub artus
Flamma dimanat, sonitu suopte
Tinniunt aures, gemina reguntur
Lumina nocte.*

Aussi n'est-ce pas en la vive, & plus cuysante chaleur de l'accès, que nous sommes propres à desployer nos plaintes & nos persuasions : l'ame est lors aggravée de profondes pensées, & le corps abbatu & languissant d'amour : Et de là s'engendre par fois la defaillance fortuite, qui surprenent les amoureux si hors

[c] Qui peut dire à quel point il est enflammé, ne sent qu'une ardeur mediocre. *Petrarque, fol. 70, di Gab. Gioliro, in Vinegia, an. 1545.*

[d] *Chere Lesbie, Amour qui m'asservit
A tes beaux yeux, tous mes sens me ravir.
Interdit à ta vue,*

*Le trouble se répand dans mon ame éperdue.
Je n'ai ni langue ni voix :*

*Par tout mon corps je sens une flamme soudaine
Courir de veine en veine :*

Je n'entens, ni ne vois. CATULL. Epi. r. 49.

16 ESSAIS DE MONTAIGNE,

de saison ; & cette glace qui les saisit par la force d'une ardeur extreme , au giron (5) mesme de la jouïssance. Toutes passions qui se laissent goustier & digerer , ne sont que mediocres :

[e] *Cura leves loquuntur , ingentes stupent.*

Autres effets de la tristesse. La surprise d'un plaisir inespéré nous étonne de mesme.

[f] *Ut me conspexit venientem, & Troia circum
Arma amens vidit, magnis exterrita monstis.
Diriguit visu in medio, calor ossa reliquit,
Labitur, & longa vix tandem tempore fatur.*

Outre la femme Romaine (6), qui mou-

(5) Dans l'Edition in 4. d'Abel L'Angelier, publiée à Paris en 1588. du vivant de Montagne, après le mot *jouissance*, on lit : *Accident qui ne m'est pas inconnu*. Mais ces mots ne paroissent point dans les Editions suivantes, où Montagne a fait d'autres changemens, que je suivrai, sans en avertir, à moins que je n'y sois obligé par quelque raison particuliere. Il doit être permis à un Ecrivain de corriger ses Ouvrages, & je ne eroi pas qu'on ait droit de tenir registre des fautes qu'il a eu soin de proscrire lui-même.

[e] *Legers Soucis fore aisément babillent,
Mais les grands sont muets*

SENEQ. *Hippol. Act. II sc. 3.*

[f] Lorsqu'elle me vit venir, armé à la Troyenne, toute hors d'elle-même, & effrayée d'une rencontre si extraordinaire, elle devint immobile à cet aspect : toute sa chaleur l'abandonne, elle tombe évanouie, & enfin après bien du temps, à peine peut-elle m'adresser la parole. *Aeneid. L. III. 306. &c.*

(6) *Plin. Nat. Hist. L. VII. c. 54.* — *Tite Live* raconte un accident tout pareil, arrivé après la Bataille de Trasimene, L. XXII. c. 7.

rut surprise d'aise de voir son Fils revenu de la routte de Cannes, Sophocles & Denys le Tyran (7), qui trespaslerent d'aise, & Talva (8) qui mourut en Corsegue, lisant les nouvelles des honneurs que le Senat de Rome luy avoit decernez, nous tenons en nostre siecle, que le Pape Leon dixiesme ayant esté adverty de la prise de Milan, qu'il avoit extremement souhaitée, (9) entra en tel excez de joye, que la fievre l'en

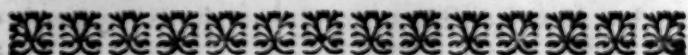
(7) Pline assure positivement que la joye d'avoir remporté le prix de la Tragedie fit mourir Sophocle & le vieux Denys, Tyran de Sicile : *Gaudio obiero — Sophocles, & Dionysius Sicilia Tyrannus, uterque accepto tragica victoria nuncio*, Natur. Histor. L. VII. c. 53. Mais à l'égard de Denys, si nous en croyons Diodore de Sicile, la joye qu'il eut d'avoir remporté le prix de la Tragedie, l'engagea dans des excez qui furent la veritable cause de sa mort. Il fut si joyeux de cette nouvelle, dit cet Historien, qu'il en fit un grand sacrifice aux Dieux, & des Festins fort sumptueux esquels il convia tous ses amis, & y beut tant & si excessivement qu'il en tomba en une grosse maladie, L. XV. c. 20. de la Traduction d'Amyot.

(8) Dans Valere Maxime, L. IX. c. 12. in Romanis, §. 3. où il est nommé *M. Juventius Thalva*. Pline qui s'est contenté de dire qu'il mourut en sacrifiant, *cum sacrificaret*, l'appelle *M. Juventius Talva*, L. VII. C. 53. Ed. *Variorum* d'Hackius, mais on marque à la marge que deux Mss. portent *Thalna*, & le P. Hardouin, qui a suivi cette derniere leçon, prouve que c'est ainsi qu'il faut lire. Voyez sa Note sur cet endroit, Tom. I. pag. 409. seconde Edit. Paris 1723.

(9) *Francesco Guicciardini*, Historia d'Italia, Lib. XIV. p. 394. Vol 2. — *Le Pape Leon fut bien aise de mourir de joye*, dit assez plaisamment Martin Du Bellay dans ses Memoires, Liv. II. fol. 46.

18 ESSAIS DE MONTAIGNE,

print, & en mourut. Et pour un plus notable tesmoignage de l'imbecillité humaine, il a esté remarqué par les anciens, que Diodorus le Dialecticien (10) mourut sur le champ, espris d'une extreme passion de honte, pour en son Escole, & en public, ne se pouvoir desvelopper d'un argument qu'on luy avoit faict. Je suis peu en prise de ces violentes passions : J'ay l'apprehension naturellement dure ; & l'encrouste & espessis tous les jours (11) par discours.



CHAPITRE III.

Nos affections s'emporent au delà de nous.

*L'Homme
trop occupé
de l'Avenir.*

Ceux qui accusent les hommes d'aller tousjours beant apres les choses futures, & nous apprennent à nous saisir des biens presens, & nous rassoir en ceux-là : comme n'ayants aucune prise sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des

(10) Plin. Natur. Hist. L. VII. c. 53. *Pudore Diodorus Sapiencia Dialectica professor, lusoria quæstione non protinus ad interrogationes Scilponis dissoluta.*

11 C'est-à-dire, par raison. Montagne employe souvent le mot de discours en ce sens-là.

humaines erreurs : s'ils osent appeller erreur , chose à quoy Nature mesme nous achemine , pour le service de la continuation de son ouvrage , nous imprimant , comme assez d'autres , cette imagination fausse : plus jalouse de nostre action , que de nostre science. Nous ne sommes jamais chez nous , nous sommes tousjours au delà. La crainte , le desir , l'esperance , nous esclancent vers l'advenir : & nous desrobent le sentiment & la consideration de ce qui est , pour nous amuser à ce qui sera , voire quand nous ne serons plus. [a] *Calamitosus est animus futuri anxius.*

Ce grand precepte est souvent allegué en Platon , (1) *Fay ton faict , & te cognoy.* Chascun de ces deux mem- En quoi consiste le devoir de l'Homme. bres enveloppe generalement tout nostre devoir : & semblablement enveloppe son compagnon. Qui auroit à faire son

[a] CHAP. III. Tout Esprit qui s'inquiette de l'Avenir , est malheureux. *Senec. Epist. XCVIII.*

(1) Un beau mot , dit Platon , court depuis long-tems dans le monde , c'est qu'il ne convient qu'à l'Homme sage de s'attacher à ses propres affaires , & de se connoître soi-même : Εὐ καὶ πάλαι λέγεται , τὸ πράττειν καὶ γινῶναι τὰ τε αὐτῷ καὶ ἑαυτὸν , σώφρονι μόνῳ προσήκειν ; In *Timaeo* P. 544. Edit. Læmarinx , Lugd. an. 1590. Cet ancien mot suffit pour apprendre à qui voudroit en douter , que dans nos Pais civilisez le nombre des Sots est infini.

faict, verroit que sa premiere leçon; c'est cognoistre ce qu'il est, & ce qui luy est propre. Et qui se cognoist, ne prend plus l'estranger faict pour le sien: s'ayme, & se cultive avant toute autre chose: refuse les occupations superflües, & les pensées & propositions inutiles. Comme la Folie quand on luy octroyera ce qu'elle desire, ne sera pas contente: aussi est la Sagesse contente de ce qui est present, & ne se desplait jamais de soy. Epicurus dispense son Sage de la prevoyance & soucy de l'advenir.

La Loi qui ordonne d'examiner la conduite des Princes après leur mort, est très-raisonnable.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide, qui oblige les actions des Princes (2) à estre examinées apres leur mort. Ils sont compagnons, * sinon maistres des loix: ce que la Justice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle l'ayt sur leur reputation, † & biens de leurs successeurs: choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux Nations où elle est observée, & desira-

(2) Diodore de Sicile, L. I. C. 6.

* Pour ne pas dire maistres des Loix.

† Je ne sçai quel est ce pouvoir que Montagne donne à la Justice sur les biens des successeurs d'un méchant Prince.

ble à tous bons Princes : qui ont à se plaindre de ce qu'on traite la memoire des meschans comme la leur. Nous devons la subjection & obeïssance également à tous Rois : car elle regarde leur office : mais l'estimation , non plus que l'affection , nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment , indignes : de celer leurs vices : d'aider de nostre recommandation leurs actions indifferentes , pendant que leur auctorité a besoin de nostre appuy. Mais nostre commerce finy , ce n'est pas raison de refuser à la justice , & à nostre liberté , l'expression de nos vrais ressentiments. Et nommément de refuser aux bons subjects , la gloire d'avoir reveremment & fidellement servi un maistre , les imperfections duquel leur estoient si bien cōgues : frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceux qui , par respect de quelque obligation privée , espoussent iniquement la memoire d'un Prince meslouïable , font justice particuliere aux despens de la justice publique. Titus Livius dict vray (3) que le langage

(3) Lib. XXXV. C. 48. num. 2. *Is* , (Legatus Antiochi) *ut plerique quos opes regia alunt , vaniloquus , maria terrasque inani sonitu verborum complevit.*

22 ESSAIS DE MONTAIGNE,

des hommes nourris sous la Royauté, est tousjours plein de vaines ostentations & faux témoignages : chascun eslevant indifferemment son Roy, à l'extreme ligne de valeur & grandeur souveraine. On peut reprouver la magnanimité de ces deux soldats, qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy, pourquoy il luy vouloit mal : (4) *Je t'aimois quand tu le valois : mais depuis que tu es devenu parricide, bontefeu, basteleur, cocher, je te hay, comme tu merites* : l'autre, pourquoy il le vouloit tuer ; (5) *Parce que je ne trouve autre remede à tes continuels malefices*. Mais les publics & universels tesmoignages, qui apres sa mort ont esté rendus, & le seront à tout jamais, à luy, & à tous meschans comme luy, de ses tyranniques & vilains deportements, qui de sain entendement les peut reprouver ?

Vains cérémonies des Lacedemoniens à la mort de leurs Rois.

Il me desplaist, qu'en une si sainte police que la Lacedemonienne, se fust

(4) Interrogatusque à Nerone quibus causis ad oblivionem sacramenti processisset : *Oderam te, inquit, nec quisquam tibi fidelior militum fuit, dum amari meruisti. Odisse capi, postquam parricida matris & uxoris, auriga, & histrio, & incendiarius exstirpisti.* Tacit. Annal. L. XV. C. 67. num. 2.

(5) Breviter respondens, *Non aliter cor flagitiorum ejus subveniri posse.* Id. ibid. C. 68. num. 1.

mêlée une si feinte ceremonie à la mort des Roys. Tous les confedrez & voisins, & tous les Ilotes, hommes, femmes, peflemelle, se defcoupoient le front, pour tesmoignage de deuil : & difoient en leurs cris & lamentations, (6) que celui-là, quel qu'il eust esté, estoit le meilleur Roy de tous les leurs : attribuant au rang, le los qui appartenoit au merite, * &, qui appartient au premier merite, au postreme & dernier rang.

Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert sur le mot de Solon, (7) *Que nul avant mourir ne peut estre dict heureux*, Si celui-là même, qui a vescu, & qui est mort à souhait, peut estre dict heureux, si sa renommée va mal, si sa posterité est miserable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaist : mais estant hors de l'estre, nous n'avons au-

Réflexions sur le mot de Solon, que nul homme ne peut être dit heureux avant sa mort.

(6) Herodot. L. 6. p. 401. *φάμενοι τὸν ὕστατον αἰτὶ ἀπογενόμενον τῶν Βασιλέων, τῦτον δὲ γενέσθαι ἀριστον.*

* Et le los qui appartient au premier, c'est-à-dire, au plus excellent merite, ils le donnoient au postreme & dernier rang. — Postreme & dernier sont parfaitement synonymes. Le premier qui vient du Latin *postremus*, & en a retenu le sens, signifie *dernier en bon François.*

(7) Herodot. L. I. p. 14.

24 ESSAIS DE MONTAIGNE,

cune communication avec ce qui est. Et seroit meilleur de dire à Solon, que jamais homme n'est donc heureux, puisqu'il ne l'est qu'après qu'il n'est plus,

[b] *quisquam*

Vix radicitus à vitâ se tollit, & eicit :

Sed facit esse sui quoddam super inscius ipse ..

Nec removeret satis à projecto corpore sese, & Vindicat.

Morts-repus-
sez vivans.

Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Rancon, pres du Puy en Auvergne : les assiegez s'estans rendus, (9) furent obligez de porter les clefs de la place sur le corps du trespassé. Barthelemy d'Alviane, General de l'armée des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, & son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la plupart de ceux de l'armée estoient d'avis, qu'on demandast fauf-conduit pour le passage à ceux de Verone : mais Theodore Trivulce y contredit; & choisit

[b] A peine se trouve-t-il une personne qui s'arrache totalement à la vie. L'Homme, tout ignorant qu'il est de son état après le trépas, s' imagine qu'il y a quelque chose qui lui survit. Il ne peut se détacher & s'affranchir entierement de son Corps terrassé par la mort. *Lucrer. L. III. 890, &c.*

(9) Memoires de Brancôme, Tom. II. p. 220.
Des Hommes illustres & grands Capitaines étrangers.

(10) Brancôme

fit plustost de le passer par vive force , au hazard du combat : *n'estant convenable*, disoit-il, (10) *que celui qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis , estant mort fist demonstration de les craindre*. De vray , en chose voisine , par les loix Grecques , celui qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer , renonçoit à la victoire , & ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophée : à celui qui en estoit requis , c'estoit tiltre de gain. Ainsi perdit Nicias (11) l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens : & au rebours , (12) Agesilaus assëura celui qui luy estoit bien douteusement acquis sur les Bœotiens.

Ces traits se pourroient trouver estranges , s'il n'estoit receu de tout temps , non seulement d'estendre le soing de nous au delà cette vie , mais encore de croire , que bien souvent les faveurs celestes nous accompagnent au tombeau , & continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples anciens , laissant à part les nostres , qu'il n'est be-

Les hommes ont crû que les faveurs du Ciel les accompagnoient dans le combeau.

(10) *Brantome* à l'Article de *Barthelemi d'Alviano*, Tom. II. p. 219. & *Guicciardin*, que *Montagne* a traduit ici fort exactement, Lib. XII. p. 105. & 106.

(11) *Plutarque* dans la *Vie de Nicias*, Chap. 2.

(12) Le même , dans la *Vie d'Agesilaus*, Chap. 6.

soing que je m'y estende. *Edouard* premier Roy d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy & *Robert* Roy d'Escoce, combien sa presence donnoit d'avantage à ses affaires, rapportant tousjours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne; mourant, obligea son fils par solennel serment, à ce qu'estant trespasé, il fist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avec les os, laquelle il fist enterrer: & quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avec luy, & en son armée, toutes les fois qu'il luy adviendrait d'avoir guerre contre les Escossois: comme si la destinée avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. *Jean Zischa*, qui troubla la Boheme pour la deffense des erreurs de *Wiclef*, voulut qu'on l'escorchast apres sa mort, & de sa peau qu'on fist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis: estimant que cela ayderoit à continuer les avantages qu'il avoit eus aux guerres, par luy conduictes contre eux. Certains Indiens portoient ainsi au combat contre les Espagnols, les ossemens d'un de leurs Capitaines, en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant. Et d'autres Peuples en ce mesme monde, trainent

à la guerre les corps des vaillans hommes, qui sont mort en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune & d'encouragement. Les premiers exemples ne reservent au tombeau, que la reputation acquise par leurs actions passées : mais ceux-cy y veulent encore mesler la puillance d'agir.

Le faict du Capitaine Bayard est de meilleure composition, lequel se sentant blessé à mort d'une harquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslée, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy : & ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant defaillir, & eschapper du cheval, (13) commanda à son maistre d'hostel, de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce fust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemy : comme il fit.

*Fermé du
Capitaine
Bayard prêt
à rendre l'es-
prit.*

Il me faut adjouster cet autre exemple aussi remarquable pour cette consideration, que nul des precedens. L'Empereur Maximilian bisayeul du Roy Philippes, qui est à present, estoit Prince doué de tout plein de grandes qualitez, & entre autres d'une beauté de corps singuliere : mais parmy ses

*Pudeur très-
particuliere
de l'Empe-
reur Maxi-
milien.*

(13) Memoires de Martin du Bellay, L. II. p. 79.

humeurs, il avoit ceste-cy bien contraire à celle des Princes, qui pour despescher les plus importants affaires, font leur throsne de leur chaire percée : c'est qu'il n'eut jamais valet de chambre, si privé, à qui il permist de le voir en sa garderobbe. Il se desfroboit pour * tomber de l'eau, aussi religieux qu'une pucelle à ne descouvrir ny à Medecin n'y à qui que ce fust les parties qu'en a accoustumé de tenir cachées. Moy qui ay la bouche si effrontée, suis pourtant par complexion touché de cette honte : Si ce n'est à une grande suasion de la necessité ou de la volupté, je ne communique gueres aux yeux de personne, les membres & actions, que nostre coustume ordonne estre couvertes : J'y souffre plus de contrainte que je n'estime bien-seant à un homme, & sur tout à un homme de ma profession. Mais luy en vint à telle superstition, qu'il ordonna par parolles expresses de son testament, qu'on luy attachast des caleçons, quand il seroit mort. Il devoit adjouster par codicille, que celuy qui les luy monteroit, eust les yeux bandez. L'ordonnance que Cy-

* Expression purement Gasconne, pour dire *faire de l'eau*.

rus faict à ses enfans (14) que ny eux, ny autre, ne voye & touche son corps, apres que l'ame en sera separée, je l'attribue à quelque sienne devotion. Car & son Historien & luy, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie, un singulier soing & reverence à la Religion.

Ce conte me despleur, qu'un Grand me fit d'un mien allié, homme assez cogneu & en paix & en guerre. C'est que mourant bien vieil en sa Cour, tourmenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres avec un soing vehement, à disposer l'honneur & la ceremonie de son enterrement : & somma toute la Noblesse qui le visitoit, de luy donner parole d'assister à son convoy. A ce Prince mesme, qui le vid (15) sur ses derniers traits, il fit une instante supplication que sa maison fust commandée de s'y trouver; employant plusieurs exemples & raisons, à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de

*Trop grand
soin de ses
propres fune-
railles, vani-
té ridicule.*

(14) Xenophon dans la Cyropédie, L. VIII. c. 7. vers la fin : Ὅταν δ' ἐγὼ ἐγκαλύψωμαι, αἰτῶμαι ὑμᾶς, ὦ παῖδες, μηδεὶς ἔτ' ἀνθρώπων τοῦ μὲν σῶμα ἰδέτω, μηδ' αὐτοὶ ὑμεῖς.

(15) Sur le point de rendre l'esprit.

30 ESSAIS DE MONTAIGNE,

sa sorte : & sembla expirer content ayant retiré cette promesse , & ordonné à son gré la distribution , & ordre (16) de sa montre. Je n'ay guere veu de vanité si perseverante.

*Funeraillles
ne doivent
être ni mes-
quines, ni
trop pompeu-
ses.*

Cette autre curiosité contraire , en laquelle je n'ay point aussi faute d'exemple domestique , me semble germaine à ceste-cy : d'aller se soignant & passionnant à ce dernier poinct , à regler son convoy , à quelque particuliere & inusitée parsimonie , à un serviteur & une lanterne. Je voy louer cett'humeur , & l'ordonnance de Marcus Æmilius Lepidus , (17) qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les ceremonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est-ce encore temperance & frugalité , d'eviter la despense & la volupté , desquelles l'usage & la cognoissance nous est imperceptible ? Voila une aisée reformation & de peu de coust. S'il estoit besoin d'en ordonner , je serois d'avis , qu'en celle-là , comme en toutes actions de la vie chascun en rapportast la regle , au degré de sa fortune. Et le

(16) De sa pompe funebre.

(17) In Epitome Livianâ Lib. XLVIII. *Marcus Æmilius Lepidus , antequam exspiraret, præcepit filiis, luto se strato sine linceis, sine purpurâ efferrant, &c.*

Philosophe Lycon (18) prescrit sagement à ses amis, de mettre son corps où ils adviseront pour le mieux : & quant aux funeraillles, de les faire ny superflües ny mechaniques. Je lairrois purement la coustume ordonner de cette ceremonie, & m'en remettray à la discretion des premiers à qui je tomberay en charge. [c] *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris.* Et est sainctement dict à un Sainct : [d] *Curatio funeris, conditio sepultura pompa exsequiarum, magis sunt virorum solatia, quàm subsidia mortuorum.* Pourtant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande, comment il veut estre enterré : *Comme vous voudrez*, (19) respond-il. Si j'avois à m'en empescher plus avant, je trouverois plus galand, d'imiter ceux qui entreprennent vivans & respirans, jouyr de l'ordre & honneur de leur se-

(18) *Diogene Laërce* dans la Vie de Lycon, L. V. *Segm.* 74. *Wetst.* Amstelod. an. 1692.

[c] A l'égard de la Sepulture, c'est un point qu'il faut mépriser pour soi-même, & ne pas négliger pour les siens. *Cic. Tusc. Quæst.* L. I. c. 45.

[d] Le soin de l'enterrement, la qualité de la sepulture, & la pompe des obseques, regardent plutôt la consolation des Vivans que le besoin des Morts. *Augustinus*, *De Civit. Dei*, L. I. c. 12.

(19) *Platon* dans son *Phedon*, vers la fin : Ὅπως ἂν, ἔρη, βέλαιδε.

32 ESSAIS DE MONTAIGNE,
pulture : & qui se plaisent de voir en
marbre leur morte contenance. Heureux
qui sachent resjouyr & gratifier leurs
sens par l'insensibilité, & vivre de leur
mort !

*Cruelle &
puerile super-
stition des
Atheniens
sur la Sépul-
ture des
Morts.*

A peu que je n'entre en haine irre-
conciliable contre toute Domination Po-
pulaire, quoy qu'elle me semble la plus
naturelle & équitable, quand il me sou-
vient de cette inhumaine injustice du
Peuple Athenien, de faire mourir sans
remission, & sans les vouloir seulement
ouïr en leurs defenses, ces braves Capi-
taines, venants de gagner contre les
Lacedemoniens (20) la Bataille navalle
pres les Isles (21) Arginenses : la plus
contestée, la plus forte Bataille, que les
Grecs aient onques donnée en mer de
leurs forces : parce qu'après la victoire
ils avoient suivy les occasions que la loy
de la guerre leur presentoit, plustost
que de s'arrester à recueillir & inhumer
leurs morts. Et rend cette execution plus
odieuse, le faiët de *Diomedon*. Cettuy-
cy est l'un des condamnez, homme de
notable vertu, & militaire & politique :
lequel se tirant avant pour parler, apres

(20) *Diodore de Sicile*, L. XIII. c. 31.

(21) Ou *Arginusas*, *Αργινῆσαι*, trois Isles au
Sud Est de l'Isle de Lesbos, qui s'appellent en La-
tin *Arginusa*.

avoir ouy l'arrest de leur condamnation, & trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause, & à descouvrir l'évidente iniquité d'une si cruelle conclusion, (22) ne representa qu'un soin de la conservation de ses Juges: priant les Dieux de tourner ce jugement à leur bien; & afin que, par faute de rendre les vœux que luy & ses compagnons avoient voué, en recognoissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des Dieux sur eux, les advertissant quels vœux c'estoient. Et sans dire autre chose, & sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice.

La Fortune quelques années après les punit de mesme pain soupe. Car *Chabrias*, Capitaine general de leur armée de mer, ayant eu le dessus du combat contre *Polliſ* Admiral de Sparte, en l'isle de Naxe, perdit le fruit (23) tout net & comptant de sa victoire, tres-important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple; & pour ne perdre peu de corps morts de ses amis, qui flottoyent en mer, laissa voguer en

*Comment
punie.*

(22) *Diodore de Sicile*, L. XIII. c. 32.

(23) C'est ce que dit expressément *Diodore de Sicile*, L. XV. c. 9.

34 ESSAIS DE MONTAIGNE,
sauveté un monde d'ennemis vivants,
qui depuis leur firent acheter cette im-
portune superstition.

[e] *Quæris, quò jaceas, post obitum loco ?
Quò non nata jacent.*

Cet autre redonne le sentiment du re-
pos, à un corps sans amé :

[f] *N que sepulchrum, quò recipiat, habeat
portum corporis :*

*Ubi, remissâ humanâ vitâ, corpus requiescat
à malis.*

Tout ainsi que nature nous faict voir,
que plusieurs choses mortes ont encore
des relations occultes à la vie. Le vin
s'altère aux caves, selon aucunes muta-
tions des saisons de la vigne. Et la chair
de venaison change d'estat aux saloirs
& de goust, selon les loix de la chair
vive, à ce qu'on dit.

[e] Veux-tu savoir en quel lieu tu seras gisant
après ta mort ? C'est où gisent les choses qui ne sont
pas encore nées. *Senec. Troad. Chor. Act. II. vs. 30.*

[f] N'aura t-il donc point de Sepulchre où son
Corps étant reçu comme dans un Port puisse se re-
poser à l'abri de tous maux après avoir quitté la
vie ? *Cic. Tuscul. Quæst. Lib. I. c. 44.*



CHAPITRE IV.

*Comme l'Âme descharge ses passions sur
des objets faux, quand les vrais
luy defaillent.*

UN Gentil-homme des nostres mer-
veilleusement subject à la gourte,
estant pressé par les Medecins de laisser
du tout l'usage des viandes salées, avoit
accoustumé de respondre plaisamment,
que sur les efforts & tourments du mal,
il vouloit avoir à qui s'en prendre ; &
que s'escriant & maudissant tantost le
cervelat, tantost la langue de bœuf & le
jambon, il s'en sentoît d'autant allegé.
Mais en bon escient, comme le bras
estant haussé pour frapper, il nous deult
si le coup ne rencontre, & qu'il aille
au vent : aussi que pour rendre une
venuë plaisante, il ne faut pas qu'elle
soit perdue & escartée dans le vague de
l'air, ains qu'elle ayt butte pour la souf-
tenir à raisonnable distance ;

*L'Âme doit
avoir quel-
que Objet,
vrai ou faux,
dont elle
puisse s'occu-
per.*

[a] *Ventus ut amittit vires, nisi robore densa
Occurrant silva spatio diffusus inani :*

[a] Comme le Vent perd ses forces en se répan-
dant dans une espace vuide, à moins que des Fo-

36 ESSAIS DE MONTAIGNE,

de mesme il semble que l'Ame esbran-
lée & esmuë se perde en soy-mesme, si
on ne luy donne prise : & faut-tousjours
luy fournir d'object où elle s'abutte &
agisse. Plutarque dit à propos (1) de
ceux qui s'affectionnent aux guenons &
petits chiens, que la partie amoureuse
qui est en nous, à faute de prise legiti-
me, plustost que de demeurer en vain,
s'en forge ainsi une fausse & frivole. Et
nous voyons que l'ame en ses passions se
pipe plustost elle-mesme, se dressant un
faux subject & fantastique, voire con-
tre sa propre creance, que de n'agir
contre quelque chose. Ainsi emporte les
bestes leur rage à s'attaquer à la pierre
& au fer, qui les a blessées : & à se
venger à belles dents sur soy-mêmes du
mal qu'elles sentent.

[b] *Pannonis haud aliter post ictum savior
Urfa*

*Cui jaculum parva Libys amentavit habena,
Se rotat in vulnus, telumque irata receptum
Impetit, & secum fugientem circuit hastam.*

L'Homme se

Quelles causes n'inventons-nous des
rêts touffuës ne s'opposent à son passage. *Lucan.*
L. III. vs. 362, 363. De mesme il semble que l'Ame,
&c.

(1) Dans la Vie de Pericles, dès le commencement.

[b] Ainsi l'Ourse plus feroce après le coup qu'elle

malheurs qui nous adviennent ? à quoy ne nous prenons-nous à tort ou à droit, pour avoir où nous escrimer ? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu des-
chires, ny la blancheur de cette poitrine que despitée tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien-aimé : prends t'en ailleurs. Livius parlant de l'armée Romaine en Espagne après la perte des deux Freres ses grands Capitaines. [c] *Flere omnes repentè, & offensare capita* : C'est un usage commun. Et le Philosophe Bion, de ce Roy, qui de dueil s'arrachoit le poil, (2) fut plaisant, *Cetuy-cy pense-il que la pelade soulage le dueil* ? Qui n'a veu mascher & engloutir les cartes, se gorger d'une bale de dez, pour avoir où se venger de la perte de son argent ? Xerxes fouetta (3) la Mer, & escrivit un cartel de deffi au mont Athos, & Cyrus amusa toute une armée (4) plusieurs jours à se venger

prend à des choses inanimées pour amuser ses passions.

a reçu, se roule sur sa playe, & toute en fureur se jette sur le dard dont elle est percée, le fait tourner fuyant avec elle. *Lucan. L. VI. vs. 220, &c.*

[c] Chacun se prit aussi-tôt à pleurer, & à se battre la tête, *Lib. XXV. c. 37. num. 9.*

(2) *Cic. Tusc. Quæst. L. III. c. 26. In quo facerem illud Bionis, perinde stultissimum Regem in luctu capillum sibi evellere, quasi calvitio inæror levaretur.*

(3) *Herodot. L. VII. p. 452.*

(4) *Herodot. Lib. I. p. 86, 87. & Senec. de Irâ,*

38 ESSAIS DE MONTAIGNE;

de la riviere de (5) Gyndus, pour la peur qu'il avoit eu en la passant: & Caligula (6) ruïna une tres-belle mai-

Lib. 3. c. 21. Herodote dit expressement que Cyrus perdit tout l'Été, (τὴν ὁλοκλήν ἔατον) à cette belle expedition: & Paul Orose, aussi peu exact que Montagne, quoique dans un sens contraire, dit que Cyrus employa toutes ses Troupes à cet Ouvrage, une année entiere, *perpeti anno*, L. II. c. 6.

(5) Ou Gyndes, Γύνδης; comme la nomment Herodote, Senecque, & Tibulle L. IV. Carm. I. vs. 141. ——— *rapidus*, *Cyri dementia*, *Gyndes*.

(6) Senec. de Irâ, L. III. c. 22. *C. Caesar villam in Herculanensî pulcherrimam, quia sua macer aliquando custodita erat, diruit*. Je ne sai si Montagne a bien pris le sens de Senecque: Peut-être avoit-il écrit d'abord, pour le déplaisir que sa Mere y avoit eu, ce qui s'accorderoit fort bien avec ce que dit Senecque, qu'elle y avoit été gardée comme dans une prison; & qu'on aura mis par inadvertance plaisir pour déplaisir dans une des premieres Editions des Essais, d'où cette faute aura passé dans toutes les Editions suivantes. Elle est du moins dans toutes celles que j'ai pû consulter. Mais comme dans une Edition publiée à Paris en 1587. chez Jean Richer, laquelle ne contient que les deux premiers Livres, il y a ici, & Caligula ruïna une très-belle maison, pour le plaisir que sa mere y avoit reçu, je commence à croire que Montagne a effectivement mal pris la pensée de Senecque, parceque dans la premiere Edition des Essais, imprimée à Bourdeaux en 1580. il est dit aussi, que Caligula ruïna cette maison pour le plaisir que sa mere y avoit reçu; & qu'on ne s'est point avisé de toucher à cet endroit dans un Errata assez exact qui a été fait sur cette premiere Edition. C'est apparemment le cœur malin & dénaturé de Caligula qui a fait tomber Montagne dans cette méprise. — *Pansa quidem adeo suspecta mors fuit, ut Glyco Medicus custoditus sit*, dit Suetone dans la Vie d'Auguste, Ch. XI. *quasi venenum vulneri indidisset. Custoditus sit* signifie visiblement ici, que ce Medecin fut mis en prison ou aux arrêts; & c'est dans ce sens que ce mot a été employé par plusieurs autres bons Ecrivains.

son , pour le plaisir que sa mere y avoit eu.

Le peuple disoit en ma jeunesse , ^{Vanité impervinence d'un Roi.} qu'un Roy de nos voisins , ayant receu de Dieu une bastonade , jura de s'en venger : ordonnant que de dix ans on ne le priaist , ny parlaist de luy , ny autant qu'il estoit en son auctorité , qu'on ne creust en luy. Par où on vouloit peindre non tant la sottise , que la gloire naturelle à la Nation , de quoy estoit le conte. Ce sont vices tousjours conjoincts : mais telles actions tiennent , à la verité , un peu plus encore d'outrecuidance , que de bestise. Augustus Cesar ayant esté battu de la tempeste sur mer , (7) se print à deffier le Dieu Neptunus , & en la pompe des Jeux Circenses fit oster son image du rang où elle estoit parmy les autres Dieux , pour se venger de luy. En quoy il est encore moins excusable , que les precedens , & moins qu'il ne fut depuis , lors qu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus , en Allemagne , (8) il alloit de colere & de desespoir , choquant sa teste contre la muraille , en s'escriant : *Varus , rens-moy mes soldats :*

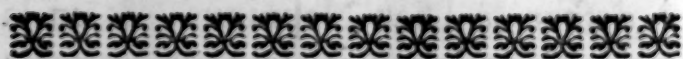
(7) Suerone dans la Vie d'Auguste , §. 16.

(8) *Id. ibid. § 23. Ut caput interdum foribus illideret , vociferans : Quintili Vare , Legiones redde ,*

car ceux-là surpassent toute follie, d'autant que l'impiété y est joincte, qui s'en adressent à Dieu mesmes, ou à la Fortune, comme si elle avoit des oreilles subjectes à nostre batterie : à l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou esclaire, (9) se mirent à tirer contre le Ciel d'une vengeance Titanienne, pour rengier Dieu à raison, à coup de fleche. Or, comme dit cet ancien Poëte (10) chez Plutarque,

Point ne se faut courroucer aux affaires :
Il ne leur chaut de toutes nos coleres.

Mais nous ne dirons jamais assez d'injures au desreglement de nostre Esprit.



CHAPITRE V.

*Si le Chef d'une Place assiegée doit sortir
pour parlementer.*

LUcius (1) Marcius Legat des Romains, en la guerre contre *Persens* Roy de Macedoine, voulant gagner le

(9) *Herodor. L. 4. c. 289. τοξέοντες ἀνω πρὸς τὸν ὕψανδον, ἀπειλέεσι τῷ Θεῷ.*

(10) Dans son Traité, *Du Contentement*, ou *repos de l'esprit*, c. 4. de la Traduction d'Amyot.

CHAP. V. (1) Tite-Live nomme ce Legat des Romains *Quintus Marcius*, L. XLII. c. 37, &c.

temps qu'il luy falloit encore à mettre en point son armée, sema des (2) entregets d'accord, desquels le Roy endormy, accorda treve pour quelques jours : (3) fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité & loisir pour s'armer : d'où le Roy encourut sa dernière ruine. Si est-ce que les vieux du Senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette pratique, comme ennemie de leur stile ancien : qui fut, disoient-ils, combattre de vertu, non de finesse, ny par surprises & rencontres de nuit, ny par fuittes apostées, & recharges inopinées : n'entreprenans guerre, qu'après l'avoir denoncée, & souvent apres avoir assigné l'heure & lieu de la Bataille. De cette conscience ils renvoyèrent à Pyrrhus son traistre Medecin, & aux Phalifques leur desloyal Maistre d'école. C'estoient les formes vraiment Romaines, non de la Grecque subtilité & * astuce Punique, où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peut servir pour le coup : mais celui seul se tient pour surmonté, qui

Finesse contre un Ennemi, blâmée, & avec raison.

(2) Ou comme on a mis dans une des dernières Editions, *interjets*, c'est-à-dire *propositions*, *ouvrures*. Entrejeet, *interposicio*, *interjectio*, Nicot.

(3) *Tite-Live*, L. XLII. c. 43—47.

* *Ruse*.

42 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ſçait l'avoir eſté ny par ruse, ny de fort ;
mais par vaillance, de troupe à troupe,
en une franche & juſte guerre. Il appert
bien par ce langage de ces bonnes gens,
qu'ils n'avoient encore receu cette belle
ſentence ,

[a] — *dolus an virtus quis in hoſte requirat?*

Les Achaïens, dit Polybe, (4) de-
teſtoient toute voye de tromperie en
leurs guerres, n'eſtimants, ſinon où les
courageſ des ennemis ſont abbatuſ. [b]
*Eam vir ſanctus & ſapiens ſciat veram
eſſe victoriam, qua ſalvâ fide, & in-
tegrâ dignitate parabitur*, dit un autre :

[c] *Vos ne velit, an me regnare heri : quid ve
ferat forſ*

Virtute experiamur.

Peuples qui
n'attaquent
jamais leurs
Ennemis,
qu'ils ne leur
ayent déclaré
la guerre.

Au Royaume de (5) Ternate, par-
mi ces Nations que ſi à pleine bouche
nous appellons Barbares, la couſtume

[a] Qu'importe qu'on ſurmonte ſes Ennemis
par ruse ou par valeur? *Æneid.* L. II. vſ. 390.

(4) Livre XIII. c. 1.

[b] Un homme ſage & vertueux doit ſavoir
qu'il n'y a point de véritable victoire que celle
qu'on gagne ſans bleſſer ſon honneur & ſa dignité.
Florus, L. I. c. 12. num. 6.

[c] Eprouvons par la force, ſi c'eſt à vous ou à
moi que la Fortune, maitreſſe des évenemens, deſ-
tine l'Empire. *Ennius apud Cic.* L. I. De Offic. c. 12.

(5) La principale Iſle des *Molucques*.

porte, qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir denoncée : y adjoustant ample declaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensives & defensives. Mais aussi cela faiët, ils se donnent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

Les anciens Florentins estoient si esloignés de vouloir gagner avantage sur leurs ennemis par surprise, qu'ils les advertissoient un mois avant que de mettre leur * exercite aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient *Martinella*.

*Florentins, qui dénon-
çoient la
guerre au son
d'une Cloche.*

Quant à nous moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le profit, & qui après (6) Lysander, disons que, où la peau du Lyon ne peut suffire, il y faut cou- dre un lopin de celle du Renard, les plus ordinaires occasions de surprise se tirent de cette pratique : & n'est heure, disons-nous, où un Chef doive avoir plus l'œil au guet, que celle des par- lemens & traités d'accord.

*Les ruses les
plus injustes
ouvertement
autorisées.*

* Armée.

(6) Voyez *sa Vie* par Plutarque, ch. 4. *Versum d'Amys.*

44 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Si le Gouverneur d'une Place assiégée en doit sortir pour parler.

Et pour cette cause, c'est une regle en la bouche de tous les hommes de nostre temps, *Qu'il ne faut jamais que le Gouverneur en une place assiégée sorte lui-mesme pour parlementer.* Du temps de nos peres cela fut reproché aux Seigneurs de Montmord & de l'Assigni, deffendans Mouson contre le Comte de Nansau. Mais aussi à compte, celuy-là seroit excusable, qui sortiroit en telle façon, que la seureté & l'avantage demeurast de son costé, comme fit en la ville de Regge, le Comte Guy de Ragon (s'il en faut croire du Bellay, car Guicciardin dit que ce fut * luy-mesmes) lors que le Seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlement : car il abandonna de si peu son Fort, † qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement Monsieur de l'Escut & sa troupe, qui estoit approchée avec luy, se trouva le plus foible, de façon (7) qu'Alexandre Trivulce y

* Lui Guicciardin, pour lors Gouverneur de Reggio. On peut voir dans son Histoire le plan & le succès de l'entreprise du Seigneur de l'Escut, qui s'étoit proposé de surprendre la Ville de Reggio à la faveur de ce pourparler, *Lib. XIV. p. 183, 184.* Ici Guicciardin doit être cru sans doute, préférablement à Du Bellay.

† Memoires de Martin Du Bellay, Liv. I. fol. 39.

(7) *Morì fra due giorni, indegno certamente di questa calamità, dit Guicciardin, perche Raveva disuasò il venire a Reggio.*

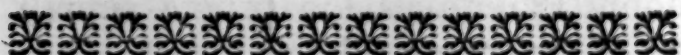
fut tué , mais luy-mesme fut contrainct , pour le plus seur , de suivre le Comte , & se jetter sur sa foy à l'abri des coups dans la ville. Eumenes en la ville de Nora pressé par Antigonus qui l'assiegeoit , de sortir pour luy parler , alleguant que c'estoit raison qu'il vinst devers luy , attendu qu'il estoit le plus grand & le plus fort : apres avoir faict cette (8) noble reponse : *Je n'estimeray jamais homme plus grand que moy , tant que j'auray mon espée en ma puissance ,* n'y consentit , qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomæus son propre nepveu en ostage , comme il demandoit. Si est-ce qu'encores en y a-il , qui se sont tresbien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant : Tesmoing Henry de Vaux , Chevalier Champenois , lequel estant assiegé dans le Chasteau de Commercy par les Anglois ; & Barthelemy (9) de Bonnes , qui commandoit au siege , ayant par dehors faict sapper la plus part du Chasteau , si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez sous les ruines , somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son profit , com-

(8) Plutarque dans la *Vie d'Eumenes* , ch. 5.

(9) *Froissart* , de qui Montagne a pris tout ceci , le nomme *Barthelemy de Brunet*.

46 ESSAIS DE MONTAIGNE,

me il fit luy quatriefme ; & son evidente ruyne luy ayant esté montrée à l'œil , il s'en sentit (10) singulierement obligé à l'ennemy : à la discretion duquel , apres , qu'il se fut rendu & sa troupe , le feu estant mis à la mine , les estansons de bois venus à faillir , le Chasteau fut emporté de fons en comble.³ Je me fie aysement à la foy d'autrui : mais mal-aysement le ferois-je , lorsque je donnois à juger l'avoir plus-tost faict par desespoir & faute de cœur , que par franchise & fiance de sa loyauté.



CHAPITRE VI.

L'heure des parlemens dangereuse.

La parole des gens de guerre peu certaine.

Toutes-fois je vis dernièrement en mon voysinage de (1) Mussidan , que ceux qui en furent délogés à force

(10) Quand le Chevalier vit le peril , il dit à Meffire Barthelemy : *Certainement vous avez bonne cause : ce que fait en avez , vient de grand' gentillesse. Si nous rendons à vostre volonté.* Là les print Meffire Barthelemy comme ses prisonniers : & les fit lors hors de la Tour partir , & uns & autres , & leurs biens aussi : & puis , fit bouter le feu en la mine. Si ardirent les érançons : & puis , quand ils furent tous ars , la Tour (qui estoit mallement grosse) ouvrit , & se partit en deux , & renversa d'autre part. *Froissart* , Vol. I. ch. 209.

CHAP. VI. (1) *Petite Ville du Perigord.*

par nostre armée , & autres de leur party , crioyent comme de trahison , de ce que pendant les entremises d'accord , & le traicté se continuant encores , on les avoit surpris & mis en pieces : chose qui eust eu à l'avanture apparence en autre siecle. Mais , comme je viens de dire , nos façons sont entièrement esloignées de ces regles : & ne se doit attendre fiance des uns aux autres , que le dernier seau d'obligation n'y soit passé : encores y a-t-il lors assez affaire. Et a toujours esté conseil hazardeux , de fier à la licence d'une armée victorieuse l'observation de la foy , qu'on a donnée à une Ville , qui vient de se rendre par douce & favorable composition , & d'en laisser sur la chaude , l'entrée libre aux soldats. L. Æmilius Regillus Preteur Romain , ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocéés à force , pour la singuliere proüesse des habitants à se bien defendre , fit pache avec eux , de les recevoir pour amis du Peuple Romain , & d'y entrer comme en ville confederée : leur ostant toute crainte d'action hostile. Mais y ayant quant & luy introduict son armée , pour s'y faire voir en plus de pompe , il ne fut en sa puissance ,

(2) quelque effort qu'il y employast , de tenir la bride à ses gens : & veit devant ses yeux fourrager bonne partie de la ville : les droicts de l'avárice & de la vengeance (3) suppeditant ceux de son autorité , & de la discipline militaire. Cleomenes disoit , * que quelque mal qu'on peust faire aux ennemis en guerre , cela estoit par dessus la justice , & non subject à icelle , tant envers les Dieux , qu'envers les hommes : & ayant faict treve avec les Argiens pour sept jours , la troisieme nuit apres il les alla charger tous endormis , & les défect , alleguant qu'en sa treve il n'avoit pas esté parlé des nuits : Mais les Dieux vengerent cette perfide subtilité.

L'heure des Pendant le parlement , & qu'ils mu-
soient

(2) Tite Live , L. XXXVII. c. 32.

(3) C'est-à-dire , *ses droits de l'avarice & de la vengeance prévalant sur ceux de son autorité , &c.* ce que Tite Live exprime ainsi , *Posteaquam ira & avaritia imperio potentiora erant.* Ibid. num. 13. Suppediter , subjuguier , domter , fouler aux pieds , Cotgrave dans son *Dictionnaire François & Anglois*. Suppediter , vaincre , Nicot. — Suppediter est fort ancien dans la Langue , comme il paroît par ce beau passage d'*Amadis de Gaule* , Liv. 5. ch. 42. *Ce n'est de moindre vertu d'user de graci ux traitemens envers les vaincus , que de combatre & suppediter les plus grands , c'est-à-dire , que de combatre & terrasser l'Ennemi le plus redoutable.*

* Voyez les *Dies norables des Lacedemoniens* à l'Article CLEOMENES , Version d'*Amyot* dont Montaigne a transcrit les propres paroles.

soient sur leurs seurtez, (4) la ville de Casilinum fust saisie par surprise. Et cela ^{pour parler} ^{dangereuse:} pourtant au siecle & des plus justes Capitaines & de la plus parfaicte milice Romaine: Car il n'est pas dict, qu'en temps & lieu il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de nos ennemis, comme nous faisons de leur lascheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables au prejudice de la raison; & icy faut la reigle, [a] *neminem id agere, ut ex alterius pradetur inscitiâ* Mais je m'estonne de l'estendue que Xenophon leur donne, (5) & par les propos, & par divers exploicts de son parfaict Empereur: autheur de merveilleux poids en telles chose, comme grand Capitaine & Philosophe des premiers disciples de Socrates, & ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout & par tout.

Monsieur d'Aubigny assiegeant Capouë, & apres y avoir fait une furieuse batterie, le Seigneur Fabrice Colonne, Capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, & ses gens faisant plus molle garde, les

(4) Tite Live, L. XXIV. c. 19.

[a] Que personne ne doit chercher à faire son profit de la sottise d'autrui. Cic. de Offic. L. 3. c. 17.

(5) Dans sa Cyropédie.

nostres s'en emparerent, & mirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire (6) à Yvoy, le Seigneur Julian Romero ayant fait ce pas de clerc de sortir pour parlementer avec Monsieur le Connestable, trouva au retour sa Place faisie. Mais afin que nous ne nous en allions pas sans revanche, le Marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le Duc Octavian Fregose commandoit sous nostre protection, & l'accord entre eux ayant esté poussé si avant, qu'on le tenoit pour fait, sur le point de la conclusion, les Espagnols s'estans coullés dedans, (7) en userent comme en une victoire planiere: & depuis à Ligny en Barrois, où le Comte de Brienne commandoit, l'Empereur l'ayant assiegé en personne, & Bertheville Lieutenant dudict Comte estant sorty pour parlementer, (8) pendant le parlement la ville se trouva faisie.

[b] Fù il vincer sempre mai laudabil cosa,
Vincasi ò per fortuna ò per ingegno,

(6) Petite Ville dans le Luxembourg François sur la Riviere de Chiers.

(7) Memoires de Martin Du Bellay, Liv. II. fol. 57. dans le revers.

(8) Memoires de Guillaume Du Bellay, L. X. fol. 495.

[b] La Victoire a toujours été une chose louable, soit que le hazard ou l'habileté nous y

disent-ils : Mais le Philosophe Chrysi-
pus n'eust pas esté de cet advis : & moy
aussi peu. Car il disoit que ceux qui
courent à l'envy , doivent bien employer
toutes leurs forces à la vîstesse , (9) mais
il ne leur est pourtant aucunement loi-
sible de mettre la main sur leur adver-
saire pour l'arrester , ny de luy tendre
la jambe pour le faire cheoir. Et plus
genereusement encore ce grand Alexan-
dre , à Polypercon , qui luy suadoit de
se servir de l'avantage que l'obscurité
de la nuit luy donnoit pour assaillir
Darius. Point , dit-il , ce n'est pas à
moy de chercher des victoires desro-
bées : [c] *malo me fortuna pœniteat ,
quàm victoria pudeat.*

[d] *Atque idem fugientem haud est dignatus
Orodem*

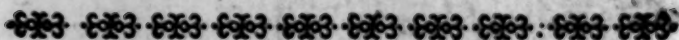
*Sternere, nec jactâ cacum dare cuspidè vulnus:
Obvius, adversoque occurrit, sèque viro vir
Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis.*

conduise. *Ariosto*, Cant. 13. vs. 1. 2.

(9) Cic. de Offic. L. III. c. 10. *Supplantare eum
quicum certet, aut manu depellere, nullo modo debet.*

[c] J'aime mieux me plaindre de la fortune que
de rougir de ma victoire. *Quinto Curce*, L. 4. c. 13.
num. 9.

[d] Il ne daigna pas terrasser Orodes qui fuyoit,
en lui lançant son javelot pour le blesser furtive-
ment par derriere. Il alla se présenter à lui ; & le
combattant tête à tête il le vainquit, non par frau-
de ou par artifice, mais par sa propre valeur. *Æneid.*
L. X. vers. 732.



CHAPITRE VII.

Que l'intention juge nos actions.

*En quel sens
la Mort nous
acquiesce de
toutes nos
obligations.*

LA mort, dit-on, nous acquiesce de toutes nos obligations. J'en sçay qui l'ont pris en diverse façon. *Henry septiesme* Roy d'Angleterre fit composition avec Dom Philippe, fils de l'Empereur Maximilian, ou pour le confronter plus honnorablement, pere de l'Empereur Charles cinquiesme, que le dict Philippe remettroit entre ses mains le Duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy & retiré au Pays-bas, (1) moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudit Duc : toutesfois venant à mourir, il commanda par son testament à son fils, de le faire mourir, soudain apres qu'il seroit decedé. Dernierement en cette tragedie que le Duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles és Comtes de Horne & d'Ai-

(1) Moyennant quoi lui (*Henry Roi d'Angleterre*) promettoit — *Vray est*, dit Martin Du Bellay dans ses *Memoires*, Liv. I. fol. 9. qu'il promit audit Roy Dom Philippe de ne faire mourir le Duc suffolc, ce qu'il ne fit : mais à son crepas & derniere volonte ordonna à son Fils le Roy Henry huitiesme qu'incontinent lui decedé, il lui fist creucher la tete, chose qui fut executée.

guemond, il y eut tout plein de choses remarquables : & entre autres que le dict Comte d'Aiguemond, sous la foy & assurance duquel le Comte de Horne s'estoit venu rendre au Duc d'Albe, requit avec grande instance, qu'on le fist mourir le premier, afin que sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit au dict Comte de Horne. Il semble que la mort n'ayt point deschargé le premier de sa foy donnée, & que le second en estoit quitte, mesmes sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces & de nos moyens. A cette cause, parce que les effects & executions ne sont aucunement en nostre puissance, & qu'il n'y a rien (2) en bon escient en nostre puissance, que la volonté : en celle-là se fondent par nécessité & s'establissent toutes les reigles du devoir de l'homme. Par ainsi le Comte d'Aiguemond tenant son ame & volonté endebtée à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fust pas en ses mains, estoit sans doute absous de son devoir, quand il eust survescu le Comte de Horne. Mais le Roy d'Angleterre faillant à sa parolle par son intention, ne se peut excuser pour avoir

(2) Réellement & de fait.

54 ESSAIS DE MONTAIGNE,

retardé jusques apres sa mort l'exécution de sa desloyauté : Non plus que le masson d'Herodote , lequel ayant loyallement conservé durant sa vie le secret des trhefors du Roy d'Egypte son maistre , (3) mourant les descouvrit à ses enfans.

*Satisfaction
apres la mort,
de nul poids.*

J'ay veu plusieurs de mon temps convaincus par leur conscience retenir de l'autrui , se disposer à y satisfaire par leur testament , & apres leur decés. Ils ne font rien qui vaille , ny de prendre terme à chose si pressante , ny de vouloir restablir une injure avec si peu de leur ressentiment & interest. Ils doivent (4) du plus leur. Et (5) d'autant qu'ils payent plus poissamment , & incommodément , d'autant en est leur satisfaction plus juste & meritoire. La penitence demande à charger. Ceux-là font encore pis , qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers (6) le proche à leur derniere volonté ,

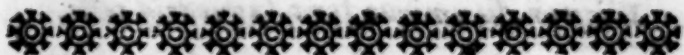
(3) Herodot. L. II. p. 151.

(4) C'est-à-dire , de ce qui est immediatement entre leurs mains , & dont ils jouissent actuellement. Cette pensée de Montagne ne paroît pas si distinctement dans quelques nouvelles Editions où l'on a mis : Ils doivent plus du leur.

(5) C'est-à-dire , plus ils s'incommodent en rendant ce qu'ils avoient pris injustement , plus la restitution qu'ils font est parfaite & louable.

(6) Leur prochain.

Payants cachée pendant la vie. Et montrent avoir peu de soin du propre honneur, irritans l'offensé à l'encontre de leur memoire : & moins de leur conscience, n'ayants pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur malalent : & (7) en estendant la vie outre la leur. Iniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus cognoissance de cause. Je me garderay, si je puis, que ma mort die chose, que ma vie n'ayt premierement dit & apertement.



CHAPITRE VIII.

De l'Oysiveté

Comme nous voyons des terres oyssives, si elles sont grasses & fertiles, faisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages & inutiles, & que pour les tenir en office, il les faut assubjectir & employer à certaines semences, pour nostre service : Et comme nous voyons, que les femmes produisent bien toutes

(7) *Faisant vivre ce malalent, cette malignité, au delà de leur propre vie. C'est-là le veritable sens de ces paroles, en érendant la vie outre la leur : paroles qui paroissent d'abord assez obscures.*

36 ESSAIS DE MONTAIGNE,
seules, des amas & pieces de chair in-
formes, mais que pour faire une gene-
ration bonne & naturelle, il les faut
embesongner d'une autre semence: ainsi
est-il des Esprits: si on ne les occupe
à certain subject, qui les bride & con-
traigne, ils se jettent desreiglez, par-
cy par-là, dans le vague champ des
iuiaginations,

[a] *Sicut aqua tremulum labris ubi lumen
ahenis*

*Sole reperiçsum, aut radiantis imagine Luna,
Omnia pervolitat latè loca, jamque sub auras.
Erigitur, summique ferit laquearia tecti.*

Et n'est folie ny rêverie, qu'ils ne pro-
duisent en cette agitation,

[b] *velut agri somnia, vana
Finguntur species.*

L'ame qui n'a point de but estably,
elle se perd: Car, comme on diët,
*c'est n'estre en aucun lieu, que d'estre
par tout:*

[a] Comme la Lumiere du Soleil ou de la Lune
qui rejaillissant d'une Cuve d'airain pleine d'eau,
vole tremblottant de tous côtez, & reflechissant
dans l'air va frapper le haut du plancher. *Enëid.*
L. VIII. vs. 22, &c.

[b] Se forgeant des chimeres qui ressemblent
aux songes d'un Malade. *Horat. De Arte Poëtica,*
vs. 7. 8.

[c] *Quisque ubique habitat, Maxime, nusquam habitat.*

Dernierement que je me retiray chez moy, deliberé autant que je pourrois, ne me mesler d'autre chose, que de passer en repos, & à part, ce peu qui me reste de vie : il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon Esprit, que de le laisser en pleine oyssiveté, s'entretenir soy-mesmes, & s'arrester & rasseoir en soy : Ce que j'esperois qu'il peust (1) meshuy faire plus aysément, devenu avec le temps, plus (2) poissant, & plus meur : Mais je trouve, (3) comme

*L'Oisiveté
jette l'Esprit
dans l'égarement.*

[d] *variā semper dant otia mentem,*

qu'au rebours (4) faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carriere à soy-mesmes, qu'il n'en

[c] Martial, L. VII. Epigr. 72. Montagne a traduit le Vers de Martial, avant que de le citer.

(1) *Desormais.*

(2) *Solide.*

(3) Ce *comme* qui sert de liaison à ce qui suit, se trouve dans une Edition de 1587. chez Jean Richer, & dans la premiere de toutes, publiée à Bourdeaux par S. Millanges, en 1500. Il a été omis dans les Editions suivantes, ou par méprise, ou par l'ignorance de quelque Correcteur, à qui ce *comme* a paru tout-à-fait inutile.

[d] L'Oisiveté nous balotte incessamment de pensée en pensée. *Lucan*, L. IV. vs. 704.

Pays on veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent, qu'il n'a point de memoire : & quand je me plains du defaut de la mienne, ils me reprennent & mescroyent, comme si je m'accusois d'estre insensé. Ils ne voyent pas de choix entre memoire & entendement. C'est bien empirer mon marché. Mais ils me font tort : car il se voit par experience plustot au rebours, que les memoires excellentes se joignent volontiers aux jugemens debiles. Ils me font tort en cecy, qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie, representent l'ingratitude. On se prend de mon affection à ma memoire, & d'un defaut naturel, on en faict un defaut de conscience. » Il a oublié, *dict-on*, » cette priere ou cette promesse : il ne se » souvient point de ses amys : il ne s'est » point souvenu de dire, ou faire, ou » taire cela, pour l'amour de moy. » Certes je puis aysément oublier : mais de mettre à nonchalloyr la charge que mon amy m'a donnée, je ne le fay pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espee de malice ; & de la malice autant ennemye de mon humeur,

*Avantages
qu'il tire de
son manque
de memoire.*

Je me console aucunement: Premie-
rement sur ce que c'est un mal duquel
principalement j'ay tiré la raison de
corriger un mal pire, qui se fust faci-
lement produit en moy, sçavoir est
l'ambition: car cette deffaillance est in-
supportable à qui s'empestre des nego-
ciations du monde. Que comme disent
plusieurs pareils exemples du progres
de nature, elle a volontiers fortifié d'au-
tres facultés en moy, a mesure que cet-
te-cy s'est affoiblie, & irois facilement
couchant & allanguissant mon esprit &
mon jugement, sur les traces d'autrui,
sans exercer leurs propres forces, si les
inventions & opinions estrangeres m'es-
toient presentes par le benefice de la
memoire. Que mon parler en est plus
court: Car le magasin de la memoire
est volontiers plus fourny de matiere,
que n'est celuy de l'invention. Si elle
m'eust tenu bon, j'eusse assourdi tous
mes amys de babil: les subjects esveil-
lans cette telle quelle faculté que j'ay de
les manier & employer, eschauffant &
attirant mes discours. C'est pitié: (2)
je l'essaye par la preuve d'aucuns de mes
privez amys: à mesure que la memoire
leur fournit la chose entiere & presen-

(2) Je le vois par l'exemple d'aucuns, &c.

te, ils reculent si arriere leur narration, & la chargent de tant de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en estouffent la bonté: s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile, de fermer un propos, & de le couper depuis (3) qu'on est arroutté: & n'est rien, où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest rond & net. Entre (4) les pertinents mesmes, j'en voy qui veulent & ne se peuvent deffaire de leur course. Cependant qu'ils cherchent le point de clorre le pas, ils s'en vont balivernant & trainant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Sur tout les vieillars sont dangereux, à qui la souvenance des choses passées demeure, & ont perdu la souvenance de leurs redites. J'ay veu des recits bien plaisants, devenir tres-ennuyeux, en la bouche d'un Seigneur, chascun de l'assistance en ayant esté abreuvé cent fois. (5) Secondement qu'il me souvient moins des offenses receuës, ainsi que

(3) *Qu'on est en train — Arrouter, c'est, dit Nicot, mettre en chemin, acheminer.*

(4) *Les habiles gens mêmes, &c.*

(5) *Je me console, en second lieu, de mon peu de memoire, sur ce qu'il me souvient moins, &c.*

62 ESSAIS DE MONTAIGNE,

disoit cet ancien. Il me faudroit un protocole : comme Darius , pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens , faisoit qu'un page à tous les coups qu'il se mettoit à table , (6) luy vinst rechanter par trois fois à l'oreille , *Sire , souvienne-vous des Atheniens* ; & que les lieux & les livres que je revoy , me rient tousjours d'une fresche nouvelleté.

Un menteur
doit avoir
bonne me-
moire.

Ce n'est pas sans raison qu'on dit , que qui ne se sent point assez ferme de memoire , ne se doit pas mesler d'estre menteur. Je sçay bien que les Grammairiens font difference , entre *dire mensonge* , & *mentir* : & disent que dire mensonge , c'est dire chose fausse , mais qu'on a pris pour vraye ; & que la definition du mot de *mentir* en Latin , d'où nostre François est party , porte autant comme (7) *aller contre sa conscience* : & que par consequent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils sçavent , desquels je parle. Or ceux-cy , ou ils inventent marc & tout , ou ils déguisent & alterent un fons veritable. Lors qu'ils déguisent & chan-

(6) Herodor. L. V. p. 374. Δέσπολα , μέμνηο τῶν Ἀθηναίων.

(7) *Mentiri* , quasi contra mentem ire.

gent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est mal-aisé qu'ils ne se desferrent : parce que la chose, comme elle est, s'estant logée la premiere dans la memoire, & s'y estant empreinte, par la voye de la connoissance & de la science, il est mal-aisé qu'elle ne se represente à l'imagination, déloguant la fausseté, qui n'y peut avoir le pied si ferme, ny si rassis : & que les circonstances du premier apprentissage, se coulant à tous coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces rapportées fausses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire, qui choque leur fausseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mesconter. Toutefois encore cecy, parce que c'est un corps vain, & sans prise, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien asseurée. De quoy j'ay souvent veu l'experience, & plaisamment, aux despens de ceux qui font profession de ne former autrement leur parole, que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negocient, & qu'il plaist aux Grands à qui ils parlent. Car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy & leur conscience, estants sujettes à plusieurs

64 ESSAIS DE MONTAIGNE,

changements, il faut que leur parole se diversifie quant & quant : d'où il advient que de mesme chose, ils disent, tantost gris, tantost jaune : à tel homme d'une sorte, à tel d'une autre : & si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art ? Outre ce qu'imprudemment ils se desferrent eux-mêmes si souvent : car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes, qu'ils ont forgées en un mesme subject ? J'ay veu plusieurs de mon temps, envier la reputation de cette belle sorte de prudence : qui ne voyent pas, que si la reputation y est, l'effect n'y peut estre.

*Le mensonge,
vice très-
odieux.*

En verité le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes, & ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en connoissions l'horreur & le poids, nous le poursuivrions à feu, plus justement que d'autres crimes.

*Le mensonge
& l'opiniâ-
reté, deux
vices qu'il
faut repri-
mer d'abord
dans les En-
fants.*

Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux Enfans des erreurs innocentes, tres mal à propos, & qu'on les tourmente pour des actions temeraires, qui n'ont n'y impression ny suite. La menterie seule, & un peu au des-

sous, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance & le progrès : elles croissent quant & eux : & depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer. Par où il advient, que nous voyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subjects & asservis. J'ay un bon garçon de tailleur, à qui je n'ouy jamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes : car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur. Mais le revers de la verité a cent mille figures, & un champ indefiny. Les Pythagoriens font le Bien certain & finy, le Mal infiny & incertain. Mille routtes desvoyent du blanc : une y va. Certes je ne m'asseure pas, que je peusse (8) venir à bout de moy, à guarentir un danger evident & extresme, par une effrontée & solennelle mensonge. Un ancien Pere dit, que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien cognu, qu'en celle d'un

(8) Obtenir de moi-même de me garantir d'un danger, &c.

66 ESSAIS DE MONTAIGNE,

homme, duquel le langage nous est inconnu : [a] *Ut externus alieno non sit hominis vice.* Et de combien est le langage faïx moins sociable que le silence ?

Ambassadeur surpris dans un mensonge par François I.

Le Roy François premier se vantoit d'avoir mis au rouet par ce moyen, *Francisque Taverna*, Ambassadeur de François Sforce Duc de Milan, homme tres-fameux en science de parlerie. Certuy-cy avoit esté despeché pour excuser son maistre envers sa Majesté, d'un fait de grande consequence, qui estoit tel. Le Roy pour maintenir tousjours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernièrement chassé, mesme au Duché de Milan, avoit advisé d'y tenir pres du Duc un Gentilhomme de sa part, Ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui fist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres : d'autant que le Duc, qui dependoit beaucoup plus de l'Empereur (lors principalement qu'il estoit

[a] *De sorte que deux personnes de diverses Nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre* — C'est un passage de Pline, mais que Montagne a tronqué pour l'adapter à sa pensée. Il y a dans Pline, *ut externis alieno penè n n sit hominis vice*, Nat. Hist. L. VII. c. 1. « de sorte que deux personnes de differens Pais ne sont presque pas des hommes l'un à l'égard de l'autre. »

en traité de mariage avec sa niece ,
 fille du Roy de Dannemarc , qui est à
 present douairiere de Lorraine) ne pou-
 voit descouvrir avoir aucune pratique
 & conference avecques nous, (9) sans
 son grand interest. A cette commission
 se trouva propre un Gentilhomme Mi-
 lannois , escuyer d'escurie chez le Roy ,
 nommé *Merveille*. Certuy-cy despesché
 avecques lettres secrettes de creance, &
 instructions d'Ambassadeur ; & avec
 d'autres lettres de recommandation en-
 vers le Duc , en faveur de ses affaires
 particulieres, pour le masque & la mon-
 tre, fut si long temps aupres du Duc ,
 qu'il en vint quelque ressentiment à
 l'Empereur : qui donna cause à ce qui
 s'ensuivit après, comme nous pensons :
 Ce fut, que (10) sous couleur de quel-
 que meurtre, voilà le Duc qui luy faict
 trancer la teste de belle nuit, & son
 procez faict en deux jours. Messire
 Francisque estant venu prest d'une lon-
 gue deduction contrefaictte de cette
 histoire ; car le Roy s'en estoit adressé,

(9) *Qu'à son grand prejudice.* — *Inerét* signifie
 ici *domage*, *prejudice* ; & ce mot se prend encore
 aujourd'hui dans ce sens là, comme quand on dit,
Il a été condamné à tous les dépens, domages & ineréts.

(10) *Memoires de Martin Du Bellay*, L. IV. fol.
 156. & suiv. Edit. de Paris, an. 1586.

pour demander raison, à tous les Princes de Chrestienté, & au Duc mesmes : fut ouy aux affaires du matin, & ayant estably pour le fondement de sa cause, & dressé à cette fin, plusieurs belles apparences du faict : Que son maistre n'avoit jamais pris nostre homme, que pour Gentil-homme privé, & sien subiect, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, & qui n'avoit jamais vescu là sous autre visage : desavouant mesme avoir sceu qu'il fust en estat de la maison du Roy, ny connu de luy, tant s'en faut qu'il le prist pour Ambassadeur. Le Roy à son tour le pressant de diverses objections & demandes, & le chargeant de toutes parts, l'acculla enfin sur le point de l'exécution faicte de nuit, & comme à la desrobée. A quoy le pauvre homme embarrassé, respondit, pour faire l'honneste, que (11) pour le respect de sa Majesté, le Duc eust esté bien marry, que telle exécution se fust faicte de jour. Chacun peut penser, comme il fut relevé, s'estant si lourdement coupé, à l'endroit d'un tel nez que celuy du Roy François.

Autre Ambassadeur surpris en

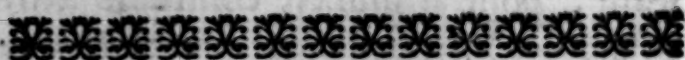
Le Pape Jule second, ayant envoyé un Ambassadeur vers le Roy d'Angle-

(11) *Id. ibid.* fol. 162.

terre, pour l'animer contre le Roy François, l'Ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, & le Roy d'Angleterre s'estant arresté en sa réponse, aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il faudroit pour combattre un Roy si puissant, & en alleguant quelques raisons: l'Ambassadeur repliqua mal à propos, (12) qu'il les avoit aussi considerées de sa part, & les avoit bien dites au Pape. De cette parole si esloignée de sa proposition, qui estoit de le pousser incontinent à la guerre, le Roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet Ambassadeur, de son intention particuliere pendoit du costé de France, & en ayant adverty son maistre, ses biens furent confisquez, & ne tint à guere qu'il n'en perdist la vie.

*faute par
Henri VIII.
Roi d'Angle-
terre.*

(12) Erasme dans un de ses Livres intitulé *LINGUA*, raconte ce fait comme arrivé dans le temps qu'il étoit lui-même en Angleterre. *Ea vox excepra*, dit-il, *mox suspicionem iniecit Magnaribus, quòd Pontificis Oratorem professus, nonnihil faveret Gallo. Deinde cùm observatus, deprehenderetur cum Oratore Gallorum nocturnis horis miscere colloquium, abductus est in carcerem, omnibûsque fortunis exutus est, ne virâ quidem incolumi si venisset in manus Julii. Atqui hic lingua lapsus effecit, ut Rex qui forte prorogando negotio diffidium compositurus erat, bellum acceleraret.* OPERUM ERASMI in folio, Lugd. Batav. an. 1703. Tom. IV. Col. 684. C.



CHAPITRE X.

Du parler prompt ou tardif.

O NC ne furent à tous toutes graces données.

Aussi voyons-nous qu'au don d'éloquence, les uns ont la facilité & la promptitude, & ce qu'on dict, le bout-hors si aisé, qu'à chaque bout de champ ils sont prîts : les autres plus tardifs ne parlent jamais rien qu'elaboré & premedité.

*Le parleur
tardif, propre
pour être
Prédicateur.*

Comme on donne des regles aux Dames de prendre les jeux & les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau : si j'avois à conseiller de mesmes, en ces deux divers avantages de l'éloquence, de laquelle il semble en nostre siècle, que les Prescheurs & les Advocats facent principale profession, le tardif seroit

(1) Dans un Recueil que Montaigne fit imprimer à Paris en 1572. sous ce titre, *VERS FRANÇOIS de feu Estienne de la BOETIE, Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement à Bourdeaux*, il y a vingt-cinq Sonnets qui font la meilleure partie de ce Recueil ; & le Vers par où Montaigne a trouvé bon de commencer ce Chapitre est le dernier du quatorzième Sonnet.

mieux Prescheur, ce me semble, & l'autre mieux Advocat : Parce que la charge de celuy-là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer ; & puis sa carriere se passe d'un fil & d'une suite, sans interruption : là où les commoditez de l'Advocat le present à toute heure de se mettre en lice : & les responses improuveuës de sa partie adverse, le rejettent de son branle, où il luy faut sur le champ prendre nouveau party. Si est-ce qu'à l'entreveuë du Pape Clement & du Roy François à Marseille, il advint tout au rebours, (2) que Monsieur Poyer, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation ; ayant charge de faire la Harangue au Pape, & l'ayant de longue main pourpensée, voire, à ce qu'on dict, apportée de Paris toute preste, le jour mesme qu'elle devoit estre prononcée, le Pape se craignant qu'on luy tint propos qui peust offenser les Ambassadeurs des autres Princes qui estoient autour de luy, manda au Roy l'argument qui lui sembloit estre le plus propre au temps & au lieu, mais de fortune, tout autre que celuy, sur lequel

*Le prompt,
pour être
Avocat.*

(2) Memoires de Martin Du Bellay, Liv. IV. fol. 163. & suiv. Edit. de Paris, an. 1586,

71 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Monſieur Poyet s'eſtoit travaillé : de façon que ſa harangue demeuroid inutile, & luy en falloir promptement refaire une autre. Mais s'en ſentant incapable, il fallut que Monſieur le Cardinal du Bellay en priſt la charge. La part de l'Advocat eſt plus difficile que celle du Preſcheur : & nous trouvons pourtant, ce m'eſt advis, plus de paſſables Advocats que Preſcheurs, au moins en France. Il ſemble que ce ſoit plus le propre de l'eſprit, d'avoir ſon operation prompte & ſoudaine, & plus le propre du jugement, de l'avoir lente & poſée. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de ſe preparer : & celui auſſi, à qui le loisir ne donne avantage de mieux dire, ils ſont en pareil degre d'eſtrangeté.

Severus Caſſius parloit mieux ſans preparation.

On recite de Severus Caſſius, (3) qu'il diſoit mieux ſans y avoir penſé : qu'il devoit plus à la fortune qu'à ſa diligence : qu'il luy venoit à profit d'eſtre troublé en parlant : & que ſes adverſaires

(3) Ut præſentis animi & majoris ingenii quàm ſtudii, magis placebat in his quæ inveniebat, quàm in his quæ attulerat. — Iratus commodius dicebat. Ideò diligentiffimè cavebant homines, ne dicentem interpellarent. — Melius ſemper fortuna quàm cura, de illo merebat. *Epiſtola Controverſiarum* M. Senecæ PRÆF. L. III. p. 274. Genève an. 1626.

(4) On

versaires craignoient de le picquer , de peur que la colere ne luy fist redoubler son eloquence. Je cognois par experience cette condition de nature, qui ne peut soustenir une vehemente premeditation & laborieuse : si elle ne va gayement & librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aucuns ouvrages qu'ils puent à l'huyle & à la lampe , pour certaine aspreté & rudesse, que le travail imprime en ceux où il a grande part. Mais outre cela, la sollicitude de bien faire, & cette contention de l'ame trop bandée & trop tendue à son entreprise, la rompt & l'empesche, ainsi qu'il advient à l'eau, qui par force de se presser de sa violence & abondance, ne peut trouver issue en un goulet ouvert. En cette condition de nature, dequoy je parle, il y a quant & quant aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlée & picquée par ces passions fortes, comme la colere de Cassius, (car ce mouvement seroit trop aspre) elle veut estre non pas secouée, mais sollicitée : elle veut estre eschauffée & resveillée par les occasions estrangeres, presentes & fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que trainer & languir : l'agitation est sa vie

& sa grace. Je ne me tiens pas bien en ma possession & disposition : le hazard y a plus de droit que moy : l'occasion , la compagnie , le branle mesme de ma voix , tire plus de mon esprit , que je n'y trouve lorsque je le fonde & employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieux que les escrits, s'il y peut avoir chois (4) où il n'y a point de prix. Cecy m'advient aussi , que je ne me trouve pas où je me cherche : & me trouve plus par rencontre , que par l'inquisition de mon jugement. J'auray eslançé quelque subtilité en escrivant. J'entens bien , (5) mornée pour un autre , affilée pour moy. Laissons toutes ces honnestetez. Cela se dit par chacun selon sa force. Je l'ay si bien perdue que je ne sçay ce que j'ay voulu dire : & l'a l'estranger decouverte parfois avant moy. Si je portois le rasoir par tout où cela m'advient, je me desferois tout. Le rencontre (6) m'en offrira le jour quelque autre fois ,

(4) Où il n'y a rien de fort estimable. Montaigne avoit mis dans les premieres Editions , où il n'y a point de valeur.

(5) C'est-à-dire , imparfaite & sans force pour un autre , fine & delicate pour moi. — *Mornés*, dit Nicot , avorton , né devant son terme , abortif.

(6) Une autre fois le hazard m'en offrira le sens plus claire que le soleil en plein midi.

plus apparent que celuy du midy : & me fera estonner de ma hesitation.



CHAPITRE XI.

Des Prognostications.

Quant aux oracles, il est certain que (1) bonne piece avant la venue de Jesus-Christ, ils avoyent commencé à perdre leur credit : car nous voyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance. Et ces mots sont à luy : [a] *Cur isto modo jam oracula Delphis non eduntur, non modo nostrâ etate, sed jamdiu, ut nihil possit esse contemptius?* Mais quant aux autres prognostiques, qui se tiroient de l'anatomie des bestes aux sacrifices auxquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux, ([b] *Aves*

(1) *Long temps*, ou comme on a mis dans les dernieres Editions, *des long-temps.*

[a] D'où vient qu'il ne se rend plus d'Oracles à Delphes, non seulement à présent, mais depuis fort long-temps, de sorte qu'on ne peut rien voir de plus méprisé? *Cic. de Divinat. L. II. c. 52.*

[b] Nous croyons qu'il y a des Oiseaux qui naissent

76 ESSAIS DE MONTAIGNE,

*quasdam rerum angurandarum causâ
natas esse putamus*) des foudres, du
tournoyement des rivières : [c] *Multa
cernunt aruspices : multa augures pro-
vident : multa portentis*, & autres sur
lesquels l'ancienneté appuyoit la plus-
part des entreprises, tant publiques
que privées; nostre Religion les a abo-
lies. Et encore qu'il reste entre nous
quelques moyens de divination és astres,
és esprits, és figures du corps, és son-
ges, & ailleurs : notable exemple de la
forcenée curiosité de nostre nature, s'a-
mufant à (2) preoccuper les choses fu-
tures, comme si elle n'avoit pas assez
affaire à diriger les presentes,

[d] *Cur hanc tibi, rector Olympi,*

Sollicitis visum mortalibus addere curam,

Noscant venturas ut dira per omnia clades?

.....
.....
Sit subitum quodcunque paras, sit caca futurâ

Mens hominum fati, licent sperare timenti :

fent pour servir exprès à l'Art des Augures. Cic. de
Nat. Deor. L. II. c. 64.

[c] Les Aruspices voyent quantité de choses :
les Augures en prévoient aussi bon nombre : plu-
sieurs choses sont manifestées par les Oracles, &
plusieurs par les Devins, par les Songes, & les Pro-
diges. *Id. ibid. c. 63.*

(2) C'est-à-dire, *Anticiper* : Mais aujourd'hui
preoccuper ne s'employe plus dans ce sens-là.

[d] Pourquoi, Souverain Maître des Dieux, as-

[e] *Ne utile quidem est scire quid futurum sit : Miserum est enim nihil proficientem angi* : Si est-ce (3) qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. Voylà pourquoy l'exemple de François Marquis de Sallusse m'a semblé remarquable : car Lieutenant du Roy François en son armée delà les monts , infiniment favorisé de nostre Cour, & obligé au Roy du Marquisat mesmes , qui avoit esté confisqué de son frere : au reste ne se presentant occasion (4) de le faire , son affection mesme y contredisant , (5) se laissa si fort espouvanter ,

tu voulu ajoûter ce souci à tant d'autres qui tourmentent les pauvres Mortels , qu'ils puissent connoître leurs malheurs à venir par de funestes présages ? — Fais plutôt que tout ce que tu leur prepares , arrive à l'improviste ; & que l'Esprit de l'Homme ne voye rien de l'Avenir , afin qu'au milieu de ses craintes il lui soit permis d'esperer. *Lucan. L. II. 4 , 5 , 6 , — 14 , 15.*

[e] On ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver : car il est triste de se tourmenter pour neant. *Cic. de Nat. Deor. L. III. c. 6.*

(3) *Que la Divination est aujourd'hui de beaucoup , &c.*

(4) C'est-à-dire , de changer de parti , comme Montagne le dit immédiatement après. Dans les dernières Editions quelqu'un choqué de cette suspension de sens , a mis ici , au reste ne se présentant occasion de tourner sa robe , son affection même y contredisant , &c.

(5) Il estoit homme (dit Guillaume du Bellay dans ses Memoires , Liv. VI. fol. 276.) qui adjoûtoit foy aux Devins , lesquels luy avoient predit que l'Empereur devoit ceste année deposseder le Roy de son Royaume.

78 ESSAIS DE MONTAIGNE,

comme il a esté adveré , aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'avantage de l'Empereur Charles cinquiesme, & à nostre desavantage (mesmes en Italie , où ces folles propheties avoyent trouvé tant de place , (6) qu'à Rome fut baillée grande somme d'argent au change , pour cette opinion de nostre ruine) qu'après s'estre souvent condolu à ses privez , des maux qu'il voyoit inevitablement preparez à la Couronne de France, & aux amis qu'il y avoit, (7) il se revolta , & changea de party : à son grand dommage pourtant , quelque contestellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions : car ayant & villes & forces en sa main , l'armée ennemie sous Antoine de Leve à trois pas de luy , & nous sans soupçons de son faict , il estoit en luy de faire pis qu'il ne fit : Car pour sa trahison nous ne perdîmes ny homme , ny ville que Fos-

(6) *Id. ibid.* Liv. VIII. fol. 354.

(7) En 1536.

[f] Jupiter enveloppe exprès dans une Nuit obscure tous les événemens à venir ; & se rit d'un Mortel qui porte ses inquietudes plus loin qu'il ne devroit. — Celui-là sera véritablement maître de lui-même , & vivra content , qui à la fin de chaque jour peut dire , J'ai passé agréablement cet-

fan : encore apres l'avoir long-temps
contestée.

[f] *Prudens futuri temporis exitum*

Caliginosa nocte premit Deus ,

Ridetque si mortalis ultra

Fas trepidat.

——— *Ille potens sui*

Let usque deget , cui licet in diem

Dixisse , vixi , cras vel atra

Nube polum , pater occupato ,

Vel sole puro.

[g] *Latus in praesens animus , quod ultra est ,*

Oderit curare.

(8) Et ceux qui croient ce mot au

te journée , soit que Jupiter charge l'air d'épais
nuages , ou qu'il l'éclaire d'un beau Soleil. *Horac.*
Od. 29. L. III. vs. 29 , &c. — 41 , &c.

[g] Un Esprit satisfait du présent n'aimera point
de s'embarrasser de l'avenir. *Horac. Od. 16. L. II.*
vs. 25 , 26.

(8) Ce que Montagne dit ici , paroît d'abord
obscur , & il n'est pas aisé d'en voir la liaison avec
ce qui précède. Mais cet embarras vient surtout
de la transposition hardie & inusitée qu'il a fait
de ces deux mots , au contraire , qui devroient être
placez ainsi : *Et au contraire , ceux qui croient ce*
mot , le croient à tort. On s'y est mépris dans la
derniere Traduction Angloise de Montagne assez
fidele d'ailleurs , & très-élégante. Jusqu'ici Mon-
tagne avoit condamné assez ouvertement les pro-
gnostiques qu'on tire de plusieurs signes de l'Av-
nir , fondez sur la pure fantaisie des hommes : &
maintenant il se déclare contre ce Principe des Stoï-
ciens , cité par Cicéron , que *S'il y a une Divination,*
il y a des Dieux ; & que s'il y a des Dieux , il y a une
Divination, De *Divinat. L. III. c. 6. — J'explique-*

80 ESSAIS DE MONTAIGNE,
contraire, le croient à tort. *Ista sic re-
ciprocantur ; ut & si divinatio sit , Dii
sint : & si Dii sint , sit divinatio.* Beau-
coup plus sagement Pacuvius ,

[h] *Nam istis qui linguam avium intelligunt,
Plûsque ex alieno jecore sapiunt, quam ex suo,
Magis audiendum quàm auscultandum cen-
seo.*

*Etrange ori-
gine de l'Art
de deviner.*

Cette tant célébrée art de deviner
des Toscans nasquit ainsi : Un labou-
reur perçant de son coultre profonde-
ment la terre , (9) en vid soudre *Ta-
ges* Demidieu , d'un visage enfantin ,
mais de fenile prudence. Chacun y ac-
courut , & furent ses paroles & science
recueillie & conservée à plusieurs siecles,
contenant les principes & moyens de
cette art : Naissance conforme à son
progrez. J'aymerois bien mieux reigler
mes affaires par le sort des dez que par

rai plus particulièrement dans la Préface la raison
du défaut de liaison qu'on a tant blâmé dans le
stile de Montagne. Il est certain que la liaison de
ses pensées doit souvent échapper à la vûe d'un Lec-
teur peu attentif : mais j'espere faire voir à l'œil,
qu'elle est pourtant très-réelle pour l'ordinaire.

[h] Car pour ceux qui entendent le langage des
Niseaux , & qui sont plus éclairés par le foye d'un
Animal que par leur propre Raison , je pense qu'il
vaut mieux les écouter que les croire. *Pacuvius*
apud Cic. De Divinatione. L. I. c. 57.

(9) *Cic. De Divinat. L. II. c. 23.*

ces songes. Et de vray en toutes Republiques on a tousjours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon en la police qu'il forge à discretion, luy attribue la decision de plusieurs effects d'importance, & veut entre autres choses, (10) que les mariages se facent par sort entre les bons. Et donne si grand poids à cette election fortuite, que les enfans qui en naissent, il ordonne qu'ils soyent nourris au païs ; ceux qui naissent des mauvais, en soyent mis hors ; Toutes-fois si quelqu'un de ces bannis venoit par cas d'aventure à montrer en croissant quelque bonne esperance de soy, qu'on le puisse rappeler, & exiler aussi celui d'entre les retenus, qui montrera peu d'esperance de son adolescence. J'en voy qui estudient & glosent leurs Almanacs, & nous en alleguent l'auctorité aux choses qui se passent. A

(10) C'est dans sa *Republique*, Liv. V. où il veut que les Chefs de la République fassent en sorte que les excellens hommes soient mariez avec les plus excellentes femmes, & au contraire que les hommes les plus méprisables soient mariez avec des femmes de leur caractère, mais que la chose soit décidée par une espece de sort, ménagé avec tant d'artifice (κληροί ---- ποίητοι κομμοί) que ces derniers s'en prennent à la fortune, & non pas à leurs Gouverneurs. Ce n'est point là un exemple d'une election fortuite : & par conséquent Montaigne pouvoit bien se passer de nous le citer ici.

82 ESSAIS DE MONTAIGNE,

tant dire, il faut qu'ils dient & la vérité & le mensonge. [i] *Quis est enim, qui totum diem jaculans, non aliquando conlineet?* Je ne les estime de rien mieux, pour les voir tomber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude s'il y avoit regle & vérité à mentir tousjours. Joint que personne ne tient registre de leurs mescontes, d'autant qu'ils sont ordinaires & infinis: & fait-on valoir leurs divination de ce qu'elles sont rares, incroyables, & prodigieuses. Ainsi respondit *Diagoras*, qui fut surnommé l'Athée, estant en la Samothrace, à celuy qui en luy montrant au Temple force vœux & tableaux de ceux qui avoyent eschappé le naufrage, luy dit: Et bien vous, qui pensez que les Dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dittes-vous de tant d'hommes sauvez par leur grace? (11) *Il se fait ainsi*, respondit-il: *Ceux-là ne sont pas peints qui sont demeurez noyez, en bien plus grand nombre.* Cicero dit, (12) que le seul *Nenophanes Colopho-*

[i] Qui est-ce qui s'exerçant tout le jour à tirer, ne donne pas quelquefois au but? *Cicér. de Divinat. L. II. c. 59.*

(11) *Ita fit, inquit, illi enim nusquam pîti sunt qui naufragium fecerunt, in marique perierunt. Cic. de Natur. Deor. L. c. 37.*

(12) *Cic. de Divinat. L. I. c. 3.*

nien entre tous les Philosophes, qui ont
 advoué les Dieux, a essayé de desraci-
 ner toute sorte de divination. D'aurant
 est-il moins de merveille, si nous avons
 veu par fois à leur dommage, aucunes
 de nos ames Principesques s'arrester à
 ces vanitez. Je voudrois bien avoir re-
 connu de mes yeux ces deux merveil-
 les, du livre de *Joachim* Abbé Calabrois,
 qui prédisoit tous les Papes futurs ;
 leurs noms & formes : Et celuy de *Leon*
 r'Empereur qui prédisoit les Empereurs
 & Patriarches de Grece. Cecy ay-je re-
 connu de mes yeux, qu'és confusions
 publiques, les hommes estonnez de leur
 fortune, se vont rejettant, comme à
 toute superstition, à rechercher au Ciel
 les causes & menaces anciennes de leur
 malheur : & y sont si estrangement
 heureux de mon temps, qu'ils m'ont
 persuadé, qu'ainsi que c'est un amu-
 sement d'esprits aigus & oisifs, ceux
 qui sont duiets à cette subtilité de les
 replier & desnoüier, seroyent en tous
 esprits capables de trouver tout ce qu'ils
 y demandent. Mais sur tout leur preste
 beau jeu, le parler obscur, ambigu &
 fantastique du jargon prophetique, au-
 quel leurs auteurs ne donnent aucun
 sens clair, afin que la posterité y en

34 ESSAIS DE MONTAIGNE,

*L'opinion de
Montaigne
sur le Dé-
mon de So-
crate.*

puisse appliquer de tel qu'il luy plaisa. Le Demon de Socrates estoit à l'avanture certaine impulsion de volonté, qui se presentoit à luy sans le conseil (13) de son discours. En une ame bien espurée, comme la sienne, & preparée par continu exercice de sagesse & de vertu; il est vray-semblable que ces inclinations, quoy que temeraïres & indigestes, estoient tousjours importantes & dignes d'estre suivies. Chacun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente & fortuite. C'est à moy de leur donner quelque autorité, qui en donne si peu à nostre prudence. Et en ay eu de pareillement foibles en raison, & violentes en persuasion, ou en dissuasion qui estoit plus ordinaire à Socrates, auxquelles je me laissay emporter si utilement & heureusement, qu'elles pourroyent estre jugées tenir quelque chose d'inspiration divine.

(13) *De sa raison.*





CHAPITRE XII.

De la Constance.

LA loy de la résolution & de la constance ne porte pas que nous ne nous devions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maux & inconveniens qui nous menacent, ny par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprennent. Au rebours, tous moyens honnestes de se garantir de maux, sont non seulement permis; mais louables. Et le jeu de la constance se jouë principalement à porter de pied ferme, les inconveniens où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a souplesse de corps, ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue. Plusieurs Nations tresbelliqueuses se servoyent en leurs faits d'armes, de la fuite, pour advantage principal, & montroyent le dos à l'ennemy plus dangereusement que leur visage. Les Turcs en retiennent quelque chose. Et Socrates (1) en Platon se mocque de Laches, qui avoit desfiny la

Où gist la
constance &
la résolution.

(1) Dans son Dialogue, intitulé *Laches*.

86 ESSAIS DE MONTAIGNE,
fortitude, se tenir ferme en son rang
contre les ennemis. Quoy, fit-il, seroit-
ce donc lascheté de les battre en leur fai-
sant place ? Et luy allegue Homere, qui
louie en Æneas la science de fuir. Et
parce que Laches se r'advisant, advouë
cet usage aux Scythes, & enfin gene-
ralement à tous gens de cheval : il luy
allegue encore l'exemple des gens de
pied Lacedemoniens (Nation sur toutes
duite à combattre de pied ferme) qui
en la journée de Platées, ne pouvant
pouvant ouvrir la phalange Persienne,
s'adviserent de s'escarter & (2) sier ar-
riere : pour, par l'opinion de leur fuit-
te, faire rompre & dissoudre cette mas-
se, en les poursuivant. Par où ils se don-
nerent la victoire. Touchant les Scythes,
on dit d'eux, quand Darius alla pour
les subjuguier, qu'il manda à leur Roy
force reproches, pour le voir tousjours
reculant devant luy, (3) & gauchissant
la meslée. A quoy Indathyrse (car ainsi
se nommoit-il) fit response, (4) » que
» ce n'estoit pour avoir peur de luy, ny
» d'homme vivant : mais que c'estoit la
» façon de marcher de sa Nation : n'ayant

(2) *Sier*, terme de marine qui veut dire, *sour-
ner, virer.*

(3) *Et évitant d'en venir aux mains.*

(4) Herodot. L. IV. p. 300, 301.

» ny terre cultivée, ny ville, ny maison
 » à deffendre, & à craindre que l'enne-
 » my en peust faire profit. Mais s'il avoit
 » si grand' faim d'en manger, qu'il ap-
 » prochast pour voir le lieu de leurs an-
 » ciennes sepultures, & que là il trouve-
 » roit à qui parler tout son soul. Toute-
 fois aux canonades, depuis qu'on leur
 est planté en butte, comme les occasions
 de la guerre portent souvent, il est mes-
 seant de s'esbranler pour la menace du
 coup : d'autant que par sa violence &
 vitéssé nous le tenons inevitable : & en
 y a maint un qui pour avoir ou haussé
 la main, ou baissé la teste, en a pour le
 moins appresté à rire à ses compagnons.
 Si est-ce qu'au voyage que l'Empereur
 Charles cinquiesme fit contre nous en
 Provence, *le Marquis de Guast* estant
 allé reconnoistre la ville d'Arles, & s'es-
 tant jetté hors du couvert d'un moulin
 à vent, à la faveur duquel il s'estoit ap-
 proché, fut apperceu par les Seigneurs
 de Bonneval & Seneschal d'Agenois,
 qui se promenoyent sur le theatre aux
 arenes : lesquels l'ayant montré au Sieur
 de Villiers Commissaire de l'artillerie,
 il braqua si à propos une coulevrine,
 (5) que sans ce que le dict Marquis

(5) Memoires de Guillaume Du Bellay, Liv. VII.
 fol. 342. verso.

88 ESSAIS DE MONTAIGNE,

voyant mettre le feu se lança à quartier, il fut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de mesmes quelques années auparavant, *Laurent de Medicis*, Duc d'Urbain, pere de la Reyne mere du Roy, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane : car autrement le coup, qui ne luy rafa que le dessus de la teste, luy donnoit sans doute dans l'estomach. Pour en dire le vray, je ne croy pas que ces mouvemens se fissent (6) avecques discours : car quel jugement pouvez vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine ? & est bien plus aisé à croire, que la fortune favorisa leur frayeur ; & que ce seroit moyen une autre fois aussi bien pour se jeter dans le coup, que pour l'eviter. Je ne me puis deffendre si le bruit esclatant d'une harquebusade vient à me frapper les oreilles à l'improueu, en lieu où je ne le deusse pas attendre, que je n'en tressaillle : ce que j'ay veu encores advenir à d'autres qui valent mieux que moy. Ny

(6) *Par raison.* Montagne se sert souvent du mot de *discours* en ce sens-là, comme je le remarque ailleurs, & le remarquerai encore lorsque je jugerai nécessaire d'en avertir le Lecteur.

n'entendent les Stoïciens, que l'ame de leur Sage puisse resister aux premieres <sup>Premiers
mouvements
des Passions,
permis au
Sage.</sup> vilions & fantasies qui luy surviennent : ains comme à une subjection naturelle consentent qu'il cede au grand bruit du ciel, ou d'une ruine, pour exemple, jusques à la palleur & contraction (ainsi aux autres passions) pourveu que son opinion demeure sauve & entiere, & que l'assiette (7) de son discours n'en souffre atteinte ni alteration quelconque, & qu'il ne preste nul consentement à son effroy & souffrance. De celuy qui n'est pas sage, il en va de mesmes en la premiere partie, mais tout autrement en la seconde. Car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle : ains va penetrant jusques au siege de sa Raison, l'infestant & la corrompant. Il juge selon icelles, & s'y conforme. Voyez bien disertement & plainement l'estat du sage Stoïque :

[a] *Mons immota manet, lacryma volun-
tur inanes.*

Le sage Peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

(7) *De sa Raison.*

[a] *Les pleurs ont beau couler, son Ame est inflexible. Virg. Eneid. L. IV. vs. 449.*



CHAPITRE XIII.

Ceremonie de l'entreueuë des Rois

*Devoir du
Gentilhom-
me envers un
Grand qui va
le visiter.*

IL n'est subject si vain, qui ne merite un rang en cette rapsodie. A nos reigles communes, ce seroit une notable discourtoisie & à l'endroit d'un pareil, & plus à l'endroit d'un Grand, de faillir à vous trouver chez vous, quand il vous auroit adverty d'y devoir venir : Voire, adjoustoit la Royne de Navarre Marguerite à ce propos, que c'estoit incivilité à un Gentilhomme de partir de sa maison, comme il se faiët le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit : & qu'il est plus respectueux & civil de l'attendre, pour le recevoir, ne fust que de peur de faillir sa route : & qu'il suffit de l'accompagner à son partement. Pour moy j'oublie souvent l'un & l'autre de ces vains offices : comme je retranche en ma maison autant que je puis de la ceremonie. Quelqu'un s'en offense : qu'y ferois-je ? Il vaut mieux que je l'offense pour une fois, que moy tous les jours : ce seroit une subjection con-

tinuelle. A quoy faire fuit-on la servitude des Cours, si on l'entraîne jusques en sa taniere ? C'est aussi une reigle commune en toutes assemblées, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieueu deu aux plus apparens de se faire entendre.

Toutesfois à l'entreveuë qui se dressa du Pape (1) Clement, & du Roy François à Marseille, le Roy y ayant ordonné les apprests necessaires, s'esloigna de la ville, & donna loisir au Pape de deux ou trois jours pour son entrée & refreshissement, avant qu'il le vinst trouver. Et de mesmes à l'entrée aussi (2) du Pape & de l'Empereur à Bouloigne, l'Empereur donna moyen au Pape d'y estre le premier & y survint apres luy. C'est, disent-ils, une ceremonie ordinaire aux abouchemens de tels Princes, que le plus grand soit avant les autres au lieu assigné, voire avant celuy chez

*Ceremonie
ordinaire à
l'entreveuë
des Princes.*

(1) Septième du nom, en 1533.

(2) Du même Pape Clement VII. & de Charles-Quint, sur la fin de l'an 1532. — *Nel qual tempo essendo giunto il Pontefice a Bologna, Cesare, secondo l'uso de Principi grandi, vivenne doppo lui : perche è costume, che quando due Principi hanno a convenirsi, quello di più dignità si presenta prima al luogo deputato ; giudicandosi segno di riverenza che quello che è inferiore, vadi a trovarlo. Hist. di Guicciardini, Lib. XX. p. 535.*

92 ESSAIS DE MONTAIGNE,

qui se fait l'assemblée : & le prennent de ce biais, que cette apparence tesmoigne, que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, & le recherchent, non pas luy eux.

Trop d'exagération dans la Civilisé est blâmable.

Non seulement chasque païs, mais chasque cité & chasque vacation a sa civilité particuliere. J'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance, & ay vescu en assez bonne compagnie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre Françoisé : & en tiendrois eschole. J'aime à les ensuivre, mais non pas si couragement, que ma yie en demeure contraincte. Elles ont quelques formes penibles, lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. J'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, & importuns de courtoisie.

Avantages d'une Civilisé bien entendu.

C'est au demeurant une très-utile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grace & la beauté, conciliatrice des premiers abords de la société & familiarité; & par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'autrui, & à exploiter & produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant & communicable.



CHAPITRE XIV.

*On est puny pour s'opiniastrer en une
Place sans raison.*

LA vaillance a ses limites, comme les *Vaillance & ses limites.*
autres vertus: lesquels franchis, on
se trouve dans le train du vice: en ma-
niere que par chez elle on se peut ren-
dre à la temerité, obstination & folie,
qui n'en sçait bien les bornes, malaisez
en verité à choisir sur leurs confins.

De cette consideration est née la couf- *Défense trop
tume, que nous avons aux guerres, de opiniâtre
punir, voire de mort, ceux qui s'opi- dans une Pla.
niastrent à deffendre une Place, qui par ce, pourquoi
les regles militaires ne peut estre souste- punie.*
nue. Autrement sous l'esperance de l'im-
punité il n'y auroit poullier qui n'ar-
restast une armée. Monsieur le Connest-
table de Mommorency au siege de Pa-
vie, ayant esté commis pour passer le
Tessin, & se loger aux fauxbourgs Saint
Antoine, (1) estant empesché d'une tour
au bout du pont, qui s'opiniastra jus-
ques à se faire battre, fit pendre tout ce
qui dedans: Et encore depuis accom-

(1) Memoires de *Martin Du Bellay*, L. II. fol. 82.

pagnant Monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant pris par force le chasteau de Villane, & tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, horsmis le Capitaine & l'Enseigne, (2) il les fit pendre & estrangler pour cette mesme raison : Comme fit aussi le Capitaine Martin du Bellay lors Gouverneur de Turin, (3) en cette même contrée, le Capitaine de S. Bony : le reste de ses gens ayant esté massacré à la prise de la place. Mais d'autant que le jugement de la valeur & foiblesse du lieu, se prend par l'estimation & contrepois des forces qui l'assaillent (car tel s'opiniastreroit justement contre deux coulevrines, qui feroit l'enragé d'attendre trente canons) où se met encore en compte la grandeur du Prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doit, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé-là. Et en advient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eux & de leurs moyens, que ne leur semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, ils passent le

(2) *Memoires de Guillaume du Bellay, Liv. VIII, fol. 402.*

(3) *Id. ibid. Liv. IX. fol. 425.*

cousteau par tout où ils trouvent resistance , autant que fortune leur dure : Comme il se voit par les formes de sommation & deffi, que les Princes d'Orient & leurs successeurs , qui sont encores , ont en usage , fiere , hautaine & pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugais escornerent les Indes , ils trouverent des Estats avec cette loy universelle & inviolable , que tout ennemy vaincu par le Roy en presence , ou par son Lieutenant , est hors de composition de rançon & de mercy. Ainsi sur tout il se faut garder , qui peut , de tomber entre les mains d'un Juge ennemy , victorieux & armé.



CHAPITRE XV.

De la punition de la cōnardise.

J'Ouy autrefois tenir à un Prince , & Lâché & com-
ment doit
être être pu-
nie en un
soldat.
tresgrand Capitaine , que pour lâcheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condamné à mort : luy estant à table fait recit du proces du Seigneur de Vervins , qui fut condamné à mort (1) pour avoir

(1) Au Roi d'Angleterre Henry VIII. qui l'assié-
geoit en personne. Voyez sur la pauvre manœuvre

rendu Boulogne. A la verité c'est raison qu'on face grande difference entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse, & celles qui viennent de nostre malice. Car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les regles de la raison, que Nature a empreintes en nous: & en celles-là, il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme Nature pour nous avoir laissé en telle imperfection & deffaillance. De maniere que prou de gens ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous, que de ce que nous faisons contre nostre conscience. Et sur cette regle est en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques & mescreans, & celle qui establit qu'un Advocat & un Juge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

*Comment on
punit com-
munément la
poltronnerie.*

Mais quant à la couïardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte & ignominie. Et tient-on que cette regle a esté premiere-ment mise en usage par le Legislatteur Charondas: & qu'avant luy les loix de Grece

du Seigneur de Vervins, les Memoires de Martin du Bellay, Liv. X. fol. 306. & suiv.

(2) Diodora

Grece punissoient de mort ceux qui s'en estoient fuis d'une bataille : là où il ordonna seulement (2) qu'ils fussent par trois jours assis (3) emmy la place publicque , vestus de robe de femme : esperant encores s'en pouvoir servir , leur ayant fait revenir le courage par cette honte. [a] *Suffundere malis hominis sanguinem quàm effundere.* Il semble aussi que les loix Romaines punissoient anciennement de mort , ceux qui avoyent fuy. Car Ammianus Marcellinus dit que l'Empereur Julien (4) condamna dix de ses soldats , qui avoyent tourné le dos à une charge contre les Parthes , à estre degradez , & apres à souffrir mort , *suyvant* , dit-il , *les loix anciennes.* Toutes-fois ailleurs pour une pareille faute il en

(2) Diodore de Sicile , L. XII. c. 4.

(3) *Au milieu de la place.* — *Emmy d'in medio.* De *medium* nous avons fait *mi* , dit Menage dans son Dictionnaire Etymologique. Ainsi de *medius dies* nous avons fait *midi* ; & *minuit* de *media nox* , &c.

[a] Songez plutôt à faire monter le sang au visage d'un homme qu'à le lui tirer des veines. *Tertull. in Apolog. p. 583. Tom. II. Edit. Beati Rhenaldi , Parisiis an. 1566.* Dans cet endroit Tertullien parle d'une Loi trop cruelle contre les Debitours que l'Empereur Severe annulla en substituant à la peine de mort la vente des Biens : „ & in pudoris notam , dit „ Tertullien , capitis poena conversa , bonorum adhibita proscriptio : Suffundere maluit hominis sanguinem quàm effundere.

(4) *Decem milites ex his qui fugerant exautoratos capitali addixit supplicio , sequutus veteres Leges , Lib.*

98 ESSAIS DE MONTAIGNE,

condamne d'autres, (5) seulement à se tenir parmy les prisonniers sous l'enseigne du bagage. L'aspre chastiment du Peuple Romain contre les soldats eschapez de Cannes, & en cette mesme guerre, contre ceux qui accompaignerent Cn. Fulvius en sa deffaitte; ne vint pas à la mort. Si est-il à craindre que la honte les des-courage, & les rende non froids amis seulement, mais ennemis.

Le Gouverneur d'une Place comment fut puni de sa lâcheté.

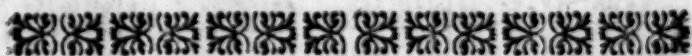
Du temps de nos Peres le Seigneur de Franget, jadis Lieutenant de la compaignie de Monsieur le Marechal de Chastillon, ayant par Monsieur le Marechal de Chabannes esté mis Gouverneur de Fontarabie (6) au lieu de Monsieur du Lude, & l'ayant rendue aux Espagnols, fut condamné à estre degradé de noblesse, & tant luy que sa posterité déclaré roturier, taillable, & incapable de porter armes: & fut cette rude sentence executée

XXIV. c. 4. Edit. Francisci le Preux, Lugd. 1600.

(5) *Omnes eos fugisse arguebantur, inter impedimenta & sarcinas & captivos agere iter imposuit.* Amm. Marcell. L. XXV. c. 1.

(6) En 1523. — Fontarabie fut renduë l'année suivante par *Frauger*, comme le nomme constamment le Pere *Daniel* dans son Histoire de France. Peut-être que *Franget* n'est qu'une faute d'impression: ce qui me le persuade, c'est que dans les Memoires de Martin Du Bellay, d'où Montagne a tiré tout ce qu'il nous dit ici, ce Gouverneur de Fontarabie est toujours nommé *Frauger*, Liv. II fol. 69. verso, & fol. 70. & suiv.

à Lyon. Depuis souffrirent pareille punition (7) tous les gentils-hommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le Comte de (8) Nassau y entra : & autres encore depuis. Toutesfois quand il y auroit une si grossiere & apparente ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassast toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté & de malice, & de la chastier pour telle.



CHAPITRE XVI.

Un traict de quelques Ambassadeurs.

J'Observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre tousjours quelque chose, par la communication d'autrui, (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre) de ramener tousjours ceux avec qui je confere, aux propos des choses qu'ils sçavent le mieux.

Sage pratique de Montagne.

[a] Basti al nocchiero ragionar de' venti,

(7) En 1536. Memoires de Guillaume du Bellay, Liv. VII. fol. 324.

(8) Ou Nassau.

CHAP. XVI. [a] *Que le Pilote se contente de parler des Vents, le Bouvier des Taureaux, le Guerrier de ses blessures, & le Berger de ses troupeaux. — J'apprens du dernier Traducteur Anglois de Montagne, que ces*

100 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Al bifolco dei tori, e le sue piaghe
Conti'l guerrier, conti'l pastor gli ar-
menti.

Car il advient le plus souvent au contraire, que chacun choisit plustost à discourir du mestier d'un autre que du sien : estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : tesmoin le reproche qu'Archidamus fait à Periander, (i) qu'il quittoit la gloire d'un bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte. Voyez combien Cesar se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts & engins : & combien au prix il va se serrant, où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, & conduite de sa milice. Ses exploicts le verifient assez capitaine excellent : il se veut faire connoistre ex-

trois Vers Italiens, dont je n'ai pû decouvrir l'Auteur, ont été imitez de ces deux de *Properce*. Liv. II. Elegie I. vs. 43, 44.

Navira de Ventis, de Tauris narrat arator,

Enumerat miles vulnera, pastor oves.

Un Italien d'un très-bon Esprit, & très-habile dans la connoissance des Livres, & surtout des meilleurs qu'ait produit l'Italie, m'a assuré qu'il y a une Traduction Italienne en Vers de *Properce*, & que c'est de là que Montagne a pris ces trois Vers Italiens, qui sont très-bien & très-fidèlement traduits du Latin de cet ancien Poëte.

(i) Plutarque dans son Traité des *Dies notables des Lacedemoniens*, à l'article, ARCHIDAMUS, FILS d'AGESILAUS.

cellent ingenieur : qualité aucunement estrangere. Le vieil Dionysius (2) estoit tres grand chef de guerre , comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommandation de soy , par la poësie : & si n'y sçavoit guere. Un homme de vacation juridique , mené ces jours passez voir une estude fournie de toutes sortes de de toutes sortes de livres de son mestier , & de tout autre mestier , n'y trouva nulle occasion de s'entretenir : mais il s'arresta à gloser rudement & magistralement une barricade logée sur la vis de l'estude , que cent capitaines & soldats reconnoissent tous les jours , sans remarque & sans offense.

[b] *Optat ephippia Bos piger , optat arare Caballus.*

Par ce train vous ne faictes jamais rien qui vaille. Ainsi , il faut travailler de rejeter tousjours l'architecte , le peintre , le cordonnier , & ainsi du reste , chacun à son gibier.

Et à ce propos , à la lecture des Histoires , qui est le sujet de toutes gens ,

Combien il importe de connoître la

(2) *Diodore de Sicile , L. XV. c. 6.*

[b] *Le Bauf voudroit porter la selle , & le Cheval labourer. Horat. Epist. 14. L. I. vs. 43.*

*profession
d'un Histo-
rien.*

j'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains. Si ce sont personnes, qui ne facent autre profession que de lettres, j'en apprens principalement le stile & le langage: si ce sont Medecins, je les croy plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé & complexion des Princes, des blessures & maladies: si Jurisconsultes, il en faut prendre les controverses des droicts, les loix, l'establissement des polices, & choses pareilles: si Theologiens, les affaires de l'Eglise, censures Ecclesiastiques, dispences & mariages: si courtisans, les mœurs & les ceremonies: si gens de guerre, ce qui est de leur charge, & principalement les deductions des exploits où ils se sont trouvez en personne: si Ambassadeurs, les menées, intelligences, & pratiques, & maniere de les conduire.

*Si les Ambas-
sadeurs d'un
Prince lui
doivent rien
autre de ses
propres affai-
res.*

A cette cause, ce que j'eusse passé à un autre, sans m'y arrester, je l'ay poisé & remarqué en l'Histoire du Seigneur de Langey, tres-entendu en telles choses. C'est qu'apres avoir conté ces belles remonstrances de l'Empereur Charles cinquiesme, faictes au Consistoire à Rome, present l'Evesque de Macon, & le Seigneur de Velly nos Ambassa-

deurs, où il avoit meslé plusieurs paroles outrageuses contre nous ; & entre autres, (3) que si ses Capitaines & Soldats n'estoient d'autre fidelité & suffisance en l'art militaire, que ceux du Roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la corde au col, pour luy aller demander misericorde : (Et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose : car deux ou trois fois en sa vie depuis il lui advint de redire ces mesmes mots) aussi qu'il défia le Roy (4) de le combattre en chemise avec l'espée & le poignard, dans un batteau : le dit Seigneur de Langey suivant son histoire, adjouste que les dicts Ambassadeurs faisans une despesche au Roy de ces choses, (5) luy en dissimulerent la plus grande partie, mesmes luy celerent les deux articles precedens. Or j'ay trouvé bien estrange, qu'il fust en la puissance d'un Ambassadeur de se dispenser sur les advertissemens qu'il doit faire à son maistre, mesme de telle consequence, venant de telle personne, & dits en si grand' assemblée. Et m'eust semblé l'office du serviteur estre, de fidelement re-

(3) *Martin Du Bellay* dans ses *Memoires*, Liv. V. fol. 229.

(4) *Id. ibid.* fol. 227. *verso.*

(5) *Id. ibid.* fol. 234. *verso.*

présenter les choses en leur entier, comme elles sont advenuës : afin que la liberté d'ordonner, juger, & choisir demeurest au maistre. Car de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la prenne autrement qu'il ne doit, & que cela ne le pousse à quelque mauvais party, & cependant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la reçoit, au curateur & maistre d'eschole, non à celuy qui se doit penser inferieur, comme en autorité, aussi en prudence & bon conseil. Quoy qu'il en soit, je ne voudrois pas estre servy de cette façon en mon petit faict.

*Rien de plus
cher au Supé-
rieur que l'o-
beissance naï-
ve de ses Su-
jets.*

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement sous quelque prétexte, & usurpons sur la maistrise : chascun aspire si naturellement à la liberté & autorité, qu'au Supérieur nulle utilité ne doit estre si chere, venant de ceux qui le servent, comme luy doit estre chere leur simple & naïve obeissance. On corrompt l'office du commander, (6) quand on y obeit par discretion,

(6) Je viens d'apprendre de M. Barbeyrac sur Puffendorf, L. V. c. 4. *not.* 2. que cette pensée est prise d'Aulu-Gelle, dont voici les propres termes :

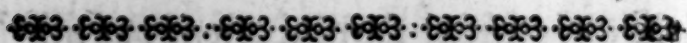
non par subjection. Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent (7) cinq fois heureux, lors qu'il estoit en Asie Consul, (8) ayant mandé à un Ingenieur Grec, de luy faire mener le plus grand des deux mas de Navire, qu'il avoit veu à Athenes pour quelque engin de batterie, qu'il en vouloit faire : certuy-cy sous titre de sa science, se donna loy de choisir autrement, & mena le plus petit, & selon la raison de l'art, le plus commode. Crassus ayant patiemment ouy ses raisons, luy fit tres-bien donner le fouet : estimant l'interest de la discipline plus que l'interest de l'ouvrage. D'autre part pourtant on pourroit aussi considerer, que cette obeïssance si contrainte n'appartient qu'aux commandemens precis & prefix, Les Ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties depend souverainement de leur disposition. Ils n'executent pas sim-

Corrumpi atque dissolvi officium omne imperantis rarus, si quis ad id, quod facere jussus est, non obsequio debiro, sed consilio non desiderato respondeat. Aul. Gell. L. I. c. 13.

(7) *Quod esset dirissimus, quod nobilissimus, quod eloquentissimus, quod jurisconsultissimus, quod Pontifex maximus.* „ Parce qu'il étoit très-riche, très-„ noble, très-éloquent, fort sçavant dans le Droit, „ & souverain Pontife. *Aul. Gellii Noctes Atticæ, L. I. c. 13.*

(8) *Id. ibid.*

106 ESSAIS DE MONTAIGNE,
plement, mais forment aussi & dressent
par leur conseil, la volonté du Maître.
J'ay veu en mon temps des personnes de
commandement, repris d'avoir plustost
obey aux paroles des lettres du Roy,
qu'à l'occasion des affaires qui estoient
pres d'eux. Les hommes d'entendement
accusent encore aujourd'huy l'usage des
Roys de Perse, de tailler les morceaux
si courts à leurs agents & lieutenans,
qu'aux moindres choses ils eussent à re-
courir à leur ordonnance: ce delay, en
une si longue estendue de domination,
ayant souvent apporté des notables dom-
mages à leurs affaires. Et Crassus, escri-
vant à un homme du mestier, & luy don-
nant advis de l'usage auquel il destinoit
ce mas, sembloit-il pas entrer en confe-
rence de sa deliberation, & le convier à
interposer son decret?



CHAPITRE XVII.

De la peur.

*Erranges ef-
fers de la
peur.*

O *Bstupui, [a] steteruntque coma, &
vox faucibus hasit.*

Je ne suis pas bon naturaliste

[a] Tout transi de peur, mes cheveux se herissent.

(1) (qu'ils disent) & ne sçay guere par quels ressorts la peur agit en nous, mais tant y a que c'est une étrange passion : & disent les Medecins qu'il n'en est aucune, qui emporte plustost nostre jugement hors de sa deuë assiette. De vray, j'ay veu beaucoup de gens devenus insensés de peur : & au plus rassés il est certain, pendant que son accès dure, qu'elle engendre de terribles esblouissements. Je laisse à part le Vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeulx sortis du tombeau enveloppez en leur suaire, tantost des Loups-garous, des Lutins, & des Chimeres. Mais parmy les soldats mesme, où elle devoit trouver moins de place, combien de fois a-elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets ? des roseaux & des cannes en gensdarmes & lanciers ? nos amis en nos ennemis ? & la Croix blanche à la rouge ? Lors que Monsieur de Bourbon (2) prit Rome, un port' enseigne, qui estoit à la garde du Bourg saint Pierre, (3)

rent, & ma voix se glaça dans mon palais. *Æneid.* L. II. vs. 774.

(1) C'est-à-dire, *comme ils parlent*. Montagne nous apprend par cette parenthese, que le terme de *Naturaliste* ne faisoit que de commencer à s'introduire dans notre Langue.

(2) En 1557.

(3) *Memoires de Martin Du Bellay*, L. III. fol. 101.

fut saisi de tel effroy à la premiere alarme, que par le trou d'une ruine il se jetta, l'enseigne au poing, hors la ville droit aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville; & à peine enfin voyant la troupe de Monsieur de Bourbon se ranger pour le soustenir, estimant que ce fust une sortie que ceux de la ville fissent, il se recogneut, & tournant teste rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit forty plus de trois cens pas avant en la campagne. Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'enseigne du Capitaine Julle, lors que Sainct Paul fut pris sur nous par le Comte de Bures & Monsieur du Reu. Car estant si fort esperdu de frayeur, que de se jeter à tout son enseigne hors de la ville, par une canoniere, (4) il fut mis en pieces par les assaillans. Et au mesme siege, fut memorable la peur qui serra, saisit, & glaça si fort le cœur d'un gentil-homme, (5) qu'il en tomba roide mort par terre à la bresche, sans aucune blessure.

Effers oppo-

Pareille rage pousse par fois toute une

(4) *Memoires de Guillaume Du Bellay, Liv. VIII. fol. 384. verso. Es cestuy cy je le vy, dit Guillaume Du Bellay.*

(5) *Id. ibid. fol. 385. Aussi, dit encore Guillaume du Bellay, un Gentilhomme qui estoit auprès de moy, entra en telle frayeur qu'il tomba mort sans être frappé, car je le fais viscer.*

multitude. En l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses troupes prindrent d'effroy deux routes opposites, l'une fuyoit d'où l'autre partoit. Tantost elle nous donne des aisles aux talons, comme aux deux premiers : tantost elle nous cloïe les pieds, & les entrave, comme on lit de l'Empereur Theophile, lequel en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes, devint si estonné & si transi, qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr : [b] *adeò pavor etiam auxilia formidat* : jusques à ce que Manuel l'un des principaux Chefs de son armée, l'ayant tirassé & secoüé, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dit : (6) *Si vous ne me suivez, je vous tueray : car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que si estant prisonnier, vous veniez (7) perdre l'Empire.*

[b] La peur s'effrayant même de ce qui pourroie lui donner du secours. *Quinte Curce*, L. III. c. 11. num. 12.

(6) Zonaras, d'où Montagne a tiré ce fait, dit, selon la vieille Traduction de J. Millet, *Si vous ne me suivez, je vous tueray : car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que si estant prisonnier vous procurez un si grand deshonneur à la Republique.* M. Barbeyrac m'a indiqué ce passage, mais je n'ai pas été à portée de consulter l'Original Grec, que je cite présentement dans la Note suivante, faite en 1738.

(7) Montagne avoit mis dans les premieres Editions, *ruiner l'Empire.* — *Perdre l'Empire est une*

La Peur
pousse quel-
ques fois à des
actions de
valeur.

Lors exprime-elle sa dernière force, quand pour son service elle nous rejette à la vaillance, qu'elle a soustraite à notre devoir & à notre honneur. En la première juste bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, sous le Consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied, qui prit l'espouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lacheté, (8) s'alla jeter au travers le gros des ennemis: lequel elle perça d'un merveilleux effort, avec grand meurtre des Carthaginois: achetant une honteuse fuite, au même prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire.

Suffrend tou-
te autre
Passion.

C'est ce dequoy j'ay le plus de peur que la peur. Aussi surmonte-elle en aigreur tous autres accidents. Quelle affection peut estre plus aspre & plus juste, que celle des amis de Pompeius, qui

expression toute aussi défectueuse que la première, sans compter qu'elle est visiblement equivoque. Montaigne auroit évité tout cet embarras s'il eût continué de transcrire la vieille Traduction, qui rend fort exactement la pensée de Zonaras, dont

voici les propres termes: Ο Μαννίλ τὸ ξιφὸν σπασάμενος, εἰ μὴ ἐποιοῦ μοι φησὶν, αὐτίκα σε ἀνελῶ. Κρείσθον γὰρ σε θανεῖν ἢ ληφθῆναι τοῖς ἐναντίοις αἰχμαλώτων, καὶ τοιούτων ἴσχυς τῇ ποικίλῃ Ρωμαίων περιποιήσασθαι.

Joannis Zonarae Monachi Tomus Historiarum III. p. 120. in folio, Basilee, ann. 1557.

(8) Tit. Liv. L. XXI. c. 56.

LIVRE I. CHAP. XVII. III

estoint en son navire , spectateurs de cet horrible massacre ? Si est-ce que la peur des voiles Egyptiennes , qui commençoient à les approcher , l'estouffa de maniere , (9) qu'on a remarqué , qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter , & de se sauver à coups d'aviron ; jusques à ce qu'arrivez à Tyr , libres de crainte , ils eurent loy de tourner leur pensée à la perte qu'ils venoient de faire , & lascher la bride aux lamentations & aux larmes , que cette autre plus forte passion avoit suspenduës.

[c] *Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat.*

Ceux qui auront esté bien frottés en quelque (10) estour de guerre, tous blesez encor & ensanglantez , on les ramène bien le lendemain à la charge. Mais ceux qui ont conceu quelque bonne

(9) *Cic. Tusc. Quæst. L. III. c. 27. Constabat eos qui coincidentem vulneribus Cn. Pompeium vidissent, cum in illo ipso acerbissimo, miserrimoque spectaculo sibi rimerent, quod se classe hostium circumfusos viderent, nihil tunc aliud egisse, nisi ut remiges hortarentur, & ut salutem adipiscerentur fugâ: posteaquam Tyrum venissent, cum afflicti lamentarique capisse.*

[c] *La peur me prouve alors de toute ma sagesse. Cic. Tusc. Quæst. L. IV. c. 8.*

(10) Un estour, dit Nicot, c'est un *conflict & combat* : ainsi dit-on, l'estour de la bataille, c'est à dire, la menée & demenée de la bataille & du combat.

peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceux qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilés, d'estre subjugués, vivent en continuelle angoisse, en perdent le boire, le manger, & le repos. Là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi joyeusement que les autres. Et tant de gens, qui de l'impatience des pointures de la peur, se sont pendus, noyés, & précipitez, nous ont bien appris, qu'elle est encores plus importune & plus insupportable que la mort.

*Terreurs Pa-
niques.*

Les Grecs en reconnoissent une autre espece, qui (11) est outre l'erreur de nostre discours : venant, disent-ils, sans cause apparente, & d'une impulsion celeste. Des Peuples entiers s'en voyent souvent frappez, & des Armées entiers. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation. On n'y oyoit que cris & voix effrayées : on voyoit les habitans sortir leurs maisons, (12) comme à l'alarme ; & se charger, blesser & entretuer les uns les autres, comme si ce fussent ennemis,

(11) C'est-à-dire, qui n'est pas causée par une erreur de notre jugement.

(12) Diodore de Sicile, L. XV. c. 7.

qui vinssent à occuper leur ville. Tout y estoit en desordre, & en fureur : jusques à ce que par oraisons & sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des Dieux. Ils nomment cela (13) *terreurs Paniques*.



CHAPITRE XVIII.

*Qu'il ne faut juger de nostre heur,
qu'après la mort.*

S Cilicet [a] *ultima semper*
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo, supremâque funera
debet.

*La mort des
hommes uni-
que juge de
leur bonheur.*

Les enfans sçavent le conte du Roy Crœsus à ce propos : lequel ayant esté pris par Cyrus, & condamné à la mort, sur le point de l'exécution, il s'escria, (1) *O Solon, Solon*. Cela rapporté à Cyrus, & s'estant enquis que c'estoit à dire, il luy fit entendre, qu'il verifioit lors à ses despends l'avertissement

(13) *Id. ibid.* Et Plutarque dans son *Traité d'Isis & d'Osiris*, c. 8.

CHAP. XVIII. [a] Il faut toujours attendre son dernier jour : car nul ne peut être estimé heureux avant sa dernière heure, & le point final du trépas. *Ovid. Metamorph. L. III. Fab. 2. vs. 53 &c.*

(1) *Heroder. L. I. p. 40.*

qu'autrefois luy avoit donné Solon,
 Que les hommes, quelque beau visa-
 ge que fortune leur face, ne se peuvent
 appeller heureux, jusques à ce qu'on
 leur ayt veu passer le dernier jour de
 leur vie, pour l'incertitude & variété
 des choses humaines, qui d'un bien le-
 ger mouvement se changent d'un estat
 en autre tout divers. Et pourtant Age-
 silaus, à quelqu'un qui disoit heureux
 le Roy de Perse, de ce qu'il estoit ve-
 nu fort jeune à un si puissant estat : (2)
*Ouy, mais, dit-il, Priam en tel aage
 ne fut pas malheureux.* Tantost des Roys
 de Macedoine, successeurs de ce grand
 Alexandre, il s'en faict des menuysiers
 & greffiers à Rome : des tyrans de Si-
 cile, des pedants à Corinthe : d'un con-
 querant de la moitié du monde, & Em-
 pereur de tant d'armées, il s'en faict
 un miserable suppliant des belitres offi-
 ciers d'un Roy d'Egypte : tant cousta
 à ce grand Pompeius la prolongation de
 cinq ou six mois de vie. Et du temps
 de nos peres ce Ludovic Sforce dixiesme
 Duc de Milan, soubz qui avoit si long-
 temps branlé toute l'Italie, on l'a veu
 mourir prisonnier (3) à Loches : mais

(2) Plutarque dans les *Vies notables des Lacé-
 moniens.*

apres y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle (4) Royne, vefve du plus grand Roy de la Chrestienté, vient-elle pas de mourir par la main d'un Bourreau ? indigne & barbare cruauté ! Et mille tels exemples. Car il semble que comme les orages & tempestes se piquent contre l'orgueil & hautaineté de nos bastimens, il y ait aussi là haut des Esprits envieux de grandeurs de ça bas.

[b] *Usque ad id res humanas vis abditā quadam
Obterit, & pulchros fascēs sāvāsque securēs
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.*

Et semble que la fortune quelquefois

(3) En Touraine, sous le Regne de Louis XII. qui l'y avoit fait enfermer en 1500. *Nella Torre di Locies, nella quale, dit Guicciardin, stette circa dieci anni, & insino alla fine della vita, prigionie richiudendosi in una angusta carcere i pensieri & l'ambizione di colui che prima apena capivano i termini di tutta l'Italia.* Hist. di Francesco Guicciardini, à la fin du Quatrième Livre.

(4) Marie, Reine d'Ecosse, & Mère de Jaques I. Roi d'Angleterre, décapitée en Angleterre par l'ordre de la Reine Elizabeth, en 1587. — Montagne doit avoir écrit ceci long-temps apres l'endroit du Chapitre suivant où il nous dit, qu'il étoit parvenu jusqu'à l'an 1572. & on ne le trouve point encore dans l'Édition in 4to de 1588.

[b] Tant il est vrai qu'il y a une certaine Force secrete qui dissipe les entreprises humaines, qui dompte l'orgueil des Grands, & se joue des marques les plus éclatantes de leurs Dignitez. *Lucrēt. L. V. vs. 1231, &c.*

guette à point nommé le dernier jour de nostre vie, pour montrer sa puissance, de renverser en un moment ce qu'elle avoit basti en longues années; & nous fait crier après Laberius, (c) *Nimirum hac die unâ plus vixi, mihi quàm vivendum fuit.* Ainsi se peut prendre avec raison, ce bon advis de Solon. Mais d'autant que c'est un Philosophe, à l'endroit desquels les faveurs & disgrâces de la fortune ne tiennent rang ny d'heur ny de malheur; & (s) sont les grandeurs, & puissances, accidens de qualité à peu pres indifferente, je trouve vray-semblable, qu'il ayt regardé plus avant; & voulu dire que ce mesme bon-heur de nostre vie, qui dépend de la tranquillité & contentement d'un esprit bien né, & de la resolution & assurance d'une ame réglée ne se doit jamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu jouïr le dernier acte de sa comedie: & sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque: Ou ces beaux discours de la Philosophie ne sont en nous que par

[c] *J'ai donc aujourd'hui vécu Un jour de plus que je n'aurois dû vivre.* Macrob. L. II. c. 7.

(s) Dans l'Edition in 4to de 1588. il y a ici, & sont les grandeurs, richesses, & puissances, accidens de qualité, &c.

contenance , ou les accidens ne nous essayant pas jusques au vif , nous donnent loisir de maintenir tousjours nostre visage rassis. Mais à ce dernier rolle de la mort & de nous , il n'y a plus que feindre , il faut parler François ; il faut montrer ce qu'il y a de bon & de net dans le fond du pot.

[d] *Nam vera voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur , & eripitur persona, manet res,*

Voilà pourquoy se doivent à ce dernier traict toucher & esprouver toutes les autres actions de nostre vie. C'est le maistre jour, c'est le jour juge de tous les autres : c'est le jour, dict un Ancien, qui doit juger de toutes mes années passées. Je remets à la mort l'essay du fruit de mes estudes. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche , ou du cœur. J'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion beau-pere de Pompeius (6) rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de

[d] Car alors on parle sincerement & du fond du cœur : le masque tombe , & l'homme paroît tel qu'il est veritablement. *Lucrer. L. III. vs. 57 , 58.*

(6) Cette réflexion est prise de Seneque , si je ne me trompe. Le passage est un peu long , mais si beau que je ne puis m'empêcher de le transcrire

luy jusques alors. Epaminondas interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy-mesme : (7) *Il nous faut voir mourir*, dit-il, *avant que d'en pouvoir resoudre.* De vray on desrobéroit beaucoup à celui-là, qui le poiserait sans l'honneur & grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il luy a pleu : mais en mon temps trois les plus execrables personnes, que je cogneusse en toute abomination de vie, & les plus infames, ont eu des morts réglées, & en toute circons-tance composées jusques à la perfection. Il est des morts braves & fortunées. Je (8) luy ay veu trancher le fil d'un progrez de merveilleux avance-

ici. Senecue voulant fortifier ici son ami contre les terreurs de la mort, lui dit d'abord, *Facilius exhortabor si ostendero non tantum fortes viros hoc momentum efflanda anima contempsisse, sed quosdam ad alia ignavos, in hac re exaquare animum fortissimorum : & immédiatement apres il, ajoûte, sicut illum Cn. P. Scipionem, qui contrario in Africam venio relatus, cum teneri navem suam videret ab hostibus, ferro se transverberavit : & quarentibus ubi Imperator esset : Imperator, inquit, bene se habet. Vox hac illum parem majoribus fecit, & facilem Scipionibus in Africâ gloriam non est interrumpi passa. Multum fuit Carthaginem vincere, sed amplius mortem.* Senec. Epist. 24.

— (7) Plutarque dans les *Vies notables des anciens Rois, Princes & Capitaines.*

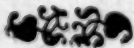
(8) Il y a grande apparence que Montagne veut parler ici de son Ami *La Boétie*, à la mort duquel

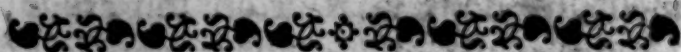
ment, & dans la fleur de son croist, à quelqu'un, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis ses ambitieux & courageux desseins n'avoient rien de si hault que fut leur interruption. Il arriva sans y aller, où il pretendoit, plus grandement & glorieusement, que ne portoit son desir & esperance. Et devança par sa cheute, le pouvoir & le nom, où il aspireroit par sa course. Au jugement de la vie d'autrui, je regarde tousjours comment s'en est porté le bout, (9) & des principaux estudes de la mienne, c'est (10) qu'il se porte bien, c'est à dire quitement & sourdement.

il assista comme il paroît par un Discours que Montagne fit imprimer à Paris en 1571. où il a décrit les particularitez les plus remarquables de la maladie & de la mort de *La Boétie*. Comme ce Discours fait honneur à ces deux illustres Amis, & qu'il est devenu fort rare, je le mettrai dans cette Edition.

(9) *Et des principaux, c'est à-dire, & l'un des principaux, &c.* comme on a mis dans les dernières Editions.

(10) *Que ce bout se porte bien, &c.*





CHAPITRE XIX.

Que Philosopher, c'est apprendre à mourir.

*Ce que c'est
que Philoso-
pher.*

Ciceron dit (1) que Philosopher ce n'est autre chose que s'aprester à la mort. C'est d'aurant que l'estude & la contemplation retirent aucunement nostre ame hors de nous, & l'embesognent à part du corps, qui est quelque apprentissage & ressemblance de la mort: Ou bien, c'est que toute la sagesse & discours du monde se resolt enfin à ce point, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se mocque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contentement, & tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, & à nostre aise, comme (2) dict la Sainte Esriture. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but, quoy qu'elles enprennent divers moyens; autrement on les chasseroit d'arrivée. Car qui escouteroit celuy, qui pour sa
fin

(1) *Tota Philosophorum vita commentatio mortis est.* Tusc. Quæst. Lib. I. 30. 31.

(2) *Ecclesiastes*, c. 3. vs. 12. Et cognovi quod non esset melius nisi latari, & facere bene in vitâ suâ.

[a] Ne

fin establirait nostre peine & mesaise ? Les dissensions des sectes Philosophiques en ce cas, sont verbales. [a] *Transcurramus solertissimas nugæ*. Il y a plus d'opiniastreté & de picoterie, qu'il n'appartient à une si sainte profession. Mais quelque personnage que l'homme entreprenne, il joue tousjours le sien parmy.

Quoy qu'ils dient, en la Vertu mesme, le dernier but de nostre visée, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs oreilles de ce mot, qui leur est si fort à contre-cœur : Et s'il signifie quelque supreme plaisir, & excessif contentement, il est mieux deu à l'assistance de la Vertu, qu'à nulle autre assistance. Cette volupté pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse. Et luy devons donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux & naturel, non celuy de la vigueur, duquel nous l'avons dénommée. Cette autre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom, ce devoit estre en concurrence, non par privilege. Je la trouve moins pure d'incommoditez & de traverses, que n'est la Vertu. Outre que son goust est plus

Comment la volupté est le but, & l'fruit de la Vertu.

[a] Ne nous arrêtons point à ces subtiles fadaïses, *Senec. 117.*

122 ESSAIS DE MONTAIGNE,
momentanée, fluide & caduque, elle a
ses veilles, ses jeusnes, & ses travaux,
& la sueur & le sang : & en outre par-
ticulierement, ses passions trenchantes
de tant de sortes ; & à son costé une sa-
tieté si lourde, qu'elle équipolle à pe-
nitence. Nous avons grand tort d'esti-
mer que ses incommoditez luy servent
d'aiguillon & (3) de condiment à sa
douceur, comme en nature le contraire
se vivifie par son contraire : & de dire,
quand nous venons à la Vertu, que pa-
reilles fuittes & difficultez l'accablent,
la rendent austere & inaccessible. Là où
beaucoup plus proprement qu'à la vo-
lupté, elles anoblissent, elles aiguïsent,
& rehaussent le plaisir divin & parfait,
qu'elle nous (4) moyenne. Celuy là est
certes bien indigne de son accointance,
qui contrepoise son goût, à son fruit ;
& n'en connoist ny les graces ny l'usage.
Ceux qui nous vont instruisant, que sa
queste est scabreuse & laborieuse, sa
jouissance agreable : que nous disent-ils

(3) *D'affaisonnement.* — Du mot Latin *condi-
mentum* qui signifie *saussé*, *rageur*, Montagne a fait
celui de *condiment* que je ne trouve ni dans Nicot
ni dans Cotgrave. Montagne empruntoit hardi-
ment des mots & des phrases de la Langue Latine,
qui lui étoit presque plus naturelle qu'aucune
autre.

(4) *Procurer.*

par là , sinon qu'elle est tousjours desagréable ? Car quel moyen humain arriva jamais à la jouissance ? Les plus parfaits se sont bien contentez d'y aspirer , & de l'approcher ; sans la posséder. Mais ils se trompent ; veu que de tous les plaisirs que nous connoissons , la poursuite mesme en est plaisante. L'entreprise se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde : car c'est une bonne portion de l'effect , & consubstancielle. L'heur & la beatitude qui reluit en la Vertu , remplit toutes ses appartenances & avenues , jusques à la premiere entrée , & extreme barriere.

Or (5) des principaux bienfaicts de la Vertu , c'est le mespris de la mort , moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité , & nous en donne le goust pur & amiable : sans qui toute autre volupté est esteinte. Voyla pourquoy (6) toutes les regles se rencontrent & conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur , la pauvreté , & autres accidens , à quoy la vie humaine est subiecte , ce n'est pas

(5) Ou l'un des principaux , &c. comme on a mis dans les plus nouvelles Editions.

(6) Il y a dans l'Edition in 4to de 1588. *contre les Sectes des Philosophes* , &c.

d'un pareil soin : tant parce que ces accidens ne sont pas de telle nécessité, la plupart des hommes passans leur vie sans goust de la pauvreté, & tels encore sans sentiment de douleur & de maladie, comme Xenophilus le Musicien, (7) qui vécut cent & six ans d'une entière santé : qu'aussi d'autant qu'au pis aller, la mort peut mettre fin, quand il nous plaira, & (8) couper broche à tous autres inconveniens. Mais quant à la mort, elle est inevitable.

[b] *Omnes eodem cegimur, omnium
Versatur urna, seriùs ociùs
Sors exitura, & nos in ater-
Num exilium impositura cymba.*

Et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subject continuel de tourment, & qui ne se peut aucunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne. Nous pouvons tourner sans cesse la teste çà & là, comme en pays suspect :

(7) *Omnis humani incommodi expertus*, (dit Valere Maxime, L. VIII. c. 13. in Externis, §. 3.) *in summo perfectissima splendore doctrina extinctus est.*

(8) Terminer tous autres inconveniens.

[b] Nous sommes tous sujets à la même nécessité : l'Urne fatale remuë pour tous ; & nos billets en sortiront tôt ou tard pour nous faire passer de la Barque fatale dans un exil éternel. *Horat. L. II, Od. 3. vs. 25.*

[c] *qua quasi saxum Tantalò semper impendet.* Nos Parlemens renvoyent souvent executer les criminels au lieu où le crime est commis : durant le chemin , promenez - les par de belles maisons , faictes - leur tant de bonne chere qu'il vous plaira ,

[d] *Non Sicula dapes
Dulcem elaborabunt saporem ,
Non avium , cytharaque cantus
Somnum reducent.*

Pensez-vous qu'ils s'en puissent resjouir ? & que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeux , ne leur ayt alteré & affadi le goust à toutes ces commoditez ?

[e] *Audit iter , numeratque dies , spatiòque viarum*

Metitur vitam , torquetur peste futurâ.

Le but de nostre carriere c'est la mort,

[c] Elle nous pend sans cesse sur la tête, comme le Rocher sur celle de Tantale. *Cic. de Finib. Bonor. & Malor. L. I. c. 18.*

[d] Les mets les plus exquis ne lui donneront aucun plaisir : le chant des Oiseaux , & les Instrumens de Musique les plus harmonieux ne lui feront point revenir le sommeil. *Horat. L. III. Od. 1. vs. 18 , &c.*

[e] Il s'inquiette du chemin. Il compte les jours , & mesure sa vie sur la longueur du chemin , tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qu'il attend. *Claudian. in Ruff. L. II. vs. 137 , 138.*

c'est l'object nécessaire de nostre visée : si elle nous effraye, comme est-il possible d'aller un pas avant, sans fievre ? Le remede du Vulgaire c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement ? Il luy faut faire brider l'asne par la queue.

[f] *Qui capite ipse suo instituit vestigia retro*

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piege. On fait peur à nos gens seulement de nommer la Mort, & la pluspart s'en seignent, comme du nom du Diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux testamens, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné l'extreme sentence. Et Dieu sçait lors entre la douleur & la frayeur, de quel bon jugement ils vous le (9) patissent. Parce

[f] Réduit par sa folie à retourner sur ses pas.
Lucrer. L. IV. vs. 474.

(9) On a mis *bastissent* dans une Edition in 12. Paris, 1669. & c'est comme on parleroit aujourd'hui. Mais dans toutes les plus anciennes Editions qui me sont tombées entre les mains, j'ai trouvé *parissent. Parisser*, c'est faire de la pâtisserie : & Montagne employe ici ce mot dans un sens figuré, ce que personne n'avoit peut-être jamais fait avant lui. Cette espee de liberté qu'il prend assez souvent, lui sied toujours bien, & donne à son stile un air simple & naïf dont tout le monde est charmé, & que personne ne peut imiter.

que cette syllabe frappoit trop rudement leurs oreilles , & que cette voix leur sembloit malencontreuse , les Romains avoit appris de l'amollir ou l'estendre en perifrases. Au lieu de dire , il est mort , *il a cessé de vivre* , disent-ils , *il a vescu*. Pourveu que ce soit vie , soit-elle passée , ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre , (10) *feu Maître Jehan*. A l'aventure est-ce , que comme on dict , le terme vaut l'argent. Je nasquis entre onze heures & midi le dernier jour de Febvrier , mil cinq cens trente trois , comme nous comptons à cette heure , commençant l'an en Janvier. Il n'y a justement que quinze jours que j'ay franchi 39 ans ; il m'en faut pour le moins encore autant. Cependant s'empescher du pensément de chose si esloignée , ce seroit folie. Mais quoy ? les jeunes & les vieux laissent la vie de mesme condition. Nul n'en sort autrement que si tout presentement il y entroit , joinct qu'il n'est homme si decrepite , tant qu'il avoit Mathusalem devant , qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps. Davantage , pauvre fol que tu es , qui t'a establi les termes de ta vie ? Tu te fondes

(10) *Feu de fuir* , il a été.

sur les contes des Medecins. Regarde plustost l'effect & l'experience. Par le commun train des choses, tu vis (11) pieça par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoustumez de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes connoissans, combien il en est mort avant ton aage, plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint: Et de ceux mesme qui ont anobli leur vie par renommée, fais en registre, & j'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont morts, avant, qu'apres trente cinq ans. Il est plein de raison, & de pieté, de prendre exemple de l'humanité mesme de Jesus-Christ. Or il finit sa vie à trente & trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprise?

[g] *Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cantum est in horas.*

Je laisse à part les fievres & les pleurefies. Qui eust jamais pensé qu'un Duc

(11) Il y a long temps, depuis long temps. — Pieça, vieux mot, dit Menage dans son *Dictionnaire Etymologique*, pour *piece a*, où *piece* est dit pour *piece de temps*, comme en Italien *pezzo di tempo*.

[g] L'homme n'est jamais assuré contre les accidens qui peuvent lui arriver à toute heure. *Horas.* Od. 13. L. II. vs. 13, 14.

de Bretagne deust estre estouffé de la presse, comme fut (12) celuy-là à l'entrée du Pape Clement mon voisin, à Lyon? N'as-tu pas veu tuer (13) un de nos Roys en se joant? Et (14) un de ses ancestres mourut-il pas choqué par un pourceau? *Æschylus* (15) menassé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airte, le voyla assommé d'un toict de tortuë, qui eschappa des pat-tes d'un Aigle en l'air: l'autre mourut (16) d'un grain de raisin: un Empe-reur de l'egratigneure d'un peigne en se testonnant: *Æmylius Lepidus* (17) pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis: Et (18) *Aufidius* pour avoir choqué en entrant contre la porte de la chambre du Conseil. Et entre les cuisses des femmes (19) *Cornelius Gal-*

(12) En 1305. sous le Regne de *Philippe le Bel*.

(13) *Henri II.* blessé à mort dans un Tournoy, par le Comte de Montgommery l'un de ses Capitaines des Gardes.

(14) *Philippe Fils aîné de Louis le Gros*, & qui avoit été couronné du vivant de son Pere.

(15) *Valer. Maxim. L. IX. c. 12. in Externis*, §. 2.

(16) *Anacreon*, apud *Valerium Max. ibid. in Externis*, §. 8.

(17) *Plin. Nat. Histor. L. VII. c. 53. Q. Æmilus Lepidus jam egrediens incusso pollice limini cubiculi.*

(18) *Id. ibid. Cum in Senarum sre, offenso pede in Comitio.*

(19) *Id. ibid. Cornelius Gallus Prætorius, & Hæc-rius Eques Romanus in Venere obiere.*

lus Preteur , Tigillinus Capitaine du guet à Rome , Ludovic fils de Guy de Gonfague , Marquis de Mantouë. Et d'un encore pire exemple , (20) Speusippus Philosophe Platonicien , & l'un de nos Papes. Le pauvre Bebius , Juge , cependant qu'il donne delay de huitaine à une partie , (21) le voyla saisi , le sien de vivre estant expiré : Et Caius Julius Medecin gressant les yeux d'un patient , (22) voyla la mort qui clost les siens. Et s'il m'y faut mesler , un mien frere le Capitaine S. Martin , aagé de vingt trois ans , qui avoit desja fait assez bonne preuve de sa valeur , jouant à la paume , receut un coup (23) d'es-

(20) C'est *Terrullien* qu'il assure , mais sans grand fondement : *AUDIO* , dit il dans son *Apologetique* , c. 46. & *quemdam Speusippum de Platonis Scholâ in adulterio periisse*. Sur la mort de *Speusippus* voyez *Dogene Laërce* , qui dit que ce Philosophe affoibli par une violente paralysie , & accablé de chagrin & de vieillesse , prit enfin le parti de se donner la mort. καὶ τέλος ὑπὸ αθυρίας ἐκὼν τὸν βίον μετήλλαξε. γεραῖος ὢν.

(21) *Plin. Nat. Hist. L. VII. c. 53. Bebius Judex cum vadimonium differri juber.*

(22) *Id. ibid. Super omnes C. Julius Medicus , dum iungit , specillum per oculum trahens.*

(23) *De bale*. Le mot d'*œneuf* n'est pas encore tout-à fait hors d'usage : mais il est assez vieux pour n'être pas entendu de tout le monde. Une personne d'Esprit qui entend fort bien le François , & qui se plaît à la lecture de Montagne , m'en a demandé l'explication , qu'elle auroit pû trouver dans le Dictionnaire de l'*Académie Française*.

teuf, qui l'assena un peu au dessus de l'oreille droite, sans aucune apparence de contusion, ny de blessure: il ne s'en assit, ny reposa: mais cinq ou six heures apres il mourut d'une Appoplexie que ce coup luy causa. Ces exemples si frequents & si ordinaires nous passans devant les yeux, comme est-il possible qu'on se puisse deffaire du pensément de la mort, & qu'à chasque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet? Qu'importe-il, me direz-vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine? Je suis de cet advis: & en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fust-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculast, car il me suffit de passer à mon aise: & le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prens, si peu glorieux au reste & exemplaire que vous voudrez.

[h] — *Pratulerim delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique
fallans,
Quàm sapere & ringi.*

[h] J'aime mieux passer pour fou & impertinent, pourvu que mes défauts me donnent du plaisir, ou que je ne m'en apperçoive pas, que d'être sage, & rongé de chagrin. *Horar. L. II. Epist. 2. vs. 126, &c.*

132 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent : de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau : mais aussi quand elle arrive, ou à eux ou à leurs femmes, enfans & amis, les surprenant (24) en desfloude & au descouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage & quel desespoir les accable ? Vistes-vous jamais rien si rabaislé, si changé, si confus ? Il y faut pourvoir de meilleure heure : Et cette nonchallance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement, (ce que

(24) Il y a dans l'Edition in 4to de 1588. à l'improven, ce que je remarque en faveur de ceux, qui, comme moy, pourront ne pas savoir ce que c'est qu'en desfloude. — C'est une expression, m'a-t-on dit depuis, qui se trouve assez souvent dans nos vieux Romans, où elle signifie soudainement. Si cela est, de soudain on aura forme desfloude, de subitō. Je viens de trouver en desfloude dans le Dictionnaire François & Anglois de Corgrave, qui l'explique par, à l'écart, en désordre. Mais j'aime mieux en croire Amyot, qui dans sa Traduction de la Vie de Jule Cesar par Plutarque, s'est servi de cette expression dans le premier sens. Parlant des Nerviens, Peuple très-belliqueux, il dit, qu'ils vinrent un jour en desfloude, courir sus à Cesar, ainsi comme il se logeoit, & qu'il entendoit à faire fortifier son camp, ne se doutant de rien moins que d'avoir la bataille ce jour-là. Les Nerviens ne firent pas cette attaque en désordre, mais si subitement (αἰφνιδίως ἀποτρέγων : ce sont les propres termes de Plutarque) que Cesar eut besoin de toute sa valeur pour sauver ses Troupes d'une déroute entière. Vie de Cesar, ch. 6.

je trouve entierement impossible) nous vend trop cher ses denrées. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter , je conseilerois d'emprunter les armes de la coïardise : mais puisqu'il ne se peut ; puisqu'il vous attrappe fuyant & poltron aussi bien qu'honneste homme ,

[i] *Nempe & fugacem persequitur virum,
Nec parcat imbellis juvena
Poplitibus , timidoque tergo :*

Et que nulle trempe de cuirasse vous couvre ,

[k] *Ille licet ferro cinctus se condas & ars ,
Mors tamen inclusum protrahet inde caput :*

apprenons à le soustenir de pied ferme , & à le combattre : Et pour commencer à luy oster son plus grand avantage contre nous , prenons voye toute contraire à la commune. Ostons-luy l'estrangeté , pratiquons-le , accoustumons-le , n'ayons rien si souvent en la teste que la mort : à tous instans representons-la à nostre imagination & en

[i] Car la mort poursuit le Fuyard , sans épargner le dos tremblant d'une lâche & timide Jeunesse. *Horat. Od. 2. L. III. vs. 14, &c.*

[k] L'homme a beau se couvrir de fer & d'airain , la mort saura bien l'arracher de ce Fort , quelque soin qu'il ait pris de s'y remparer. *Propert. L. III. Eleg. 18. vs. 25, 26.*

tous visages. Au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuille, à la moindre piqueure d'espeingle, (25) remachons soudain, *Et bien quand ce seroit la mort mesme* : & là-dessus, roidifons-nous, & nous efforçons. Parmy les festes & la joye, ayons tousjours ce refrein de la souvenance de nostre condition, & ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que parfois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre allegresse est en butte à la mort, & de combien de prises elle la menasse. Ainsi faisoient les Egyptiens, qui au milieu de leurs festins & parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'Anatomie seche (26) d'un homme, pour servir d'avertissement aux conviez.

[1] *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum :
Grata supervenient, quæ non sperabatur hora.*

Il est incertain où la mort nous attende, attendons-la part tout. La premeditation de la mort, & premeditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a de-

(25) *Faisons d'abord cette reflexion.* Et bien quand ce seroit la mort même.

(26) *Herodot. L. p. 133.*

[1] Mets-toi dans l'esprit que chaque jour est le dernier de ta vie : les momens sur lesquels tu ne compteras point, n'en seront que plus agreables.
L. I. Epist. 4. vs. 13, 14.

sappris à servir. Il n'y a rien de mal en la vie, pour celuy qui a bien compris, que la privation de la vie n'est pas mal. Le sçavoir mourir nous afranchit de toute subjection & contraincte. Paulus Æmilius respondit à celuy que ce miserable Roy de Macedoine son prisonnier luy envoyoit, pour le prier de ne le mener pas en son triomphe, (27) *Qu'il en fasse la requeste à soy-même.* A la verité en toutes choses si nature ne preste un peu, il est mal-aysé que l'art & l'industrie aillent guere avant. Je suis de moy-mesme non melancholique, mais songecreux: il n'est rien dequoy je me soye dés tous-jours plus entretenu que des imaginations de la mort; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

[m] *Jucundum cùm atas florida ver ageret.*

Parmy les dames & les jeux, tel me pensoit empesché à digerer à part moy quelque jalousie, ou l'incertitude de

(27) Plutarque dans La vie d'Emilius, ch. 17. de la Traduction d'Amyot. — *Paulus Persa deprecanti ne in triumpho duceretur, In tuâ id quidem potestate est. Cic. Tusc. Quæst. L. V. c. 40.*

[m] *Quand mon âge fleuri rouloit son gai printemps.* Catull. Epigr. LXVI. vs. 16. Ce Vers François est de la Demoiselle de Gournay. Je le conserve parcequ'il imite assez bien, à mon avis, la naïveté du Vers Latin.

136 ESSAIS DE MONTAIGNE,

quelque esperance, cependant que je m'entretenois de je ne sçay qui surpris les jours precedens d'une fievre chaude, & de sa fin, au partir d'une feste pareille, & la teste pleine d'oïfiveté, d'amour & de bon temps, comme moy, & qu'autant m'en pendoit à l'oreille.

[n] *Jam fuerit, nec pòst unquam revocare licebit.*

Je ne ridois non plus le front de ce pensément-là, que d'un autre. Il est impossible que d'arrivée nous ne sentions des piqueures de telles imaginations: mais en les maniant & repassant, au long aller, on les apprivoise sans doubte: Autrement de ma part je fusse en continue frayeur & frenesie: Car jamais homme ne se défia tant de sa vie, jamais homme ne fait moins d'estat de sa durée. Ny la santé, que j'ay jouy jusques à present tres vigoureuse & peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance, ny les maladies ne me l'accourcissent. A chaque minute il me semble que je m'eschappe. Et me rechant fans cesse, » Tout ce qui peut estre fait » un autre jour, le peut estre aujourd'hui. » De vray les hazards & dan-

[n] Qu'il soit une fois passé, il n'y aura plus moyen de le rappeler. *Lusroz. L. III. v. 228.*

giers nous approchent peu ou rien de nostre fin : Et si nous pensons , combien il en reste , sans cet accident qui semble nous menasser le plus , de millions d'autres sur nos testes , nous trouverons que gaillards & fievreux , en la mer & en nos maisons , en la bataille & en repos elle nous est également près. [o] *Nemo altero fragilior est : nemo in crastinum sui certior.* Ce que j'ay à faire avant mourir , pour l'achever tout loisir me semble court , fust ce d'une heure. Quelcun feuilletant l'autre jour mes tablettes , trouva un memoire de quelque chose , que je voulois estre faite apres ma mort : je luy dy , comme il estoit vray , que n'estant qu'à une lieuë de ma maison , & sain & gaillard , je m'estois hasté de l'escrire là , pour ne m'asseurer point d'arriver jusques chez moy. Comme celuy qui continuellement me couve de mes pensées , & les couche en moy , je suis à toute heure préparé environ ce que je le puis estre : & ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il faut estre tousjours botté & prest à partir , entant qu'en nous est , & sur

[o] L'un n'est point plus fragile que l'autre : nul n'est plus assuré du lendemain. *Senec. Epist. 9.*

tout se garder qu'on n'aye lors à faire qu'à soy.

[P] *Quid brevi fortes jaculamur arvo
Multa?*

Car nous y aurons assez de besogne, sans autre surcroist. L'un se plaint plus que de la mort, dequoy elle luy rompt le train d'une belle victoire : l'autre qu'il luy faut desloger avant qu'avoir marié sa fille, ou (28) contrerolé l'insitution de ses enfans : l'un plaint la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commoditez principales de son estre. Je suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que je puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque : Je me desnouë par tout : mes adieux sont tantost pris de chascun, sauf de moy. Jamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement & pleinement, & ne s'en desprit plus universellement que je m'attens de faire. Les plus mortes (29) morts sont les plus saines.

[p] Bornez à une vie très-courte, pourquoi formons-nous de si vastes projets? *Horat. Od. 16. L. 11. vs. 17, 18.*

(28) *Reglé.*

(29) La Mort se prend ici pour l'acheminement & le passage actuel à un état d'insensibilité qui termine notre vie. Plus nous arrivons soudement

[q] *Miser ô miser , (aiunt) omnia ademisti
Una dies infesta mihi tot pramia vita :*

Et le bastisseur ,

[r] *manent (dit-il) opera interrupta , minaque
Murorum ingentes.*

Il ne faut rien désigner de si longue haleine, ou au moins avec telle intention de se passionner pour en voir la fin. Nous sommes nés pour agir :

[s] *Cùm moriar , medium solvar & inter opus.*

Je veux qu'on agisse, & qu'on allonge les offices de la vie, tant qu'on peut : & que la mort me treuve plantant mes choux; mais nonchallant d'elle, & encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un, qui estant à l'ex-

& rapidement à cet état, moins cet état nous doit faire de peine. Voilà à-peu près ce qu'emporte cette réflexion hardie & énigmatique de Montagne, que *les plus mortes morts sont les plus saines*. J'ai cru devoir la paraphraser ici, parcequ'on m'en a demandé l'explication.

[q] Malheureux, ah malheureux que je suis, disent-ils, un seul jour infortuné m'a ravi tous les biens & tous les charmes de la vie. *Lucret. Lib. III. vs. 911, 912.*

(1) *Voilà des bâtimens, & de hautes murailles
Que je laisse imparfaits.*

Virg. Æneid. L. IV. vs. 88, 89.

[s] *En mourant je veux fondre au milieu du travail. Ovid. Amor. L. II. Eleg. 10. vs. 36.*

Termité se plaignoit incessamment, de-
quoy sa destinée coupoit le fil de l'His-
toire qu'il avoit en main, sur le quinziè-
me ou seiziesme de nos Roys.

[1] *Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum
Jam desiderium rerum super insidet una.*

Il faut se descharger de ces humeurs
vulgaires & nuisibles. Tout ainsi qu'on
a planté nos cimetieres joignant les
Eglises, & aux lieux les plus frequen-
tez de la ville, pour accoustumer, di-
soit Lycurgus, le bas populaire, les
femmes & les enfans à ne s'effaroucher
point (30) de voir un homme mort,
& afin que ce continuel spectacle d'osse-
mens, de tombeaux, & de convois
nous advertisse de nostre condition :

[u] *Quin etiam exhilare viris convivio cade
Mos olim, & miscere epulis spectacula dira,
Certantum ferro, sapè & super ipsa ca-
dentum*

Pocula, respersis non parco sanguine mensis.

[1] Mais ils n'ajoutent pas que la Mort vous
ôte le regret de toutes ces choses. *Lucret. L. III.*
vs. 913, 914.

(30) Plutarque dans la *Vie de Licurgue*, ch. XX.
de la Traduction d'Amyot.

[u] Jadis même les hommes avoient accoustumé
d'égayer leurs festins par des meurtres, mêlans à
leurs Repas les cruels spectacles des Gladiateurs,
qui bien souvent après avoir combattu de l'épée,
bronchoient parmi les pots, couvrant les tables d'un
ruisseau de sang. *Silius Ital. L. XI. vs. 51, &c.*

Et comme les Egyptiens apres leurs festins, faisoient presenter aux assistans une grande image de la Mort, par un qui leur crioit : (31) *Boy, & t'esjouy, car mort tu seras tel* : Aussi ay-je pris en coustume, d'avoir non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche. Et n'est rien dequoy je m'informe si volontiers que de la mort des hommes : quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu : ny endroit des histoires, que je remarque si attentivement. Il y paroist à la farcissure de mes exemples : & que j'ay en particuliere affection cette matiere. Si j'estoy faiseur de livres, je feroys un registre commenté des morts diverses : qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre. Dicearchus en fait (32) un de pareil titre, mais d'autre & moins utile fin.

On me dira, que l'effect surmonte de si loin la pensée, qu'il n'y a si belle *Qu'il est utile de penser par avan- a la mort.* escrime qui ne se perde, quand on en vient là : laissez-les dire ; le premediter donne sans doubte grand avantage. Et puis, n'est-ce rien, d'aller au moins

(31) Ες τῦτον ὁρέων, πῖνέ τε καὶ τέρπειν.
ἴσται γὰρ ἀποθανῶν τοῦτος. Herodot. Liv. II.

(32) Voyez les Offices de Cicéron, L. II. c. 5.

jusques là sans alteration & sans fièvre ?
 Il y a plus : nature mesme nous preste
 la main, & nous donne courage. Si c'est
 une mort courte & violente, nous n'a-
 vons pas loisir de la craindre : si elle est
 autre, je m'apperçois qu'à mesure que
 je m'engage dans la maladie, j'entre
 naturellement en quelque desdain de la
 vie. Je trouve que j'ay bien plus à faire
 à digerer cette resolution de mourir,
 quand je suis en santé, que je n'ay
 quand je suis en fièvre. D'autant que
 je ne tiens plus si fort aux commoditez
 de la vie, à raison que je commence
 à en perdre l'usage & le plaisir, j'en
 voy la mort d'une veüe beaucoup moins
 effrayée. Cela me faict esperer, que
 plus je m'esloigneray de celle-là, & ap-
 procherai de cette-cy, plus aysément
 j'entreray en composition de leur es-
 change. Tout ainsi que (33) j'ay essayé,
 en plusieurs autres occurrences, ce que
 dit Cesar, (34) *que les choses nous pa-
 roissent souvent plus grandes de loin que
 de prés* : j'ay trouvé que sain j'avois eu
 les maladies beaucoup plus en horreur,
 que lors que je les ay senties. L'alle-

(33) J'ai éprouvé.

(34) Omnia enim plerumque quæ absunt, vehe-
 mentius hominum mentes perturbant. *De Bello Gall.*
 VII. 84.

grosse où je suis, le plaisir & la force, me font paroistre l'autre estat si disproportionné à celuy-là, que par imagination je grossis ces incommoditez de la moitié, & les conçois plus poissantes, que je ne les trouve, quand je les ay sur les espaules. J'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort. Voyons à ces mutations & declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe la veuë de nostre perte & empirement. Que reste-il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse, & de sa vie passée ?

[x] *Hen senibus vita portio quanta manet !*

Cesar à un soldat de sa garde recreu & cassé, qui vint en la rue, luy demander congé de se faire mourir : regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment : (35) *Tu penses donc estre en vie ?* Qui y tomberoit tout à un coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement : mais conduicts par sa main, d'une douce

[x] *Ah ! qu'il reste aux vieillards peu de part en la vie ! Eleg. I. Maximiani, vs. 16.*

(35) *Cæsar, cum eum — unus ex custodiis agmine, demissa usque in pectus vetere barbâ, rogaret mortem ; Nunc enim, inquit, vivis ? Senec. Epist. 77.*

pente & comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, & nous y apprivoise, si que nous ne sentons aucune secoussé, quand la jeunesse meurt en nous : qui est en essence & en verité, une mort plus dure, que n'est la mort entiere d'une vie languissante ; & que n'est la mort de la vieillesse : D'autant que le fault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doux & fleurissant, à un estre penible & douloureux. Le corps courbe & plié à moins de force à soustenir un fais, aussi a nostre ame. Il la faut dresser & eslever contre l'effort de cet adversaire. Car comme il est impossible, qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint : si elle s'en assure aussi, elle se peut vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude, le tourment, & la peur, non le moindre desplaisir loge en elle.

[y] *Non vultus instantis tyranni*

Mente quatit solida, neque Auster

Dux

[y] Son courage n'est point abbatu par les menaces d'un Tyran, ni par les tempêtes qu'un Autan furieux excite sur le Golfe Adriatique, ni par la Foudre qui part de la puissante main de Jupiter.
Horat. Od. 3. L. III. vs. 3, &c.

[z] Je

*Dux inquieti turbidus Adria,
Nec fulminantis magna Jovis manus.*

Elle est renduë maistresse de ses passions & concupiscences, maistresse de l'indulgence, de la honte, de la pauvreté, & de toutes autres injures de fortune. Gagnons cet avantage qui pourra. C'est icy la vraye & souveraine liberté qui nous donne dequoy faire la figue à la force, & à l'injustice, & nous moquer des prisons & des fers.

[z] *in manis, &*

Compeditibus, savor te sub custode tenebo.

Ipse Deus simul atque volam, me solvet: opinor,

Hoc sentit, moriar. Mors ultima linea rerum est.

Nostre religion n'a point eu de plus assuré fondement humain, que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle; car pourquoy craindrions-nous de perdre une chose, laquelle perduë ne peut estre regrettée? mais aussi puisque nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a-il pas plus de mal à les

Raisons de ne pas craindre la Mort.

[z] Je te tiendrai les pieds & les mains aux fers, sous un Geolier impitoyable. Un Dieu me délivrera, quand je voudrai. Je croi qu'il veut dire par-là, Je mourrai: car le Trepas vient tout finir. *Horat. L. I. Epist. 16. vs. 76, &c.*

Tome I.

G

craindre toutes, qu'à en soustenir une ? Que chaut-il, quand ce soit, puisqu'elle est inevitable ? A celuy qui disoit à Socrate, (36) Les trente tyrans t'ont condamné à la mort : *Et nature eux*, répondit-il. Quelle sottise de nous peiner, sur le point du passage à l'exemption de toute peine ? Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses : aussi fera la mort de toutes choses, nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas, il y a cent ans. La mort est origine d'une autre vie : ainsi pleurasmes-nous, & ainsi nous cousta-il d'entrer en cette-cy : ainsi nous despouillasmes-nous de nostre ancien voile, en y entrant. Rien ne peut estre grief, qui n'est qu'une fois. Est-ce raison de craindre si long temps, chose de si brief temps ? Le long temps vivre, & le peu de temps vivre est rendu tout un par la mort. Car le long &

(36) Socrate ne fut pas condamné à la mort par les trente Tyrans, mais par les Atheniens. *Πρὸς τὸν ἐπιτόντα, Θανάτον σε κατέγνωσαν, Ἀθηναῖοι, κακείνων, φησὶν ἡ φύσις* : Quelqu'un ayant dit à Socrate, les Atheniens t'ont condamné à la mort ; & la Nature eux, répondit Socrate. Diogene Laërce, L. II. Ségm. 35. — Cic. *Tuscul. Quæst. Lib. I. c. 44.*

le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dit, (37) qu'il y a des petites bestes sur la riviere Hypanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeunesse : celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa decrepitude. Qui de nous ne se mocque de voir mettre en consideration d'heur ou de malheur, ce moment de durée ? Le plus & le moins en la nostre, si nous la comparons à l'éternité, ou encores à la durée des montaignes, des rivières, des estoilles, des arbres, & mesmes d'aucuns animaux, n'est pas moins ridicule.

Mais Nature nous y force. » Sor- *La Mort fait*
 » rez, dit-elle, de ce monde, comme *partie de*
 » vous y estes entrez. Le mesme passage *l'ordre de*
 » que vous fistes de la mort à la vie, *l'Univers.*
 » sans passion & sans frayeur, refaites-
 » le de la vie à la mort. Vostre mort
 » est une des pieces de l'ordre de l'U-
 » nivers, une piece de la vie du monde.

(7) *Apud Hypanim fluvium, qui ab Europa parte in Pontum influit, Aristoreles ait bestiolas quasdam nasci, quæ unum diem vivant. Ex his igitur, horâ octavâ quæ mortua est, provectâ ætate mortua est : quæ verò occidente sole, decrepita. Confer nostram longissimam ætatem cum æternitate, in eadem propemodum brevitate, quâ illa bestiola, reperiemur. Cicero. Tusculanæ Quest. L. I. c. 39.*

[aa]—*Inter se mortales mutua vivunt,*

.....
Et quasi cursores vitæ lampada tradunt.

» Changeray - je pas pour vous cette
 » belle contexture des choses ? C'est la
 » condition de vostre creation ; c'est une
 » partie de vous que la mort : vous
 » vous fuyez vous mesmes. Cettuy vos-
 » tre estre, que vous jouyssez, est éga-
 » lement party à la mort & à la vie.
 » Le premier jour de vostre naissance
 » vous achemine à mourir comme à
 » vivre.

[bb] *Prima, qua vitam dedit, hora, carpsit.*

[cc] *Nascentes morimur, finisque ab origine
 pendet.*

» Tout ce que vous vivez, vous le des-
 » robez à la vie : c'est à ses despens. Le
 » continuel ouvrage de votre vie, c'est
 » bastir la mort. Vous estes en la mort,
 » pendant que vous estes en vie : car
 » vous estes apres la mort, quand vous

[aa] Les Mortels partagent entr'eux la vie, dont
 ils s'entredonnent le Flambeau comme ceux qui
 courent aux Jeux sacrez. *Lucrer. L. II. vs. 75, 78.*

[bb] La premiere heure qui nous a donné la
 vie, nous l'a enlevée. *Senec. Hercul. fur. Act. III.
 Chor. vs. 874.*

[cc] *La fin vient à la source : en naissant nous
 mourons. Manil. L. IV. vs. 16.*

» n'estes plus en vie. Ou, si vous l'ay-
 » mez mieux ainsi, vous estes mort
 » apres la vie : mais pendant la vie,
 » vous estes mourant : & la mort tou-
 » che bien plus rudement le mourant
 » que le mort, & plus vivement & ef-
 » sentiuellement. Si vous avez faict vostre
 » profit de la vie, vous en estes repeu,
 » allez-vous-en satisfait.

[dd] *Cur non ut plenus vitæ conviva recedis?*

» Si vous n'en avez sceu user; si elle
 » vous estoit inutile, que vous chaut-il
 » de l'avoir perduë? à quoy faire la vou-
 » lez-vous encores?

[ee] ——— *Cur amplius addere quævis
 Rursum quod pereat malè, & ingratum occi-
 dat omne?*

» La vie n'est de foy ny bien ny mal:
 » c'est la place du bien & du mal, se-
 » lon que vous la leur faictes. Et si vous
 » avez vescu un jour, vous avez tout
 » veu : un jour est égal à tous jours. Il
 » n'y a point d'autre lumiere, n'y d'au-

[dd] *Pourquoi ne fors-tu de la vie, Comme on fors
 d'un Festin? Lucrer. L. III. vs. 951.*

[ee] *Pourquoi cherches-tu de multiplier des
 jours qui doivent couler avec le même désagrè-
 ment, & s'évanouir entierement sans te donner
 aucun plaisir? Lucrer. L. III. vs. 954, 955.*

150 ESSAIS DE MONTAIGNE,

» tre nuit. Ce Soleil, cette Lune, ces
 » Estoilles, cette disposition, c'est celle
 » mesme que vos Ayeuls ont jouye, &
 » qui entretiendra vos arriere-nepveux.

[fr] *Non alium videre patres : aliumve
 nepotes
 Aspiciunt.*

» Et au pis aller, la distribution & va-
 » rieté de tous les actes de ma come-
 » die, se parfournit en un an. Si vous
 » avez pris garde au branle de mes qua-
 » tre Saisons, elles embrassent l'enfance,
 » l'adolescence, la virilité, & la vieil-
 » lesse du monde. Il a joué son jeu : il
 » n'y sçait autre finesse, que de recom-
 » mencer ; ce fera tousjours cela mesme.

[gg] — *versamur ibidem, atque insumus
 usque.*

[hh] *Atque in se sua per vestigia volvitur
 annus.*

« Je ne suis pas (38) deliberée de vous
 » forger autres nouveaux passe-temps.

[ff] *Vos Neveux ne verront que ce qu'ont vu vos
 Peres. Manil. L. I. vs. 522, 523.*

[gg] *Nous sommes pour toujours dans ce Cercle en-
 fermez. Lucret. L. III. vs. 1093*

[hh] *Et l'An sur soi roulant se retrace lui-même.
 Virg. Georg. L. II. vs. 402.*

(38) C'est la Nature qui parle encore.

[ii] *Nam tibi prater ea quod machiner, inveniamque*

Quod placeat, nihil est: eadem sunt omnia semper.

» Faictes place aux autres, comme d'autres vous l'ont faict. L'égalité (39) est la premiere piece de l'équité. Qui se peut plaindre d'estre compris où tous sont compris ? Aussi avez-vous beau vivre, vous n'en rabattrez rien du temps que vous avez à estre mort : c'est pour neant : aussi long temps serez-vous en cet estat-là que vous craignez, comme si vous estiez mort en nourrisse :

[kk] *Licet quotvis vivendo condere sacra,
Mors aeterna tamen nihilominus illa manebit.*

» Et si vous mettray en tel point, auquel vous n'aurez aucun mescontentement.

[ii] Car enfin ma fecondité ne peut rien produire de nouveau en ta faveur : je n'ai toujours à t'offrir que les mêmes choses. *Lucret. L. III. vs. 857, 958.*

(39) *Mors necessitatem habet aequum & inevitam. Quis quari potest in eâ conditione se esse, in quâ nemo non est ? Prima enim pars aequitatis, est aequalitas.* Senec. Epist. 30.

[kk] Vis autant de siecles que tu voudras, la mort ne laissera pourtant pas d'être éternelle après. *Lucret. L. III. vs. 1103, 1104.*

152 ESSAIS DE MONTAIGNE,

[ll] *In verâ nescis nullum fore morte alium te,
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque jacentem.*

» Ny ne desirerez la vie que vous plai-
» gnez tant.

[mm] *Nec sibi enim quisquam tum se vitam-
que requirit.*

.....

N. c. desiderium nostri nos afficit ullum.

» La mort est moins à craindre que rien ,
» s'il y avoit quelque chose de moins ,
» que rien.

[nn] *Multo mortem minus ad nos esse pu-
tandum ,
Si minus esse potest quàm quod nihil esse vi-
demus.*

» Elle ne vous concerne ny mort ny vif.
» Vif, parce que vous estes : Mort ,
» parce que vous n'estes plus. Davan-

[ll] Ne fais-tu pas bien que dans l'aneantisse-
ment du trépas il ne restera pas un autre Toi-même
qui puisse vif & sur pieds te pleurer mort & con-
ché dans le tombeau ? *Id. ibid. vs. 898 , &c.*

[mm] Car alors on ne s'intéresse point pour soi,
ni pour la vie ; & nous ne sommes plus touchés
d'aucun regret sur nous-mêmes. *Id. ibid. vs. 932 ,
935.*

[nn] S'il y a quelque chose qui soit moins que
ce qui nous paroît n'être rien , nous devons croire
que la Mort nous est encore moins que cela. *Lucréc.
L. III. vs. 839 , 840.*

LIVRE I. CHAP. XIX. 153

» rage nul ne meurt avant son heure. Ce
 » que vous laissez de temps , n'estoit
 » non plus vostre , que celuy qui s'est
 » passé avant vostre naissance , & ne vous
 » touche non plus.

[00] *Respice enim quàm nil ad nos antè acta
 vetustas*

Temporis aterni fuerit.

» Où que vostre vie finisse , elle y est
 » toute. L'utilité du vivre n'est pas en
 » l'espace : elle est en l'usage. Tel a vescu
 » long temps , qui a peu vescu. Atten-
 » dez-vous y pendant que vous y estes.
 » Il gist en vostre volonté , non au nom-
 » bre des ans , que vous ayez assez vescu.
 » Pensiez-vous jamais n'arriver là , où
 » vous alliez sans cesse ? encore n'y a-il
 » chemin qui n'aye son issue. Et si la
 » compagnie vous peut soulager , le
 » monde ne va-il pas mesme train que
 » vous allez ?

[pp] *Omnia te vitâ persuncta sequentur.*

» Tout ne branle-il pas vostre branle ?
 » y a-il chose qui ne vieillisse quant &

[00] Considérez que tous les siècles passent, bien
 qu'éternels en durée, ne nous ont rien été. *Id. ibid.*
vs. 985 , 986.

[pp] *Tous après vous ira de la vie au trépas. Lucret.*
l. III. vs. 981.

154 ESSAIS DE MONTAIGNE,

» vous ? Mille hommes , mille animaux
 » & mille autres creatures meurent en
 » ce mesme instant que vous mourez.

[qq] *Nam nox nulla diem , neque noctem
 aurora sequuta est ,*

*Qua non audierit mistos vagitibus agris
 Ploratus , mortis comites & funeris atri.*

» A quoy faire y reculez-vous , si vous
 » ne pouvez tirer arriere ? Vous en avez
 » assez veu qui se sont bien trouvés de
 » mourir , (40) eschevant par là des
 » grandes miseres. Mais quelqu'un qui
 » s'en soit mal trouvé , en avez-vous
 » veu ? Si est-ce grande simplessé , de
 » condamner chose que vous n'avez
 » esprévue ny par vous ny par autre.
 » Pourquoi te plains-tu de moy & de
 » la destinée ? Te faisons-nous tort ? Est-
 » ce à toy de nous gouverner , ou à nous
 » roy ? Encore que ton aage ne soit pas
 » achevé , ta vie l'est. Un petit homme
 » est homme entier comme un grand.
 » Ny les hommes ny leurs vies ne se me-
 » surent à l'aune.

[qq] .Car il ne s'est passé ni jour ni nuit qu'avec
 des cris d'Enfans naissans on n'ait entendu des re-
 grets & des pleurs inseparables du funeste appareil
 de la mort. *Lucret. L. II. vs. 579 , 580.*

(40) *Évitant.* — *Eschever* , c'est dit Nicot , évi-
 ter , caverer , virare.

» Chiron refusa l'immortalité, infor- *L'immorta-*
 » mé des conditions d'icelle, par le Dieu *lité refusée*
 » mesme du temps, & de la durée, Sa- *par Chiron,*
 » turne son pere. Imaginez de vray, *& pourquoi.*
 » combien seroit une vie (41) perdura-
 » ble, moins supportable à l'homme,
 » & plus penible, que n'est la vie que
 » je luy ay donnée. Si vous n'aviez la
 » mort, vous me maudiriez sans cesse
 » de vous en avoir privé. J'y ay à escient
 » meslé quelque peu d'amertume, pour
 » vous empêcher, voyant la commo-
 » dité de son usage, de l'embrasser trop
 » avidement & indiscrettement. Pour
 » vous loger en ceste moderation, ny
 » de fuir la vie, ny de (42) refuïr à la
 » mort, que je demande de vous, j'ay
 » temperé l'une & l'autre entre la dou-
 » ceur & l'aigreur. J'appris à Thales le
 » premier de vos sages, que le vivre &
 » le mourir estoit indifferent : par où, à
 » celui qui luy demanda, pourquoy
 » donc il ne mouroit, il répondit tres
 » sagement, (43) *Pource qu'il est indif-*

(41) *C'est-à-dire, qui dureroit sans fin. Perdurable, perpetuus, æternus. Nicor.*

(42) *Ou comme on a mis dans les dernières Editions, de fuir la mort. Les dangiers, dit Panurge, se refuyent de moy, quelque part que je soye, sept lieues à la ronde. Rabelais, L. III. c. 45.*

(43) *Ὅτι, ἐφ' ὃν, ἡδὲν διαφέρει. Diogene Laërt. in Vita Thaleris Lib. I. segm. 39.*

»ferent. L'eau, la terre, l'air & le feu,
 »& autres membres de ce mien basti-
 »ment, ne sont non plus instruments
 »de ta vie, qu'instruments de ta mort.
 »Pourquoy crains-tu (44) ton dernier
 »jour? Il ne confere non plus à ta mort
 »que chascun des autres. Le dernier
 »pas ne faict pas la lassitude: il la de-
 »clare. Tous les jours vont à la mort:
 »le dernier y arrive. »Voila les bons
 »advertissemens de nostre mere Nature.

*Pourquoi la
 Mort nous
 paroît auve
 à la Guerre
 que dans nos
 plaisirs.*

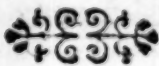
Or j'ay pensé souvent d'où venoit
 cela, qu'aux Guerres le visage de la
 mort, soit que nous la voyons en nous
 ou en autrui, nous semble sans com-
 paraison moins effroyable qu'en nos
 maisons: autrement ce seroit une ar-
 mée de medecins & de pleurars: &
 elle estant tousjours une, qu'il y ait
 toutesfois beaucoup plus d'assurance
 parmy les gens de village & de basse
 condition qu'és autres. Je croy à la ve-
 rité que ce sont ces mines & appareils
 effroyables, dequoy nous l'entourons,
 qui nous font plus de peur qu'elle: une
 toute nouvelle forme de vivre: les cris

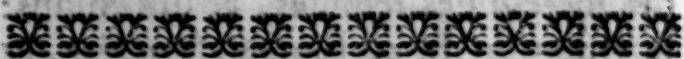
(44) Erramus qui ultimum timemus diem: cum
 tantundem in mortem singuli conferant. Non ille
 gradus lassitudinem facit in quo deficimus, sed ille
 proficetur. Ad mortem dies extremus pervenit, ac-
 cedit omnis. *Seneg. Epist. 120.*

des meres, des femmes, & des enfans : la vifitation de perfonnes eftonnées, & tranfies : l'affiftance d'un nombre de valets paffes & éplorés : une chambre fans jour : des cierges allumez : noftre chevet affiegé de medecins & de prefcheurs : fomme, tout horreur & tout effroy autour de nous. Nous voyla desja enfevelis & enterrez. Les enfans ont peur de leurs amis mefmes (45) quand ils les voyent masquez : auffi avous-nous. Il faut oster le masque auffi bien des chofes, que des perfonnes. Oſté qu'il fera, nous ne trouverons au defſous, que cette mefme mort, (46) qu'un valet ou ſimple chambriere paſſerent dernièrement fans peur. Heureuſe la mort qui oſte le loisir aux apprests de tel équipage !

(45) Quod vides accidere pueris, hoc nobis quoque majusculis pueris evenit. Illi quos amant, quibus affueverunt, cum quibus ludunt, ſi perſonatos vident, expaveſcunt. Non hominibus tantum, ſed & rebus perſona demenda eſt. *Senec. Epist. 24.*

(46) Mors eſt, quam nuper ſervus meus, quam ancilla contempſit. *Id. ibid.*





CHAPITRE XX.

De la force de l'imagination.

*Des Effets
que produit
l'Imagina-
tion.*

Fortis [a] *imaginatio generat casum*,
disent les clerics.

Je suis de ceux qui sentent tres-grand effort de l'imagination. Chacun en est heurté, mais aucuns en sont renversez. Son impression me perce; & mon art est de luy eschapper, par faute de force à luy resister. Je vivrois de la seule assistance de personnes saines & gayes. La veuë des angoisses d'autrui m'angoisse materiellement; & a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers. Un toussueur continuel irrite mon poulmon & mon gosier. Je visite plus mal volontiers les malades, ausquels le devoir m'interesse, que ceux ausquels je m'attens moins, & que je considere moins. Je saisis le mal, que j'estudie, & le couche en moy. Je ne trouve pas estrange (1) qu'elle donne & les fievres, & la mort, à ceux qui la laissent

[a] *Une imagination forte produit des accidens extraordinaires*, disent les Savans de profession.

(1) *Que l'imagination donne*, &c.

faire, & qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps. Il me souvient que me rencontrant un jour à Thoulouse chez un riche vieillard pulmonique, & traitant avec luy des moyens de sa guérison, il luy dist, que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compagnie: & que fichant ses yeux sur la frescheur de mon visage, & sa pensée sur cette allegresse & vigueur, qui regorgeoit de mon adolescence; & remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy j'estois lors, son habitude s'en pourroit amender: Mais il oublioit à dire, que la mienne s'en pourroit empirer aussi. *Gallus Vibius* banda si bien son ame, (2) à comprendre l'essence & les mouvemens de la folie,

(2) *Senèque* le Rheteur, de qui *Montagne* doit avoir pris ce Fait, ne dit point, que *Gallus Vibius* perdit la raison en tâchant de comprendre l'essence de la Folie, mais en s'appliquant avec trop de contention d'Esprit à en imiter les mouvemens. Comme ce *Gallus* étoit Rhétoricien de profession, il s'imagina que les emportemens de la Folie representez vivement par le discours, charmeroient l'Esprit de ses Auditeurs: & par le soin qu'il prit de bien contrefaire le fou, il le devint effectivement. C'est le seul homme, que je sache, dit *Senèque*, à qui il soit arrivé de devenir fou, non par accident, mais par un acte de jugement: *Huic accidisse uni scio ut in insaniam non casu incideret, sed judicio perveniret.* *Controuv. IX. L. 2.*

qu'il emporta son jugement hors de son siege, si qu'onques puis il ne l'y peut remettre : & se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sagesse. Il y en a qui, de frayeur anticipent la main du bourreau ; & celuy qu'on debandoit pour luy lire sa grace, se trouua roide mort sur l'eschaffaut du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous pallissons, & rougissons aux secousses de nos imaginations ; & renversez dans la plume sentons nostre corps agité à leur branle, quelquefois jusques à en expirer. Et la jeunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois toute endormie, (3) qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

[b] *Ut quasi transactis sapè omnibus rebus
profundant*

*Fluminis ingentes fluctus, vestémque cruen-
tent.*

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croistre la nuit des cornes à tel, qui ne les avoit pas en se couchant : toutesfois l'évenement de Cippus Roy d'Italie est memorable, lequel pour

(3) C'est ce que Lucrèce dit un peu trop ouvertement dans les deux Vers suivans.

[b] *Lucréc. L. IV. vs. 1029, 1030.*

avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux, & avoir eu en songe toute la nuit des cornes en la teste, (4) les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Crœsus (5) la voix, que nature luy avoit refusée. Et Antiochus (6) prit la fièvre, par la beauté de Stratonice trop vivement empreinte en son ame. Pline dit avoir veu Lucius Cossicius, de femme (7) changé en homme le jour de ses nopces. Pontanus & d'autres racontent pareilles metamorphoses advenuës en Italie ces sie-

(4) Pline met ce conte dans le même rang que celui qu'on fait d'Actéon. *Actæonem*, dit-il, & *Cipum etiam in Latinâ Historiâ, fabulosos reor. Natur. Hist. L. XI. c. 38.* Au reste je ne sai où Montagne a trouvé que ce Cipus étoit Roi d'Italie. Valere Maxime lui donne la qualité de Préteur, & dit qu'étrant sorti de Rome en habit de Général, *paludatus*, & l'accident, dont parle ici Montagne, lui étant arrivé, les Devins déclarerent que Cipus seroit Roi, s'il retournoit à Rome. Sur quoi il se condamna volontairement lui-même à un exil perpétuel. *Gennacio Cipo Prætori paludato Porram egredienti, novi & inauditi generis prodigium incidit: namque in capite ejus subito veluti cornua emerferunt: responsumque est, Regem eum fore, si in Urbem revertisset. Quod ne accideret, voluntarium sibimet ac perpetuum indixit auxilium.* Valer. Max. L. V. c. 6.

(5) Herodot. L. I. p. 39.

(6) Voyez le Traité, De la Déesse de Syrie, dans Lucien.

(7) *Natural. Hist. L. VII. c. 4.* Ipse in Africâ vid mutatum in marem nuptiarum die, L. Cossicium.

cles passez : Et par vehement desir de luy & de sa mere ,

[c] *Vota puer solvit , qua fœmina voverat Iphis.*

Passant à Vitry le François je peus voir un homme que l'Evesque de Soissons avoit nommé *Germain* en confirmation, lequel tous les habitans de là ont cogneu , & veu fille , jusques à l'aage de ving-deux ans , nommée *Marie*. Il estoit à cette heure-là fort barbu , & vieil , & point marié. Faisant , dit-il , quelque effort en sautant , ses membres virils se produisirent : & est encore en usage entre les filles de là , une chanson , par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçons , comme *Marie Germain*. Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre frequent : car si l'imagination peut en telles choses , elle est si continuellement & si vigoureusement attachée à ce subject, que pour n'avoir si souvent à rechoir en mesme pensée & aspreté de desir , elle a meilleur compte (8) d'incorporer , une fois pour toutes , cette virile partie aux filles.

[c] *Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle. Ovid. Metamorph. L. IX. Fab. 12. vs. 129.*

Les uns attribuent à la force de l'ima- *Etranges, ef-*
 gination les cicatrices du Roy Dagobert *fects de l'Ima-*
 & de Saint François. On dit que les *gination.*
 corps s'en enlevent telle fois de leur
 place. Et Celsus recite d'un Prestre,
 qui ravissoit son ame en telle extase,
 que le corps en demeuroit longue espace
 sans respiration & sans sentiment. Saint
 Augustin en nomme (9) un autre, à
 qui il ne falloit que faire ouïr des cris
 lamentables & plaintifs : soudain il
 defailloit, & s'emportoit si vivement
 hors de soy, qu'on avoit beau le tem-
 pester, & hurler, & le pincer, & le
 griller, jusques à ce qu'il fust ressus-
 cité : Lors il disoit avoir ouy des voix,
 mais comme venant de loin : & s'ap-
 percevoit de ses eschaudures & meur-
 trisseures. Et que ce ne fust une obsti-
 nation apostée contre son sentiment,
 cela le monstroït, qu'il n'avoit cepen-
 dant ny poulx ny haleine.

Il est vray-semblable, que le prin- *Ce qui donne*
 cipal credit des visions, des enchante- *surtout cre-*
 mens, & tels effects extraordinaires, *dir aux vi-*
sions, aux en-
chantemens,
&c.

(8) Fausse & extravagante pensée. Je ne suis pas
 surpris qu'elle soit venue dans l'Esprit de Monta-
 gne, car qui ne songe quelquefois en veillant ?
 Mais je m'étonne qu'il ait pu se déterminer à la
 mettre en œuvre.

(9) C'est *Respirurus*, De Civit. Dei, Lib. XIV.
 chap. 24.

viennent de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les âmes du Vulgaire, plus molles. On leur a si fort saisi la créance, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas.

D'où procedent les nouemens d'éguillettes.

Je suis encore en ce doute, que ces plaisantes (10) liaisons dequoy nostre monde se voit si entravé qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont volontiers des impressions de l'aprehension & de la crainte. Car je sçay par experience, que tel de qui je puis respondre, comme de moy-mesme, en qui il ne pouvoit choir soupçon aucun de foiblesse, & aussi peu d'enchantement, ayant ouy faire le conte à un sien compagnon d'une defaillance extraordinaire, en quoy il estoit tombé sur le point qu'il en avoit le moins de besoin, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy vint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il en courut une fortune pareille. Et de là en hors fut subject à y rechoir: ce villain souvenir de son inconvenient le gourmandant & tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie, par une autre

(10) C'est-à-dire, *nouemens d'éguillettes*, comme cela paroît par la suite du discours. Il y a dans l'Edition in 4to de 1588. *ces plaisantes liaisons des mariages.*

resverie. C'est qu'advouant luy-mesme, & preschant avant la main, cette siennne subjection, la contention de son ame se soulageoit, sur ce qu'apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissoit, & luy en poisoit moins. Quand il a euy loy, à son chois (sa pensée desbrouillée & desbandée, son corps se trouvant en son deu) de le faire lors premierement tenter, saisir, & surprendre à la cognoissance d'autrui, il s'est guéri tout net. A qui on a esté une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par juste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises, où nostre ame se trouve outre mesure tendue de desir & de respect; & notamment où les commoditez se rencontrent improuveues & pressantes. On n'a pas moyen de se ravoïr de ce trouble. J'en sçay, à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur, & qui par l'aage, se trouve moins impuissant, de ce qu'il est moins puissant: Et tel autre, à qui il a servi aussi qu'un amy (11) l'ayt asseu-

(11) Dans l'Edition in 4to de 1588. où Montagne n'avoit pas trouvé à propos d'insérer l'Histoire de son Ami qu'il guérit par cette contre-batterie, il s'étoit contenté de dire, *Et à celui qui sera en*

ré d'estre fourni d'une contrebatterie d'enchantemens certains, à le préserver. Il vaut mieux, que je die comment ce fut.

*Plaisant
moyen de
guérir un mal
d'imagina-
tion.*

Un Comte de tresbon lieu, de qui j'estoit fort privé, se mariant avec une belle Dame, qui avoit esté pour suivie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis; & nommément une vieille Dame sa parente, qui presidoit à ces nopces, & les faisoit chez elle, craintive de ces sorcelleries: ce qu'elle me fit entendre. Je la priay s'en reposer sur moy. J'avois de fortune en mes coffres, certaine petite piece d'or platte, où estoient gravées quelques figures celestes, contre le coup du Soleil, & pour oster la douleur de teste, la logeant à point, sur la cousture du test: & pour l'y tenir, elle estoit cousuë à un ruban propre à rattacher sous le menton: Resverie germaine à celle dequoy nous parlons. *Jacques Peletier*, vivant chez moy, m'avoit faict ce present singulier. J'advisay d'en tirer quelque usage, & dis au Comte, qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y

allarme des liaisons; qu'on lui persuade hors de là, qu'on lui fournira des contr'enchantemens d'un effect merveilleux & certain.

ayant là des hommes pour luy en vou-
 loit prester une ; mais que hardiment
 il s'allast coucher : Que je luy ferois
 un tour d'amy : & n'espargnerois à son
 besoin , un miracle , qui estoit en ma
 puissance : pourveu que sur son honneur,
 il me promist de le tenir tres-fidelement
 secret. Seulement , comme sur la nuit
 on iroit luy porter le resveillon , s'il luy
 estoit mal allé , il me fist un tel signe.
 Il avoit eu l'ame & les oreilles si battuës,
 qu'il se trouva lié du trouble de son
 imagination : & me fit son signe à l'heure
 susditte. Je luy dis lors à l'oreille , qu'il
 se levast , sous couleur de nous chasser ,
 & prinst en se jouant la robe de nuit ,
 que j'avois sur moy (nous estions de
 taille fort voisine) & s'en vestist , tant
 qu'il auroit executé mon ordonnance ,
 qui fut , Quand nous serions sortis ,
 qu'il se retirast à (12) tomber de l'eau :
 dist trois fois telles parolles : & fist tels
 mouvements. Qu'à chascune de ces trois
 fois , il ceignist le ruban , que je luy met-
 tois en main , & couchast bien soigneu-
 sement la medaille qui y estoit attachée ,
 sur ses roignons : la figure en telle pos-
 ture : Cela faict , ayant à la derniere
 fois bien estreint ce ruban , pour qu'il

(12) Sur Gasconisme pour dire faire de l'eau.

ne se peust ny desnouër, n'y mouvoir de sa place, qu'en route assurance il s'en retournaist à son prix faict : & n'oubliaist de rejeter ma robbe sur son liect, en maniere qu'elle les (13) abriast tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effect : nostre pensée ne se pouvant desmeler, que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science. Leur inanité leur donne poids & reverence. Somme, il fut certain, que mes caracteres se trouverent plus Veneriens que Solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce fut un humeur prompt & curieuse, qui me convia à tel effect, esloigné de ma nature. Je suis ennemy des actions subtiles & feintes : & hay la finesse, en mes mains, non seulement recreative, mais aussi profitable. Si l'action n'est vicieuse, la routte l'est. Amasis Roy d'Egypte, espousa Laodice tres belle fille Grecque : & luy, qui se mon-

(13) Couvrit. — *Abri* est encore en usage. Pourquoi perdre *abrier* qui en vient naturellement, & dont le son est très-agréable? — Cotgrave l'a mis dans son Dictionnaire : & selon Menage *abrier* est un vieux mot qui signifie *couvrir*. — *Abrier* n'est pas encore tout-a-fait proscrit. Dans le langage des Jardiniers *abrier une plante*, c'est la mettre à couvert du mauvais temps. Je ne croi pas que cette expression, placée à propos dans des Vers, choquer l'oreille de nos plus délicats Puristes.

troit gentil compagnon par tout ailleurs, se trouva court (14) à jouir d'elle : & menaça de la tuer , estimant que ce fust quelque forcieri. Comme és choses qui consistent en fantasie, elle le rejetta à la devotion : Et ayant faict ses vœus & promesses à Venus, il se trouva divinement remis, dés la premiere nuit, d'apres ses oblations & sacrifices. (15) Or elles ont tort de nous recueillir de ces contenance mineuses, querelleuses & fuyardes, qui nous esteignent en nous allumant. La (16) bru de Pytha-

(14) *Herodot. L. II. p. 180. où l'on voit que ce ne fut pas Amasis, mais Laodice, ou Ladice qui s'avisâ de faire à Venus un vœu dont elle s'aquitta très-fidèlement : car, dit Herodote, Ladice lui érigea une Statue comme elle l'avoit promis : & cette Statue subsistoit encore de mon temps, Η δὲ Λαδίκη ἀπέδωκε τὴν εὐχὴν τῇ Θεῷ. ποιησαμένη γὰρ ἄγαλμα, ἀπέπεμψε εἰς Κυρήνην, τό ἐτι καὶ ἐς ἐμὲ ἦν σῶον.*

(15) Dans l'Edition in 4to de 1588. Montagne avoit dit ici, *Mais il faut aussi que celles à qui légitimement on le peut demander, ostent ces façons ceremonieuses & affectées de rigueur & de refus, & qu'elles se contraignent un peu pour s'accommoder à la nécessité de ce siècle malheureux.*

(16) Montagne a voulu parler de Theano fameuse Pythagoricienne qui étoit la femme, & non la belle-fille de Pythagore. Ἡν δὲ τῷ Πυθαγόρῃ καὶ γυναῖκα, Θεανὴν ὄνομα, La femme de Pythagore s'appelloit Theano. Diogene Laërce dans la Vie de Pythagore, L. VIII. Segm. 42. C'est Menage qui dans son *Histoire des Femmes Philosophes* a relevé cer-

goras, disoit, (17) que la femme qui se couche avec un homme, doit avec sa cotte laisser quant & quant la honte, & la reprendre avec sa cotte. L'ame de l'assaillant troublée de plusieurs diverses allarmes, se perd aisement : Et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (& elle ne la faict souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardentes & aspres, & aussi qu'en cette premiere cognoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup plus de faillir) ayant mal commencé, il entre en fievre & despit de cet accident, qui luy dure aux occasions suivantes.

*Gens mariez
comment doi-
vent se com-
porter en la
couche nup-
tiale.*

Les Mariez, le temps estant tout leur, ne doivent ny presser ny taster leur entreprise, s'il ne sont prests. Et vault mieux faillir indecemment, à estreiner la couche nuptiale, pleine d'agitation & de fievre, attendant une & une autre commodité plus privée & moins alarmée, que de tomber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné & desesperé du premier refus. Avant la possession prise, le patient se doit à

te petite méprise de Montagne. *Diog. Laërt.* Tom. II. p. 500. col. 2.

(17 *Diog. Laërt.* dans la vie de Pythagore, Liv. VIII. Segm. 43.

faillies & divers temps, legerement es-
sayer & offrir, sans se piquer & opi-
niastrer, à se convaincre definitivement
soy-mesme. Ceux qui sçavent leurs mem-
bres de nature dociles, qu'ils se soignent
seulement de contrepipper leur fantasie.

On a raison de remarquer l'indocile
liberté de ce membre, s'ingerant si im-
portunément lors que nous en avons
le plus affaire : & contestant de l'au-
thorité, si imperieusement, avec nostre
volonté, refusant avec tant de fierté &
d'obstination nos sollicitations & men-
tales & manuelles. Si toutesfois en ce
qu'on gourmande sa rebellion, & qu'on
en tire preuve de sa condamnation, il
m'avoit payé pour plaider sa cause, à
l'aventure mettrois-je en soupçon nos
autres membres ses compagnons, de
luy estre allé dresser par belle envie de
l'importance & douceur de son usage,
cette querelle apostée, & avoir par com-
plot, armé le monde à l'encontre de
luy, le chargeant malignement seul de
leur faute commune. Car je vous donne
à penser, s'il y a une seule des parties
de nostre corps, qui ne refuse à nostre
volonté souvent son operation, & qui
souvent ne s'exerce contre nostre vo-
lonté. Elles ont chacune des passions

*Si un des
Membres de
l'Homme est
indocile, plu-
sieurs autres
ne le sont pas
moins.*

propres , qui les esveillent & endorment, sans nostre congé. A quant de fois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage, les pensées que nous tenions secretes, & nous trahissent aux assistants ? Cette mesme cause qui anime ce membre, anime aussi sans nostre sceu, le cœur, le poulmon, & le poul : la veue d'un object agreable respendant imperceptiblement en nous la flamme d'une emotion fievreuse. N'y a-il que ces muscles & ces veines, qui s'elevant & se couchent, sans l'adveu non seulement de nostre volonté, mais aussi de nostre pensée ? Nous ne commandons pas à nos cheveux de se herisser, & à nostre peau de fremir de desir ou de crainte. La main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas. La langue se transite, & la voix se fige (18) à son heure. Lors mesme que n'ayans de quoy frire, nous le luy deffendrions volontiers, l'appetit de manger & de boire ne laisse pas d'émouvoir les parties, qui luy sont subjettes, ny plus ny moins que cet autre appetit : & nous abandonne de mesme, hors de propos, quand bon luy semble. Les outils qui servent à descharger le ventre, ont leurs

■ (18) En un certain temps malgré nostre volonté.

propres dilatations & compressions, outre & contre nostre advis, comme ceux-cy destinées à descharger les roignons. Et ce que pour autorizer la puissance de nostre volonté, Sainct Augustin allegue avoir veu quelqu'un, (19) qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit : & que Vives encherit d'un autre exemple de son temps, de pets organizez, suivans le ton des voix qu'on leur prononçoit, ne suppose non plus pure l'obeissance de ce membre. Car en est-il ordinairement de plus indiscret & tumultuaire ? Joint que j'en cognoy un si turbulent & revesche, qu'il y a quarante ans, qu'il tient son maistre à peter d'une haleine & d'une obligation constante & irremittente, & le meine ainsi à la mort. Et pleust à Dieu, que je ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre par le refus d'un seul pet, nous meine jusques aux portes d'une mort tres angoissee : & que (20) l'Em-

(19) Nonnulli ab imo sine pudore ullo ita numerosos pro arbitrio sonitus edunt, ut ex illâ etiam parte cantare videantur. *August. de Civitate Dei, L. XIV. c. 24.* Sur quoi voici ce que Vives ajoûte en forme de Commentaire : — *Talis fuit memoria nostra Germanus quidam in Comitatu Maximiliani Caesaris & Philippi ejus filii ; nec ullum erat carmen, quod non ille crepibus pudicis redderet.*

(20) Claude, cinquième Empereur Romain. Mais

pereur qui nous donna liberté de peter par tout, nous en eust donné le pouvoir : Mais nostre volonté , pour les droits de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraysemblablement la pouvons-nous marquer de rebellion & sedition ; par son desfreiglement & desobeissance ? Veut-elle tousjours ce que nous voudrions (21) qu'elle voulüst ? Ne veut-elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir ; & à nostre evident dommage ? se laisse-elle non plus mener aux conclusions de nostre raison ? Enfin, je dirois pour monsieur ma Partie, que plaise à considerer qu'en ce fait sa cause estant inseparablement conjointe (22) à un confort, & indistinctement, on ne s'adresse pourtant qu'à luy, & par les arguments & charges qui ne peuvent appartenir à sondit confort. Car l'effect d'iceluy est bien de convier inopportunement par fois, mais refuser, jamais : & de convier encore tacitement & quietement. Partant se void l'animosité & illegalité

Suetone rapporte seulement qu'on disoit que l'Empereur Claude avoit eu dessein d'autoriser cette liberté par un Edit : *Dicitur etiam meditarus Editum quo veniam daret statum crepitumque ventris in convivio emittendi.* In vitâ Claudii c. 32.

(21) Qu'elle voulût.

(22) A un compagnon.

manifeste des accusateurs. Quoy qu'il en soit, protestant, que les Advocats & Juges ont beau quereller & sentencier, Nature tirera cependant son train : Qui n'auroit faict que raison, quand elle auroit doüé ce membre de quelque particulier privilege : Autheur du seul ouvrage immortel, des mortels : Ouvrage divin selon Socrates : & Amour, desir d'immortalité, & Démon immortel luy même.

Tel à l'aventure par cet effect de l'imagination, laisse icy les escrouëlles, que son compagnon reporte en Espagne. Voyla pourquoy en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame preparée. Pourquoi pratiquent les Medecins avant main, la creance de leur patient, avec tant de fausses promesses de sa guerison : si ce n'est afin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur apôsême ? Ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escrit, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veuë de la medecine faisoit l'operation : Et tout ce caprice m'est tombé presentement en main, sur le conte que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon pere, homme simple & Souysse, nation peu vaine &

*Confiance au
Medecin,
contribuë à
guérir le Ma-
lade.*

menfongiere; d'avoir cogneu long temps un marchand à Toulouse maladiſ & ſubject à la pierre, qui avoit ſouvent beſoin de clyſteres, & ſe les faiſoit diverſement ordonner aux Medecins, ſelon l'occurrence de ſon mal : apportez qu'ils eſtoient, il n'y avoit rien obmis des formes accouſtumées : ſouvent il taſtoit s'ils eſtoient trop chauds : le voyla couché, renverſé, & toutes les approches faiſtes, fauf qu'il ne s'y faiſoit aucune injection. L'apotiquaire retiré apres cette ceremonie, le patient accommodé, comme s'il avoit veritablement pris le clyſtere, il en ſentoit pareil eſſect à ceux qui les prennent. Et ſi le Medecin n'en trouvoit l'operation ſuffiſante, il luy en redonnoit deux ou trois autres, de meſme forme. Mon teſmoin jure, que pour eſpagner la deſpence (car il les payoit, comme s'il les euſt receus) la femme de ce malade ayant quelqueſois eſſayé d'y faire ſeulement mettre de l'eau tiede, l'eſſect en deſcouvrit la fourbe; & pour avoir trouvé ceux-là inutiles, qu'il (23) faultit revenir à la premiere façon.

Maladie cauſee par un pur eſſet d'imagination.

Une femme penſant avoir avalé une eſpingle avec ſon pain, crioit & ſe tour-

mentoît comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestée : mais parce qu'il n'y avoit ny enfleure ny alteration par le dehors, un habil'homme ayant jugé que ce n'estoit que fantasie & opinion, prise de quelque morceau de pain qui l'avoit picquée en passant, la fit vomir, & jetta à la desrobée dans ce qu'elle rendit, une espingle tortue. Cette femme cuidant l'avoir rendue, se sentit soudain deschargée de sa douleur. Je sçay qu'un Gentil-homme ayant traicté chez luy une bonne compagnie, se vanta trois ou quatre jours apres par maniere de jeu (car il n'en estoit rien) de leur avoir faict manger un chat en pasté : dequoy une damoiselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tombée en un grand dévoyement d'estomac & fièvre, il fut impossible de la sauver.

Les bestes mesme se voyent comme nous, subjectes à la force de l'imagination : tesmoins les chiens, qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres : nous les voyons aussi japper & tremousser en songe, hannir les chevaux & se debattre : Mais tout cecy se peut rapporter à l'estroite cou-

*Les Bêtes
sont sujettes
à la force de
l'imagina-
tion.*

178 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ture de l'esprit & du corps s'entrecom-
muniquants leurs fortunes.

*Imagina-
tion : ses ef-
fets sur le
corps d'au-
trui.*

C'est autre chose, que l'imagination
agisse quelquefois, non contre son corps
seulement, mais contre le corps d'au-
truy. Et tout ainsi qu'un corps rejette
son mal à son voisin, comme il se voit
en la peste, en la verolle, & au mal
des yeux, qui se chargent de l'un à
l'autre :

[d] *Dum spectant oculis laesos, la duntur & ipsi :
Multaque corporibus transitione nocent :*

Pareillement l'imagination esbranlée
avecques vehemence, eslance des traits,
qui puissent offenser l'object estrangier.
L'Ancienneté a tenu de certaines fem-
mes en Scythie, qu'animées & courrouf-
fées contre quelqu'un, elles le tuoient
du seul regard. Les tortues, & les au-
truches couvent leurs œufs de la seule
veuë, signe qu'ils y ont quelque vertu
ejaculatrice. Et quant aux forciers, on
les dit avoir des yeux offensifs & nui-
fans.

[e] *Nescio quis teneros oculus mihi fascinas
agnos.*

[d] Des yeux sont incommodez en regardant
des yeux malades; & bien des choses nuisibles pas-
sent imperceptiblement d'un Corps dans un autre.

Ce sont pour moy mauvais respondans que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience, les femmes envoyer aux corps des enfans, qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantasies : tefmoins celle qui engendra le More. Et il fut presenté à Charles Roy de Boheme & Empereur, une fille d'aupres de Pise toute velue & herissée, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceüe, à cause d'une image de Saint Jean Baptiste pendue en son liect.

Imaginations de femmes grosses.

Des animaux il en est de mesmes : tefmoin les brebis de Jacob, & les perdrix & lievres, que la neige blanchit aux montaignes. On vit dernièrement chez moy un chat guesant un oyseau au hault d'un arbre, & s'estans ficher la veuë ferme l'un contre l'autre, quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé choir comme mort entre les pates du chat, ou enyvreté par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui ayment la volerie ont ouy faire le conte du fauconnier, qui arrestant obstinément sa veuë contre un milan en l'air, gageoit,

Force de l'Imagination dans les Animaux.

Ovid. De Remedio Amor. L. II. vs. 320.

[e] *Je ne sai quel faux ail mes Agneaux ensorcelle.*
Virg. Ecl. III. vs. 103.

180 ESSAIS DE MONTAIGNE,
de la seule force de sa veuë le ramener
contrebas : & le faisoit , à ce qu'on dit.
Car les Histoires que j'emprunte , je les
renvoye sur la conscience de ceux de
qui je les prens. Les discours sont à
moy , & se tiennent par la preuve de la
raison , non de l'experience ; chacun y
peut joindre ses exemples : & qui n'en
a point , qu'il ne laisse pas de croire
qu'il en est assez , veu le nombre & va-
riété des accidens. Si je ne (24) com-
me bien , qu'un autre comme pour moy.
Aussi en l'estude que je traite , de nos
mœurs & mouvements , les temoigna-
ges fabuleux , pourvu qu'ils soient possi-
bles , y servent comme les vrais. Advenu
ou non advenu , à Rome ou à Paris , à
Jean ou à Pierre , c'est tousjours un tour
de l'humaine capacité : duquel je suis

(24) J'ai trouvé dans une des dernières Editions
de Montagne. *Si je ne conte bien , qu'un autre conte
pour moy : Mais dans toutes les plus anciennes il y
a , Si je ne comme bien , qu'un autre comme pour moy ,
c'est-à-dire , Si j'employe des exemples qui ne convien-
nent pas exactement au sujet que j'ay en main , qu'un
autre y en substitue de plus convenables.* Le Verbe
Commer n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage ; &
il faudroit le conserver si l'on n'en a point d'autre
à mettre à la place. Nos Peres étoient plus sages que
nous sur cet article. Ils faisoient des mots , quand
ils en avoient besoin pour pouvoir exprimer leurs
pensées d'une maniere vive & courte , & ils ne se
dégoutoient point de ceux dont ils avoient abso-
lument besoin.

utilement advisé par ce recit. Je le voy,
 & en fay mon profit, également en om-
 bre qu'en corps. Et aux diverses leçons,
 qu'ont souvent les histoires, je prens à
 me servir de celle qui est la plus rare &
 memorable. Il y a des Autheurs, desquels
 la fin c'est dire les événements. La mien-
 ne, si j'y sçavois advenir, seroit dire sur
 ce qui peut advenir. Il est justement
 permis aux Escholes, de supposer des
 similitudes, quand ils n'en ont point.
 Je n'en fay pas ainsi pourtant, & sur-
 passe de ce costé-là, en religion super-
 stitieuse, toute foy hîstoriale. Aux exem-
 ples que je tire ceans, de ce que j'ay
 leu, ouï, faict, ou dict, je me suis de-
 fendu d'oser alterer jusques aux plus le-
 geres & inutiles circonstances: ma cons-
 cience ne falsifie pas un jota, mon in-
 science je ne sçay.

Sur ce propos, j'entre par fois en
 pensée, qu'il puisse assez bien convenir
 à un Theologien, à un Philosophe, &
 telles gens d'exquise & exacte conscien-
 ce & prudence, d'escire l'histoire. Com-
 ment peuvent-ils engager leur foy sur
 une foy populaire? comment respondre
 des pensées de personnes incognues; &
 donner pour argent comptant leurs con-
 jectures? Des actions à divers membres,

*S'il convient
 à un Philoso-
 phe, & à un
 Theologien
 d'écire
 l'Histoire.*

qui passent en leur presence, ils refuseroient d'en rendre tesmoignage, assermentez par un Juge. Et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Je tiens moins hazardeux d'escrire les choses passées, que presentes : d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntée.

*Pourquoi
Montaigne
refuse d'écrire
l'Histoire
de son temps.*

Aucuns me convient d'escrire les affaires de mon temps : estimants que je les voy d'une veüe moins blessée de passion, qu'un autre, & de plus pres, pour l'accès que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas, que pour la gloire de Salluste je n'en prendroys pas la peine : ennemy juré d'obligation, d'assiduité, de constance : qu'il n'est rien si contraire à mon stile, qu'une narration estendue. Je me recoupe si souvent, à faute d'haleine. Je n'ay ny composition ny explication, qui vaille. Ignorant au delà d'un enfant, des frases & vocables, qui servent aux choses plus communes. Pourtant ay-je pris à dire ce que je sçay dire : accommodant la matiere à ma force. Si j'en prenois qui me guidaist, ma mesure pourroit faillir à la sienne. (25) Que

(25) *Rapportez ce Que, à ces mots qui sont à douze ou*

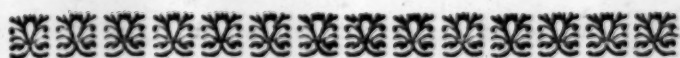
profit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gens. Ce jugement semble estre mal pris ; (2) d'autant qu'il ne se fait aucun profit qu'au dommage d'autrui , & qu'à ce compte il faudroit condamner toute sorte de gain. Le marchand ne faict bien ses affaires, qu'à la debauche de la jeunesse : le laboureur à la cherté des blés : l'architecte à la ruine des maisons : les officiers de la justice aux procez & querelles des hommes : l'honneur mesme & pratique des Ministres de la Religion se tire de nostre mort & de nos vices. Nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien Comique Grec ; ny soldat à la paix de sa ville : ainsi du reste. Et qui pis est , que chacun se sonde au dedans , il trouvera que nos souhaits interieurs pour la plus part naissent & se nourrissent aux despens d'autrui. Ce que considerant , il m'est venu en fantasie , comme Nature ne se dement point en cela de sa generale police : car les Physiciens tiennent , que la naissance, nour-

(2) Cui enim non ex alieno incommodo luerum ? Miles bellum optat. Agricola annona caritas erigit. Eloquens captat pretium ex litium numero. Medicis gravis annus in quaestu est. Institores delicatarum mercium Juventus corrupta locuplerat. Nulla tempestate , nullo igne laedantur Tecta , jacebit opera fabrilis. *Id. ibid.*

rissement, & augmentation de chaque chose, est l'alteration & corruption d'une autre :

[a] *Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,*

Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè.



CHAPITRE XXII.

De la Coustume, & de ne changer aisement une loy receüe.

C'Eluy me semble avoir tres-bien connu la force de la coustume, qui premier forgea ce (1) Conte, qu'une femme de village ayant appris de caresser & porter entre ses bras un veau dès l'heure de sa naissance, & continuant tousjours à ce faire, gagna cela par l'accoustumance, que tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit encore. Car c'est à la verité une violente & traistresse

La force de la Coustume.

[a] Dès qu'une chose sort de ses limites par voye de transmutation, ce nouvel état est la mort de ce qu'elle étoit auparavant. *Lucrer. L. II. vs. 752, 753.*

(1) CHAP. XXII. On a fait une espece de Proverbe, que *Perrone* a exprimé ainsi,

——— *Tollere caurum*

Quæ rulerit virulum, illa porest.

Vous le trouverez aussi parmi les Adages d'*Erasme*. *Chil. I. Cent. 2. Adag. 51.*

maistresse d'eschole, que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à la desrobée, le pied de son autorité : mais par ce doux & humble commencement, l'ayant rassis & planté avec l'ayde du temps, elle nous descouvre tantost un furieux & tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hausser seulement les yeux. Nous luy voyons forcer tous les coups les reigles de Nature : [a] *Usus efficacissimus rerum omnium magister*. J'en croy l'Antre de Platon en sa Republique, & les Medecins, qui quittent si souvent à son autorité les raisons de leur art : & ce Roy qui par son moyen rangea son estomac à se nourrir de poison : & la fille qu'Albert recite s'estre accoustumée à vivre d'araignées : & en ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands Peuples, & en forts divers climats, qui en vivoient, en faisoient provision, & les appastoient, comme aussi des sauterelles, fourmis, lezards, chauvesouris ; & fut un crapaut vendu six escus en une nécessité de vivres : ils les cuisent & apprestent à diverses sauces. Il en fut trouvé d'autres auxquels nos chairs & nos

[a] L'usage est l'instructeur le plus efficace de toutes choses. *Plin. Nat. Hist. L. XXVI. c. 2.*

viandes estoient mortelles & venimeuses. [b] *Consuetudinis magna vis est. Pernoctant venatores in nive : in montibus uri se patiuntur : Pugiles, castibus contusi, ne ingemiscunt quidem.* Ces exemples estrangers ne sont pas estranges, si nous considerons ce que (2) nous essayons ordinairement ; combien l'accoustumance hebe'te nos sens. Il ne nous faut pas aller chercher ce qu'on dit des voisins des cataractes du Nil : & ce que les Philosophes estiment de la musique celeste ; que les corps de ces cercles, estants solides, polis, & venants à se léscher & frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux couppures & (3) muances de laquelle se mirent les contours & changements (4) des caroles

[b] La force de la Coûtume est grande. C'est elle qui est cause que les Chasseurs passent des nuits entieres dans la Neige ; que de jour ils se laissent brûler de chaleur sur les Montagnes, & que les Athletes meurtris à coups de gantelets, ne poussent pas le moindre gémissement. *Cic. Tusc. Quæst. L. II. c. 17.*

(2) Nous éprouvons. Montagne employe souvent le mot d'essayer dans ce sens-là. Comme essayent les voisins des clochiers, dit-il dans cette même page : c'est-à-dire comme éprouvent les voisins des Cloches.

(3) Muance, changement. Borel dans son *Trésor de Recherches* ——— *auloises & Françoises.*

(4) C'est à-dire, de la danse, des révolutions des Astres. *Carole*, vieux mot qui signifie *danse*. Voyez Borel, & le Dictionnaire Etymologique de Menage.

des astres : mais qu'universellement les ouïes des creatures de ça bas, endormies, comme celles des Ægyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent apercevoir, pour grand qu'il soit. Les mareschaux, meulniers, armuriers, ne sçauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perçoit comme nous. Mon (s) collet de fleurs sert à mon nez : mais apres que je m'en suis vestu trois jours de suite, il ne sert qu'aux nez assistants. Cecy est plus estrange, que, nonobstant les longs intervalles & intermissions, l'accoustumance puisse joindre & establir l'effect de son impression sur nos sens : comme essayent les voyfins des clochiers. Je loge chez moy en une tour, où à la diane & à la retraitte une fort grosse cloche sonne tous les jours l'Avé Maria. Ce tintamarre estonne ma tour mesme : & aux premiers jours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoise de maniere que je l'oy sans offense, & souvent sans m'en esveiller.

*Les vices
prennent pie
dès la plus
tendre en-*

Platon tanfa un enfant, qui jouoit aux noix. Il luy respondit : Tu me tanfes de peu de chose. *L'accoustumance*,

(s) C'est apparemment ce qu'on nomme plus proprement aujourd'hui *Collet de senneur*, espece de pourpoint de peau parfumée, à petites basques, & sans manches, comme l'ont décrit Messieurs de l'Academie dans leur Dictionnaire.

(6) repliqua Platon, *n'est pas chose de fance, & de-
pen.* Je trouve que nos plus grands vi-
ces prennent leur ply dès nostre plus ten-
dre enfance, & que nostre principal
gouvernement est entre les mains des
nourrices. C'est passetemps aux meres
de voir un enfant tordre le col à un
poulet, & s'esbattre à blesser un chien
& un chat. Et tel pere est si sot, de pren-
dre à bon augure d'une ame martiale,
quand il voit son fils gourmer injurieu-
sement un païsant, ou un laquay, qui
ne se defend point: & à gentillesse,
quand il le void affiner son compagnon
par quelque malicieuse desloyauté, &
tromperie. Ce sont pourtant les vrayes
semences & racines de la cruauté, de la
tyrannie, de la trahison. Elles se ger-
ment là, & s'eslevent apres gaillarde-
ment, & profitent à force entre les
mains de la coustume. Et est une tres-
dangereuse institution, d'excuser ces vil-

(6) Diog. Laërt. dans la Vie de Platon, Liv. III.
Segm. 38. Ἀλλὰ τὸ γε εἶπε, ὃ μικρόν.
Mais Diogene Laërce ne dit pas que la personne
que Platon tanfa fût un Enfant, & qu'il jouât aux
noix. Il dit qu'il jouoit aux dez, ce qui rend la
réponse de Platon bien plus importante. Ὁ γοῦν
Πλάτων λέγεται, δευτάρηνος τινα κυβέον-
τα, αἰτιάσασθαι; On dit que Platon voyant quel-
qu'un qui jouoit aux dez, l'en reprit.

laines inclinations, par la foiblesse de l'aage, & legereté du subject. Premièrement c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure & plus naïfve, qu'elle est plus gresle & plus neufve. Secondement, la laideur de la piperie ne depend pas de la difference des escus aux espingles : elle depend de soy. Je trouve bien plus juste de conclure ainsi : Pourquoy ne tromperoit-il aux escus, puisqu'il trompe aux espingles ? que, comme ils font : Ce n'est qu'aux espingles : il n'auroit garde de le faire aux escus. Il faut apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture, & leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuient non en leur action seulement, mais sur tout en leur cœur : que la pensée mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent. Je sçay bien, que pour m'estre duiet en ma puerilité, de marcher tousjours mon grand & plain chemin, & avoir eu à contrecœur de mesler ny tricoterie ny finesse à mes jeux enfantins, (comme de vray il faut noter, que les jeux des enfants ne sont pas jeux : & les faut juger en eux, comme leurs plus serieuses actions) il n'est passetemps si leger, où je n'apporte, (7) du de-

dans, & d'une propension naturelle & sans estude, une extreme contradiction à tromper. Je manie les cartes pour les doubles, & tiens compte, comme pour les doubles doublons, lorsque le gagner & perdre, contre ma femme & ma fille, m'est indifferent, comme lorsqu'il va de bon. En tout & par tout, il y a assés de mes yeux à me tenir en office : il n'y en a point, qui me veillent de si pres, ny que je respecte plus.

Je viens de voir chez moy un petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds, au service que luy devoient les mains, qu'ils en ont à la verité à demy oublié leur office naturel. Au demourant il les nomme ses mains, il trenche, il charge un pistolet & le lasche, il enfille son aiguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il jouë aux cartes & aux dez, & les remue avec autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'autre : l'argent que je luy ay donné, il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main.

Pieds façonnés au service des mains.

J'en vis un autre estant enfant, qui manioit un'espée à deux mains, & un'hal-

Un homme sans mains, qui manioit les armes du pli du col.

(7) Du fond du cœur & d'une inclination naturelle.

les jettoit en l'air & les reprenoit, lan-
çoit une dague, & faisoit craqueter un
fouët aussi bien que charretier de Fran-
ce. Mais on descouvre bien mieux (8)
ses effets aux estranges impressions,
qu'elle faict en nos ames, où elle ne
trouve pas tant de resistance. Que ne
peut-elle en nos jugemens & en nos
creances? y a-t-il opinion si bizarre (je
laisse à part la grossiere imposture des
religions, dequoy tant de grandes na-
tions, & tant de suffisants personnages
se sont veus enyvrez: Car cette partie
estant hors de nos raisons humaines, il
est plus excusable de s'y perdre, à qui
n'y est extraordinairement esclairé par
faveur divine) mais d'autres opinions y
en a-t-il de si estranges, qu'elle n'aye
planté & estably pour loix és regions
que bon lui a semblé? Et tres-juste cette
ancienne exclamation: [c] *Non pudet
physicum, id est speculatorem venatorém-
que natura, ab animis consuetudine im-
butis quarere testimonium veritatis?*

J'estime

(8) Les effets de la Coûtumes, par les étranges im-
pressions, &c.

[c] Quelle honte à un Physicien, qui doit fouil-
ler dans les secrets de la Nature, d'alleguer pour
des preuves de la Verité ce qui n'est que preven-
tion & que coûtume! *Cic. de Nat. Deor. L. I. c. 30.*
De la Traduction de M. d'Olivet.

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaisie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, & par conséquent que nostre raison n'estaye & ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celuy qu'on saluë, & ne regarde l'on jamais celuy qu'on veut honorer. Il en est où quand le Roy crache, la plus favorie des dames de sa Cour tend la main : & en autre nation les plus apparens qui sont autour de luy, se baissent à terre, pour amasser en du linge son ordure. Desrobons icy la place d'un conte. Un Gentil-homme François se mouchoit tousjours de sa main (chose tres-ennemie de nostre usage) defendant là-dessus son faict : & estoit fameux en bonnes rencontres : Il me demanda, quel privilege avoit ce sale excrement, que nous allatïons luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir : & puis, qui plus est, à l'empaqueter & serrer soigneusement sur nous : que cela devoit faire plus de mal au cœur, que de le voir verser où que ce fust, comme nous faisons toutes nos autres ordures. Je trouvay, qu'il ne parloit pas du tout sans raison : & m'avoit la coustume osté l'appercevançe de cet-

Couſtumes bizarres de divers Peuples.

te estrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitée d'un autre País. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature. L'assuefaction endort la veuë de nostre jugement. Les Barbares ne nous sont de rien plus merveilleux que nous sommes à eux: ny avec (9) plus d'occasion, comme chascun advoüeroit, si chascun sçavoit, apres s'estre promené par ces loingtains exemples, (10) se coucher sur les propres, & les conferer sainement. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions & mœurs, de quelque forme qu'elles soient: infinie en matiere, infinie en diversité. Je m'en retourne. Il est des Peuples, où sauf sa femme & ses enfans aucun ne parle au Roy que par sarbatane. En une mesme Nation & les vierges montrent à decouvert leurs parties honteuses, & les mariées les couvrent & cachent soigneusement. A quoy cette autre coustume qui est ailleurs, a quelque relation: la

(9) N'y avec plus de raison.

(10) C'est à-dire, si je ne me trompe, réfléchir sur les exemples qu'il donne lui-même, sur ses propres coustumes, & les comparer sincerement avec les exemples & les coustumes des autres Nations.

chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage : car les filles se peuvent abandonner à leur poste, & engroissées se faire avorter par medemens propres, au veu d'un chascun. Et ailleurs si c'est un Marchand qui se marie, tous les Marchans conviez à la nopce, couchent avec l'espousée avant luy : & plus il y en a, plus a-elle d'honneur & de recommandation de fermeté & de capacité : si un Officier se marie, il en va de mesme ; de mesme si c'est un Noble ; & ainsi des autres : fauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple : car lors c'est au Seigneur à faire : & si on ne laisse pas d'y recommander estroitement la loyauté, pendant le mariage. Il en est, où il se void des bordeaux publics de masles, voire & des mariages : où les femmes vont à la guerre quant & leurs maris, & ont rang, non au combat seulement, mais aussi au commandement. Où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux jouës, & aux orteils des pieds : mais des verges d'or bien poissantes au travers des tetins & des fesses. Où en mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses, & à la bourse des genitoires, & à la plante des pieds. Où

196 ESSAIS DE MONTAIGNE,
les enfans ne sont pas heritiers, ce sont
les freres & nepveux : & ailleurs les
nepveux seulement : sauf en la succes-
sion du Prince. Où pour regler la com-
munauté des biens, qui s'y observe,
certains Magistrats souverains ont char-
ge universelle de la culture des terres,
& de la distribution des fruiçts, selon
le besoin d'un chascun. Où l'on pleure
(11) la mort des enfans, & festoye l'on
celle des vieillards. Où ils couchent en
des liçts dix ou douze ensemble avec
leurs femmes. Où les femmes qui per-
dent leurs maris par mort violente, se
peuvent remarier, les autres non. Où
l'on estime si mal de la condition des
femmes, que l'on y tuë les femelles qui
y naissent, & achapte l'on des voisins,
des femmes pour le besoin. Où les ma-
ris peuvent repudier, sans alleguer au-
cune cause, les femmes non pour cause
quelconque. Où les maris ont loy de
les vendre, si elles sont steriles. Où ils
font cuire le corps du trespasé, & puis
piler, jusques à ce qu'il se forme com-
me en bouillie, laquelle ils meslent à

(11) Je croi que Montagne a pris ceci d'*Herodo-
te*, L. V. p. 330. où cet Historien dit que certains
Peuples de Thrace pleurent à la naissance de leurs
Enfans, & enterrent leurs Morts avec de grands
témoignages de joye.

leur vin, & la boivent. Où la plus desirable sepulture (12) est d'estre mangé des chiens : ailleurs des oyseaux. Où l'on croit que les ames heureuses vivent en toute liberté, en des Champs plaisans, fournis de toutes commoditez : & que ce sont elles qui font cet echo que nous oyons. Où ils combattent en l'eau, & tirent seurement de leurs arcs en nageant. Où pour signe de subjection il faut hausser les espaulles, & baisser la teste : & deschausser ses souliers quand on entre au logis du Roy. Où les Eunuques qui ont les femmes religieuses en garde, ont encore le nez & levres à dire, pour ne pouvoir estre aymez : & les Prestres se crévent les yeux pour accointer les Demons, & prendre les Oracles. Où chacun * faict un Dieu de ce qu'il luy plaist, le chasseur d'un Lyon ou d'un Renard, le pescheur de certain poisson : & des Idoles de chaque action ou passion humaine : le Soleil, la Lune, & la Terre, sont les Dieux principaux : la forme de

(12) *Sexrus Empiricus*, Pyrrh. Hypot. L. III. c. 24.
p. 157.

* Dans le *Commentaire Royal* de l'Inca Garcillasso de la Vega, cet Auteur nous apprend qu'il n'y a point d'Indien qui ne se dise descendu de la premiere chose qui lui vient en fantaisie, d'une Fontaine, d'une Riviere, d'un Lyon : p. 89.

jurer, c'est toucher la terre regardant le soleil : & y mange l'on la chair & le poisson crud. Où le grand serment, (13) c'est jurer le nom de quelque homme trespaslé, qui a esté en bonne reputation au País, touchant de la main sa tombe. Où les estrenes que le Roy envoie aux Princes ses vassaux, tous les ans, c'est du feu, lequel apporté, tout le vieil feu est esteint : & de ce nouveau sont tenus les peuples voisins venir puiser chascun pour soy, sur peine de crime de leze majesté. Où, quand le Roy pour s'adonner du tout à la devotion, se retire de sa charge, (ce qui avient souvent) son premier successeur est obligé d'en faire autant : & passe le droict du Royaume au troisiésme successeur. Où l'on diversifie la forme de la police, selon que les affaires semblent le requerir : on depose le Roy quand il semble bon : & luy substitue l'on des anciens à prendre le gouvernail de l'estat : & le laisse l'on par fois aussi es mains de la Commune. Où hommes & femmes sont circoncis, & pareillement baptisés. Où le soldat, qui en un ou divers combats, est arrivé à presenter à son Roy sept testes d'ennemis, est faict

(13) *Herodot.* L. IV. p. 318.

noble. Où l'on vit sous cette opinion si rare & insociable de la mortalité des ames. Où les femmes s'accouchent sans plainte & sans effroy. Où les femmes (14) en l'une & l'autre jambe portent des (15) greves de cuivre : & si un pouil les mord , sont tenues par devoir de magnanimité de le remordre : & n'osent espouser, qu'elles n'ayent offert à leur Roy , s'il le veut, leur pucelage. Où l'on saluë mettant le doigt à terre : & puis le haussant vers le ciel. Où les hommes (16) portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules : elles pissent debout, les hommes, accroupis. Où ils envoient de leur sang en signe d'amitié, & encensent comme les Dieux, les hommes qu'ils veulent honorer. Où non seulement jusques au quatriefme degré, mais en aucun plus esloigné, la parenté n'est soufferte aux mariages. Où les enfans sont quatre ans à nourrisse, & souvent douze : & là-mesme il est estimé mortel de donner à l'enfant à tetter tout le premier jour. Où les peres ont charge du chastiment des masles, & les meres à part,

(14) *Herodor. l. IV. p. 317.*

(15) *C'est-à-dire, Botes, botines : Nicot.*

(16) *Nymphodorus, l. XIII. RERUM BARBARICARUM.*

des femelles : & est le chastiment de les
 fumer pendus par les pieds. Où on faict
 circoncire les femmes. Où l'on mange
 toute sorte d'herbes sans autre discre-
 tion , que de refuser celles qui leur
 semblent avoir mauvaise senteur. Où
 tout est ouvert : & les maisons pour
 belles & riches qu'elles soyent , sans
 porte , sans fenestre , sans coffre qui
 ferme : & sont les larrons doublement
 punis qu'ailleurs. Où ils tuent les pouils
 avec les dents comme les Magots , &
 trouvent horrible de les voir escacher
 sous les ongles. Où l'on ne coupe en
 toute la vie ny poil ny ongle : ailleurs
 où l'on ne coupe que les ongles de la
 droicte , celles de la gauche se nour-
 rissent par gentillesse. Où (17) ils nour-
 rissent tout le poil du costé droict , tant
 qu'il peut croistre : & tiennent raz le
 poil de l'autre costé. Et en voisines Pro-
 vinces , celle icy nourrit le poil de de-
 vant , celle là le poil de derriere : &
 rasent l'opposite. Où les peres prestent
 leurs enfans , les maris leurs femmes ,
 à jouyr aux hostes , en payant. Où on
 peut honnestement faire des enfans à
 sa mere , les peres se mesler à leurs fil-
 les , & à leurs fils. Où aux assemblées

(17) *Herodot. L. IV. p. 324.*

des festins ils s'entreprennent sans distinction de parenté les enfans les uns aux autres. Icy on vit de chair humaine : là c'est office de pieté (18) de tuer son pere en certain aage : ailleurs les peres ordonnent des enfans encore au ventre des meres , ceux qu'ils veulent estre nourris & conservez , & ceux qu'ils veulent estre abandonnez & tuez : ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la jeunesse pour s'en servir : & ailleurs elles sont communes sans peché : voire en tel païs portent pour marque d'honneur (19) autant de belles houpes frangées au bord de leurs robes , qu'elles ont accointé de masles. N'a pas fait la coustume encore une chose publique de femmes à part ? leur a-elle pas mis les armes à la main ? fait dresser des armées , & livrer des batailles ? Et ce que toute la Philosophie ne peut planter en la teste des plus sages , ne l'apprend-elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? car nous sçavons des nations entieres , (20)

(18) Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypor.* L. III. c. 24. p. 153.

(19) Ἡ δ' ἂν πλεῖστα ἔχη (περισφύρια) αὐτῇ ἀρίστη δέδοκται εἶναι , ὥς ὑπὸ πλείστων ἀνδρῶν φιληθεῖσα. *Herodor.* L. IV. p. 319.

(20) Les Thraces. *Valer. Maxim.* L. II. ch. VI. §.

où non seulement la mort estoit mes-
 prisée, mais festoyée : où les enfans de
 sept ans (21) souffroient à estre fouietez
 jusques à la mort, sans changer de
 visage : où la richesse estoit en tel mes-
 pris, que le plus chetif citoyen de la
 ville n'eust daigné baisser le bras pour
 amasser une bource d'escus. Et sçavons
 des regions tres-fertiles en toutes façons
 de vivres, (22) où toutefois les plus
 ordinaires mets & les plus savoureux,
 c'estoient du pain, du nasitort & de
 l'eau. Fit-elle pas encore ce miracle en
 Cio, (23) qu'il s'y passa sept cens ans,
 sans memoire que femme ny fille y eust
 faict faute à son honneur ? Et somme,
 à ma fantasie, il n'est rien qu'elle ne
 face, ou qu'elle ne puisse : & avec rai-
 son l'appelle (24) Pindarus, à ce qu'on

32. *Thracia* — *Nazio merito sibi sapientia laudem
 vindicaverit, qua natales homines flebiliter, exsequias
 cum hilaritate celebrans, sine ullis doctorem praeceptis,
 verum conditionis nostrae habitum pervidit.*

(21) A Lacedemone.

(22) En Perse, du temps de Cyrus, Xenophon
 dans sa Cyropédie, Liv. I. c. 8. & 11. Edit. Oxon.
 an. 1703.

(23) Plutarque dans son Traité des vertueux Fais
 des femmes, à l'article DES CIENES.

(24) Καὶ ὀρθῶς μοι δοκεῖ Πίνδαρος ποιῆ-
 σαι, Νόμον πάντων βασιλέα φήσας εἶναι;
 Herodor. L. III. p. 200. Ce que Montaigne traduit
 ici fort exactement en François.

m'a dict, *la Royne & Emperiere du monde*. Celuy qu'on rencontra battant son pere, respondit, que c'estoit la coustume de sa maison : que son pere avoit ainsi battu son ayeul ; son ayeul son bisayeul : & montrant son fils : Cettuy-cy me battra quand il sera venu au terme de l'aage où je suis. Et le pere que le fils tirassoit & (25) sabouloit emmy la ruë, luy commanda de s'arrester à certain huis ; car luy, n'avoit trainé son pere que jusques-là : que c'estoit la borne des injurieux traitemens hereditaires, que les enfans avoient en usage faire aux peres en leur famille. Par coustume, dit (26) Aristote, aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons & de la terre : & plus par coustume que par nature les masles se meslent aux masles.

Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume : chacun ayant en veneration interne les opinions & mœurs approuvées & receuës autour de luy, ne s'en

D'où naissent les Loix de la Conscience.

(25) Foutloit aux pieds. — *Sabouler* proculcare.
Nicor.

(26) *Ethic. Nicom. Lib. VII. c. 6.*

peut desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement.

Combien est
impérieux le
joug de la
Coustume.

Quand ceux de Crete vouloient au temps passé maudire quelqu'un, (27) ils prioient les Dieux de l'engager en quelque mauvaise coustume. Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir & empieter de telle sorte, qu'à peine soit-il en nous, de nous r'avoir de sa prise, & de r'entrer en nous, pour discourir & raisonner de ses ordonnances. De vray, parce que nous les humons avec le lait de nostre naissance, & que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veüe, il semble que nous soyons naiz à la condition de suyvre ce train. Et les communes imaginations, que nous trouvons en credit autour de nous, & infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generalles & naturelles. Par où il advient, que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croid hors les gonds de la raison: Dieu sçait combien defraisonnablement le plus souvent. Si comme nous, qui nous estudions, avons

(27) *Cretenſes cum acerbiffima execratione adverſus eos quos vehementer oderunt, uti volunt; ut malâ conſuetudine deſectentur, oporſit. Valer. Max. L. VII. In Externis, §. 15.*

appris de faire , chascun qui oid une juste sentence , regardoit incontinent par où elle luy appartient en son propre : chascun trouveroit , que cette-cy n'est pas tant un bon mot comme un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son jugement. Mais on reçoit les advis de la verité & ses preceptes , comme adressés au peuple , non jamais à foy : & au lieu de les coucher sur ses mœurs , chascun les couche en sa memoire , tres-sortement & tres-inutilement. Revenons à l'Empire de la coustume.

Les Peuples nourris à la liberté & à se commander eux-mesmes , estiment toute autre forme de police monstreuse & contre nature. Ceux qui sont duits à la Monarchie en font de mesme. Et quelque facilité que leur preste fortune au changement , lors mesme qu'ils se font avec grandes difficultez deffaitz de l'importunité d'un maistre , ils courent à en replanter un nouveau avec pareilles difficultez , pour ne se pouvoir resoudre de prendre en haine la maistrise.

C'est par l'entremise de la coustume que chascun est content du lieu où nature l'a planté : & (28) les sauvages

Chaque Peuple est content de l'espece du Gouvernement à quoy il est accoustumé.

Pourquoi chacun est satisfait du Lieu de sa Naissance.

(28) Qu'on nomme autrement les Montagnards

206 ESSAIS DE MONTAIGNE,
d'Escoffe n'ont que faire de la Tourai-
ne, ny les Scythes de la Thessalie.

*Proposition
faite aux In-
diens & aux
Grecs, com-
ment reçue.*

Darius demandoit à quelques Grecs,
pour combien ils voudroient prendre la
coustume des Indes, (29) de manger
leurs peres trespassez (car c'estoit leur
forme, estimans ne leur pouvoir don-
ner plus favorable sepulture, que dans
eux-mesmes) ils luy respondirent que
pour chose du monde ils ne le feroient:
mais s'estant aussi essayé de persuader
aux Indiens de laisser leur façon, &
prendre celle de Grece, qui estoit de
brusler les corps de leurs peres, il leur
fit encore plus d'horreur. Chacun en
fait ainsi, d'autant que l'usage nous des-
robbe le vray visage des choses.

[d] *Nil adeo magnum, nec tam mirabile
quicquam*

*Principio, quod non minuant mirari omnes
Paulatim.*

d'Escoffe, gens grossiers, qui, dit on, ne vivent gué-
res que de rapine. Ceux qui ne connoissent point
le Pays de ces Montagnards, n'ont qu'à consulter
Froissart, Vol. II. c. 160, 169, & 174. pour voir ce
qui peut avoir engagé Montagne à le mettre en op-
position avec la Touraine.

(29) Herodot. L. III. p. 200. — Touchant la cou-
tume que les Indiens avoient de manger leurs Peres
trespassez. Voyez Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot.
L. III. c. 24. p. 157.

[d] Il n'y a rien de si grand & de si merveilleux
dans son commencement que peu-à-peu tous les

Autrefois ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations, & receüe avec resoluë autorité bien loing autour de nous: & ne voulant point, comme il se fait, l'establir seulement par la force des loix & des exemples, mais questant tousjours jusques à son origine, j'y trouvoy le fondement si foible, qu'à peine que je ne m'en degoustasse, moy, qui avois à la confirmer en autrui. C'est cette recepte, par laquelle Platon entreprend (30) de chasser les des-naturées & preposteres amours de son temps: qu'il estime souveraine & principale: Assavoir, que l'opinion publique les condamne: que les Poëtes, que chacun en fasse de mauvais contes: Recepte, par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres, ny les freres plus excellents en beauté, l'amour des sœurs: les fables mesmes de Thyestes, d'Oedipus, de Macareus, ayant, avec le plaisir de leur chant, infus cette utile creance, en la rendre cervelle des enfans. De vray, la pudicité est une belle vertu, & de laquelle l'utilité est assez connuë: mais de la

hommes ne s'habituent à regarder avec moins d'admiration. L. II. vs. 1027, &c.

(30) De Legibus, L. VIII. p. 646.

traitter & faire valoir selon nature, il est autant mal-ayfé, comme il est ayfé de la faire valoir selon l'usage, les loix, & les preceptes. Les premieres & universelles raisons sont de difficile perscrutation. Et les passent nos maistres en escumant, ou en ne les osant pas seulement taster, se jettent d'abordée dans la franchise de la coustume: là ils s'enflent, & triomphent à bon compte. Ceux qui ne se veulent laisser tirer hors cette originelle source, faillent encore plus: & s'obligent à des opinions sauvages, tesmoin Chrysippus, (31) qui sema en tant de lieux de ses Escrits, le peu de compte en quoy il tenoit les conjonctios incestueuses, quelles qu'elles fussent.

*La Coustume,
unique fon-
dement de
plusieurs cho-
ses autorisées
dans le Mon-
de.*

Qui voudra se desfaire de ce violent prejudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receuës d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenuë & rides de l'usage, qui les accompagne: mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité & à la raison, il sentira son jugement, comme tout bouleversé, & remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exem-

(31) *Sextus Empiricus*, *Pyrth. Hypot.* L. I. c. 14.
P. 31.

ple, je luy demanderay lors, quelle chose peut estre plus estrange, que de voir un peuple obligé à suivre des loix qu'il n'entendit oncques : attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes & achapts, à des reigles qu'il ne peut sçavoir, n'estans escrites ny publiées en sa langue, & desquelles par necessité il luy faille acheter l'interpretation & l'usage : non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son Roy de rendre (32) les trafiques & negociations de ses Subjects libres, franches, & lucratives; & leurs debats & querelles, onereuses, chargées de poisons subsidés : mais selon une opinion prodigieuse, de mettre en trafique, la raison mesme, & donner aux loix cours de marchandise. Je sçay bon gré à la fortune, dequoy (comme disent nos Historiens) ce fut un Gentil-homme Gascon & de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemagne, nous voulant donner les loix Latines & Imperiales.

Qu'est-il plus farouche que de voir *Vendre la*

(32) Τὰς μὲν ἐργασίας αὐτοῖς καθίστη κερ-
δαλέας, τὰς δὲ πραγματείας ἐπιζημίους.
Orat. ad Nicocl. p. 18. C. Ed. Henr. Step. Cette ci-
tation m'a été indiquée par M. Barbeyrac.

*Justice, con-
sue farou-
che : ses in-
conveniens.*

(33) une Nation, où par legitime coustume la charge de juger se vende ; & les jugemens soyent payez à purs deniers comprans ; & où legitimement la justice soit refusée à qui n'a dequoy la payer : & aye cette marchandise si grand credit , qu'il se fasse en une police un quatrième estat , de gens manians les procès, pour le joindre aux trois anciens, de l'Eglise, de la Noblesse, & du Peuple : lequel estat ayant la charge des loix & souveraine autorité des biens & des vies, fasse un corps à part de celui de la Noblesse : d'où il advienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur, & celles de la justice, en plusieurs choses fort contraires : aussi rigoureusement condamnent celles-là un dementi souffert, comme celles icy un dementi revanché : par le devoir des armes, celui-là soit dégradé d'honneur & de noblesse qui souffre un' injure , & par le devoir civil, celui qui s'en venge, encoure une peine capitale : (qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offence faicte à son honneur, il se deshonnore : & qui ne s'y adresse, il en est puny &

(33) *La France*, où ce désordre est allé en augmentant depuis Montagne, & où selon toutes les apparences il régnera aussi long-temps que la Monarchie.

chastie par les loix) Et de ces deux pieces si diverses, se rapportans toutes-fois à un seul chef, ceux-là ayent la paix, ceux-cy la guerre en charge : ceux-là ayent le gain, ceux-cy l'honneur : ceux-là le sçavoir, ceux-cy la vertu : ceux-là la parole, ceux-cy l'action : ceux-là la justice, ceux-cy la vaillance : ceux-là la raison, ceux-cy la force : ceux-là la robe longue, ceux-cy la courte en partage ?

Quant aux choses indifferentes, comme vestemens, qui les vouldra ramener à leur vraye fin, qui est le service & commodité du corps, d'où depend leur grace & bienfiance originelle : pour les plus fantastiques à mon gré qui se puissent imaginer, je luy donray entre autres nos bonnets carrez : cette longue queue de veloux plissé, qui pend aux testes de nos femmes, avec son attirail bigarré : & ce vain modelle & inutile, d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois nous faisons montre & parade en public.

*Bizarrie
de la Cour-
me à l'égard
des habits.*

Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suivre le stile commun : Ains au rebours, il me semble que toutes façons escartées & particulieres partant plustost

*Pour l'exte-
rieur tout
homme de bon
sens se
conforme à la
coustume de
son Pais.*

de folie, ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison : & que le Sage doit au dedans retirer son ame de la presse, & la tenir en liberté & puissance de juger librement des choses : mais quant au dehors, qu'il doit suivre entierement les façons & formes receuës. La société publique n'a que faire de nos pensées : mais le demeurant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes & nostre vie, il la faut prester & abandonner à son service & aux opinions communes : comme ce bon & grand Socrates refusa de sauver sa vie par la desobeissance du Magistrat, voire d'un Magistrat tres-injuste & tres-inique. Car c'est la regle des reigles, & generale loy des loix, que chacun observe celles du lieu où il est :

(e) Νόμοις ἐπεῖθαι τοῖσιν ἐσχάτοις καλόν.

*S'il est utile
de changer
les Loix éta-
blies par un
long usage.*

En voicy d'une autre cuvée. Il y a grand doute, s'il se peut trouver si evident profit au changement d'une loy receuë telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces joinctes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une que tout le corps ne s'en sente. Le

[e] Il est beau que chacun suive les loix de son Pays. *In Excerptis Grozianis*, p. 937.

(34) Legislateur des Thuriens ordonna, que quiconque vouldoit ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au Peuple la corde au col : afin que si la nouvelleté n'estoit approuvée d'un chacun, il fust incontinent estranglé. Et celui de Lacedemone (35) employa sa vie pour tirer de ses citoyens une promesse asseurée, de n'en fraindre aucune de ses ordonnances. L'Ephore (36) qui coupa si rudement les deux cordes que Phrynys avoit adjousté à la musique, (37) ne s'esmoie pas, si elle en vaut mieux, ou si les accords en sont mieux remplis : il luy fust pour les condamner, que ce soit une alteration de la vieille façon C'est ce que signifioit cette (38) Espée rouillée de la justice de Marseille. Je suis desgousté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte ; & ay raison, car j'en ay

(34) *Charondas*, dans Diodore de Sicile, L. XII. c. 4.

(35) *Lycurgue*. Voyez sa Vie par Plutarque, ch. 22.

(36) Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens*, nomme cet Ephore *Emerepes*, Εμερεπης.

(37) *Ne se met point en peine.* — D'*esmey* ou *esmay* qui veut dire *souci*, *tristesse*, on a fait *s'esmay*, ou *s'esmoyer*, se *soucier*. *La Fontaine des Amoureux* :

Ce fut au temps du mois de May

Qu'on doit chasser deuil & esmay.

Borel.

(38) *Valer. Maxim. L. II. c. 6. §. 7.*

veu des effets tres-dommageables. Celle qui nous presse depuis tant d'ans, elle n'a pas tout exploicté : mais on peut dire avec apparence, que par accident, elle a tout produict & engendré ; voire & les maux & ruines, qui se font depuis sans elle, & contre elle : c'est à elle (39) à s'en prendre au nez :

[f] *Hec patior telis vulnera facta meis !*

Ceux qui donnent le branle à un estat, sont volontiers les premiers absorbez en sa ruine. Le fruit du trouble ne demeure guere à celuy qui l'a esmeu : il bat & brouille l'eau pour d'autres pècheurs. La liaison & contexture de cette Monarchie & ce grand bastiment, ayant esté desmis & dissout, notamment sur ses vieux ans par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture & d'entrée à pareilles injures. La majesté Royale (40) s'avale

(39) *A mettre tout cela sur son compte. — Se prendre par le nez signifie se reconnoistre soy-mesme enraciné de quelque vice qu'on reproche à un autre, dit l'Auteur d'une explication morale d'aucuns Proverbes communs en la Langue Françoisse qu'on trouve dans NICOT in folio, imprimé à Paris en 1606.*

[f] *Ah ! c'est de moi que vient tout le mal que j'endure. Ovid. Epist. Phillidis Demophoonti, vs. 48.*

(40) *Tombe, descend. S'avaller, subsidere, pessum ire, Nicot. — Il en est tout autrement, selon Montaigne de ceux à qui l'Ambition a fait naître l'envie de déposséder un Roi pour prendre sa place.*

plus difficilement du sommet au milieu, qu'elle ne se précipite du milieu à fonds. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux, de se jeter en des exemples, desquels ils ont senti & puni l'horreur & le mal. Et s'il y a quelque degré d'honneur, mesmes au mal faire, ceux-cy doivent aux autres, la gloire de l'invention, & le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelles desbauches (41) puisent en cette premiere & féconde source, les images & patrons

Ce qu'il dit un jour à cette occasion mérite d'être conservé. Le voici mot pour mot, comme le rapporte *D'Aubigné* dans son *Histoire Universelle*, Tom. III. Liv. 3. ch. 28. — » Et comme il n'y eust aucun
 » des Princes de la Ligue à qui il ne fust arrivé
 » quelque dessaveur par les combats, le peuple qui
 » n'a rien de mediocre en sa bouche, exageroit
 » leurs dessauts. Enfin la plus part en vindrent là,
 » que ceux qu'ils trouvoient fort beaux pour Prin-
 » ces, ne l'estoient pas assez pour Rois : suivant
 » ce que me dit un jour *Michel Montagne*, à sçavoir,
 » *Que les prétendans à la Couronne trouvent tous les*
 » *échelons jusques au marche-pied du Throsne, & petits*
 » *& aisez : mais que le dernier ne se pouvoit franchir,*
 » *pour sa hauteur.* — *Cromwel* lui-même n'osa se
 » parer du titre de Roy.

(41) J'ai trouvé dans plusieurs Editions, *puisent* heureusement en cette premiere & seconde source. Le mot *heureusement* fait ici un fort mauvais sens. Le dernier Traducteur Anglois qui s'en est apperçu, l'a rendu par un mot qui veut dire *aisément*. Pour moi, j'ai cru devoir le proscrire, parce qu'il n'est point dans l'Edition in 4to de 1588. Edition très-correcte, & qui a paru du vivant de *Montagne*.

à troubler nostre police. On lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage & l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprises : Et nous advient ce que Thucydides dit des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publics, (42) on les battisoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuse, abastardissant & amollissant leurs vrais titres. C'est pourtant, pour reformer nos consciences & nos creances : [g] *honestatio est*. Mais le meilleur pretexte de nouvelleté est-tres dangereux. (43) *Adeo nihil*

(42) Lib. III. §. 52. Edit. Oxon.

[g] Le pretexte est honnête. *Terent. Andr. Act. I. sc. 1. vs. 114.*

(43) *Tant il est vrai que nul changement introduit dans un ancien etablissement n'est louable.* C'est une réflexion que Tite-Live (L. XXXIV. c. 54.) à l'occasion d'un nouveau règlement par lequel dans certains spectacles le Peuple devoit être séparé des Sénateurs, qui jusqu'alors avoient été assis avec le Peuple sans aucune distinction. Et de-peur qu'on ne prit droit d'en conclure, qu'il faudroit conserver les Usages les plus bizarres auxquels leur ancienneté donnera toujours des défenseurs, ce sage Historien ajoute, *Veteribus, nisi qua usus evidenter arguit, stari malunt*, „ Les hommes aiment mieux „ qu'on s'en tienne aux anciennes pratiques, si „ l'on en excepte celles où l'experience fait voir „ des inconveniens palpables. — Au reste, ce Passage de Tite Live, *Adeo nihil morum ex antiquo probabile est*, ne se trouve, ni dans l'Edition in 4to d'Abel l'Angelier, de 1588. ni dans une autre du même Libraire in 8vo de 1602. quoiqu'il soit dans sa belle Edition in folio de 1595. Il ne se trouve pas

nihil motum ex antiquo probabile est,
 Si me semble-il, à le dire franchement,
 qu'il y a grand amour de foy & pre-
 somption, d'estimer ses opinions jus-
 ques-là, que pour les establir, il faille
 renverser une paix publique, & introdui-
 re tant de maux inevitables, & une si
 horrible corruption de mœurs que les
 guerres civiles apportent, & les muta-
 tions d'estat, en chose de tel poids, &
 les introduire en son Pays propre. Est-
 ce pas mal mesnagé, d'avancer tant
 de vices certains & connus, pour com-
 battre des erreurs contestées & debata-
 bles ? Est-il quelque pire espece de vices,
 que ceux qui choquent la propre con-
 science & naturelle cognoissance ? Le
 Senat osa donner en payement cette
 deffaitte, sur le differend d'entre luy &
 le peuple, pour le ministere de leur
 religion : [h] *Ad Deos, id magis quam*

pas non-plus dans une bonne Edition in 8vo faite
 à Paris en 1608. ni dans la Version Angloise imprimée
 à Londres en 1700. Je le conserve pourtant
 pour ne pas donner lieu à des soupçons injustes.
 Dans un sujet comme celui que Montagne traite
 ici, ce n'est pas la Raison ni les Règles de la Cri-
 tique qui déterminent le jugement de la plupart
 des hommes : & en mon particulier je me defie
 autant de moi-même que des autres sur un article
 si chatouilleux.

[h] *Que cette affaire concernoit plutôt les Dieux
 qu'eux ; & que leur providence sçauroit bien prendre
 soin que la Religion ne fût point profanée.* Tite Live

ad se pertinere : ipsos visuros ; ne sacra sua polluantur, conformément à ce que répondit l'Oracle à ceux de Delphes, en la guerre Medoïse, craignans l'invasion des Perses. Ils demanderent au Dieu, ce qu'ils avoient à faire des tressors sacrez de son temple, ou les cacher, ou les emporter : Il leur répondit, (44) qu'ils ne bougeassent rien, qu'ils se fouscussent d'eux : qu'il estoit suffisant pour prouvoir à ce qui luy estoit propre. La Religion Chrestienne a toutes les marques d'extreme justice & utilité : mais nulle plus apparente, que l'exacte recommandation de l'obeïssance du Magistrat, & manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la Sapience Divine, qui pour establir le salut du genre humain, & conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort & le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique : & a sousmis son progres & la conduicte d'un si haut effet & si salutaire, à l'aveuglement & injustice de nos observations & usances : y laissant

L. X. c. 6. L'application que Montagne fait ici des paroles de *Tire Live*, ne convient en aucune maniere au sens qu'elles ont dans cet Historien, comme s'en appercevront tous ceux qui voudront prendre la peine de le consulter.

(44) *Herodot. L. VIII. p. 539, 540.*

courir le sang innocent de tant d'esleus
ses favoris, & souffrant une longue per-
te d'années à meurer ce fruit inestima-
ble ? Il y a grand à dire entre la cause
de celui qui suit les formes & les loix
de son pays, & celui qui entreprend
de les regenter & changer. Celui-là al-
legue pour son excuse, la simplicité,
l'obeïssance & l'exemple : quoy qu'il
fasse, ce ne peut estre malice, c'est pour
le plus malheur : [i] *Quis est enim quem
non moveat clarissimis monumentis testata
consignataque antiquitas ?* Outre ce que
dit Isocrates, (45) que la defectuosité
a plus de part à la moderation, que
n'a l'excès. L'autre est en bien plus rude
party. Car (46) qui se messe de choi-

[i] Car qui n'est point touché de respect pour une
antiquité scellée & confirmée par les plus fameux té-
moignages ? Cic. de Divinat. L. I. c. 40. Le Frere de
Ciceron prétend confirmer par-là la verité de la
Divination par le vol des Oiseaux, par l'inspection
des entrailles, par les songes, &c. Ces differens
moyens de connoître l'Avenir étoient effectivement
autorisez depuis long-temps dans le monde ; & si
le Prince sur quoi le Frere de Ciceron se fonde,
est raisonnable, il n'est pas facile de voir pourquoi
l'on méprise si fort aujourd'hui ces différentes es-
peces de Divination.

(45) Αἱ γὰρ μετρίότητες μᾶλλον ἐν ταῖς
ἐνδείαις ἢ ἐν ταῖς ὑπερβολαῖς, ἰσχύουσι.
Orat. ad Nicocl. p. 21. C.

(46) Ce qui suit ici, depuis ces mots, *Car qu'il*
se messe, &c. jusqu'au passage de Ciceron inclusi-

sir & de changer, usurpe l'autorité de juger; & se doit faire fort de voir la faute de ce qu'il chasse, & le bien de ce qu'il introduit. Cette si vulgaire considération m'a fermé en mon siège : & tenu ma jeunesse, plus téméraire, en bride de ne charger mes épaules d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance; & oser en cette-cy, ce qu'en sain jugement je ne pourrois oser en la plus facile de celles auxquelles on m'avoit instruit, & auxquelles la temerité de juger est de nul prejudice : me semblant tres-inique, de vouloir soumettre les constitutions & observances publiques & immobiles, à l'instabilité d'une privée fantaisie (la raison privée n'a qu'une jurif-

vement qui finit ainsi, *non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor*, ne se trouve point dans l'Edition d'Abel L'Angelier in folio, imprimée à Paris en 1595. trois ans après la mort de l'Auteur, ni dans une autre Edition in folio, imprimée à Paris chez Michel Blagart en 1640. Dans ces deux Editions, immédiatement après ces mots, *L'autre est en bien plus rude parti, il y a, Dieu le sçache en nostre presente querelle*, &c. Sans prétendre décider si ce qu'il y a de plus ici, est de Montaigne (sur quoi chacun est libre de penser ce qu'il voudra) je me crois obligé de le mettre dans cette Edition, parce que je le trouve non seulement dans des Editions de Paris imprimées depuis l'an 1640. mais encore dans trois Editions qui ont paru l'une à Paris en 1602. & imprimée (ce qui est assez remarquable) chez Abel L'Angelier ; l'autre aussi à Paris en 1608, & la troisième à Leyde en 1609.

diction privée) & entreprendre sur les loix divines, ce que nulle police ne supporteroit aux civiles : Aufquelles, encore que l'humaine raison ayt beaucoup plus de commerce, si sont-elles souverainement juges de leurs juges : & l'extreme suffisance sert à expliquer & étendre l'usage qui en est receu, non à le détourner & innover. Si quelque fois la Providence divine a passé par dessus les reigles, aufquelles elle nous a necessairement astreints, ce n'est pas pour nous en dispenser. Ce sont coups de sa main divine, qu'il nous faut non pas imiter, mais admirer : & exemples extraordinaires, marques d'un exprés & particulier adveu, du genre des miracles qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute puissance, au dessus de nos ordres & de nos forces, qu'il est folie & impiété d'essayer (47) à représenter : & que nous ne devons pas suivre, mais contempler avec estonnement : Actes de son personnage, non pas du nostre. Cotta proteste bien opportunement : (k) *Quum de religione agitur*,

(47) à imiter.

[k] Quand il s'agit de la Religion, j'écoute T. Coruncanius, P. Scipion, P. Scevola, Souverains Pontifes, & non pas Zenon, Cleanthe, ou Chrysippe, Cic. de Nat. Deor. L. III. c. 2.

*T. Coruncanum; P. Scipionem, P. Sca-
 volam, Pontifices maximos, non Zeno-
 nem, aut Cleanthem, aut Chrysippum
 sequor.* Dieu le sçache en nostre pre-
 sente querelle, où il y a cent articles
 à oster & remettre, grands & profonds
 articles, combien ils sont qui se puis-
 sent vanter d'avoir exactement recogneu
 les raisons & fondemens de l'un & l'au-
 tre party. C'est un nombre, si c'est nom-
 bre, qui n'auroit pas grand moyen de
 nous troubler. Mais toute cette autre
 presse où va-elle? sous quelle enseigne
 se jette-elle à quartier? Il advient de la
 leur, comme des autres medecines foi-
 bles & mal appliquées: les humeurs
 qu'elle vouloit purger en nous, elle les
 a eschaufées, exasperées & aigries par
 le conflit, & si nous est demeurée dans
 le corps. Elle n'a sceu nous purger par
 sa foiblesse, & nous a cependant affoi-
 blis: en maniere que nous ne la pou-
 vons vuider non plus, & ne recevons
 de son operation que les douleurs lon-
 gues & intestines.

Dans une
 extrême né-
 cessité les
 Loix ancien-
 nes doivent
 faire place à
 de nouveaux
 réglemens.

Si est-ce que la fortune reservant
 tousjours son autorité au dessus de
 nos discours, nous presente aucunes fois
 la nécessité si urgente, qu'il est besoin
 que les loix luy fassent quelque place:

Et quand on résiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout & par tout en bride & en règle contre ceux qui ont la clef des champs, auxquels tout cela est loisible qui peut avancer leur dessein, qui n'ont ny loy ny ordre que de suivre leur avantage, c'est une dangereuse obligation & inégalité.

[1] *Aditum nocendi perfido præstat fides.*

D'autant que la discipline ordinaire d'un Estat qui est en sa santé, ne pourvoit pas à ces accidens extraordinaires, elle suppose un corps qui se tient en ses principaux membres & offices, & un commun consentement à son observation & obéissance. L'aller legitime, est un aller froid, poissant & contraint: & n'est pas pour tenir bon, à un aller licencieux & effrené. On sçait qu'il est encore reproché à ces deux grands personnages, Octavius & Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'autre de Cesar, d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur Patrie, que de la secourir aux

[1] En nous fiant à un perfide, nous lui fournissons le moyen de nous trahir. *Senec. Oedip. Act. III. vs. 686.*

despens de ses loix, & que de rien remuer. Car à la verité en ces dernieres necessitez, où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'avanture plus sagement fait, de baisser la teste & prester un peu au coup, que s'ahurtant outre la possibilité à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds : & vaudroit mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi fit celuy (48) qui ordonna qu'elles dormissent vingt & quatre heures : Et celuy qui remua pour cette fois un jour du Calendrier : Et cet autre qui du mois de Juin (49) fit un second May. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur País, estans pressez de leur loy, qui defendoit d'eslire par deux fois Admiral un mesme personnage, & de l'autre part leurs affaires requerans de toute necessité, que Lyfander prist derechef cette charge, ils firent bien un Aracus Admiral, mais (50) Lyfander Surintendant de la marine. Et de mesme subtilité,

(48) C'est *Agefilas*, Plutarch. *Apophr. Laced.* pag. 214. & *Agefil. Vit.* p. 612, 613.

(49) *Alexandre le Grand.* Voyez sa Vie écrite par Plutarque, ch. 5. de la Version d'Amyot.

(50) Plutarque dans la Vie de *Lyfander*, ch. 4.

un de leurs Ambassadeurs estant envoyé vers les Atheniens, pour obtenir le changement de quelque ordonnance, & Pericles luy alleguant qu'il estoit defendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posée, luy conseilla (51) de le tourner seulement, dautant que cela n'estoit pas defendu. C'est ce dequoy Plutarque loüe Philopœmen, qu'estant né pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, (52) mais aux loix mesmes, quand la nécessité publique le requeroit.



CHAPITRE XXIII.

Divers événemens de mesme Conseil.

J Aques (1) Amiot, grand Aumosnier de France, me recita un jour cette histoire à l'honneur d'un Prince des nostres (& nostre estoit-il à tres-bonnes enseignes, (2) encore que son origine fust estrangere) que durant nos pre-

(51) *Id.* dans la Vie de *Pericles*, ch. 18.

(52) Dans la Comparaison de *Titus Q. Flaminius* avec *Philopœmen*, vers la fin.

CHAP. XXXIII. (1) Le célèbre Traducteur de Plutarque.

(2) *Le Duc de Guise*, de la Maison de Lorraine.

miers troubles au siege de Rouan , ce Prince ayant esté adverti par la Royne mere du Roy d'une entreprise qu'on faisoit sur sa vie , & instruit particulièrement par ses lettres , de celuy qui la devoit conduire à chef , qui estoit un Gentil-homme Angevin ou Manceau , frequentant lors ordinairement pour cet effet , la maison de ce Prince , il ne communiqua à personne cet advertissement : mais se promenant le lendemain au mont sainte Catherine , d'où se faisoit nostre batterie à Rouan (3) au temps que nous la tenions assiegée) ayant à ses costez ledit Seigneur grand Aumosnier & un autre Evesque , il apperceut ce Gentil-homme , qui luy avoit esté remarqué , & le fit appeller. Comme il fut en sa présence , il luy dit ainsi , le voyant desja pallir & fremir des alarmes de sa conscience : » Mon-
 » sieur de tel lieu , vous vous doutez
 » bien de ce que je vous veux , & vostre
 » visage le monstre. Vous n'avez rien à
 » me cacher : car je suis instruit de vostre
 » affaire si avant , que vous ne feriez
 » qu'empirer vostre marché , d'essayer
 » à le couvrir. Vous sçavez bien telle
 » chose & telle (qui estoient les tenans

& aboutissans des plus secretes pieces
 „ de cette menée) ne faillez sur vostre
 „ vie à me confesser la verité de tout ce
 „ dessein. » Quand ce pauvre homme
 se trouva pris & convaincu (car le tout
 avoir esté descouvert à la Royne par
 l'un des complices) il n'eut qu'à joindre
 les mains & requerir la grace & mis-
 ricorde de ce Prince , aux pieds duquel
 il se voulut jetter , mais il l'en garda ,
 suivant ainsi son propos : (4) « Venez
 „ ça , vous ay-je autrefois fait desplai-
 „ sir ? ay je offensé quelqu'un des vos-
 „ tres par haine particuliere ? Il n'y a
 „ pas trois semaines que je vous cog-
 „ nois , quelle raison vous a peu mou-
 „ voir à entreprendre ma mort ? Le
 Gentil-homme respondit à cela d'une
 voix tremblante , que ce n'estoit aucune
 occasion particuliere qu'il en eust , mais
 l'interest de la cause generale de son
 party , & qu'aucuns luy avoient persua-
 dé que ce seroit une execution plaine
 de pieté , d'extirper en quelque manie-
 re que ce fust , un si puissant ennemy

(4) Tout ceci se trouve dans un Livre intitulé
La Fortune de la Cour , composé par le sieur de
Dampmartin , ancien Courtisan du Regne de Henry
 III. Liv. II. p. 139. L'Auteur raconte ce Fait arri-
 vé de son temps , plus simplement & en moins de
 mots de Montagne.

*Grande Cle-
mence d'un
Prince envers
celui qui
avoit conjuré
sa mort.*

de leur religion. » Or (suivit ce Prin-
ce) je vous veux montrer, combien
» la religion que je tiens, est plus douce,
» que celle dequoy vous faictes profes-
» sion. La vostre vous a conseillé de me
» tuer sans m'ouïr, n'ayant receu de
» moy aucune offense; & la mienne me
» commande que je vous pardonne,
» tout convaincu que vous estes de m'a-
» voir voulu tuer sans raison. Allez-
» vous-en, retirez-vous, que je ne vous
» voye plus icy; & si vous estes sage,
» prenez dorenavant en vos entreprises
» des conseillers plus gens de bien que
» ceux-là.

*Conjuration
contre Augu-
ste qu'il dé-
couvrir
avant qu'il
se pût être
exécuted.*

L'Empereur Auguste estant en la
Gaule, receut certain advertissement
(5) d'une conjuration que luy brasloit
L. Cinna: il delibera de s'en venger, &
manda pour cet effect au lendemain le
conseil de ses amis: mais la nuit d'en-
tredeux il la passa avec grande inqui-
tude, considerant qu'il avoit à faire
mourir un jeune homme de bonne
maison, & nepveu du grand Pompeius:
& produisoit en se plaignant plusieurs
divers discours. » Quoy donc, faisoit-

(5) Voyez Seneque dans son *Traité de la Clemence*, L. I. ch. d'où toute cette Histoire a été trans-
portée ici mot pour mot.

„ il , sera-il dict que je demeureray en
 „ crainte & en alarme , & que je lair-
 „ ray mon meurtrier se pourmener ce-
 „ pendant à son aise ? S'en ira-il quitte ,
 „ ayant assailly ma teste , que j'ay sau-
 „ vée de tant de guerres civiles , de tant
 „ de batailles , par mer & par terre , &
 „ apres avoir estably la paix universelle
 „ du monde ? sera-il absous , ayant de-
 „ liberé non de me meurtrir seulement ,
 „ mais de me sacrifier ? „ Car la con-
 „ juration estoit faicte de le tuer , com-
 „ me il feroit quelque sacrifice. Apres
 „ cela s'estant tenu coy quelque espace de
 „ temps , il recommençoit d'une voix plus
 „ forte , & s'en prenoit à soy-mesme :
 „ Pourquoi vis-tu , s'il importe à tant
 „ de gens que tu meures ? n'y aura-il
 „ point de fin à tes vengeancees & à tes
 „ cruantez ? Ta vie vaut-elle que tant
 „ de dommage se fasse pour la con-
 „ server ?

Livia sa femme le sentant en ces an-
 „ goisses : „ Et les conseils des femmes y
 „ seront-ils receus , luy dit-elle ? Fais
 „ ce que font les Medecins , quand les
 „ receptes accoustumées ne peuvent ser-
 „ vir , ils en essayent de contraires. Par
 „ severité tu n'as jusques à cette heure
 „ rien profité : Lepidus a suivy Savidie ,

*Avis que lui
 donna sa fem-
 me Livia.*

230 ESSAIS DE MONTAIGNE,

» nus , Murena Lepidus , Capio Mu-
 » rena , Egnatius Capio. Commence à
 » experimenter comment te succederont
 » la douceur & la clemence. Cinna est
 » convaincu , pardonne-luy : de te nuire
 » re desormais , il ne pourra , & pro-
 » fitera à ta gloire.

*Auguste suit
 cet avis : son
 Discours à
 Cinna , Chef
 de la Conju-
 ration.*

Auguste fut bien ayse d'avoir trouvé
 un advocat de son humeur , & ayant
 remercié sa femme & contremandé ses
 amis , qu'il avoit assignez au Conseil ,
 commanda qu'on fist venir à luy Cinna
 tout seul. Et ayant fait sortir tout le
 monde de sa chambre , & fait (6) don-
 ner un siege à Cinna , il luy parla en
 cette maniere : » En premier lieu je te
 » demande , Cinna , paisible audience :
 » n'interrumps pas mon parler , je te
 » donray temps & loisir d'y respondre.
 » Tu sçais , Cinna , que t'ayant pris au

(6) Cette circonstance , marquée expressément
 par Seneque , n'est point inutile , parcequ'elle nous
 apprend les mœurs de ces temps-là : & par cette
 raison je croi que le célèbre Corneille a bien fait de
 l'employer dans sa Tragédie de CINNA : *Cinna
 unum ad se accersit* , dit Seneque , *dimissisque omnibus
 è cubiculo , cum aliteram Cinna poni cathedram jussisset* ,
 &c. Un Roi qui feroit consister une partie de sa
 Majesté à ne voir jamais ses Sujets assis devant lui ,
 n'auroit qu'une très-petite idée de la Grandeur.
 Elle ne depend point de ses sortes de distinctions.
 Un Roi véritablement respectable peut s'en passer
 hardiment sans risquer de rien perdre de sa Digni-
 té , non plus qu'Auguste , Trajan , ou Marc-Aurèle.

LIVRE I. CHAP. XXIII. 231

» camp de mes ennemis, non seulement
 » t'estant faict mon ennemy, mais estant
 » né tel, je te sauvay, je te mis entre
 » mains tous tes biens, & t'ay enfin
 » rendu si accommodé & si aisé, que
 » les victorieux sont envieux de la con-
 » dition du vaincu: l'office du Sacer-
 » doce que tu me demandas, je te l'or-
 » troyay, l'ayant refusé à d'autres, des-
 » quels les peres avoyent tousjours com-
 » battu avec moy: t'ayant si fort obli-
 » gé, tu as entrepris de me tuer. » A
 quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit
 bien esloigné d'une si meschante pen-
 sée: » Tu ne me tiens pas, Cinna, ce
 » que tu m'avois promis, suivit Au-
 » guste: tu m'avois asseuré que je ne
 » serois pas interrompu: ouy, tu as
 » entrepris de me tuer, en tel lieu, tel
 » jour, en telle compagnie, & de telle
 » façon. Et le voyant transi de ces nou-
 velles, & en silence, non plus pour te-
 nir le marché de se taire, mais de la
 presse de sa conscience: » Pourquoi,
 » *adjousta-il*, le fais-tu? Est-ce pour
 » estre Empereur? Vrayement il va bien
 » mal à la Chose Publique, s'il n'y a
 » que moy, qui t'empesche d'arriver à
 » l'Empire. Tu ne peux pas seulement
 » deffendre ta maison, & perdis des-

» nierement un procès par la faveur d'un
 » simple libertin. Quoy ? n'as-tu moyen
 » ny pouvoir en autre chose qu'à entre-
 » prendre Cesar ? Je le quitte, s'il n'y
 » a que moy qui empesche tes esperan-
 » ces. Penses-tu, que Paulus, que Fa-
 » bius, que les Cosséens & Serviliens te
 » souffrent ? & une si grande troupe de
 » Nobles, non seulement nobles de nom,
 » mais qui par leur vertu honorent leur
 » noblesse ? » Apres plusieurs autres pro-
 pos (car il parla à luy plus de deux
 heures entières) Or *va*, luy dit-il, je
 te donne, Cinna, la vie à traistre & à
 parricide, que je te donnay autresfois à
 ennemy : que l'amitié commence de ce
 jourd'huy entre nous : essayons qui de
 nous deux de meilleure foy, moy t'aye
 donné ta vie, ou tu l'ayes receüe. Et se
 despartit d'avec luy en cette maniere.
 Quelque temps apres, il luy donna le
 Consulat, se plaignant dequoy il ne le
 luy avoit osé demander. Il l'eut depuis
 pour fort amy, & fut seul faict par luy
 heritier de ses biens. Or depuis cet ac-
 cident, qui advint à Auguste au qua-
 rantiesme an de son aage, il n'y eut ja-
 mais de conjuration ny d'entreprise
 contre luy, & receut une juste recom-
 pense de cette sienne clemence. Mais il

n'en advint pas de mesmes (7) au nostre : car sa douceur ne le sceut garantir qu'il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison, tant c'est chose vaine & frivole que l'humaine prudence : & au travers de tous nos projects, de nos conseils, & precautions, la fortune maintient tousjours la possession des evenemens.

Nous appellons les Medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art, qui ne se peust maintenir (8) elle mesme, & qui eust les fondemens trop frailes, pour s'appuyer de sa pro-

*Sur quoi sont
fondez les
sucez de la
Medecine.*

(7) Le même *Duc de Guise* dont Montagne venoit de parler au commencement de ce Chapitre : car ce Duc assiegeant Orleans en 1563. fut assassiné par un Gentilhomme d'Angoumois, nommé *Pol-errot*, poussé à cette action infâme par le même motif qui avoit déjà inspiré un dessein tout pareil au Gentilhomme *Manceau*, mentionné cy-dessus, & désigné positivement ainsi par le Sieur de Dampmartin.

(8) Le mot *art* qui est aujourd'hui masculin étoit féminin du temps de Montagne. Dans quelques nouvelles Editions des *Essais* on a mis ici *luy-mesme* : mais je me suis fait une loi de donner le Livre de Montagne tel qu'il l'a laissé lui même, en suivant exactement les plus anciennes Editions, & surtout celle d'*Abel L'Angelier* in folio, publiée à Paris après le décès de l'Auteur en 1595. — Il est certain que dans les dernières Editions on a souvent gâté les pensées & les expressions de Montagne en voulant les corriger. J'en donnerai quelques exemples incontestables.

pre force : & comme s'il n'y avoit qu'elle, qui ayt besoin que la fortune preste la main à ses operations. Je croy d'elle tout le pis, ou le mieux qu'on voudra : car nous n'avons, Dieu mercy, nul commerce ensemble. Je suis au rebours des autres : car je la mesprise bien tous-jours, mais quand je suis malade, au lieu d'entrer en composition, je commence encore à la haïr & à la craindre : & respons à ceux qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces & à ma santé, pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort & le hazard de leur breuvage. Je laisse faire nature, & présuppose qu'elle se soit pourvue de dents & de griffes, pour se deffendre des assauts qui luy viennent, & pour maintenir cette contexture, dequoy elle fuit la dissolution. Je crains au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prises bien estroites & bien jointes avec la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, & qu'on la recharge de nouveaux affaires.

*La fortune a
beaucoup de
part aux
saillies Poéti-
ques.*

Or je dy que non en la Medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part.

Les faillies Poétiques, qui emportent leur auteur, & le ravissent hors de soy, pourquoy ne les attribuons-nous à son bon-heur, puis qu'il confesse luy-mesme qu'elles surpassent la suffisance & ses forces, & les recognoit venir d'ailleurs que de soy, & ne les avoir aucunement en sa puissance: non plus que les Orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvemens & agitations extraordinaires, qui les poussent au delà de leur dessein?

Il en est de mesmes en la Peinture, qu'il eschappe par fois des traits de la main du Peintre surpassans sa conception & sa science, qui le tirent luy-mesmes en admiration, & qui l'estonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment, la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces & beautez qui s'y treuvent, non seulement sans l'intention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier. Un suffisant lecteur descouvre souvent és Escrits d'autrui, des perfections autres que celles que l'Auteur y a mises & apperceuës, & y preste des sens & des visages plus riches.

Quant aux entreprises militaires, chacun void comment la fortune y a

Aux Ouvrages de Peinture.

Aux entreprises militaires.

bonne part. En nos conseils mesmes & en nos deliberations, il faut certes qu'il y ayt du sort & du bonheur meslé parmy : car tout ce que nostre sagesse peut, ce n'est pas grand' chose. Plus elle est aiguë & vive, plus elle trouve en soy de foiblesse, & se deffie d'autant plus d'elle-mesme. Je suis de l'advis (9) de Sylla : & quand je me prens garde de pres aux plus glorieux exploicts de la guerre, je voy, ce me semble, que ceux qui les conduisent, n'y employent la deliberation & le conseil, que par acquit ; & que la meilleure part de l'entreprise, ils l'abandonnent à la fortune ; & sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au dela des bornes de tout discours. Il survient des allegresses fortuites, & des fureurs estrangeres parmy leurs deliberations, qui les poussent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en apparence, & qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands Capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils teme-

(9) *Qui osta l'envie à ses Faits, en louant souvent sa bonne fortune, & finalement en se surnommant Faustus, La Fortune, &c. Plutarque : Comment on se peut louer soy-mesme, &c. Chapitre IX. Version d'Amyot.*

raires, d'alleguer à leurs gens, qu'ils y estoient conviez par quelque inspiration, par quelque signe & prognostique.

Voyla pourquoy en cette incertitude & perplexité, que nous apporte l'impuissance de voir & choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultez que les divers accidens & circonstances de chaque chose tirent quant & elle, le plus seur, quand autre consideration ne nous y convieroit, est, à mon avis, de se rejeter au party, où il y a plus d'honnesteté & de justice : & puisqu'on est en doute du plus court chemin, tenir tousjours le droit. Comme en ces deux exemples, que je viens de proposer, il n'y a point de doute, qu'il ne fust plus beau & plus genereux à celuy qui avoit receu l'offense, de la pardonner, que s'il eust fait autrement. S'il en est mes-advenu au premier, il ne s'en faut pas prendre à ce sien bon dessein : & ne sçait-on, quand il eust pris le party contraire, s'il eust eschappé la fin, à laquelle son destin l'appelloit; & si eust perdu la gloire d'une telle humanité.

Le parti qu'il faut prendre dans les cas dont l'évenement est incertain.

Il se void dans les Histoires, forces gens, en cette crainte; d'où la plus part ont suivy le chemin de courir au devant

S'il est avantageux de prévenir les Conjurations

238 ESSAIS DE MONTAIGNE,

*par des ex-
cutions san-
glantes.*

des conjurations qu'on faisoit contre eux, par vengeance & par supplices : mais j'en voy fort peu auxquels ce remède ait servy ; tesmoins tant d'Empereurs Romains. Celuy qui se trouve en ce danger, ne doit pas beaucoup esperer ny de sa force, ny de sa vigilance. Car combien est-il mal-aisé de se garentir d'un ennemy, qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons ; & de cognoistre les volonte & pensemens interieurs de ceux qui nous assistent ? Il a beau employer des nations estrangeres pour sa garde, & estre toujours ceint d'une haye d'hommes armez : Quiconque (10) aura sa vie à mespris, se rendra toujours maistre de celle d'autrui.

*Triste état
d'un Prince
trop desiant.*

Et puis, ce continuel soupçon, qui met le Prince en doubte de tout le monde, luy doit servir d'un merveilleux tourment. Pourtant Dion estant adverty que Callippus espioit les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le cœur d'en informer, (11) disant qu'il aymoient mieux mourir que vivre en cette misere, d'avoir à se garder non de ses ennemis

(10) Quisquis vitam suam contempsit, tuz dominus est. *Senec. Epist. IV.*

(11) Plutarque dans les *Dits notables des anciens Roys*, &c.

seulement, mais aussi de ses amis. Ce qu'Alexandre representa bien plus vivement par effect, & plus roidement, quand ayant eu advis par une Lettre de Parmenion, que Philippus son plus cher Medecin estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa Lettre à Philippus, (12) il avala le bruvage qu'il luy avoit présenté. Fut-ce pas exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire? Ce Prince est le souverain patron des actes hazardieux: mais je ne sçay s'il y a traict en sa vie, qui ayt plus de fermeté que cestui-cy, ny une beauté illustre par tant de visages. Ceux qui preschent aux Princes la defiance si attentive, sous couleur de leur prescher leur seurte, leur preschent leur ruine & leur honte. Rien de noble ne se faiet sans hazard. J'en sçay un de courage tres-martial de sa complexion & entreprenant, de qui tous les jours ont corrompt la bonne fortune par telles persuasions: Qu'il se resserre entre les siens, qu'il n'entende à aucune re-

(12) Quinte Curce, L. III. c. 6. *Epistolam à Parmenione missam sinistrâ manu tenens, accipit poculum, & haurit interritus: cum Epistolam Philippum legere juber, &c.*

conciliation de ses anciens ennemys, se tienne à part, & ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on luy face, quelque utilité qu'il y voye. J'en sçay un autre, qui a inespérément avancé sa fortune, pour avoir pris conseil tout contraire.

*Jusqu'où doit
s'étendre la
hardiesse.*

La hardiesse dequoy ils cherchent si avidement la gloire, (13) se represente, quand il est besoin, aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes : en un cabinet, qu'en un camp : le bras pendant, que le bras levé. La prudence si tendre & circonspecte, est mortelle ennemye des hautes executions. [* Scipion sceut, (14) pour pratiquer la volonté de Syphax, quittant son armée, & abandonnant l'Espagne, douteuse encore sous sa nouvelle conquête, passer en Afrique, dans deux simples vaisseaux, pour se commettre en terre ennemie, à la puissance d'un Roy barbare,

à une

(13) *Eclatse, se fait voir.* Dans l'Edition in 4to de 1588. il y a, *se présente.*

* Depuis Scipion sceut, &c. jusqu'à ces mots, *idem obligat* : j'enferme tout entre deux Crochets, & l'on verra dans la Note suivante pourquoi je me suis avisé de cet expédient qui sauve un grand embarras au Lecteur, & une espece de contradiction à Montagne.

(14) *Pour gagner Syphax, pour l'attirer dans les intérêts des Romains.*

[a] La

à une foy incogneue, sans obligation, sans hostage, sous la seule seureté de la grandeur de son propre courage, de son bonheur, & de la promesse de ses hautes esperances. [a] *Habita fides ipsam plerumque fidem obligat.*] A une vie ambitieuse & fameuse, il faut (15) au rebours prester peu, & porter la bride courte aux soupçons. La crainte & la deffiance attirent l'offense & la convient. Le plus deffiant (16) de nos Roys établit ses affaires, 'principalement pour avoir volontairement abandonné & commis sa vie, & sa liberté, entre les

[a] La confiance que nous prenons en autrui, nous gagne souvent la sienne. *Tir. Liv. L. XXII. c. 22.*

(15) Cette Maxime, qu'à une vie ambitieuse & fameuse, il faut prêter peu aux Soupçons, & leur tenir la bride courte, paroît mal placee ici, surtout à cause du mot au rebours, qui semble la mettre en opposition avec ce qui precede immédiatement. Mais Montagne n'employe ici ce mot, que pour lier cette Maxime avec ce qu'il avoit dit, avant que de parler de Scipion, *Que la Prudence si rendre & circonspecte est mortelle ennemye des hautes execursions.* C'est ce qui paroît à l'œil dans l'Edition in 4to de 1588. où immédiatement après ces derniers mots, Montagne avoit dit, *A une vie ambitieuse & fameuse, il faut au rebours, prester peu, & porter la bride courte aux soupçons.* Ce qu'il a mis depuis entre deux touchant Scipion, n'a servi qu'à gâter la liaison du discours en separant ces deux Propositions qui étoient jointes fort naturellement ensemble.

(16) *Louis XI.* — *Memoire de Philippe de Commines*, Liv. II. ch. 5. & 6. où l'Historien blâme fort cette action de Louis XI. qui se mit par là en grand danger, ch. 7. & 9.

maines de ses ennemis : montrant avoir entiere fiance d'eux, afin qu'ils la prinsfent de luy. A ses Legions mutinées & armées contre luy, Cesar opposoit seulement l'autorité de son visage, & la fierté de ses paroles, & se fioit tant à foy & à sa fortune, qu'il ne craignoit point de l'abandonner & commettre à une armée seditieuse & rebelle.

[b] *stetit aggeris fulvus*

*Cespitis intrepidus vultu, meruitque timeri.
Nil metuens.*

La confiance
doit être, ou
paroître
exempte de
crainte.

Mais il est bien vray, que cette forte assurance ne se peut représenter bien entiere, & naïfve, que par ceux auxquels l'imagination de la mort, & du pis qui peut advenir apres tout, ne donne point d'effroy : car de la présenter tremblante encore, douteuse & incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gagner le cœur & la volonté d'autrui, de s'y aller soumettre & fier, pourveu que ce soit librement, & sans contrainte d'aucune nécessité, & que ce soit en

[b] D'un air intrepide il parut debout sur le haut du rempart, & merita d'être craint en ne craignant rien lui-même. *Lucan. L. V. vs. 316, &c.*

condition, qu'on y porte une fiance pure & nette; le front au moins deschargé (17) de tout scrupule. Je vis en mon enfance, un Gentil-homme commandant à une grande ville, empressé à l'esmotion d'un Peuple furieux. Pour esteindre ce commencement du trouble, il prit party de sortir d'un lieu tres-assuré où il estoit, & se rendre à cette tourbe mutine : d'où mal luy prit, & y fut miserablement tué. Mais il ne me semble pas que sa faute fust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa memoire, comme ce fut d'avoir pris une voye de soubmission & de mollesse : & d'avoir voulu endormir cette rage, plustost en suivant qu'en guidant, & en requerant plustost qu'en remontrant : & estime qu'une gracieuse severité, avec un commandement militaire, plein de sécurité, & de confiance, convenable à son rang, & à la dignité de sa charge, luy eust mieux succédé, au moins avec plus d'honneur, & de bien-seance. Il n'est rien moins esperable de ce Monstre ainsi agité, que l'humanité & la douceur : il recevra bien plustost la reverence & la crainte. Je luy reprocherois aussi,

(17) De toute marque de crainte & de défiance.

qu'ayant pris une resolution plustost brave à mon gré, que temeraire, de se jetter foible & en pourpoint, emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensés, il la devoit (18) avaller toute, & n'abandonner ce personnage. Là où il luy advint apres avoir recogneu le danger de prés, de saigner du nez, & d'alterer encore depuis cette contenance démise & flatteuse, qu'il avoit entreprise, en une contenance effrayée : chargeant sa voix & ses yeux d'estonnement & de penitence : cherchant à (19) conniller & à se desrober, il les enflamma & appella sur foy.

Confiance envers des Troupes suspectes, qui eut un heureux succès.

On deliberoit de faire une montre generale de diverses troupes en armés, (c'est le lieu des vengeances secretes ; & n'est point où en plus grande seureté on les puisse exercer) il y avoit publiques & notoires apparences, qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aucuns, aul-

(18) Il devoit soutenir absolument sa première resolution, sans abandonner ce personnage.

(19) Conniller c'est esquiver, se derobier, comme Montaigne l'explique lui-même. — A propos d'un autre passage des *Essais*, Liv. II. ch. 12. p. . où ce mot est encore employé, Menage remarque dans son Dictionnaire Etymologique, que cette façon de parler qui est fort en usage dans l'Anjou, a pris son origine des Lapereaux que nous appellions autrefois *Connils*, lesquels vont se cachant dans les hayes.

quels touchoit la principale & nécessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile, & qui avoit beaucoup de poids & de suite. Le mien fut, qu'on evitast sur tout de donner aucun témoignage de ce doute, & qu'on s'y trouvast & messast parmy les files, la teste droicte, & le visage ouvert; & qu'au lieu d'en retrancher aucune chose (à quoy les autres opinions visoyent le plus) au contraire, l'on sollicitast les Capitaines d'avertir les soldats de faire leurs salves belles & gaillardes en l'honneur des assistants, & n'espargner leur poudre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, & engendra dès-lors en avant une mutuelle & utile confidence.

La voye qu'y tint Julius Cesar, je trouve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premièrement il essaya par clemence, à se faire aymer de ses ennemis mesmes, se contentant aux conjurations qui luy estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverti. Cela faict, il prit une tres-noble resolution, d'attendre sans effroy & sans sollicitude, ce qui luy en pourroit advenir, s'abandonnant & se remettant

*Moyens
qu'employa
Jule Cesar
pour se faire
aimer de ses
Ennemis.*

246 ESSAIS DE MONTAIGNE,
à la garde des Dieux & de la fortune.
Car certainement c'est l'estat où il estoit
quand il fut tué.

*Conseil don-
né à un Tyran
pour le met-
tre à couvert
des Complots
qu'on pour-
roit former
contre lui.*

Un estrangier ayant dict & publié par
tout qu'il pourroit instruire Dionysius
Tyran de Siracuse, d'un moyen de sen-
tir & descouvrir en toute certitude, les
parties que ses Sujets machineroient
contre luy, s'il luy vouloit donner une
bonne piece d'argent, Dionysius en es-
tant adverty, le fit appeller à soy, pour
s'esclaircir d'un art si necessaire à sa con-
servation : cet estrangier luy dict, qu'il
n'y avoit pas d'autre art, sinon qu'il
luy fist delivrer un talent, & se ventast
d'avoir appris de luy un singulier secret.
Dionysius (20) trouva cette invention
bonne, & luy fit compter six cens escus.
Il n'estoit pas vray-semblable, qu'il eust
donné si grande somme à un homme
incogneu, qu'en recompense d'un tres-
utile apprentissage; & servoit cette re-
putation à tenir ses ennemis en crainte.
* Pourtant les Princes sagement publient
les advis qu'ils reçoivent des menées
qu'on dresse contre leur vie, pour faire

(20) Plutarque dans les *Dies notables des anciens
Rois*, &c.

* Montaigne dit ici *pourrant* au lieu de *parlant*,
s'est pourquoy, il a fait encore ailleurs la même
faute.

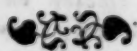
croire qu'ils sont bien advertis, & qu'il ne se peut rien entreprendre dequoy ils ne sentent le vent. Le Duc d'Athenes fit plusieurs sottises en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence : mais cette-cy la plus notable, qu'ayant receu le premier advis des (21) monopoles que ce Peuple dressoit contre luy, par Mattheo dit Morocho, complice d'icelles, il le fit mourir, pour supprimer cet advertissement, & ne faire sentir, qu'aucun en la ville s'ennuyast de sa domination.

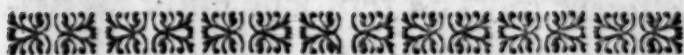
Il me souvient avoir leu autrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel fuyant la tyrannie du Triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceux qui le poursuivoient, par la subtilité de ses inventions. Il advint un jour, qu'une troupe de gens de cheval, qui avoit charge de le prendre, passa tout joignant un halier, où il s'estoit tapy, & faillit de

*Resolution
extraordi-
naire.*

(21) C'est-à-dire, conspirations. Rabelais s'est servi du mot de *Monopole* dans ce sens là, *Pleust à Dieu*, dit-il parlant des Mutineries du Peuple de Paris, *que je sceusse l'officine en laquelle sont forgez ces Schismes & Monopoles, pour les mettre en évidence es confrairies de ma paroisse*, Liv. I. ch. 17. p. 107. Edit. d'Amst. d'Henri Desbordes, sous le nom feint d'Henri Bordeusius. — *Monopole*, conspiration, conjuration, Nicot.

le descouvrir : Mais luy sur ce point-là, considerant la peine & les difficultez, auxquelles il avoit desja si long temps duré, pour se sauver des continuelles & curieuses recherches, qu'on faisoit de luy par tout; le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, & combien il luy valoit mieux passer une fois le pas, que demeurer tousjours en cette transe, luy-mesmes les r'appella, & leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eux & luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard : si croy-je, qu'encore vaudroit-il mieux le prendre, que de demeurer en la fievre continuelle d'un accident, qui n'a point de remede. Mais puisque les provisions qu'on y peut apporter sont pleines d'inquietude, & d'incertitude, il vaut mieux d'une belle assurance se préparer à tout ce qui en pourra advenir; & tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas assuré qu'il advienne.





CHAPITRE XXIV.

Du Pedantisme.

JE me suis souvent despité en mon enfance, de voir és Comedies Italiennes, tousjours un pedante pour badin, & le surnom de *magister*, n'avoir guere plus honorable signification parmi nous. Car leur estat donné en gouvernement, que pouvois-je moins faire que d'estre jaloux de leur reputation ? Je cherchois bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire, & les personnes rares & excellentes en jugement, & en sçavoir : d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des autres. Mais en cecy perdois-je mon latin, que les plus galans hommes c'estoient ceux qui les avoyent le plus à mespris, tesmoins nostre bon du Bellay :

*Pedans me-
prisez des
plus galans
hommes.*

Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.

Et est cette coustume ancienne : car Plutarque dit (1) que *Grec & Escolier*,

(1) Dans la Vie de Ciceron, ch. 2. de la traduction d'Amyot. Voici les propres paroles de Plutarque, ταῦτα δὲ τὰ Παιδείαν τοῖς βιβλιοφύλα-

250 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 estoient mots de reproche entre les Ro-
 mains, & de mespris. Depuis avec l'aage
 j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime
 raison, & que (2) *magis magnos cleri-*
cos non sunt magis magnos sapientes.
 Mais d'où il puisse advenir qu'une ame
 riche de la cognoissance de tant de cho-
 ses, n'en devienne pas plus vive, & plus
 esveillée; & qu'un esprit grossier & vul-
 gaire puisse loger en soy, sans s'amender,
 les discours & les jugemens des
 plus excellens Esprits que le monde ait
 porté, j'en suis encore en doubte. A
 recevoir tant de cervelles estrangeres,
 & si fortes, & si grandes, il est neces-
 saire (me disoit une fille, la premiere de
 nos Princesses, parlant de quelqu'un)
 que la sienne se foule, se contraigne &
 rappetisse, pour faire place aux autres.
 Je dirois volontiers, que comme les plan-
 tes s'estouffent de trop d'humeur, & les
 lampes de trop d'huile, aussi faiët l'ac-
 tion de l'Esprit par trop d'estude & de

τοὺς πρόχειρα καὶ συνήθη ῥήματα, Γραικὸς
 καὶ Σχολαστικὸς. Pag. 1581. Tom. III. Edit. Henr.
 Steph.

(2) Espece de Proverbe qu'on n'a exprimé de
 cette maniere barbare que pour rendre les faux Sa-
 vans plus ridicules. Vous le trouverez dans Rabe-
 lais, L. I. c. 29. Le Poëte Regnier l'a traduit ainsi,
Les plus grands Clercs ne sont pas les plus fins, Sat. III,
 & c'est comme on parle encore aujourd'hui.

matiere : lequel occupé & embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se demesler, & que cette charge le tienne courbe & croupy. Mais il en va autrement, car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit. Et aux exemples des vieux temps, il se voit tout au rebours, des suffisans hommes aux maniemens des choses publiques, des grands Capitaines, & grands Conseillers aux affaires d'Estat, avoir esté ensemble tres-sçavans.

Et quant aux Philosophes retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelquefois à la verité mespriséz, *Philosophes
mépriséz, &
pourquoi.* par la liberté Comique de leur temps, leurs opinions & façons les rendans ridicules. Les voulez-vous faire juges des droits d'un procès, des actions d'un homme ? Ils en sont bien prests ! Ils cherchent encore, s'il y a vie, s'il y a mouvement, (3) si l'homme est autre

(3) Si Montagne a copié ceci du *Theaetete* de Platon, p. 127. F. comme il paroît par tout ce qu'il ajoute immédiatement après, qu'il a visiblement tiré de ce Dialogue, il a fort mal pris la pensée de Platon, qui dit seulement ici que le Philosophe ignore à tel point ce que fait son voisin, qu'il fait à peine si c'est un homme ou quelque autre animal : τὸν τοιούτον ὁ μὲν πλησίον καὶ ὁ γείτων πέληθεν, ἢ μόνον ὅτι πράττει, ἀλλ' ὄλιγον καὶ εἰ ἄνθρωπος ἐστίν, ἢ τι ἄλλο δρέμμα.

chose qu'un bœuf : que c'est qu'agir & souffrir, quelles bestes ce sont, que loix & justice. Parlent-ils du Magistrat, ou parlent-ils à luy ? c'est d'une liberté irreverente & incivile. (4) Oyent-ils louer un Prince ou un Roy ? c'est un pastre pour eux, oisif comme un pastre, occupé à pressurer & tondre ses bestes, mais bien plus rudement. En estimez-vous quelqu'un plus grand, pour posséder deux mille arpents de terre ? (5) eux s'en moquent, accoustumés d'embrasser tout le monde, comme leur possession. Vous vantez-vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches ? ils vous estiment (6) de peu, ne concevans

(4) Τύραννον τε ἢ βασιλέα ἐγκωμιαζόμενον, ἢ α, τῶν νομέων, οἷον συμβῶτην ἢ ποιμένα ἢ τινα βέκολον, ἢ γέϊται ἀκείνῳ εὐδαιμονίζομενον, πολὺ βδάλλοντα. Δυσκολώτερον δὲ ἐκείνων ζῶον καὶ ἐπιβελότερον ποιμαίνειν τε καὶ βδάλλειν νομίζει αὐτὸς. Id. ibid. p. 128. A.

(5) Πάνυ σμικρὰ δοκεῖ ἀκείνῳ, εἰς ἀπασαν εἰσθὰς τὴν γῆν βλέπειν. Id. ibid.

(6) C'est-à-dire, ils vous méprisent de ce que vous ne savez pas vous élever à la considération de l'image universelle de Nature, & ne considerez pas combien chacun de nous a eu de prédécesseurs, &c. ὑπὸ ἀπειρουσίας ἢ δυναμέων εἰς τὸ πᾶν ἀεὶ βλέπειν, ὡς λογίζεσθαι ὅτι πάππων καὶ προγόνων μυριάδες ἐκάσῳ γηγόνῳ ἀναριθμητοί, &c.

l'image universelle de nature, & combien chascun de nous a eu de predecesseurs, riches, pauvres, Roys, valets, Grecs, Barbares. Et quand vous seriez cinquantiemes descendant de Hercules, ils vous trouvent vain, de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdaignoit le Vulgaire, comme ignorants les premieres choses & communes, & comme presomptueux & insolents.

Mais cette peinture Platonique est bien esloignée de celle (7) qu'il faut à nos hommes. On envioit ceux-là comme estans au dessus de la commune façon, comme mesprisans les actions publiques, comme ayans dressé une vie particuliere & inimitable, reglée à certains discours hautains & hors d'usage : ceux-cy on les desdaigne, comme estans au dessous de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme trainans une vie & des mœurs basses & viles apres le vulgaire. [a] *Odè*

Extrême différence qu'il y a entre les Philosophes & nos Pedans.

αἱς πλεστοὶ καὶ πτωχοὶ, καὶ βασιλεῖς καὶ δούλοι, βάρβαροι τε καὶ Ἕλληνες, &c. Tout le reste du paragraphe est encore pris mot pour mot du même Dialogue de Platon, p. 128. B. C.

(7) *Qui convient à nos Pedans.*

[a] Je hai les hommes dont les discours sont Philosophiques, & les actions lâches & frivoles, *Præcursus*, apud *Aul. Gellium*, L. XIII. c. 8.

254 ESSAIS DE MONTAIGNE,
homines ignavâ operâ, Philosophâ senten-
tiâ. Quant à ces Philosophes, dis-je,
comme ils estoient grands en science,
ils estoient encore plus grands en toute
action. Et tout ainsi qu'on dit (8) ce
Geometrien de Syracuse, lequel ayant
esté destourné de sa contemplation,
pour en mettre quelque chose en prati-
que, à la deffence de son païs, qu'il
mit soudain en train des engins espou-
vantables, & des effects surpassans toute
creance humaine; desdaignant route-
fois luy-mesme toute cette sienne manu-
facture, & pensant en cela avoir cor-
rompu la dignité de son art, de laquelle
ses ouvrages n'estoient que l'apprentissa-
ge & le jouet. Aussi eux, si quelquefois
on les a mis à la preuve de l'action, on
les a veu voler d'une aïlle si haulte, qu'il
paroissoit bien, leur cœur & leur ame
s'estre merveilleusement grossie & enri-
chie par l'intelligence des choses. Mais
aucuns voyants la place du gouverne-
ment politique saisie par hommes inca-
pables, s'en sont reculés. Et celuy qui
demanda à Crates, jusques à quand il
faudroit philosopher, en receut cette
responſe: (9) *Jusques à tant que ce ne*

(8) *Archimede*, dans la Vie de *Marcellus* par *Plu-*
marque, de la Traduction d'Amyot, ch. 6.

(9) *Diog. Laërt.* in *Vitâ Cratetis*, L.VI. *Segm.* 92.

soient plus des asniers, qui conduisent nos armées. Heraclitus (10) resigna la Royauté à son frere. Et aux Ephesiens, qui luy reprochoient, qu'il passoit son temps à jouer avec les enfans devant le temple : (11) *Vaut-il pas mieux faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compagnie ?* D'autres ayans leur imagination logée au dessus de la fortune & du monde, trouverent les sieges de la justice, & les thrones mesmes des Roys, bas & viles. Et refusa (12) Empedocles la Royauté, que les Agrigentins luy offrirent. Thales (13) accusant quelque-fois le soin du mesnage & de s'enrichir, on lui reprocha que c'estoit à la mode du renard, pour n'y pouvoir advenir.

Μέγρις ἂν δόξωσιν οἱ ἑρακλήγοι εἶναι ὀνηλάται.

(10) *Diog. Laërt. in Vitâ Heracliti, L. IX. Segm. 6.* ἐκχωρῆται τ' ἀδελφῷ τῆς βασιλείας. Par *βασιλεία* il faut entendre ici, selon Menage, non la Royauté proprement dite, mais une charge particuliere qui en portoit le nom à Ephese, comme chez les Atheniens & les Romains, après qu'ils eurent renoncé au Gouvernement Monarchique. Voyez sur cet endroit de Diogene Laërce la Note de *Kuhniius* qui contient la preuve de ce que Menage s'étoit contenté d'affirmer.

(11) *Id. ibid. Segm. 3.* ἢ ἔκρεῖττον τοῦτο ποιεῖν ἢ μεθ' ὑμῶν πολιτεῦσθαι;

(12) *Diog. Laërt. in Vitâ Empedoclis, L. VIII. Segm. 63.*

(13) *Id. ibid.*

256 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Il luy print envie par passeremps d'en montrer l'experience, & ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proffit & du gain, (14) dressa une trafique qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie, les plus experimentez de ce mestier-là en pouvoient faire de pareilles. Ce qu'Aristote recite d'aucuns, qui appelloient & celuy-là, & Anaxagoras, & leurs semblables, sages, & non prudents, pour n'avoir assez de soin des choses plus utiles: outre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gens: & à voir la basse necessiteuse fortune, dequoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer tous les deux, qu'ils sont, & non sages, & non prudents.

*Savans mé-
prisables,
parce qu'ils
sont mal ap-
pris.*

Je quitte cette premiere raison, & croy qu'il vaut mieux dire, que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux Sciences: & qu'à la mode dequoy nous sommes instruits, il n'est pas merveille, si ny les escoliers, ny les

(14) Cic. de Divinat. L. I. c. 49. *Qui Thales ut ob-
jurgatores suos convinceret, ostenderetque etiam Phi-
losophum, si ei commodum esset, pecuniam facere posse,
omnem oleam, antequam florere capisset, in agro Mi-
lesio coemisse dicitur. Vide & Diog. Laërt. in Vita
Thaletis, L. I. Sægm. 26.*

maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray le sçin & la despence de nos peres, ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement & de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : *O le sçavant homme !* Et d'un autre, *O le bon homme !* Il ne faudra pas à destourner les yeux & son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : *O les lourdes testes !* Nous nous enquerons volontiers, Sçait-il du Grec ou du Latin ? escrit-il en vers ou en prose ? mais, s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, & c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, & laissons l'entendement & la conscience vuide. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquefois à la queste du grain, & le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits : ainsi nos pedants vont pillotans la Science dans les livres, & ne la logent qu'au bout de leurs lévres, pour la dégorger seulement, & mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire

Ils ne s'appliquent qu'à se remplir la memoire.

258 ESSAIS DE MONTAIGNE,

de mesme, ce que je fay en la plus part de cette composition ? Je m'en vay escorniffant par-cy par-là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder (car je n'ay point de gardoire) mais pour le transporter en cettuy-cy ; où , à vray dire, elles ne sont non plus miennes, qu'en leur premiere place.

*Ne songent
qu'à faire
une vaine
monne de
leur Science*

Nous ne sommes, ce croy-je, sçavants, que de la science presente : non de la passée, aussi peu que de la future. Mais qui pis est, leurs escoliers & leurs petits ne s'en nourrissent & alimentent non plus, ains elle passe de main en main, pour cette seule fin, d'en faire parade, d'en entretenir autrui, & d'en faire des comptes, comme une vaine monnoye inutile à tout autre usage & emploie, qu'à compter & jeter. [b] *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum.* [c] *Non est loquendum, sed gubernandum.* Nature pour monstrier, qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduit, faict naistre souvent és Nations moins cultivées par art, des productions d'esprit, qui luittent les plus artistes productions. Comme sur mon propos,

[b] Ils ont appris à parler aux autres, & non pas à eux-mêmes, *Cic. Tusc. Quæst. L. V. ch. 36.*

[c] Il ne s'agit pas de parler, mais de conduire le Vaisseau. *Senec. Epist. 108.*

le proverbe Gascon tiré d'une chalemie, est-il delicat, *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em ?* Souffler prou souffler, mais à remuer les doigts, nous en sommes là. Nous sçavons dire, Cicero dit ainsi, voila les mœurs de Platon, ce sont les mots mesmes d'Aristote : mais nous, que disons-nous nous-mêmes ? que faisons-nous ? que jugeons-nous ? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce (15) riche Romain, qui avoit esté soigneux à fort grande despence, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de science, qu'il tenoit continuellement autour de luy, affin que quand il escheoit entre ses amis, quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppléassent en sa place, & fussent tous prests à luy fournir, (16)

Sottise d'un Romain qui se croyoit savant, parce qu'il avoit des Savans à ses gages.

(15) *Clavifius Sabinus*. Il vivoit du temps de Senèque, qui, outre ce que dit ici Montagne, rapporte des traits encore plus ridicules de la sottise de ce riche Impertinent, *Epist. XXVII.*

(16) *Huic memoria tam mala erat, ut illi modò nomen Ulixis excideret, modò Achillis, modò Priami : quos tam benè noverat, quàm pædagogos nostros novimus. — Nihilominus eruditus volebat videri. Hanc itaque compendiarium excogitavit : magnâ summâ emit servos, unum qui Homerum teneret, alterum qui Hesiodum. Novem præterea Lyricis, singulos assignavit. — Habeat ad pedes hos, à quibus subinde cum peteret versus,*

qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier : & pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gens. Et comme font aussi ceux, desquels la suffisance loge en leurs somptueuses Librairies. J'en cognoy, à qui quand je demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour le monstrier : & n'oseroit me dire, qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier en son Lexicon que c'est galeux, & que c'est que derriere.

*La Science
n'est utile
qu'autant
qu'elle nous
devient pro-
pre.*

Nous prenons en garde les opinions & le sçavoir d'autrui, & puis c'est tout : il les faut faire nostres. Nous semblons proprement celuy, qui ayant besoin de feu, (17) en iroit querir chez son voisin, & y en ayant trouvé un beau & grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous ? si elle ne nous augmente & fortifie ? Pensons-nous que

quos referret, sæpè in medio versu excidebat. —
— Ille tamen in eà opinione erat, ut putaret se scire, quod quisquam in domo suâ sciret. *Senec. ibid.*

(17) Vous trouverez cette comparaison à la fin du Traité de Plutarque intitulé *Comment il faut ouyr*. Et c'est de là sans doute que Montaigne l'a prise, puisqu'il l'exprime à peu près dans les mêmes termes qu'*Amyot*.

Lucullus, que les Lettres (18) rendirent & formerent si grand Capitaine sans experience, les eust prises à nostre mode ? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autrui, que nous aneantissons nos forces. Me veux-je armer contre la crainte de la mort ? c'est aux despens de Seneca. Veux-je tirer de la consolation pour moy, ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicero : je l'eusse prise en moy-mesme, si on m'y eust exercé. Je n'ayme point cette suffisance relative & mendrée. Quand bien nous pourrions estre sçavans du sçavoir d'autrui, au moins sages ne pouvons-nous estre que de nostre propre sagesse.

(19) *μισῶ σοφιστὴν, ὅστις ἔχ' αὐτῷ σοφός.*

(20) Je hai le sage qui n'est pas sage pour soy-mesmes. [e] *Ex quo Ennius :*

(18) *Cic. Acad. Quæst. Lib. IV. c. 1. Ad Mithridaticum bellum missus à Senatu, — cum totum iter & navigationem consumpsisset partim in pericunctando à peritis, partim in rebus gestis legendis, in Asiam perfectus Imperator venit, cum esset Româ profectus rei militaris rudis.*

(19) Paroles d'*Euripide*, comme nous l'apprend Cicéron, *Epist. 15. ad Cæsar. L. XIII.*

(20) Dans l'Edition d'*Abel l'Angelier* de 1588. on trouve cette traduction faite par Montagne, & inserée dans le Texte immédiatement après le Vers Grec, comme ici.

[e] C'est pourquoi, dit Ennius, vaine est la

*Nequidquam sapere sapientem, qui ipse
sibi prodesse non quiret :*

[d] *si cupidus, si*

Vanus, & Euganeâ quantumvis mollior agnâ.

[e] *Non enim paranda nobis solum, sed
fruenda sapientia est.* (21) Dionysius se
moquoit des Grammairiens, qui ont soin
de s'enquerir des maux d'Ulysses, &
ignorent les propres : des Musiciens, qui
accordent leurs flutes, & n'accordent pas
leurs mœurs : des Orateurs qui estudient
à dire justice, non à la faire. Si nostre
ame n'en va un meilleur bransle, si nous
n'en avons le jugement plus sain, j'ai-
merois aussi cher que mon escolier eût
passé le temps à jouier à la paume :
au moins le corps en seroit plus allegre.
Voyez-le revenir de là, apres quinze ou

sagesse du sage, s'il ne fait pas se faire du bien à
lui-même. *Apud Cic. Offic. L. III. c. 15.*

[d] S'il est avare, menteur, & effeminé. *Juvenâl.
Sat. VIII. vs. 14.*

[e] Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il
faut en jouir. *Cic. de Finib. L. I. c. 1.*

(21) Dans toutes les Editions de Montagne que
j'ai vuës, sans en excepter la dernière Traduction
Angloise, j'ai trouvé *Dionysius*. Cependant, les sa-
ges reflexions que Montagne attribué ici à ce pré-
tendu *Dionysius*, c'est *Diogene le Cynique* qui les a
faites, comme on peu voir dans la Vie de ce Phi-
losophe, écrite par *Diogene Laërce*, L. VI. Segm.
27. & 28.

ans employez, il n'est rien si mal propre à mettre en besogne : tout ce que vous y reconnoissez davantage, c'est que son Latin & son Grec l'ont rendu plus sot & presomptueux qu'il n'estoit party de la maison. Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie : & l'a seulement enflée, en lieu de la grossir.

Ces maistres icy, comme Platon dit *Caractere des faux Savans.* des Sophistes, leurs germains, sont de tous les hommes, ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes, & seuls entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier & un maçon : mais l'empirent, & se font payer de l'avoir empiré. Si la loy (22) que Protagoras proposoit à ses disciples, estoit suivie : ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple, combien ils estimoient le profit qu'ils avoient receu de sa discipline, & selon iceluy satisfissent sa peine, mes pedagogues se trouveroient (23) chouez, s'estans remis au serment de mon experience. Mon vulgaire Perigordin ap-

(22) *Plato in Protagorâ, Tom. I. p. 328. Edit. H. Steph.*

(23) *Frustrer, déçus de leur esperance. De chouer qui n'est plus en usage, est venu échouer.*

pelle fort plaisamment *Lettre-ferits*, ces sçavanteaux, comme si vous disiez *Lettre-ferus*, auxquels les Lettres ont donné un coup de marteau, comme on dit. De vray le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesmes du sens commun. Car le païsan & le cordonnier vous leur voyez aller simplement & naïvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent: ceux-cy pour se vouloir eslever & gendarmer de ce sçavoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarassant, & emprèstant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles, mais qu'un autre les accommode: ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade: ils vous ont desja rempli la teste de loix, & si n'ont encore conceu le nœud de la cause: ils sçavent la Theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en pratique.

*Caractere
d'un parfait
Pedant.*

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passe-temps, ayant affaire à un de ceux-cy, contrefaire un jargon de Galimatias, propos sans suite, tissu de pieces rapportées, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à debattre, pensant tousjours respondre aux objections qu'on luy faisoit. Et si estoit

estoit homme de lettres & de reputation,
& qui avoit une belle Robbe.

[f] *Vos, ô Patritius sanguis, quos vivere par est
Occipiti caco, postica occurrere sanna.*

Qui regardera de bien pres à ce genre de gens, qui s'estend bien loin, il trouvera comme moy, que le plus souvent ils ne s'entendent, ny autrui, & qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entierement creux: sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait autrement façonné, comme j'ay veu *Adrianus Turnebus*, qui n'ayant faict autre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme, qui fust il y a mil ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, & quelque façon externe, qui pouvoit n'estre pas civilisée à la courtisane: qui sont choses de neant. Et hay nos gens qui supportent plus malaysément une robbe qu'une ame de travers: & regardent à sa reverence, à son maintien & à ses bottes, quel homme il est. Car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souvent à mon

[f] O nobles Patriciens qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derriere vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos, ne vous fassent la nique. *Perf. Sat. I. vs. 61. & 62.*

escient jetté en propos esloignez de son usage, il y voyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit, qu'il n'eust jamais faict autre mestier que la guerre, & affaires d'Estat. Ce sont natures belles & fortes :

[g] *queis arte benigna*

Et meliore luto finxit praeordia Titan,

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux.

*La science
doit être ac-
compagnée de
jugement.*

Il y a aucuns de nos Parlemens, quand ils ont à recevoir des Officiers, qui les examinent seulement sur la science : les autres y adjoustant encores l'essay du sens, en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceux-cy me semblent avoir un beaucoup meilleur stile : Et encore que ces deux pieces soyent necessaires, & qu'il faille qu'elle s'y trouvent toutes deux, si est-ce que la verité celle du sçavoir est moins prisable, que celle du jugement ; cette-cy se peut pas-

[g] Que Dieu a formées d'un meilleur limon,
& gratifiées d'un plus excellent genie. *Juvenal.*
Sat. XIV. vs. 34. & 35.

fer de l'autre, & non l'autre de cette-cy.
Car comme dict ce vers Grec,

[h] ὥς ἔδ' ἐν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νῦν παρῇ:

A quoy faire la science, si l'entendement n'y est ? Pleust à Dieu que pour le bien de nostre justice ces Compagnies-là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement & de conscience, comme elles sont encore de science. [i] *Non vita, sed schola discimus.* Or il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer: il ne faut pas arrouser, il l'en faut teindre; & s'il ne la change, & meliore son estat imparfaict, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive, & qui empesche & offence son maistre s'il est en main foible, & qui n'en sçache l'usage: [k] *Ut fuerit melius non didicisse.* A l'aventure est-ce la cause, que & nous, & la Theologie ne requerons pas beaucoup de science aux Femmes, & que François Duc de Bretagne fils de Jean V. comme on luy parla de son mariage

[h] Apud Srob. Tit. III. p. 37. — La traduction de ce Vers Grec se trouve immédiatement après, imprimée en Italique.

[i] Nous n'apprenons point à vivre, mais à disputer. Senec. Epist. 106. in fine.

[k] De sorte qu'il auroit mieux vallu, n'avoir rien appris. Cic. Tusc. Quæst. L. II. c. 4.

268 ESSAIS DE MONTAIGNE,
avec Isabeau fille d'Escoffe, & qu'on
luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie
simplement & sans aucune instruction
de lettres, respondit, qu'il l'en aymoit
mieux, & qu'une femme estoit assez sça-
vante, quand elle sçavoit mettre diffé-
rence entre la chemise & le pourpoint de
son mary.

*Si les Lettres
s'ont d'une
absoluë né-
cessité.*

Aussi ce n'est pas si grande merveil-
le, comme on crie, que nos ancestres
n'ayent pas faict grand estat des lettres,
& qu'encores aujourd'hy elles ne se
trouvent que par rencontre aux prin-
cipaux conseils de nos Roys; & si cette
fin de s'en enrichir, qui seule nous est
aujourd'huy proposée par le moyen de
la Jurisprudence, de la Medecine, du
Pedantisme, & de la Theologie enco-
re, ne les tenoit en credit, vous les
verriez sans doute aussi marmiteuses
qu'elles furent onques. Quel dommage,
si elles ne nous apprennent ny à bien
penser, ny à bien faire? [1] *Postquam
docti prodierunt, boni desunt.* Toute
autre science est dommageable à celuy
qui n'a la science de bonté.

*Toute sorte
de Genies ne
sont pas ca-*

Mais la raison que je cherchois ran-
toist, seroit-elle point aussi de là, que

[1] Depuis que les Doctes ont paru, l'on ne
voit plus de gens de bien. *Senec. Epist. 95.*

nostre estude en France n'ayant quasi ^{pables d'écre}
 autre but que le profit, moins de ceux ^{ameliorer}
 que nature a faict naistre à plus gene- ^{par la Scien-}
 reux offices que lucratifs, s'adonnants
 aux Lettres, ou s'y addonnants * cour-
 rement (retirez avant que d'en avoir
 pris appetit, à une profession qui n'a
 rien de commun avec les livres) il ne
 reste plus ordinairement, pour s'enga-
 ger tout à faict à l'estude, que les gens
 de basse fortune, qui y questent des
 moyens à vivre. Et de ces gens-là, les
 ames estans & par nature, & par insti-
 tution domestique & exemple, du plus
 bas aloy, (24) rapportent faullement le
 fruit de la Science. Car elle n'est pas
 pour donner jour à l'ame qui n'en a
 point, ny pour faire voir un aveugle.
 Son mestier est non de luy fournir de
 veuë, mais de la luy dresser, de luy
 regler ses allures, pourveu qu'elle aye
 de soy les pieds, & les jambes droites
 & capables. C'est une bonne drogue
 que la Science, mais nulle drogue n'est
 assés forte, pour se préserver sans alte-
 ration & corruption, selon le vice du
 vase (25) qui l'estuye. Tel a la veuë

* Fort peu de temps.

(24) Font un mauvais usage de la science.

(25) Où elle est renfermée. D'estuy on a fait estuyer

claire, qui ne l'a pas droite : & par consequent void le bien, & ne le suit pas : & void la science, & ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en la Republique, c'est donner à ses citoyens selon leur nature, leur charge. Nature peut tout, & fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps : & aux exercices de l'esprit les ames boiteuses. Les bastardes & vulgaires sont indignes de la Philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chausselier. De mesme il semble, que l'experience nous offre souvent, un Medecin plus mal medeciné, un Theologien moins reformé, & coustumierement un Sçavant moins suffisant qu'un autre. Aristote avoit anciennement raison de dire, que les Philosophes nuisoient (26) aux auditeurs : d'autant que la pluspart des ames ne se trouvent propres à faire leur profit de telle instruction : qui, si elle ne se

qui signifie *cacher, renfermer, mettre dans un estuy*. On dit encore en Languedoc *s'estuya* pour dire *renfermer dans sa maison*. Voyez dans le *Treſor de Recherches Gauloises* de Borel, les mots *estoyer* & *s'estuyer*.

(26) *Ils qui benè dista, malè interpretarentur*, à ces Auditeurs qui prenoient mal les bonnes choses qu'on leur disoit. *Cic.* de Nat. Deor. L. III. c. 31.

met à bien, se met à mal: [m] ἀσώτους *Les Perses en-*
ex Aristippi, acerbos ex Zenonis scholâ *seignoient la*
exire. *Veu à leurs*
Enfâns, au
lieu des Let-
tres.

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprennent la Vertu à leurs enfans, comme les autres Nations font les Lettres. Platon dit que le fils aîné en leur succession royale, (27) estoit ainsi nourry: Apres sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des ennuches de la premiere autorité autour des Roys, à cause de leur vertu. Ceux-cy prenoient charge de luy rendre le corps beau & sain: & apres sept ans le duisoient à monter à cheval, & aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre: le plus sage, le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la Nation. Le premier luy apprenoit la Religion: le second, à estre toujours veritable: le tiers, à se rendre maistre des cupidités: le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de tres-grande consideration, qu'en cette excellente police *Jeunesse La-*
cedemonien-
ne instruite

[m] Qu'il sortoit des Débauchez de l'Ecole d'Aristippe, & des Esprits malins de celle de Zenon.
Cir. de Nat. Deor. L.III. c.31.

(27) Dans le Premier Alcibiade, p. 32.

à toute autre
chose qu'aux
Lettres.

de Lycurgus, & à la verité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au giste mesmes des Muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si cette genereuse jeunesse desdaignant tout autre joug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence, & justice : Exemple que Platon a suivy en ses Loix. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le jugement des hommes, & de leurs actions : & s'ils condamnoient & loüoient, ou ce personnage, ou ce faict, (28) il falloit raisonner leur dire, & par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement, & apprenoient le Droit. Astyages (29) en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon ; C'est, dit-il, qu'en nostre Escole un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & luy osta son saye, qui estoit plus grand : nostre precepteur m'ayant fait juge de

(28) C'est-à-dire, ils étoient obligez de rendre raison du parti qu'ils prenoient.

(29) Dans la *Cyropédie* de Xenophon, L. I. ch. 3.
S. 14.

ce differend , je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat , & que l'un & l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point : sur quoy il me remontra que j'avois mal fait. Car je m'estois arresté à considerer la bien-seance , & il falloit premierement avoir proveu à la justice , qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit. Et dit (30) qu'il en fut fouëté , tout ainsi que nous sommes en nos villages , pour avoir oublié le premier Aoriste de τυπω. Mon Regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo* , avant qu'il me persuadast que son Escole vaut cette-là. Ils ont voulu couper chemin : & puisqu'il est ainsi que les Sciences , lors mesmes qu'on les prent de droit fil , ne peuvent que nous enseigner la prudence , la preud'homme & la resolution , ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfans au propre des effects , & les instruire non par ouïr dire , mais par l'essay de l'action , en les formant & moulant vivement , non seulement de preceptes & paroles , mais principalement d'exem-

(30) Πληγὰς ἔλαβον , ὡς καὶ ὁρθῶς δικάσας.
 Je fus battu ; dit le petit Cyrus , pour n'avoir pas jugé droitement.

ples & d'œuvres: afin que ce ne fust pas une science en leur ame, mais sa complexion & habitude: que ce ne fust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agésilas ce qu'il seroit d'avis, que les enfans apprinrent: (31) *Ce qu'ils doivent faire estans hommes*, répondit-il. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produit des effets si admirables.

*Difference
entre l'instruction
qu'on donnoit aux Enfans à Sparte,
& celle qu'on leur donnoit
à Athenes.*

On alloit, dit-on, aux autres villes de Grece chercher des Rhetoriciens, des Peintres, & des Musiciens: mais en Lacedemone des Legislateurs, des Magistrats, & Empereurs d'armée: à Athenes on aprenoit à bien dire, & icy à bien faire: là à se desmesler d'un argument sophistique, & à rabattre l'imposture des mots captieusement entre-lassez; ici à se desmesler des appats de la volupté, & à rabattre d'un grand courage les menasses de la fortune & de la mort: ceux-là s'embesognoient apres les parolles, ceux-cy apres les choses: là c'estoit une continuelle exercitation de la langue, icy une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy

(31) Plutarque dans les *Discours notables des Lacedemoniens*.

il n'est pas estrange, si Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent tout au rebours de ce que nous ferions, (32) qu'ils ay-
moient mieux donner deux fois autant d'hommes faicts; tant ils estimoient la perte de l'education de leur pays. Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfans à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la Rhetorique, ou Dialectique: mais (33) *pour apprendre (ce di-il) la plus belle science qui soit, à sçavoir la science d'obeïr & de commander.*

Il est tres-plaisant, de voir Socrates, Comment Socrates se joue d'un Sophiste qui n'avoit rien gagné à Sparte. à sa mode se moquant de Hippias, (34) qui luy recite, comment il a gagné, spécialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent, à regenter: & qu'à Sparte il n'a gagné pas un sol: Que ce sont gens idiots, (35) qui ne sçavent ny mesurer ny compter: ne font estat ny de Grammaire ny de rythme: s'amu-

(32) Plutarque dans le même Traité.

(33) *Ὡς μαθησομένους τῶν μαθημάτων τὸ καίμιον ἀρχεῖν καὶ ἀρχεῖν.* Plutarque dans la Vie d'Agesilaus, ch.7.

(34) Platonis *Hippias Major*, p. 96.

(35) *Id. ibid.* p. 97.

sans seulement à sçavoir (36) la suite des Roys, establissement & decadence des Etats, & tels fatras de comptes. Et au bout de cela, Socrates luy faisant advouër par le menu, l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur & vertu de leur vie privée, luy laissa deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

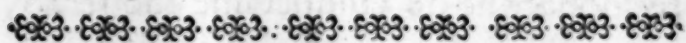
*Les Sciences
amollissent
le courage.*

Les exemples nous apprennent, & en cette martiale police, & en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit & effemine les courages, plus qu'il ne les (37) fermit & aguerrit. Le plus fort Estat, qui paroisse pour le present au monde, est celuy des Turcs, peuples également duiçts à l'estimation des armes, & mespris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fust sçavante. Les plus belliqueuses nations en nos jours, sont les plus grossieres & ignorantes. Les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à

(36) *Περὶ τῶν γενῶν, ὃ Σώκρατες, τῶν τε ἡρώων καὶ τῶν ἀνθρώπων καὶ τῶν καλοικησέων, ὡς τοαρχαίον ἐκτίθησαν αἱ πόλεις καὶ συλλήβδην πάσης τῆς ἀρχαιολογίας ἡδιστα ἀκρόωνται. Id. ibid.*

(37) *Forrière.*

cette preuve. Quand les (38) Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les Librairies d'estre passées au feu, ce fut un d'entre eux, qui sema cette opinion, qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis: propre à les destourner de l'exercice militaire, & amuser à des occupations sedentaires & oysives. Quand nostre Roy, *Charles huitieme*, quasi sans tirer l'espée du fourreau, se veid maistre du Royaume de Naples, & d'une bonne partie de la Toscane, les Seigneurs de sa suite attribuerent cette inespérée facilité de conquête, à ce que les Princes & la Noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & sçavans, que vigoureux & guerriers.



CHAPITRE XXV.

De l'Institution des Enfans, à Madame Diane de Foix, Comtesse de Gursen.

JE ne vis jamais pere, pour bossu ou teigneux que fust son fils, qui laissast de l'advouer: non pourtant, s'il

A quoi se réduire la connoissance que Montagne avoit des Sciences.

(38) Plusieurs Auteurs citent ce Fait après *Philippe Camerarius*, *Medit. Histor. Cent. III. c. 51.* où il cite lui-même *J. Bapt. Egnarius*. — Je tiens ceci de *M. Barbeyrac*.

n'est du tout enyvré de cett'affection , qu'il ne s'apperçoive de sa defaillance : mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, je voy mieux que tout autre , que ce ne sont icy que resveries d'homme , qui n'a gousté des Sciences que la crouste premiere en son enfance , & n'en a retenu qu'un general & informe visage : un peu de chaque chose , & rien de tout , à la Françoisé. Car en somme , je sçay qu'il y a une Medecine , une Jurisprudence , quatre parties en la Mathematique , & grossierement ce à quoy elles visent. Et à l'aventure encore sçay-je la pretention des Sciences en general , au service de nostre vie : mais d'y enfoncer plus avant , de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote monarque de la doctrine moderne , ou opiniastré apres quelque science , je ne l'ay jamais faict : ny n'est art de quoy je peusse peindre seulement les premiers lineaments. Et n'est enfant des classes moyennes , qui ne se puisse dire plus sçavant que moy : qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon. Et si l'on m'y force , je suis contraint assez ineptement , d'en tirer quelque maniere de propos universel , sur quoy j'examine son juge-

ment naturel : Leçon, qui leur est autant incogne, comme à moy la leur.

Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque & Seneque, où je puyse comme les Danaïdes, remplissant & versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier, à moy, si peu que rien. L'Histoire c'est mon gibier en matiere de Livres, ou la Poësie, que j'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette sort plus aigue & plus forte : ainsi me semble-il que la sentence pressée aux pieds nombreux de la Poësie, s'essance bien plus brusquement, & me (1) fient d'une plus vive secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, je les sens flechir sous la charge : mes conceptions & mon jugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant & chopant ; & quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfait. Je voy encore du país au delà : mais d'une veuë trouble, & en nuage, que je ne puis demesler : Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se

Plutarque
& Seneque,
Livres favoris de Mon-
sieur.

présente à ma fantasie, & n'y employant que mes propres & naturels moyens, s'il m'advient, comme il fait souvent, de rencontrer de fortune dans les bons Auteurs ces mesmes lieux, que j'ay entrepris de traiter, comme je viens de faire chez Plutarque tout presentement, son discours de la force de l'imagination: à me recognoistre au prix de ces gens-là, si foible & si chetif, si poissant & si endormy, je me fay pitié, ou desdain à moy-mesmes. Si me gratifie-je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, & que je vays au moins de loin apres, (2) disant que voire: aussi que j'ay cela, que chacun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre-eux & moy: Et laisse ce neantmoins courir mes inventions ainsi foibles & basses, comme je les ay produites, sans en replastrer & recoudre les defauts que cette comparaison m'y a descouverts.

*Escrivains
modernes qui
decouvrent
la foiblesse de
leur génie en
pillant les
Anciens.*

Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. Les Escrivains indiscrets de nostre siecle, qui parmy leurs ouvrages de neant, vont semant

(2) *Disant qu'ils ont raison.*

des lieux entiers des anciens Auteurs pour se faire honneur, font le contraire. Car cett' infinie dissemblance de lustres rend un visage si passe, si terni, & si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent. [(3) C'estoient deux contraires (4) fantasies. Le Philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, (5) mais des ouvrages entiers d'autres Auteurs: & en un la Medée d'Euripides: & disoit Apollodorus, que, qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estranger, son papier demeureroit en

(3) Dans l'Edition in 4to. de 1588. chez Abel T'Angelier, immédiatement après ces mots, *qu'ils n'y gagnent*, on trouve, *il m'avint l'autre jour de tomber sur un tel passage*, &c. Ce que Montagne a mis depuis, entre-deux, touchant la différente maniere d'écrire de Chrysippe & d'Epicure, quoi qu'assez curieux en soi-même, fait ici un fort mauvais effet: car le Lecteur depaisé par cette espee de parenthese, ne fait plus pourquoi Montagne dit ensuite, *il m'avint l'autre jour de tomber sur un tel passage*, &c. Ce que je viens de dire suffira pour faire voir à quoi il faut rapporter ces dernieres paroles; & je montrerai plus particulièrement dans la Préface, les inconveniens de ces sortes d'additions qui sont très-fréquentes dans Montagne.

(4) Ou *fantaisies*, comme on a mis dans les dernieres Editions, & comme on parle aujourd'hui. On prononçoit autrefois *fantasie*, d'où est venu *fantasieux*, qui signifie *chimerique* selon Borel, dans son *Tresor de Recherches Gauloises*, &c.

(5) Diog. Laërt. dans la Vie de Chrysippe, Liv. VII. Segm. 181, & 182.

blanc. Epicurus au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, (6) n'avoit pas mis une seule allegation.] Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage : j'avois trainé languissant apres des paroles Françoises, si (7) exangues, si descharnées, & si vuides de matiere & de sens, que ce n'estoient voirement que paroles Françoises : au bout d'un long & ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une piece haute, riche, & eslevée jusques aux nuës : Si j'eusse trouvé la pente douce, & la montée un peu alongée, cela eust esté excusable : c'estoit un precipice si droit & si coupé que des six premieres paroles je cogneus que je m'envolois en l'autre monde : de là je descouvris la fondriere d'où je venois, si basse & si profonde, que je n'eus oncques-puis le cœur de m'y ravalier. Si j'estoifois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclairoit par trop la bestise des autres. Repren-

(6) Diog. Laërt. dans la Vie d'Epicure, Liv. X. Segm. 26. — γέγρατται δὲ μαρτύριον ἕξωθεν ἐν αὐτοῖς ἡδὲν. Paroles très-bien traduites dans Montagne, & fort mal par le Traducteur Latin qui les rend ainsi, *quibus nullus extrinsecus cirulus inscriprus est.*

(7) Ce mot qui vient du Latin *exsanguis*, sans sang, signifie *sec*, *maigre*, lorsqu'on l'applique à un Discours.

dre en autrui mes propres fautes, ne me semble non plus incompatible, que de reprendre, comme je fay souvent, celles d'autrui en moy. Il les faut accuser par tout, & leur oster tout lieu de franchise. Si sçay-je, combien audacieusement j'entreprends moy-mesmes à tous coups, de m'egaler à mes larrecins, d'aller pair à pair quant & eux: non sans une temeraire esperance, (8) que je puisse tromper les yeux des juges à les discerner. Mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention & de ma force. Et puis, je ne luitte point en gros ces vieux champions-là, & corps à corps: c'est par reprises, menuës & legeres attaintes. Je ne m'y aheurte pas: je ne fay que les taster: & ne vay point rant, comme je marchande d'aller. Si je leur pouvois (9) tenir palot, je se-

(8) Ce que Montagne dit ici de lui-même est exactement vrai. On en peut voir une preuve dans le Chapitre XXI. de ce PREMIER LIVRE: & dans l'occasion j'en donnerai d'autres tout aussi palpables.

(9) C'est-à-dire, si je pouvois aller de pair avec eux. Je ne sai pourtant pas ce que veut dire ici le mot de *palot*. Cotgrave l'a mis dans son Dictionnaire François-Anglois, mais sans l'expliquer. *Palot*, dit-il: de là *tenir palot* à, ce qu'il explique par des Expressions Angloises, qui signifient *aller de pair avec quelqu'un, être à deux de jeu avec lui*.

rois honneste homme : car je ne les entreprends, que par où ils sont les plus roides. De faire ce que j'ay descouvert d'aucuns, se couvrir des armes d'autrui, jusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts : conduire son dessein (comme il est aisé aux Sçavans en une matiere commune) sous les inventions anciennes, rappiécées par-cy par-là : à ceux qui les veulent cacher & faire propres, c'est premierement injustice & lascheté, que n'ayans rien en leur vaillant, par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangere : & puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquérir l'ignorante approbation du Vulgaire, se descrier envers les gens d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntée : desquels seuls la louange a du poids. De ma part il n'est rien que je vueille moins faire. (10) Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire. Ceci ne touche pas (11) les Centons, qui se

(10) *Je ne parle des autres que pour pouvoir plus expressément parler de moi même, & m'avertir de ce que je dois faire ou éviter en ce point. C'est là, je croi, le vrai sens de ces paroles de Montaigne, Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire.*

(11) On appelle *Centon* un Ouvrage de Poësie composé de Vers ou de bouts de vers, pris d'un ou

publient pour Centons : & j'en ay veu de tres-ingenieux en mon temps : entre autres un , (12) sous le nom de *Capilupus* : outre (13) les anciens. Ce sont des Esprits , qui se font veoir , & par ailleurs , & par là , comme Lipsius en ce docte & laborieux tissu de ses Politiques.

Quoy qu'il en soit , veux-je dire , & quelles que soient ces inepties , je n'ay pas deliberé de les cacher , non plus qu'un mien pourtraict chauve & grison-

*Jugement
que Montagne
fait de
son Ouvrage.*

de plusieurs Auteurs pour exprimer toute autre chose que ce que ces Vers signifient dans les Auteurs d'où ils ont été empruntez

(12) *Lelius Capilupus* , natif de Mantouë , & qui fleurissoit dans le seizième Siècle , se rendit fameux par cette espee d'Ouvrage , comme on peut voir dans le *Dictionnaire de Bayle* , à l'article *CAPILUPUS* , p. 793. *Le Centon qu'il fit contre les Moines* , dit M. Bayle , est inimitable. On le trouve à la fin du *Regnum Papiasticum* de Naogeorgus. Il en fit un aussi contre les Femmes. C'est , dit encore M. Bayle , une pièce très-ingenieuse , mais trop Satirique , qui a été inserée dans un Recueil , intitulé *Baudii amores* , imprimé à Leyde en 1638. Ce *Lelius Capilupus* eut un Neveu , nommé *Julius Capilupus* , qui se signala par des Centons , & eut même pour cela un talent supérieur à celui de son Oncle , si l'on en croit *Possévin* , *Bibliorh. Select.* L. XVII. c. 24. Mais quoi qu'en disent Montagne , Bayle , & *Possévin* , c'est un bonheur pour les Lettres qu'on ait negligé ces sortes d'Ouvrages dont le stile ne peut qu'être plein d'expressions dures , impropres , & enigmatiques.

(13) Comme les Centons d'*Aufone* , tout composés de Vers de Vir gile.

nant, où le peintre auroit mis, non un visage parfait, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs & opinions : Je les donne, pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire. Je ne vise icy qu'à descouvrir moy-mesmes, qui seray par adventure autre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'autorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui.

Son sentiment sur l'éducation des Enfans.

Quelcun donc ayant veu l'article precedent, me disoit chez moy l'autre jour, que je me devois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfans. Or, Madame, si j'avois quelque suffisance en ce subject, je ne pourrois la mieux employer que d'en faire un present à ce petit homme, qui vous menasse de faire tantost une belle sortie de chez vous : (vous estes trop genereuse pour commencer autrement que par un masle) Car ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, j'ay quelque droit & interest à la grandeur & prosperité de tout ce qui en viendra : outre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude, m'oblige assez à desirer honneur, bien & advantage à tout ce qui vous touche :

Mais à la vérité je n'y entens sinon cela, que la plus grande difficulté & importance de l'humaine science semble estre en cet endroit, où il se traite de la nourriture & instruction des enfans. Tout ainsi qu'en l'Agriculture, les façons, qui vont devant le planter, sont certaines & aisées, & le planter même. Mais depuis que ce qui est planté, vient à prendre vie : à l'eslever, il y a une grande variété de façons & difficulté : (14) pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter : mais depuis qu'ils sont naiz, on se charge d'un soing divers, plein d'em-

(14) Cette pensée qui semble se présenter si naturellement à l'Esprit, est prise d'un Dialogue de Platon, intitulé *Theagès*, où un Pere qui avec son Fils vient consulter Socrate pour savoir à qui il doit confier l'éducation de ce Fils, dit d'abord, comme Montagne, „ que dans l'Agriculture les „ façons qui vont devant le planter, n'ont rien „ de difficile, non plus que le planter, & qu'à „ cet égard il en est des Animaux, comme de „ toutes les Plantes : mais qu'après que les Plantes „ ont une fois pris racine, la culture en est fort „ variée & très difficile. *Et il me semble, ajoute-t-il, qu'il en est de même des hommes, autant que* „ j'en puis juger par mon Fils : οὕτω δὲ εἶχειν εοικε καὶ τὸ περὶ τῶν ἀνθρώπων ——— καὶ γὰρ ἐμοὶ ἢ τῷ υἱέος τελοῖ εἴτε φυλεῖαν, εἴτε παιδοποιεῖαν δεῖ αὐτὴν ὀνομάζειν, πάντων ῥά σιηγόνειν. ἢ δὲ τροφὴ δύσκολός τε καὶ αἰεὶ ἐν φόβῳ, περὶ αὐτῆς δεδιότι. *Plato in Theage, p. 38. C. Francofurti apud Claud. Marnium, &c. an. 1602.*

besoignement & de crainte, à les dresser & nourrir.

*Il est très-
difficile de
prévoir par
les premières
actions des
Enfans, ce
qu'ils feront
un jour.*

La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage, & si obscure, les promesses si incertaines & fausses, qu'il est mal-aisé d'y establir aucun solide jugement. Voyez Cimon, voyez Themistocles & mille autres, combien ils se sont disconvenus à eux-mêmes. Les petits des ours, & des chiens, montrent leur inclination naturelle; mais les hommes se jettans incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se deguisent facilement. Si est-il difficile de forcer les propensions naturelles : D'où il advient que par faute d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaillé-on souvent, & employe-l'on beaucoup d'aage, à dresser des enfans aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois en cette difficulté mon opinion est, de les acheminer tousjours aux meilleures choses & plus profitables; & qu'on se doit peu appliquer à ces legeres divinations & prognostiques, que nous prenons des mouvemens de leur enfance. Platon en sa Republique, me semble leur donner trop d'autorité.

Madame

Madame , c'est un grand ornement *Science , de*
 que la Science , & un outil de merveil- *quelle usi-*
 leux service , notamment aux personnes *liée.*
 eslevées en tel degré de fortune , com-
 me vous estes. A la verité elle n'a point
 son vray usage en mains viles & basses.
 Elle est bien plus fiere , de prester ses
 moyens à conduire une guerre , à com-
 mander un Peuple , à pratiquer l'ami-
 tié d'un Prince , ou d'une Nation es-
 trangere , qu'à dresser un argument dia-
 lectique , ou à plaider un appel , ou
 ordonner une masse de pillules. Ainsi ,
 Madame , parce que je croy que vous
 n'oublierez pas cette partie en l'instit-
 ution des vostres , vous qui en avez
 favouré la douceur , & qui estes d'une
 race lettrée (car nous avons encòre les
 écrits de ces anciens Comtes de Foix ,
 d'où Monsieur le Comte vostre mary &
 vous , estes descendus : & François Mon-
 sieur de Candale , vostre oncle , en faiçt
 naistre tous les jours d'autres , qui es-
 tendront la cognoissance de cette qua-
 lité de vostre famille , à plusieurs siecles)
 je vous veux dire là-dessus une seule
 fantasie , que j'ay contraire au commun
 usage : C'est tout ce que je puis con-
 férer à vostre service en cela.

La charge du Gouverneur , que vous *Le succès de*

*L'éducation
d'un Enfant,
depend du
choix qu'on
fera de son
Gouverneur.*

luy donnerez, du choix duquel depend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs autres grandes parties, mais je n'y touche point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille : & de cet article, sur lequel je me messe de luy donner advis, il me croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison, qui recherche les Lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grace & faveur des Muses, & puis, elle regarde & depend d'autrui) ny tant pour les commoditez externes, que pour les siennes propres, & pour s'en enrichir & parer au dedans, ayant plustost envie d'en reussir habil' homme, qu'homme sçavant, je voudrois aussi qu'on fust soigneux de luy choisir un conducteur, qui eust plustost la teste bien faicte, que bien pleine : & qu'on y requist tous les deux, mais plus les mœurs & l'entendement que la science : & qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

Le Gouverneur d'un Enfant doit se faire parler quelque fois avant lui, & quelque fois après.

On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; & nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois qu'il corrigeast cette partie; & que de belle arrivée, selon la portée de l'ame,

qu'il a en main, il commençast à la mettre sur la montre, luy faisant gouter les choses, les choisir, & discerner d'elle-mesme : quelquefois luy ouvrant le chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente, & parle seul : je veux qu'il escoute son Disciple parler à son tour. Socrates, & depuis Arcesilaus (15) faisoient premierement parler leurs disciples, & puis ils parloient à eux. [a] *Obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum, qui docent.* Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour juger de son train : & juger jusques à quel point il se doibt ravaller, pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir, & s'y conduire bien mesurement, c'est une des plus ardues besognes que je sache : Et est l'effect d'une haute ame & bien forte, sçavoir condescendre à ces alleures pueriles, & les guider. Je marche plus ferme & plus seur, (16) à mon qu'à val. Ceux qui, comme nostre usage porte, entrepre-

(15) *Diog. Laërt. Lib. IV. Segm. 36.*

[a] L'autorité de ceux qui enseignent, nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. *Cic. de N. t. Deor. Liv. I. ch. 5.*

(16) *En montant qu'en descendant.*

nent d'une mesme leçon & pareille mesure de conduite, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures & formes : ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois, qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens & de la substance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, & accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris & bien faict sien, (17) prenant l'instruction à son progres, des pedagogismes de Platon. C'est tesmoignage de crudité & indigestion que de regorger la viande comme on l'a avallée : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon & la forme à ce qu'on

(17) C'est-à-dire, si je ne me trompe, *se servant, pour l'avancer dans des connoissances utiles, d'interrogations simples & familières, conduites avec cet art qu'on admire dans les Dialogues de Platon.* Montaigne s'exprime ici d'une maniere si concise que je n'ose assurer que soit là précisément ce qu'il a voulu dire. Le Traducteur Anglois, qui a mis, *taking instruction by his progress from the institution of Plato*, me paroît encore plus obscur que Montaigne.

luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne branle qu'à credit, liée & contrainte à l'appetit des fantasies d'autrui, serve & captivée sous l'autorité de leur leçon. On nous a tant assubjectis aux cordes, que nous n'avons plus de franchises alleures : nostre vigueur & liberté est esteinte. [b] *Nunquam tutela sua fiunt.* Je vis privément à Pise un honneste homme, mais si Aristotelicien, que le plus general de ses dogmes est : Que la touche & regle de toutes imaginations solides, & de toute verité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote : que hors de là, ce ne sont que chimeres & inanité : qu'il a tout veu & tout dict. Cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement & iniquement interpretée, le mit autrefois & tint long temps en grand (18) accessoire à l'Inquisition à Rome. Qu'il luy face tout passer par l'estamine, & ne loge rien en sa teste par simple autorité, & à credit. Les principes d'Aristote ne luy soyent principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Epicuriens : Qu'on luy propose cette diversité de jugemens, il

[b] Ils ne sortent jamais de tutelle pour jouir de leurs droits. *Senec. Epist. 33.*

(18) *Danger.*

choisira s'il peut : sinon, il en demeurera en doute :

[c] *Che non men che saver dubbiar m'aggrada.*

Car s'il embrasse les opinions de Xenophon & de Platon, par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien : il ne trouve rien : voire il ne cherche rien. [d] *Non sumus sub Rege, sibi quisque se vindicet.* Qu'il sache, qu'il sçait, au moins. Il faut qu'il (19) imboive leurs humeurs, non qu'il apprennent leurs preceptes : Et qu'il oublie hardiment s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La verité & la raison sont communes à un chacun, & ne sont non plus à qui les a dites premierement, qu'à qui les dit apres. Ce n'est non plus selon Platon, que selon moy : puisque luy & moy l'entendons & voyons de

[c] *Car à mon sens,*

Aussi bien que savoir, donner à son merite.

Dante *Inferno*, Cant. XI. vs. 93. — Dans toutes les Editions de Montaigne qui me sont tombées entre les mains, j'ai trouvé *aggrada*, au lieu d'*aggrata*. Tous deux sont bons : mais dans Dante il y a *aggrata*, & l'autre n'y viendrait pas bien, à cause de la rime.

[d] Nous ne vivons pas sous un Roi : que chacun dispose librement de soi-même. *Senec. Epist. 33.*

(19) *Soit imbu de leurs humeurs.*

mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font apres le miel, qui est tout leur; ce n'est plus rhin, ny marjolaine : Ainsi les pieces empruntées d'autrui, il les transformera & confondra, pour en faire un ouvrage tout sien : (20) à sçavoir son jugement, son institution, son travail & estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru, & ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'autrui. Vous ne voyez pas les espices d'un homme de Parlement : vous voyez les alliances qu'il a gagnées, & honneurs à ses enfans. Nul ne met en compte publique sa recette : chacun y met son acquest.

Le gain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur & plus sage. C'est (disoit Epicharmus) l'entendement

*Ce qu'on doit
gagner par
l'Estude.*

(20) C'est-à-dire, qu'il doit employer son jugement, son institution, son travail & son étude, à former cet Ouvrage. C'est-là, je croi, la pensée de Montagne, un peu plus clairement exprimée, mais qui dans le fond ne me paroît pas tout-à-fait exempte d'obscurité. Cet Ouvrage consiste, si je ne me trompe, à pouvoir former sur les matieres dont on a pris soin de s'instruire, un jugement distinct & précis, dont on voye nettement les raisons, & qu'on puisse rappeler dans son Esprit toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de réfléchir de nouveau sur ces mêmes matieres :

(21) qui voyt & qui oyt : c'est l'entendement qui (22) profite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine & qui regne : toutes autres choses sont aveugles, sourdes & sans ame. Certes nous le rendons servile & couïard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda jamais à son Disciple ce qu'il luy semble dé la Rhetorique & de la Grammaire, de telle ou telle sentence de Cicéron ? On nous les placque en la memoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres & les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droittement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attens qu'elle serve d'ornement, non de fondement :

(21) Νῦς γὰρ ὁρᾷ, καὶ Νοῦς ἀκούει,

Τ' ἄλλα δὲ τυφλὰ, καὶ κωφὰ τυγχάνει :

Animus cernit, Animus audit : Reliqua surda & caca sunt. La plupart des Savans croient que ce Passage appartient à un Livre qu'Epicharme avoit composé sur la Nature des Choses, & dont il ne reste que quelques Fragmens. On le trouve dans les *Stromates* de Clement Alexandrin, L. II. dans Plutarque de *solerriâ Animalium*, p. 961. A. *Lutet. Paris. 1624.* & ailleurs.

(22) Met tout à profit.

suivant l'advis de Platon, qui dit, la fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye Philosophie : les autres Science, & qui visent ailleurs, n'estre que fard. Je voudrois que *le Paluël* ou *Pompée*, ces beaux danseurs de mon temps, nous apprissent des caprioles, à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler : ou qu'on nous apprist à manier un cheval, ou une pique, ou un Luth, ou la voix, sans nous y exercer : comme ceux icy nous veulent apprendre à bien juger, & à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger. Or à cet apprentissage tout ce qui se presente à nos yeux, sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause le commerce des hommes y est merueilleusement propre, & la visite des Pays estrangers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre Noblesse Françoisé, combien de pas a (23) *Santa rotonda*, ou la richesse

(23) Temple qu'Agrippa fit bâtir sous le Regne d'Auguste, & qu'il nomma *Pantheum*. Il subsiste encore, consacré à la Vierge, mais beaucoup moins orné que du temps des Payens.

*De quelle
utilité sont
les Voyages à
Jeune hom-
me.*

des calessons de la *Signora Livia*, ou comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large, que celuy de quelque pareille medaille : mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces Nations & leurs façons : & pour froter & limer nostre cervelle contre celle d'autrui.

Quand un
Jeune hom-
me devroit
commencer
de voyager.

Je voudrois qu'on commençast à le promener dès sa tendre enfance : & premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les Nations voisines, où le langage est plus esloigné du nostre, & auquel si vous ne la formez de bonn'heure, la langue ne se peut plier. Aussi bien est-ce une opinion receüe d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens. Cette amour naturelle les attendrit trop, & relasche, voire les plus sages : ils ne sont capables ny de chastier ses fautes, ny de le voir nourry grossierement comme il faut, & hasardeusement. Ils ne le scauroient souffrir revenir suant & poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ny (24) le voir sur un che-

(24) Dans l'Edition in 4to de 1588. il y a ici, ny le voir hazarder tantost sur un cheval farouche, tantost un forest au poing, tantost un'harquebouse : ce qui peut servir de commentaire à l'autre tour que

yal rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la premiere harquebuse. Car il n'y a remede, qui en veut faire un homme de bien, sans doute il ne le faut espargner en cette jeunesse : & faut souvent choquer les regles de la medecine :

[e] *Vitâmque subdio & trepidis agit
In rebus.*

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame, il luy faut aussi roidir les muscles : elle est trop pressée, si elle n'est secondée : & a trop à faire, de seule fournir à deux offices. Je sçay combien (25) ahanne la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle. Et apperceoy souvent (26) en ma leçon, qu'en leurs escrits, mes maistres font valoir pour magnanimité & force de courage, des exemples, qui tiennent volontiers plus de l'espessiture de la peau & durté des os. J'ay veu des hommes, des femmes

Montagne a pris dans la suite pour exprimer la même chose, & qui paroît plus obscur & plus embarrasé.

[e] Qu'exposé à l'air jour & nuit, il s'accoutume à essuyer les plus grands dangers. *Horat. L. III, Od. 2. vs 5, 6.*

(25) Souffre, travaille.

(26) C'est-à-dire, dans mes lectures. *Leçon, Lecture, Nicot.*

& des enfants, ainsi nays, qu'une bastonade leur est moins qu'à moy une chiquenaude; qui ne remuent ny langue ny sourcil, aux coups qu'on leur donne. Quand les Athletes contrefont les Philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accoustumance à porter le travail, est accoustumance à porter la douleur : [f] *labor callum obducit dolori*. Il le faut rompre à la peine, & aspreté des exercices, pour le dresser à la peine, & aspreté de la dislocation, de la colique, du caustere : & de (27) la geaule aussi, & de la torture. (28) Car de ces derniers icy, encore peut-il estre en prinse, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants. Nous en sommes à l'espreuve. Quiconque combat les loix, menace les gens de bien d'escourgées & de la corde. Et puis, l'autorité du Gouverneur, qui doit estre souveraine sur luy, s'interrompt & s'empesche par la presence des parens. Joint que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens & grandeurs

[f] Le travail nous endureit à la douleur. Cic. Tusc. Quæst. Liv. II. ch. 15.

(27) La prison. La prison, la torture.

(28) Car encore peut-il être exposé à ces derniers accidens, qui regardent les bons, &c.

de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas legeres incommoditez en cet aage.

En cette escole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'autrui, nous ne travaillons qu'à la donner de nous : & sommes plus en peine (29) d'employer nostre marchandise, que d'en acquerir de nouvelles. Le silence, & la modestie sont qualitez tres-commodés à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant & mesnager de sa suffisance, qu'and il l'aura acquise, à ne se formalizer point des sottises & fables qui se diront en sa presence : car c'est une incivilë importunité de choquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy-mesme : & ne semble pas reprocher à autrui, tout ce qu'il refuse à faire : ny (30) contraster aux mœurs publiques. [g] *Licet sapere sine*

*La modestie
fort necessai-
re aux jeunes
gens.*

(29) C'est-à-dire, de debiter, comme on a mis dans une des dernières Editions.

(30) *Blâmer, contredire, censurer les mœurs publiques.* — *Contraster*, qui n'a point d'autre sens dans Cotgrave que celui que lui donne ici Montagne, est presentement hors d'usage en ce sens-là. Ce n'est qu'un terme de peinture & de sculpture.

[g] On peut être sage sans faste, & sans se rendre odieux à personne. *Senec. Epist. 103. Ce sont les dernières paroles de l'Epître.*

pompâ, sine invidiâ, (31) Fuie ces images regenteuses du monde, & inciviles; & cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre autre; & comme si ce fust marchandise malaisez, que reprehensions & nouvelletez, vouloir tirer de là, nom de quelque peculiere valeur. Comme (32) il n'affiert qu'aux grand Poëtes, d'user des licences de l'art : aussi n'est-il supportable, qu'aux grandes ames & illustres de se privilegier au dessus de la coustume.
 [h] *Si quid Socrates & Aristippus contra morem & consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere : Magnis enim illi & divinis bonis hanc licentiam assequebantur.* On luy appren-

(31) Ou, *Qu'il fuye*, comme nous parlons aujourd'hui.

(32) *Affiert*, c'est-à-dire, convient, appartient, Borel dans son *Treſor de Recherches Gauloises*, &c. qui le prouve par ces deux Vers d'un Livre intitulé, *Satyres Chrestiennes*,

Faires à mon nez, l'honneur

Qui affiert à tel Seigneur.

Et Marot dediant à François I. sa Traduction du premier Livre des Metamorphoses d'Ovide, lui dit, *Lors je consideray que à Prince de haur esprit hautes choses lui affierent.*

[h] S'il est échappé à Socrate & à Aristippe quelque mot ou quelque action contraire aux coutumes ou aux mœurs de leurs Pais, il ne faut pas qu'il se figure de pouvoir se donner la même liberté : car ce que ces grands hommes avoient d'excellent & de divin, les autorisoit à prendre cette espee de licence. *Cic. De Offic. L. I. c. 41.*

dra de n'entrer en discours & contestation, que là où il verra un champion digne de sa lutte : & là-mêmes à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceux-là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au choix & triage de ses raisons, & ayant la penitence, & par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre, & à quitter les armes à la verité, tout aussi-tost qu'il l'appercevra : soit qu'elle naisse es mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy-mesme par quelque ravissement. Car il ne sera pas mis en chaise pour dire un rolle prescrit : il n'est engagé à aucune cause, que parce qu'il l'approuve. Ny ne sera du mestier, où se vend à purs deniers comptans, la liberté de se pouvoir (33) repentir & reconnoistre. [i] *Neque, ut omnia, qua prascripta & imperata sint, defendat, necessitate ullâ cogitur.*

Si son gouvernement tient de mon humeur, il luy formera la volonté à *Il doit être affectonné à son Prince,*

(33) Ou, raviser, & reconnoistre, comme Montagne avoit mis dans l'Edition in 4to de 1588. & dans les deux précédentes de 1580. & 1587.

[i] Nulle nécessité ne l'oblige de défendre toutes les choses qui lui ont été enseignées & prescrites, *Cic. Acad. Quæst. L. IV. c. 3.*

*sans s'atta-
cher à lui
par des em-
plois à la
Cour.*

estre tres-loyal serviteur de son Prince, & tres-affectionné, & tres-courageux : mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir publique. Outre plusieurs autres inconvenients qui blessent nostre liberté, par ces obligations particulieres, le jugement d'un homme gagé & achetté, ou il est moins entier & moins libre, ou il est taché & d'imprudence & d'ingratitude. Un pur Courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté, de dire & penser que favorablement d'un Maistre, qui parmi tant de milliers d'autres subjects, l'a choisi pour le nourrir & elever de sa main. Cette faveur & utilité corrompent non sans quelque raison, sa franchise, & l'esblouissent. Pourtant void on coustumierement, (34) le langage de ces gens-là, divers à tout autre langage, en un estat, & de peu de foy en telle maniere.

*Il faut inspi-
rer la sînce-
rité à un jeu-
ne Enfant.*

Que sa conscience & sa vertu reluisent en son parler, & n'ayent que la raison pour conduite. Qu'on luy face entendre, que de confesser la faute qu'il descouvrira en son propre discours,

(34) C'est-à-dire que le langage de ces gens-là est, tout different du langage des autres personnes du même Pais, & qu'il ne merite pas grand' crœance lorsqu'il roule sur des choses qui concernent la Cour & le Prince.

encore qu'elle ne soit apperceuë que par luy, c'est un effet de jugement & de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche. Que l'opiniastrer & contester, sont qualitez communes : plus apparentes aux plus basses ames. Que se r'adviser & se corriger, abandonner un mauvais party, sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes, & philosophiques.

On l'advertira, estant en compagnie, d'avoir les yeux par tout : car je trouve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, & que les grandeurs de fortune ne se trouvent gueres meslées à la suffisance. J'ay veu cependant qu'on s'entretenoit au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie, ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un mason, un passant, il faut tout mettre en besogne, & emprunter de chacun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage : la sottise mesme, & foiblesse d'autrui luy sera instruction. (35) A contre-roller les graces & façons d'un chacun,

Il faut l'avertir d'avoir en compagnie les yeux ouverts sur tout ce qui s'y passe.

(35) C'est-à-dire, En examinant, en observant les graces & les manières d'un chacun.

il s'engendrera envie des bonnes, & mespris des mauvaises.

On lui doit
inspirer une
honnête cu-
riosité.

Qu'on luy mette en fantasie une hon-
neste curiosité de s'enquerir de toutes
choses : tout ce qu'il y aura de singulier
autour de luy, il le verra : un bastiment,
une fontaine, un homme, le lieu d'une
bataille, ancienne, le passage de Cesar
ou de Charlemagne.

[k] *Qua tellus sit lenta gelu, qua putris ab
astu,*

Ventus in Italiam quis venè vela ferat.

L'étude de
l'Histoire lui
fera d'un
grand usage.

Il s'enquerra des mœurs, des moyens
& des alliances de ce Prince, & de ce-
luy-là. Ce sont choses tres-plaisantes à
apprendre, & tres-utiles à sçavoir. En
cette pratique des hommes, j'entens y
comprendre, & principalement, ceux
qui ne vivent qu'en la memoire des li-
vres. Il pratiquera par le moyen des
Histoires, ces grandes Ames des meil-
leurs siècles. C'est un vain estude qui
veut : mais qui veut aussi c'est un estu-
de de fruit inestimable : & le seul estu-
de, comme dit Platon (36), que les

[k] Quel est le terroir que le froid rend plus pe-
sant ; quel celui que la chaleur rend plus léger ; &
quel vent pousse les Vaisseaux droit en Italie. *Pro-
perr.* L. IV. Eleg. 3. vs. 39, 40.

(36) Dans le Grand Hippias, Tom. III. p. 249.

Lacedemoniens eussent réservé à leur part. Quel profit ne fera-il en cette part-là, à la lecture des Vies de nostre Plutarque ? Mais que mon guide se souviennne où vise sa charge ; & qu'il n'imprime pas tant à son Disciple, la date de la ruine de Carthage, que les mœurs de Hannibal & de Scipion : ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il fut indigne de son devoir, qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos Esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu. Plutarque y en a leu cent, outre ce que j'y ay sceu lire : & à l'aventure outre ce que l'Authheur y avoit mis. A d'aucuns c'est un pur estude grammairien : à d'autres, l'anatomie de la Philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tres dignes d'estre sceus : car à mon gré c'est le maistre ouvrier de telle besogne : mais il y en a mille qu'il n'a que touché simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist ; & se contente quelquefois de ne donner

308 ESSAIS DE MONTAIGNE,
qu'une atteinte dans le plus vif d'un
propos. Il les faut arracher de là , &
mettre en place marchande. Comme ce
sien mot, (37) *Que les habitans d'Asie*
servoient à un seul, pour ne sçavoir pro-
noncer une seule syllabe, qui est, *Non*,
donna peut-estre, la matiere, & l'occa-
sion à (38) *la Boëtie*, de sa *Servitude*
volontaire. Cela mesme de luy voir trier
une legere action en la vie d'un homme,
ou un mot, qui semble (39) ne porter
pas cela, c'est un discours. C'est dom-
mage que les gens d'entendement, ay-
ment tant la briefveté : sans doute leur
reputation en vaut mieux, mais nous en

(37) Dans son *Traité, De la mauvaise honre* :
ch. 7. de la Traduction d'Amyot.

(38) C'est le nom de l'Ami de Montagne, dont
j'aurai occasion de parler encore ailleurs. Il se
nommoit *Estienne de la Boëtie*, & composa le Li-
vre de la *servitude volontaire* que Montagne cite en
cet endroit, & dont il nous entretiendra plus par-
ticulierement au Chapitre XXVII. *De l'Amitié*,
L. I. — Une chose assez surprenante, c'est que
dans toutes les Editions que j'ai pu consulter, au
lieu de *la Boëtie* on a mis ici *La Bætie*, Pais de
Grece ; & que dans toutes celles où l'on a mis à la
marge de petits Sommaires de ce qui est contenu
dans le Corps du Livre, l'on nous dit qu'à l'oc-
casion du mot de Plutarque, ce Pais de Grece étoit
tombé dans une *Servitude volontaire* : accident fu-
neste qu'on a soin de désigner à la marge par ces
mots nullement équivoques, *Servitude volontaire*
des Boëtiens. Voilà bien du désordre causé par une
petite faute d'impression.

(39) C'est-à-dire, *n'être pas d'une si grande im-*
portance, ne meriter pas d'être crié, & remarqué.

valons moins : Plutarque ayme mieux que nous le vantions de son jugement, que de son sçavoir : il ayme mieux nous laisser desir de soy, que satieté. Il sçavoit qu'és choses bonnes mesmes on peut trop dire , & que Alexandridas reprocha justement , à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos , mais trop longs : (40) *O Estranger , tu dis ce qu'il faut , autrement qu'il ne faut.* Ceux qui ont le corps gresle , le grossissent d'embourrures : ceux qui ont la matiere (41) exile, l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté pour le jugement humain , de la frequentation du monde. Nous sommes tous contrainsts & amoncellez en nous , & avons la veuë racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit , il ne respondit pas , d'Athenes , mais , (42) du monde. Luy qui avoit

*La frequen-
tation du
Monde con-
tribue beau-
coup à nous
former le ju-
gement.*

(40) Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*

(41) *Exile* , c'est-à-dire , *mince.*

(42) *Cic. Tusc. Quæst. L. v. c. 37. & Plutarque dans son Traité Du Bannissement , ou de l'Exil , c. 4.* Montagne remarque fort sagement ici , qu'on doit inspirer de bonne heure aux Enfans l'*Humanité* , qui avoit porté le bon Socrate à se lier d'affection avec tout le Genre Humain. Il est d'autant plus nécessaire de faire de cette affection universelle un article à part dans l'Education des Enfans , que l'Education ordinaire tend à leur inculquer des sentimens directement opposez à cette vertu. En

310 ESSAIS DE MONTAIGNE,
l'imagination plus pleine & plus esten-

Espagne un jeune Enfant fait mépriser les François & les Portugais des qu'il commence à begayer ; & en Portugal & en France les Enfans ne tardent pas plus long temps à maltraiter les Espagnols. Cette coutume inhumaine a passé du Continent dans les Iles , ou elle a été fort bien reçue. Et en cela les Enfans ne font qu'imiter leurs Peres : car chaque Peuple se fait une habitude de haïr ses Voisins , & de regarder avec mepris tous les Peuples qui parlent un autre langage , ou qui s'habillent autrement que lui ; & presque par tout la Politique & la Religion conspirent à entretenir & à fortifier ces beaux sentimens. Mais quoique dans les Païs les plus civilisez l'*Humanité* soit fort peu connue par ses effets , elle est pourtant la baze de toutes Vertus sociales , sans en excepter les plus Chrétiennes : & sans elle , ces Vertus ne sont que de vains phantômes. Car qu'est-ce que la Justice , la Bonté , la Sincérité , la Charité , si renfermées dans un Païs , & bornées par une Montagne , une Riviere , ou un Bras de Mer , elles se permettent toute sorte de duretez , d'injustices , de trahisons & de fourberies à l'égard des Hommes qui vivent au-delà de ces Limites ? Il est certain d'ailleurs que l'*Humanité* seroit surtout nécessaire aux Peuples les plus puissans , qui par cela même sont continuellement exposez à la tentation d'en violer les Devoirs. Combien prévient-elle de Guerres visiblement injustes , de perfidies effrontées dans le Commerce , & d'animosités mal fondees qui privent les Peuples de plusieurs secours reciproques ? C'est donc une Vertu qu'on devroit recommander expressement aux Entans , & qu'il faudroit tâcher de leur rendre naturelle , d'aussi bonne heure , & avec autant de soin qu'on leur inspire communément la Passion contraire. Rien ne seroit plus propre à leur donner de grandes vues , & à leur remplir le Cœur de sentimens de douceur & d'équité, que la consideration de ce qu'ils doivent à tous les Peuples de la Terre, dont Dieu est le Pere , & qu'il prend également sous sa protection. — Ce n'est là qu'une legere paraphrase de ce que Montagne a voulu nous faire entendre , lorsqu'il dit „ que Socrate embrassoit

duë, embrassoit l'Univers, comme sa ville, jettoit ses connoissances, & sa société & ses affections à tout le genre humain : non pas comme nous, qui ne regardons qu'à nos pieds. Quand les vignes gellent en mon village, mon Prestre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, & juge (43) que la pepie entienne desja les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, & que le jour du Jugement nous prent au collet : sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veuës, & que les dix mille parts du monde ne laissent pas de (44) galler le bon

„ l'Univers comme sa Ville, qu'il jettoit ses con-
 „ noissances, sa société, & ses affections à tout le
 „ Genre Humain, non pas comme nous qui ne regar-
 „ dons qu'à nos pieds.

(43) *Que les Cannibales sont sur le point de mourir de soif.* Je fonde cette explication sur ce qui précède, que les Vignes venant à geler dans un Village du Perigord, le Prêtre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, d'où il conclut que les Cannibales en ont déjà la pepie, c'est-à-dire la langue toute brulante de soif. — *Pepier de soif*, dit Cotgrave, c'est avoir la Langue toute pelee en consequence d'une soif extraordinaire. Les Poules qui ont la pepie ne sauroient boire : tel va être le sort des Cannibales, selon ce pauvre Curé, qui s'imagine qu'un petit accident arrivé dans son Village, doit interesser tout le Globe de la Terre.

(44) *Galer*, c'est-à-dire se rejouir. VILLON.

Je plains le temps de ma jeunesse

Auquel ay plus qu'en autre temps galé.

Borel dans son *Treſor de Recherches Gauloises*, &c. où

temps cependant ? Moy, selon leur licence & impunité, admire de les voir si douces & molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hémisphere semble estre en tempeste & orage : Et disoit le Savoïard, que si ce sot de Roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hôtel de son Duc. Son imagination ne concevoit autre plus eslevée grandeur, que celle de son Maistre. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suite & prejudice. Mais qui se presente comme dans un Tableau, cette grande image de notre mere Nature, en son entiere majesté : qui lit en son visage, une si generale & constante variété : qui se remarque là dedans, & non soy, mais tout un Royaume, comme un traict d'une pointe tres-delicate, celuy-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

*Le Monde
doit être le
Livre d'un
jeune homme.*

Ce grand Monde, que les uns multiplient encore comme especes sous un genre, c'est le miroüer, où il nous faut regarder,

il fait voir que *Gale* signifioit autrefois *rejouissance* : témoin, entr'autres, ce Passage d'*Alain Charrier*, au Livre des 4. Dames,

*Soit l'aventure bonne ou male,
Rire, plorer, courroux, ou gale.*

(45) C'est.

regarder, pour nous cognoistre de bon biaux. Somme, je veux que ce soit le Livre de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix, & de coustumes, nous aprennent à juger sainement des nostres, & aprennent nostre jugement à recognoistre son imperfection & sa naturelle foiblesse : qui n'est pas un legier apprentissage. Tant de remuemens d'Estat, & changements de fortune publique, nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre. Tant de noms, tant de victoires & conquestes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prise de dix (44) argoulets, & d'un pouillier, qui n'est cognu que de sa cheute. L'orgueil & la fierté de tant de pompes estrange-res, la majesté si enflée de tant de Cours & de grandeurs, nous fermit & assure la veüe, à soustenir l'esclat des nostres, sans filler les yeux. Tant de milliaffes d'hommes enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre mon-

(44) C'est-à-dire, *cherifs Soldats*. — Les Argoulets étoient des Arquebusiers à cheval : & comme ils n'étoient pas considerables en comparaison des autres Cavaliers, on a dit un Argoulet pour un homme de neant : Menage dans son Dictionnaire Etymologique.

314 ESSAIS DE MONTAIGNE,
de : ainsi du reste. Nostre vie , disoit
Pythagoras , (45) retire à grande & po-
puleuse assemblée des jeux Olympiques.
Les uns exercent les corps , pour en ac-
querir la gloire des jeux : d'autres y por-
tent des marchandises à vendre , pour le
gain. Il en est (& qui ne sont pas les pi-
res) lesquels n'y cherchent autre fruit ,
que de regarder comment & pourquoy
chascune chose se faict , & estre specta-
teurs de la vie des autres hommes , pour
en juger & reigler la leur.

*La science
des mœurs
doit être in-
coulquée de
bonne heure
dans l'Esprit
des Enfans.*

Aux exemples se pourront proprement
assortir tous les plus profitables discours
de la Philosophie , à laquelle se doi-
vent toucher les actions humaines, com-
me à leur reigle. On luy dira ,

[1] *quid fas optare , quid asper*

(45) *Similem sibi videri vitam hominum , & mer-
catum cum qui haberetur maximo ludorum apparatus
riorius Gracia celebrare : nam ut illic alii corporibus
exercitatis gloriam & nobilitatem corona peterent , alii
emendi aut vendendi questu & lucro ducerentur : esset
autem quoddam genus eorum , idque vel maxime inge-
nuum , qui nec plausum , nec lucrum quarerent ; sed
videndi causa venirent , studioseque perspicerent quid
ageretur & quo modo : ita nos quasi in mercatus quan-
dam celebritatem ex urbe aliqua , sic in hanc vitam ex
alia vita & natura profectos. Cic. Tusc. Quest. L. V.
c. 3. — Notre vie retire à la grande assemblée des
Jeux Olympiques , c'est-à-dire , Notre vie ressemble
à cette grande Assemblée. — Retirer à quelqu'un , lui
ressembler : Nicor.*

[1] A quoi nous devons borner nos desirs ; quel

*Utile nummus habet , patria charisque propin-
quis*

*Quantum elargiri debeat , quem te Deus esse
Iussit , & humanâ quâ parte locatus es in re ,
Quid sumus , aut quidnam victuri gignimur :...*

Que c'est que sçavoir & ignorer , qui doit estre le but de l'estude : que c'est que vaillance , temperance , & justice : ce qu'il y a à dire entre l'ambition & l'avarice : la servitude & la subjection , la licence & la liberté : à quelles marques on cognoit le vray & solide contentement : jusques où il faut craindre la mort , la douleur & la honte :

[m] *Et quo quemque modo fugiâtque ferâtque
laborem.*

Quels ressorts nous meuvent , & le moyen de tant de divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours , de quoy on luy doit abbreuver l'entendement , ce doivent estre ceux qui reglent

est le veritable usage de l'Argent ; ce qu'on en doit employer pour ses Parens & pour sa Patrie ; le personnage que Dieu veut que nous faissions sur la Terre ; le rang que nous y tenons ; ce que nous sommes ; & pourquoi nous venons dans ce Monde. *Perf. Sat. III. vs. 69 , — 72. — Montagne a rrouvé à propos de déplacer ce Vers , Quid sumus , aut quidnam victuri gignimur , qui dans Perse va devant les autres , & est le soixante-septième.*

[m] *Et comment nous devons porter & fuir la peine.*
Virg. Æneid. L. III. vs. 459.

316 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ses meurs & son sens, qui luy apprendront à se cognoistre, & à sçavoir bien mourir & bien vivre. Entre les Arts liberaux, commençons (46) par l'art qui nous faiët libres. (47) Elles servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie, & à son usage : comme toutes autres choses y servent en quelque maniere aussi. Mais choisissons celle qui y sert directement & professoirement. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie à leurs justes & naturels limites, nous trouverions, que la meilleure part des Sciences, qui sont en usage, est hors de nostre usage. Et en celles-mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues & enfonceures tres-inutiles, que nous ferions mieux de laisser là : & suivant (48) l'institution de Socrates, borner le

(46) *Unum Studium verè liberale est quod liberum facit* : Senec. Epist. 88.

(47) Nous avons déjà vû que Montagne employe le mot d'*Art* au feminin. Mais après avoir dit *les Arts liberaux*, il est surprenant qu'il l'ait voulu faire feminin. Il est certain qu'on trouve ici *Elles* dans deux ou trois des plus anciennes Editions. — *L'Art n'est jamais si naïfve que la nature* : Nicot, qui ayant cite ces paroles d'après un certain Auteur, ajoute, *L'Art ici est feminin*.

(48) *Diog. Laërce* dans la Vie de Socrate, Liv. II. Segm. 21. — *Socrates primus Philosophiam devocavit e calo*, — *& coëgit de vicâ & moribus, rebûsque bonis & malis quarere*, Cic. *Tusc. Quæst.* L. V. c. 4.

LIVRE I. CHAP. XXV. 317
cours de nostre estude en icelles, (49)
où faut l'utilité.

[n] *sapere aude,*
Incipe : Vivendi qui rectè prorogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis ; at ille
Labitur , & labetur in omne volubilis ævum.

C'est une grande simplessé d'apprendre à
nos enfans,

[o] *Quid moveant Pisces , animosque signa*
Leonis ,
Lotus & Hesperia quid Capricornus aqua :

la science des astres & le mouvement
de la huitiesme sphere, avant que * les
leurs propres.

(p) *Τί Πλειάδεσσι καί μοι ,*
Τί δ' ἄστράσι βοώτεω ;

(49) Là où l'utilité vient à faillir.

[n] » Ose être vertueux. Commence. Celui qui
» differe de bien vivre , fait comme ce Païsan qui
» ayant trouvé un Fleuve sur son chemin, atten-

» doit de le voir écouler pour passer au delà :

Il attend ce moment : mais le Fleuve rapide
Continue à suivre son cours ,
Et le suivra toujours.

Horat. L. I. Epist. 2. vs. 40 — 43.

[o] Quelle est l'influence des Poissons, du Lion,
& du Capricorne qui se plonge dans la Mer d'Es-
pagne. Propert. L. IV. Eleg. 1. vs. 85, 86.

* Leurs propres mouvemens, & le moyen de les
bien régler.

[p] Que me soucié-je des Pleiades, ou des Etoi-
les du Bootes ? Anacreon, Od. XVII. vs. 10, 11.

318 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Anaximenes (50) escrivant à Pythagoras : De quel sens puis-je m'amuser aux secrets des estoilles , ayant la mort ou la servitude tousjours présente aux yeux ? Car lors les Roys de Perse préparoient la guerre contre son pays. (51) Chacun doit dire ainsi : Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition : & ayant au dedans tels autres ennemis de la vie , iray-je songer au branle du monde ?

*En quel
temps il faut
instruire un
Enfant dans
les Sciences.*

Après qu'on luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage & meilleur , on l'entretiendra que c'est que Logique, Physique, Geometrie, Rhetorique : & la science qu'il choisira , ayant desja le jugement formé , il en viendra bientôt à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'Autheur mesme propre à cette fin de son institution : tantost il luy en donnera la moelle , & la substance toute maschée. Et si de soy-mesme il n'est assez familier des livres , pour y trouver tant de beaux discours qui y sont , pour l'effect de son dessein , on luy pourra joindre quelque homme de

(50) *Diog. Laërt. Lib. II. Segm. 4.*

(51) *De même chacun doit dire : Estant battu d'ambition , d'avarice , &c. — irai je songer au branle du Monde ?*

lettres , qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il faudra , pour les distribuer & dispenser à son nourrisson. Et que certe leçon ne soit plus aisée , & naturelle que celle de (52) Gaza , qui y peut faire doute : Ce sont là preceptes espineux & mal plaisans , & des mots vains & descharnez , où il n'y a point de prise , rien qui vous esveille l'esprit : en cette cy l'ame trouve où mordre , où se paistre. Ce fruit est plus grand sans comparaison , & si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle , que la Philosophie soit jusques aux gens d'entendement, un nom vain & fantastique, qui se treuve de nul usage , & de nul prix par opinion & par effect. Je croy que ces ergotismes en son cause , qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans , & d'un visage renfroigné , sourcilleux & terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage passe

*Philosophie
méprisée même
par les
gens sages ,
& pourquoi.*

(52) Qui né à Theffalonique passa en Italie avec plusieurs autres Savans de Grece , vers le milieu du quinzième Siecle. *Gaza* contribua beaucoup à faire revivre dans nôtre Europe l'étude des belles Lettres. Sa Grammaire Greque dont parle ici Montagne , fut estimée des Savans : mais elle parut trop obscure , pour ceux qui commencent ; & c'est à cela peut-être que Montagne fait allusion en cet endroit.

& hideux ? Il n'est rien plus gay , plus gaillard , plus enjoué , & à peu que je ne die follastre. Elle ne presche que feste & bon temps. Une mine triste & transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le Gammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de Philosophes assis ensemble , il leur dit : (53) Ou je me trompe , ou à vous voir la contenance si paisible & si gaye, vous n'estes pas en discours entre vous. A quoy l'un d'eux , Heracleon le Megarien , respondit : C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe βάλλω a double λ , ou qui cherchent la derivation des comparatifs χείρον & βέλτιον , & des superlatifs χείριστον & βέλτιστον , qu'il faut rider le front s'entretenant de leur science : mais quant aux discours de la Philosophie , ils ont accoustumé d'esgayer & resjouir ceux qui les traictent , non les renfroigner & contrister.

[q] *Deprendas animi tormenta latentis in
agro*

(53) Plutarque , *Des Oracles qui ont cessé*. ch. 5. de la traduction d'Amyot.

[q] Les tourmens , les inquietudes de l'Ame se découvrent , aussi bien que sa joye , par la Disposition exterieure du Corps : ces deux Passions opposées donnent au visage un air tout différent. *Juvenal*. Sat. IX. vs. 18 , 19.

LIVRE I. CHAP. XXV. 321

*Corpore , deprendas & gaudia : sumit utrum-
que*

Inde habitum facies.

L'ame qui loge la Philosophie , doit *La joye & la
serenité mar-
quer la Sageſſe.*
par ſa ſanté rendre ſain encore le corps :
elle doit faire luire juſques au dehors ,
ſon repos , & ſon aïſe : doit former à
ſon moule le port extérieur , & l'armer
par conſéquent d'une gracieuſe fierté ,
d'un maintien actif , & allaigre , &
d'une contenance contente & debon-
naire. La plus expreſſe marque de la
ſageſſe , c'eſt une eſjouïſſance conſtan-
te : ſon eſtat eſt comme des choſes au-
deſſus de la Lune , tousjours ſerein.
C'eſt *Baroco* & *Baralipton* , qui rendent
leurs ſuppoſts ainſi crottez & enfumez ;
ce n'eſt pas elle , ils ne la cognoiſſent
que par ouyr dire. Comment ? elle faiſt
eſtat de ſereiner les tempeſtes de l'ame ,
& d'apprendre la faim & les fiebvres
à rire , non par quelques Epicycles ima-
ginaires , mais par raiſons naturelles &
palpables.

Elle a pour ſon but , la vertu : qui *Vertu , ſon
vrai por-
trair : Où
logée.*
n'eſt pas , comme dit l'eſchole , plan-
tée à la teſte d'un mont coupé , rabot-
teux & inaccessible. Ceux qui l'ont ap-
prochée , la tiennent au rebours , logée
dans une belle plaine fertile & fleurif-

lante : d'où elle void bien sous soy toutes choses, mais si peut-on y arriver, qui en sçait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnées, & doux-fleurantes; plaisamment, & d'une pente facile & polie, comme est celle des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette Vertu supreme, belle, triomphante, amoureuse, delicieuse pareillement & courageuse, ennemie professe & irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte, & de contrainte, ayant pour guide nature, fortune & volupté pour compagnes : ils sont allez selon leur foiblesse, feindre cette sotte Image, triste, querelleuse, despitée, menaceuse, & la placer sur un rocher à l'escart, emmy des ronces : fantosme à estonner les gens.

*Vertu doit
être repre-
sentée aux
jeunes gens
mille fois
plus aimable
que le Vice.*

Mon gouverneur qui cognoist devoir remplir la volonté de son disciple, autant ou plus d'affection, que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire, que les Poëtes suivent les humeurs communes : & luy faire toucher au doigt, que les Dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus que de Pallas. Et quand il commencera de se sentir, luy presentant (54) *Bra-*

(54) Deux Heroïnes dans le Poëme de l'Arioste, intitulé *Orlando furioso*.

damante ou *Angelique*, pour maistresse à jouyr : & d'une beauté naïfve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affectée, delicate, artificielle; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morion luisant : l'autre vestue en garce, coiffée d'un attiffet emperlé : il jugera masse son amour mesme, s'il choisit tout diversément à cet effeminé pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon, que le prix & hauteur de la vraye vertu, est en la facilité, utilité & plaisir de son exercice : si esloigné de difficulté, que les enfans y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Comme facile à acquerir, & comme la source des vrais plaisirs. Le reglement c'est son outil, non pas la force. Socrates son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïfveté & aisance de son progrès. C'est la mere nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend seurs & purs. Les moderant, elle les tient en haleine & en appetit. Retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse, & nous laisse abondamment tous ceux que veut Nature ; & jusques à la satieté, sinon jusques à la * lasseté, mater-

nellement : si d'aventure nous ne voulons dire , que le regime , qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs.

Le veritable.

emploi de la

Vertu.

Si la fortune commune luy faut , (55) elle luy eschappe : ou elle s'en passe , & s'en forge une autre toute sienne : non plus flottante & roulante : elle sçait estre riche , & puissante , & sçavante , & coucher en des matelats musquez. Elle aime la vie , elle aime la beauté , la gloire , & la santé. Mais son office propre & particulier , c'est sçavoir user de ces biens-là reglement , & les sçavoir perdre constamment : office bien plus noble qu'aspre , sans lequel tout cours de vie est desnaturé , turbulent & difforme : & y peut-on justement attacher ces escueils, ces haliers, & ces monstres. Si ce disciple se ren-

* *Lassitude.* — *Lasseté*, entierement hors d'usage aujourd'hui , étoit si usité du temps de Nicot, qu'on ne trouve point celui de *lassitude* dans son Dictionnaire.

(55) Je ne saurois voir l'opposition que Montaigne veut mettre ici entre *échapper à la Fortune* , & *se passer de la Fortune*. Il me semble que la Vertu n'échappe à la Fortune qu'en se passant d'elle. Mais peut-être que je m'embarrasse ici moi-même, faute d'entendre ce que Montaigne a voulu dire par *échapper à la Fortune*. J'en fais ma déclaration avec plaisir , dans l'esperance que quelqu'un prendra la peine d'expliquer cette énigme.

contre de si diverse condition, qu'il aime mieux ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra: Qui au son du tabourin, qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se destourne à un autre, qui l'appelle au jeu des batteleurs: Qui par souhait ne trouve plus plaisant & plus doux, revenir poudreux & victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avec le prix de cet exercice: je n'y trouve autre remede, sinon qu'on le mette patissier dans quelque bonne ville, fust-il fils d'un Duc, suivant le precepte de Platon, *qu'il faut colloquer les enfans, non selon les facultez de leur pere, mais selon les facultez de leur ame.*

Puis que la Philosophie est celle qui nous instruiet à vivre, & que l'enfance y a sa leçon, comme les autres aages, pourquoy ne la luy communique l'on?

*Philosophia
doit être
communi-
quée à l'En-
fance.*

[r] *Udum & molle lutum est, nunc nunc
properandus, & acri
Fingendus sine fine rotâ.*

On nous apprend à vivre, quand la vie

[r] C'est une argile molle & humide. Il faut se hâter de la façonner sur la rouë, sans perdre un moment de temps. *Perf. Sat. III. vs. 23, 24.*

est passée. Cent escoliers ont pris la verolle avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote de la temperance. Cicero disoit, (56) que quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les Poëtes Lyriques. Et je trouve ces ergotistes plus tristement encores inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé : il ne doit au paidagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : le demeurant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus : ostez, ostez toutes ces subtilitez espineuses de la Dialectique, dequoy nostre vie ne se peut amender, prenez les simples discours de la Philosophie, sçachez les choisir & traiter à point, ils sont plus aisez à concevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en est capable au partir de la nourrisse, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou escrire. La Philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

*Comment
Aristote con-
duisit l'in-
struction d'A-
lexandre.*

Je suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disci-

(56) Tout ceci est pris de Seneque. *Negar Cicero, si duplicetur sibi atas, habicurum se tempus quo legat Lyricos, eodem modo Dialecticos. Tristiùs inepti sunt.* Senec. Epist. 49.

ple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de Geometrie, comme à l'instruire de bons preceptes, touchant la vaillance, la proüesse, la magnanimité & temperance, & l'assurance de ne rien craindre : & avec cette munition, il l'envoya encores enfant subjuguier l'Empire du monde à tout 30000. hommes de pied, 4000. chevaux, & quarante deux mille escus seulement. Les autres Arts & Sciences, dit-il, Alexandre les honoroit bien, & louoit leur excellence & gentillesse, mais pour plaisir qu'il y prist, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

[f] *Petite hinc juvenésque senésque*

*Finem animo certum, miserisque viatica
canis.*

C'est ce que disoit Epicurus au commencement de sa Lettre à Meneceus :
(57) *Ny le plus jeune refuye à philoso-*

[f] Jeunes & vieux, tirez de là les resolutions qui doivent regler votre conduite ; & des provisions qui puissent vous servir à passer doucement les tristes années de la vieillesse. *Pers. Satyr. V. vs. 64, 65.*

(57) *Μῆτε νέος τίς ὧν μελλέτω φιλοσοφεῖν.
μήτε γέρον ὑπάρχων κοπιᾷτω φιλοσοφῶν :*
Diog. Laër. L. X. Segm. 122.

328 ESSAIS DE MONTAIGNE,
pher, ny le plus vieil s'y lasse. Qui fait
autrement, il semble dire, ou qu'il
n'est pas encores saison d'heureusement
vivre: ou qu'il n'en est plus saison.
Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on
emprisonne ce garçon, je ne veux pas
qu'on l'abandonne à la colere & hu-
meur melancholique d'un furieux maîs-
tre d'escole: je ne veux pas corrompre
son esprit, à le tenir à la gehenne &
au travail, à la mode des autres, qua-
torze ou quinze heures par jour, com-
me un portefaix: Ny ne trouveroys
bon, quand par quelque complexion
solitaire & melancholique, on le ver-
roit adonné d'une application trop in-
discrete à l'estude des livres, qu'on la
luy nourrist. Cela les rend ineptes à la
conversation civile, & les destourne de
meilleures occupations. Et combien ay-
je veu de mon temps, d'hommes abes-
tis, par temeraire avidité de science?
Carneades s'en trouva si affollé, (58)
qu'il n'eut plus le loisir de se faire le
poil & les ongles. Ny ne veux gaster
ses mœurs genereuses par l'incivilité &
barbarie d'autrui. La sagesse Françoisé

(58) *Diog. Laërt.* dans la Vie de Carneade:
Liv. IV. Segm. 62. ὄθεν καὶ κόμα καὶ εἰσεφύειν
ἐνυχας, ἀσχολία τῇ περὶ τὰς λόγους.

a esté anciennement en proverbe , pour une sagesse qui prenoit de bonn'heure , & n'avoit gueres de tenue. A la verité nous voyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfans en France : mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceuë : & hommes faicts , on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy tenir à gens d'entendement , que ces colleges où on les renvoye , dequoy ils ont foison , les abrutissent ainsi.

Au nostre , un cabinet , un jardin , *Philosophie formatrice des mœurs , se mêle par tout.* la table , & le lict , la solitude , la compagnie , le matin & (59) le vespre , toutes heures luy seront unes : toutes places luy seront estude : car la Philosophie , qui , comme formatrice des jugemens & des mœurs , sera sa principale leçon , a ce privilege , de se mesler par tout. Isocrates l'Orateur estant prié en un festin de parler de son art , chacun trouve qu'il eut raison de respondre : (60) *Il n'est pas maintenant temps de ce que je sçay faire , & de ce dequoy il est maintenant temps , je ne le sçay pas*

(59) *Le soir.* — *Vespre* , quoique fort usité dans les Provinces , n'est plus reconnu pour François au singulier.

(60) Plutarque dans ses *Propos de Table* , Liv. I. Question premiere.

faire : Car de presenter des harangues ou des disputes de rhétorique , à une compagnie assemblée pour rire & faire bonne chere , ce seroit un meslange de trop mauvais accord. Et autant en pourroit-on dire de toutes les autres Sciences : Mais quant à la Philosophie, en la partie où elle traite de l'homme & de ses devoirs & offices , ç'a esté le jugement commun de tous les sages , que pour la douceur de sa conversation, (61) elle ne devoit estre refusée, ny aux festins, ny aux jeux : Et Platon l'ayant invitée à son (62) convive, nous voyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle, & accommodée au temps & au lieu, quoy que ce soit de ses plus hauts discours & plus salutaires.

[t] *Æquè pauperibus prodest, locupletibus aquè,*

Et neglecta aquè pueris senibûsque nocebit.

(61) *Id. ibid.*

(62) Ici *Convive* signifie *Festin*, *repas*. Amyot employe fort souvent ce mot en ce sens-là dans son *Plutarque*. Parlant des Lacedemoniens que la Loi de Lycurgue obligeoit à manger en public, ils estoient, dit il, contrains de se trouver tous es sales des convives. — Les Enfans mesmes alloient à ces convives, ne plus nẽ moins qu'à des escoles d'honneur & de temperance, là où ils entendoient de bons & graves devis touchant le gouvernement de la Chose publique, &c. Vie de Lycurgus, ch. 9.

[t] Elle est également utile aux pauvres & aux

Ainsi sans doute (63) il chommera moins, que les autres. Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas, comme ceux que nous mettons à quelque chemin dessigné: aussi nostre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de temps & de lieu, & se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir.

Les jeux mesmes & les exercices feront une bonne partie de l'estude: la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux & des armes. Je veux que la bien seance extérieure, & l'entregent, & la disposition de la personne se façonne quant & quant l'ame. Ce n'est pas une ame,

Les exercices du Corps, & la bien seance extérieure doivent faire une bonne partie de l'E-ducation.

riches: & les vieillards & les jeunes gens ne peuvent la negliger impunément. *Horat. Epist. I. L. I. vs. 25, 26.*

(63) Ainsi l'Enfant dressé à la recherche, & à l'amour de la Vertu sera sans doute moins desœuvré que les autres. — J'ai d'abord eû quelque peine à découvrir le rapport de cet *il*. Mais si Cicéron, ce grand maître dans l'art d'écrire, ne veut pas qu'on s'amuse trop scrupuleusement à relever * *non ingrati negligentiam de re hominis magis quàm de verbis laborantis*, nous pouvons bien avoir la même indulgence pour Montagne, qui certainement en a grand besoin de temps en temps, je dirai même, si l'on veut, un peu trop souvent.

* *Ad Brutum Orator. cap. 23. Edit. Gronov.*

ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme, il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit Platon (64), il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelés à mesme timon. Et à l'ouïr semble-il pas prester plus de temps & de sollicitude, aux exercices du corps : & estimer que l'Esprit s'en exerce quant & quant, & non au contraire.

*Les Enfans
ne doivent
point être
portez à l'é-
rude par la
severité.*

Au demeurant, cette institution se doit conduire par une severe douceur, non comme il se fait. Au lieu de contraindre les enfans aux lettres, on ne leur presente à la verité, qu'horreur & cruauté : Ostez-moy la violence & la force ; il n'est rien à mon advis qui abatardisse & estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte & le chastiment, ne l'y endurecissez pas : Endurecissez-le à la sueur & au froid, au vent, au soleil & aux hazards qu'il luy faut mespriser : Ostez-luy toute mollesse & delicatesse au vestir & coucher, au manger & au boire : accoustumez-le à tout : que ce ne soit pas un beau garçon & dameret, mais

(64) Montagne a pris ceci de Plutarque, dans le *Traité des moïens de conserver la santé*, à la fin.

un garçon vert & vigoureux. Enfant, homme, vieil, j'ay tousjours creu & jugé de mesme. Mais entre autres choses, cette police de la plus part de nos Colleges m'a tousjours despleu. On eust failly à l'adventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye (65) geaule de jeunesse captive. On la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrive-y sur le point de leur office, vous n'oyez que eris, & d'enfants suppliciez, & de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames, & crainctives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets ! Inique & pernicieuse forme. Joint ce que Quintilian (66) en a tres-bien remarqué, que cette imperieuse autorité tire des suites perilleuses : & nommément à nostre façon de chastiment. Combien leurs classes seroient plus decemment jonchées de fleurs & de feuillées, que de tronçons d'osiers sanglants ! J'y feroys pourtraire la joye, l'allegresse, & Flora, & les Graces : comme fit (67)

(65) Prison, de *gabiola*, cage : Borel dans son *Tresor de Recherches*, &c.

(66) *Inst. Orat.* Lib. I. cap. 3.

(67) Χαρίτων τε ἀγαλμαῖα ἀνέθηκεν ἐν

334 ESSAIS DE MONTAIGNE,

en son eschole le Philosophe Speusippus. Où est leur profit, que là fust aussi leur esbat. On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant : & ensieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses Loix, de la gayeté & passetemps de la jeunesse de sa Cité : & combien il s'arreste à leurs courses, jeux, chansons, faults & danses : desquelles il dit, que l'antiquité a donné la conduite & le patronnage aux Dieux mesmes, Apollon, aux Muses & Minerve. Il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases. Pour les Sciences lettrées, il s'y amuse fort peu : & semble ne recommander particulièrement la Poësie, que pour la musique.

*Il faut les
corriger de
toute humeur
étrange &
particuliere.*

Toute estrangeté & particularité en nos mœurs & conditions (68) est evitable, comme ennemie de société. Qui ne s'estonneroit de la complexion (69) de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'ombre, & trembroit au Soleil ? J'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les harque-

τῷ μυστίῳ : Diog. Laërce dans la Vie de Speusippe, L. IV. Segm. 1.

(68) Doit être évitée.

(69) Sextus Empiricus ; Pyrrh. Hypot. Liv. I. ch. 14. pag. 17.

buzades : d'autres s'effrayer pour une souris : d'autres rendre la gorge à voir de la cresse : d'autres à voir brasser un liêt de plume : comme Germanicus ne pouvoit souffrir ny la veüe ny le chant des coqs (70). Il y peut avoir à l'avanture à cela quelque propriété occulte, mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonn'heure. L'infirmité a gagné cela sur moy, (il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing) que sauf la biere, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses, dequoy on se plaist.

Le corps est encore souple, on le doit à cette cause plier à toutes façons & coustumes : & pourveu qu'on puisse teuir l'appetit & la volonté sous boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations & compagnies, voire au desreglement & aux excès, si besoing est. Son exercitation suive l'usage. Qu'il puisse faire toutes choses, & n'ayme à faire que les bonnes. Les Philosophes mesmes ne trouvent pas louable en Callisthenes, d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre son maistre, pour n'avoir

Les habiter de bonne heure à toute sorte de coustumes, même à pouvoir supporter quelques excès.

(70) Ceci est tiré de Plutarque, au Traité de l'Envie & de la Haine, vers le commencement.

voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avec son Prince. Je veux qu'en la desbauche mesme, il surpasse en vigueur & en fermeté ses compagnons, & qu'il ne laisse à faire le mal, n'y à faute de force ny de science, mais à faute de volonté. [u] *Multum interest, utrum poccare quis nolit, aut nesciat.* Je pensois faire honneur à un Seigneur aussi esloigné de ces debordemens qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compagnie, combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré, pour la necessité des affaires du Roy en Allemagne; il le print de cette façon, & me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. J'en sçay, qui à faute de cette faculté, se sont mis en grand' peine, ayans à pratiquer cette Nation. J'ay souvent remarqué avec grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades (71), de se transformer si aisément à façons si diverses, sans interest de sa santé; surpassant tantost la somptuosité & pompe Persienne, tantost l'austerité & frugalité Lacede-

[u] Il y a grande difference entre ne vouloir pas, ou ne savoir pas mal faire. *Senec. Epist. 90. sub. finem.*

(71) Plutarque, en sa Vie, pag. 203.

Lacedemonienne ; autant reformé en Sparte, comme voluptueux en Ionie.

[x] *Omnis Aristippum decuit color, & status
& res.*

Tel voudrois-je former mon disciple :

[y] *quem duplici panno patientia velat,
Mirabor, vitâ via si conversa decebit,
Personamque ferer non inconcinnus utramque.*

Voicy mes leçons : Celuy-là y a mieux profité, qui les fait, que qui les sçait. Si vous le voyez, vous l'oyez : si vous l'oyez, vous le voyez. Ja à Dieu ne plaise, dit quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, & traiter les arts. [z] *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam, vitâ magis quàm litteris persequuti sunt.* Leon Prince des

[x] Toute sorte d'états & de caractères seyoient bien à Aristippe. *Horat. Epist. 17. L. I. vs. 23.*

[y] J'admirerai celui qui d'un Esprit tranquille se voit habillé de méchans haillons, si venant à passer dans un genre de vie tout opposé, il le fait decemment, & fait jouer avec grace l'un & l'autre personnage. *Id. ibid. vs. 25, 26, 29.* Montagne fait ici une application très-ingenieuse des paroles d'Horace, en les employant dans un sens directement opposé à celui que leur a donné ce Poëte.

[z] C'est plutôt par leurs mœurs que par leur savoir, qu'ils se sont devoués à cette souveraine directrice de l'art de bien vivre. *Cic. Tusc. Quæst. L. IV. ch. 3.*

Philiatiens, s'enquerant à (72) Heraclide des Ponticus, de quelque science, de quelle art il faisoit profession : *Je ne sçay*, dit-il, *ny art ny science : mais je suis Philosophe*. On reprochoit à Diogenes, comment, estant ignorant, il se mesloit de la Philosophie : *Je m'en mesle*, dit-il, *d'autant mieux à propos*. Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : *Vous estes plaisant*, (73) luy respondit-il : *vous choisissez les signes vrayes & naturelles, non peintes : que ne choisissez-vous aussi les exercices naturelles, vrayes, & non escrites ?*

C'est par les actions d'un jeune homme qu'on doit juger des progrès qu'il fait.

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera. Il la repetera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entreprises : s'il y a de la bonté, de la justice en ses deportements : s'il a du jugement & de la grace en son parler : de la vigueur en ses maladies : de la modestie en ses jeux : de la temperance en ses voluptez : de l'ordre en

(72) Ce n'est pas Heraclide, mais Pythagore qui fit cette réponse à Leon Prince des Philatiens ; & c'est d'un Livre d'Heraclide, Auditeur de Platon, que Ciceron a tiré de Fait, comme il nous l'apprend dans ses Tusculanes, *ut scribit a. d. ior. Platonis Ponticus Heraclides* : Liv. V. ch. 3. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pythagore.

(73) Diogene-Laërte dans la Vie de Diogene le Cynique, L. VI. Segm. 48.

son oeconomie : de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau :
 [aa] *Qui disciplinam suam non ostentationem scientia, sed legem vita putet : quique obtemperet ipse sibi, & decretis pareat*, Le vray miroir de nos discours, est le cours de nos vies. Zeuxidamus respondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escrit les ordonnances de la prouesse, & ne les donnoient à lire à leurs jeunes gens. Que c'estoit, (74) *parce qu'ils les vouloient accoustumer aux faits, non pas aux paroles*. Comparez au bout de 15. ou 16. ans, à cettuy-cy, un de ces latineurs de College, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil, & ne vis jamais homme, qui ne die plustost plus, que moins qu'il ne doit : toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots & les coudre en clauses, encores autant à en proportionner un grand corps estendu

[aa] De sorte qu'il ne considere pas sa Discipline comme une vaine montre de science, mais comme une regle de conduite, se respectant lui-même & vivant conformément à ses Principes. *Cic. Tusc. Quæst. L. II. c. 4.*

(74) Plutarque, dans les *Discours notables des Lacedemoniens*.

340 ESSAIS DE MONTAIGNE,

en quatre ou cinq parties, autres cinq pour le moins à les sçavoir brevement mesler & entrelasser de quelque subtile façon. Laissons-le à ceux qui en font profession expresse.

*Des deux
Regents qui
alloient à
Bourdeaux.*

Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine au deça de Clery, deux Regents qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre : plus loing derriere eux, je voyois une troupe, & un maistre en teste, qui estoit feu Monsieur le Comte de la Rochefoucaut : un de mes gens s'enquit au premier de ces Regents, qui estoit ce Gentil-homme qui venoit apres luy : luy qui n'avoit pas veu ce train qui le suivoit, & qui pensoit qu'on luy parlait de son compagnon, respondit plaisamment, *Il n'est pas Gentil-homme, c'est un Grammairien, & je suis Logicien.*

*Un Enfant
de bonne
Maison doit
être plus so-
igneusement
instruis dans
la connois-
sance des
choses, que
dans celle
des mots.*

Or nous qui cherchons icy au rebours, de former non un Grammairien ou Logicien, mais un Gentil-homme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu des choses, les parolles ne suivront que trop : il les trainera, si elles ne veulent suivre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir ex-

primer ; & font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses , mais à faute d'éloquence , ne les pouvoir mettre en évidence : c'est une * baye. Sçavez-vous à mon advis que c'est que celà ? ce sont des ombrages , qui leur viennent de quelques conceptions informes , qu'ils ne peuvent démesler & esclaircir au dedans , ny par conséquent produire au dehors , Ils ne s'entendent pas encore eux-mêmes : & voyez-les un peu begayer sur le point de l'enfanter , vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement , mais à la conception , & qu'ils ne font que lecher encores cette matière imparfaicte. De ma part , je tiens , & Socrates ordonne , que qui a dans l'esprit une vive imagination & claire , il la produira , soit en Bergamasque , soit par mines , s'il est muet :

[bb] *Verbâque pravisam rem non invita
sequuntur.*

Et comme disoit celui-là , aussi Poëti-
quement en sa prose , [cc] *cùm res ani-*

* *Baliverne , discours frivole.*

[bb] Voit-il nettement la chose , les mots propres à l'exprimer , lui viendront sans peine. *Horat. De Arte Poët. vs. 311.*

[cc] Quand l'Esprit a une fois saisi la chose , les mots se présentent d'eux-mêmes. *Senec. Controv. L. III. in Proœmio.*

num occupavere, verba ambiunt : & cet autre : [dd] *ipsa res verba rapiunt*. il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la grammaire : ne faict pas son laquais, ou une harangere de Petit pont : * & si, vous entretiendront tout vostre soul, si vous en avez envie, & se desferreront aussi peu, à l'adventure, aux regles de leur langage, que le meilleur maistre és arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique ny pour aventure capter la benevolence du candide lecteur, ny le luy chaut de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface aisément par le lustre d'une verité simple & naïve : Ces gentilleses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive & plus ferme, comme Afer montre bien clairement chez (75) Tacitus. Les Ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes Roy de Sparte, preparez d'une belle & longue orai-

[dd] Les choses entraînent les paroles. *Cic. de Finib. L. III. c. 5.*

* Et cependant, ils vous entretiendront, &c.

(75) Dans un Dialogue intitulé, *De Causis corrupta eloquentia*, dont l'Auteur n'est pas fort connu. Plusieurs Savans le donnent à Tacite, aussi bien que Montagne, d'autre à Quintilien, &c. Voyez la Préface qui est au devant des *Oeuvres Posthumes de Mr. de Maucroix*, imprimées à Paris en 1710. On y trouve à la tête la Traduction de ce Dialogue.

Ion , pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates : apres qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit :

(76) *Quant à vostre commencement, & exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu; & quant à vostre conclusion, je n'en veux rien faire.*

Voilà une bonne responce, ce me semble, & des harangueurs bien camus.

Et quoy cet autre? Les Atheniens estoient à choisir de deux Architectes, à conduire une grande fabrique : le premier plus affecté, se presenta avec un beau discours premedité sur le subject de cette besoigne, & tiroit le jugement du Peuple à sa faveur : mais l'autre en trois mots : (77) *Seigneurs Atheniens, ce que cettuy a dict, je le feray.* Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en entroient en admiration, mais Caton n'en faisant que rire : *Nous avons,* (78)

(76) Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*

(77) Plutarque : *Instruction pour ceux qui manient affaires d'Etat* : ch. 4. vers la fin.

(78) Montagne donne un sens trop général à la reflexion de Caton ; & peut-être l'a-t il fait tout exprès. Caton ne se moquoit point de l'eloquence de Cicero en général, mais de l'abus qu'il en fit, dans le temps de son Consulat, un jour que plaidant pour Murena contre Caton, il se mit à tourner en ridicule les Principes les plus graves de la Philosophie Stoïcienne, d'une manière trop comi-

disoit-il, *un plaisant Consul*. Aille devant ou apres : une utile sentence, un beau traict est tousjours de saison. S'il n'est pas bien à ce qui va devant, ny à ce qui vient apres, il est bien en soy. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rythme faire le bon poëme : laissez-luy allonger une courte syllabe s'il veut, (79) pour cela non force; si les inventions y rient, si l'esprit & le jugement y ont bien faict leur office : voyla un bon poëte, diray-je, mais un mauvais versificateur,

[ee] *Emuncta natis, durus componere versus.*

que, & par conséquent indigne du rang auguste qu'il occupoit alors. C'est ce qui lui attira cette réponse de Caton, plus piquante que tous les traits que Cicéron venoit de lancer contre ce grand homme, beaucoup plus Stoïcien par ses mœurs que par ses discours. Voyez *Plutarque* dans la Vie de Caton, ch. 6. de la traduction d'Amyot.

(79) *N'importe*. C'est comme qui diroit, *Il ne faut pas s'opposer à cela*. L'expression est un peu bizarre, mais assez autorisée par le Principe même que Montaigne inculque ici. — Après avoir écrit ceci, j'ai trouvé la même expression dans *Rabelais*, sur laquelle son Commentateur a fait une Note très-curieuse, où il cite ce passage de Montaigne. *Cela non force*, dit Rabelais, Liv. III. ch. 2. p. 16. ce qui signifie, selon le Commentateur, *Ce n'est pas une affaire, il n'importe, il n'y a pas de contrainte*. C'est une expression, ajoute-t-il, Normande, Gasconne; & même Piemontoise. Dès-là ma critique tombe par terre. Je la conserve pourtant pour m'avertir de n'en plus faire de cette espece.

[ee] *Ses Vers sont durs, mais il a l'Esprit fin*. HO-
IV. L. I. v. 8.

Qu'on face, dit Horace, perdre (80)
à son ouvrage toutes ses cōustures &
mesures,

[ff] *Tempora certa modòsque, & quod prius
ordine verbum est,*

*Posterius facias, prapōnens ultima primis,
Invenias etiam disjecti membra poeta:*

il ne se dementira point pour cela : les
pieces mesmes en seront belles. C'est ce
que respondit Menander, comme on
le tanfast, approchant le jour, auquel
il avoit promis une Comedie, dequoy
il n'y avoit encore mis la main : *Elle
est (81) composée & preste, il ne reste
qu'à y adjouster les vers.* Ayant les cho-
ses & la matiere disposée en l'ame, il
mettoit en peu de compte le demeurant.

Depuis que Ronsard & du Bellay ont
donné credit à nostre poësie Françoisè,
je ne vois si petit apprenti, qui n'enfle
des mots, qui ne range les cadences à
peu pres, comme eux : [gg] *Plus sonat*

*L'Invention
est la princi-
pale partie
d'une piece
de Poësie.*

(80) *A l'ouvrage d'un tel Poëte, comme vous di-
riez d'Ennius, dont Horace a voulu parler en cet
endroit.*

[ff] Otez-en le nombre & la mesure en chan-
geant l'ordre des mots ; & vous y trouverez enco-
re de bons morceaux de poësie. *Id. ibid.*

(81) Plutarque, dans son Traité intitulé, *Si les
Atheniens ont été plus excellens en armes qu'en lettres*,
ch. 4. de la traduction d'Amyot.

[gg] Tout cela sonne plus qu'il ne vaut : *Senec.
Epist. 4.*

quàm valet. Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poëtes : Mais comme il leur a esté bien aisé de représenter leurs rythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, & les delicates inventions de l'autre.

Un jeune
homme bien
né doit mé-
priser les
subtilitez
sophistiques.

Voire mais (82) que fera-il, si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme ? Le jambon fait boire, le boire defaltere, parquoy le jambon defaltere. Qu'il s'en mocque. Il est (83) plus subtil de s'en mocquer, que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse : Pourquoy (84) le deslieray-je, puis que que tout lié il m'empesche ? Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesse dialectiques : à qui Chrysippus dit, (85) Jouëtoy de ces battelages avec les Enfans, & ne destourne à cela les pensées serieuses d'un homme d'aage. Si ces fottes arguties, [hh] *contorta &*

(82) Mais que fera notre jeune Eleve, si on le presse, &c. — Montaigne revient à son principal sujet qu'il sembloit avoir entierement perdu de vue.

(83) *Seruilis est contempsisse quàm solvere*, dit Senèque en parlant de ces vaines sophistiqueries. *Epiſt.* 49.

(84) *Diog. Laërce dans la Vie d'Aristippe*: L. II. *Segin.* 70.

(85) *Diog. Laërce dans la Vie de Chrysippe*: L. VII. *Segin.* 183.

[hh] Sophismes embarrassez, & épineux : *Cic. Acad. Quæſt.* L. IV. & 24.

aculeata sophismata, luy doivent persuader une mensonge, cela est dangereux : mais si elles demeurent sans effect, & ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne voy pas pourquoy il s'en doive donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se detournent de leur voye un quart de lieuë, pour courir apres un beau mot : [ii] *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecus arcessunt, quibus verba conveniant.* Et l'autre : [kk] *Qui alicujus verbi decore placentis vocentur ad id quod non proposuerant scribere.* Je tors bien plus volontiers une belle sentence, pour la coudre sur moy, que je ne detors mon fil, pour l'aller querir. Au rebours, c'est aux paroles à servir & à suivre, & que le Gascon y arrive, si le François n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, & qu'elles remplissent de façon l'imagination de celui qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple & naïf, tel sur le papier qu'à la bouche : un

[ii] Ou qui ne font pas quadrer les mots avec les choses, mais vont chercher hors du sujet des choses auxquelles les mots puissent convenir. *Quintil. L. VIII. c. 3.*

[kk] Qui par l'attrait d'un mot qui leur plaît, s'engagent dans une matiere qu'ils n'avoient pas dessein de traiter. *Senec. Epist. 59.*

348 ESSAIS DE MONTAIGNE,
parler succulant & nerveux, court &
ferré, non tant delicat & peigné, com-
me vehement & brusque,

[II] *Hac demum sapiet dictio, qua feriet,*

plustost difficile qu'ennuyeux, estoigné
d'affectation : desreglé, descousu, &
hardy: (chaque loppin y face son corps)
non pedantesque (86) non fratesque,
non plaideresque, mais plustost solda-
tesque, comme Suetone appelle celuy
de Julius Cesar (87) Et si ne sens pas
bien, pourquoy il l'en appelle.

*Siile de Mon-
tagne éloigné
de toute af-
fection.*

J'ay volontiers imité cette debauche
qui se voit en nostre jeunesse, au port
de leurs vestemens. Un manteau en es-
charpe, la cape sur une espaulle, un bas

[II] L'expression dont l'Esprit sera frappé, lui
plaira infailliblement. — *Le Vers Latin est pris
d'une espece d'Epitaphe de Lucain, que vous trouve-
rez toute entière dans le Supplement de la Bibliotheque
Latine de Fabricius, p. 167. où il y a, Hæc verò
sapiet dictio quæ feriet. Je dois cette citation à Mr.
Barbeyrac.*

(86) *Non monacal.* Fratesque de l'Italien Frate qui
signifie Moine.

(87) C'est dans sa Vie, cap. 55. au commence-
ment. Mais Montaigne a été trompé par les Edi-
tions vulgaires, où on lisoit : *Eloquencia militari;*
quæ re aut aquavit, &c. au lieu que, dans les der-
nieres & meilleures Editions, on lit aujourd'hui :
Eloquenciâ, militarique re, aut aquavit, &c. Ainsi
ce qui lui faisoit de la peine, dispaçoit, avec la
fausse leçon. Mr. Barbeyrac m'a fourni aussi cette
Remarque.

mal tendu, qui représente une fierté desdaigneuse de ces paremens estrangers, & non-challante de l'art : mais je la trouve encore mieux employée en la forme du parler. Toute affectation, nommément en la gayeté & liberté François, est mesadvenante au Courtisan. Et en une Monarchie, tout Gentilhomme doit estre dressé au port d'un courtisan. Parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf & mesprisant. Je n'ayme point de tiffure, où les liaisons & les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps, il ne faut qu'on y puisse compter les os & les veines. [mm] *Qua veritati operam dat oratio, incompōita sit & simplex. — Quis accuratè loquitur, nisi qui vult putide loqui ?* L'éloquence faict injure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustremens, c'est pusillanimité, de se vouloir marquer par quelque façon particuliere & inusitée : de mesme au langage, la recherche des frases nouvelles, & des mots peu cogneus, vient

[mm] Un discours destiné à représenter la vérité, doit être simple, & sans art. *Senec. Epist. 40.* Il n'y a que des gens affectez dans leur langage, qui s'avisent de parler avec une entière exactitude. *Id. Epist. 75. ab initio.*

350 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 d'une ambition scholastique & puerile.
 Peussé-je ne me servir que de ceux qui
 servent aux haies à Paris ! Aristophanes
 le Grammairien n'y entendoit rien (88)
 de reprendre en Epicurus la simplicité
 de ses mots ; & la fin de son art oratoire,
 qui estoit , perspicuité de langage seule-
 ment. L'imitation du parler , par sa fa-
 cilité , suit incontinent tout un peuple.
 L'imitation du juger , de l'inventer , ne
 va pas si viste. La plus part des lecteurs ,
 pour avoir trouvé une pareille robbe ,
 pensent tres faussement tenir un pareil
 corps. La force & les nerfs ne s'emprun-
 tent point : les atours & le manteau s'em-
 pruntent. La pluspart de ceux qui me
 hantent , parlent de mesmes les Essais :
 mais je ne sçay , s'ils pensent de mesmes.
 Les Atheniens (dit Platon) ont pour
 leur part , (89) le soing de l'abondan-
 ce & elegance du parler, les Lacedemo-
 niens de la briefveté, & ceux de Crete ,
 de la fecondité des conceptions , plus

(88) *Diog. Laërce* dans la Vie d'Epicure , Liv. X.
 Segin. 13.

(89) Την πόλιν ἅπαντες ἡμῶν Ἕλληνες
 ὑπολαμβάνουσιν ὡς φιλόλογον τέ ἐστι καὶ πο-
 λυλόγον. Λακεδαιμόνα δὲ καὶ Κρήτην , τὴν
 μὲν βραχυλόγον , τὴν δὲ πολύνοιαν μᾶλλον ἢ
 πολυλογίαν ἀκῶσαν. *De Legibus* , L. I. p. 372.

que du langage : ceux-cy sont les meilleurs. Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns (90) qu'il nommoit φιλόλογος, curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons : les autres λογιόλας, qui n'avoient soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle & bonne chose que le bien dire : mais non pas si bonne qu'on la faict, & suis despit dequoy nostre vie s'embesoigne toute à cela. Je voudrois premierement bien sçavoir ma Langue, & celle de mes voisins, où j'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel & grand (91) agencement sans doute, que le Grec & Latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray ici une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayée en moy-mesmes : s'en servira qui voudra. Feu mon pere ayant faict toutes les recherches qu'homme peut faire, parmi les gens sçavans & d'entendement, d'une forme d'institution exquise, fut advisé de cet inconvenient, qui estoit

On peut apprendre le Grec & le Latin avec moins de peine qu'on ne fait ordinairement.

(90) *Srobée, Serm. 34.*

(91) *Ornement. Adjancer*, dit Nicot : semble qu'on doive escrire *Agencer* pour *agencer*, c'est-à-dire, *faire gent*, *decorare*, *componere*, *concinare*. *Adjancement*, *concinuitas*. C'est dans ce sens absolu que ce mot est employé par Montagne.

352 ESSAIS DE MONTAIGNE,

en usage : & luy disoit-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les Langues qui ne leur coustoient rien , est la seule cause , pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognoissance (92) des anciens Grecs & Romains , Je ne croy pas que c'en soit * la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva , ce fut qu'en nourrice , & avant le premier desnouement de ma langue , il me donna en charge à un Allemand , qui depuis est mort fameux Medecin en France , du tout ignorant de nostre langue , & tres bien versé en la Latine.

Le Latin enseigné à Montaigne avant le François, & avec quel succès.

Cettuy-y, qu'il avoit fait venir expres, & qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir, pour me suivre, & soulager le premier : ceux-cy ne m'entretenoient d'autre langue que Latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle

(92) Les anciens Grecs plus heureux ou plus sages que les Romains , n'apprenoient que leur Langue. Les Romains joignoient communément l'étude du Grec à celle du Latin ; & tiroient presque toutes leurs idées des Livres Grecs. Leur Poësie , & leur Philosophie n'étoient guere autre chose que des Traductions du Grec.

* Ce que Montaigne n'a pas trouvé bon de dire ici, il le dit assez ouvertement ailleurs.

inviolable , que ny luy-mesme , ny ma mere , ny valet , ny chambriere , ne parloient en ma compagnie , qu'autant de mots de Latin , que chacun avoit appris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruit que chacun y fit : mon pere & ma mere y apprirent assez de Latin pour l'entendre , & en acquirent à suffisance , pour s'en servir à la necessité , comme firent aussi les autres domestiques , qui estoient plus attachez à mon service. Somme , nous nous latinizames tant , qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour , où il y a encores , & ont pris pied par l'usage , plusieurs appellations Latines d'artisans & d'outils. Quant à moy , j'avois plus de six ans , avant que j'entendisse non plus de François ou de Perigordin , que d'Arabesque : & sans art , sans livre , sans grammaire ou precepte , sans fouet , & sans larmes , j'avois appris du Latin , tout aussi pur que mon maistre d'escole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme , à la mode des Colleges : on le donne aux autres en François , mais à moy il me le falloit donner en mauvais Latin , pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi , qui a

354 ESSAIS DE MONTAIGNE,

escript de comitiis Romanorum, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand poëte Escossois, Marc Antoine Muret 93, (que la France & l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps) mes précepteurs domestiques, m'ont dit souvent, que j'avois ce langage en mon enfance, si prest & si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Bucanan, que je vis depuis à la suite de feu Monsieur le Marechal de Brissac, me dit, qu'il estoit après à escrire de l'institution des enfans : & qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne: car il avoit lors en charge ce Comte de Brissac, que nous avons veu depuis si valeureux & si brave.

Montagne
apprit le
Grec comme
en se jouant.

Quant au Grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseigna me le faire apprendre par art. Mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat & d'exercice: nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'Arithmetique & la Geometrie. Car

(93) Dans la premiere Edition des Essais, laquelle fut faite à Bourdeaux en 1580. Montagne avoit dit, sans faire mention de Muret, *Et Nicolas Grouchi qui a escript de Comitiis Romanorum, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan ce grand Poëte Ecoissois qui m'ont esté precepteurs, m'ont dit souvent, &c.*

entre autres choses , il avoit esté conseillé de me faire goustier la science & le devoir , par une volonté non forcée , & de mon propre desir ; & d'eslever mon ame en toute douceur & liberté , sans rigueur & contrainte. Je dis jusques à telle superstition, que parce qu'aucuns tiennent , que cela trouble la cervelle tendre des enfans , de les esveiller le matin en sursaut , & de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup , & par violence , il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument , & ne fus jamais sans homme qui m'en servist. Cet exemple suffira pour en juger le reste , & pour recommander aussi & la prudence & l'affection d'un si bon pere : Auquel il ne se faut prendre , s'il n'a recueilly aucuns fruits respondans à une si exquise culture. Deux choses en furent cause : en premier , le champ sterile & incommode. Car quoy que j'eusse la santé ferme & entiere , & quant & quant un naturel doux & traitable , j'estois parmy cela si poissant , mol & endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oïiveté , non pas * pour me faire jouer. Ce que je voyois,

* *Même.*

je le voyois bien ; & sous cette complexion lourde , nourrissois des imaginations hardies , & des opinions au dessus de mon aage. L'esprit , je l'avois lent , & qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit : l'apprehension tardive , l'invention lasche , & après tout , un incroyable defect de memoire. De tout cela il n'est pas merveille , s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement , comme ceux que presse un furieux desir de guerison , se laissent aller à toute sorte de conseil , le bon homme , ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur , se laissa enfin emporter à l'opinion commune , qui suis tousjours ceux qui vont devant , comme les grües , & se rangea à la coustume , n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres (94) institutions , qu'il avoit apportées d'Italie : & m'envoya environ mes six ans au college de Guienne , tres-florissant pour lors , & le meilleur de France. Et là , il n'est possible de rien adjouster au soing qu'il eut , & à me choisir des precepteurs de chambre suffisans , & à toutes les autres circonstances de ma nourriture ; en laquelle il reserva plusieurs façons parti-

culieres , contre l'usage des colleges : mais tant y a que c'estoit tousjours college. Mon Latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustuman- ce j'ay perdu tout usage. Et ne me ser- vit cette mienne inaccoustumée institu- tion, que de me faire enjamber d'arri- vée aux premieres classes : Car à treize ans, que je sortis du college, j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent) & à la verité sans aucun fruit, que je peusse à present mettre en compte.

Le premier goust que j'eus aux Livres, il me vint du plaisir des fables de la *Metamorphose d'Ovide*. Car environ l'aage de sept ou huit ans, je me desro- bois de tout autre plaisir, pour les lire : d'autant que cette langue estoit la mien- ne maternelle ; & que c'estoit le plus aisé livre, que je conneusse, & le plus accommodé à la foiblesse de mon aage, à cause de la matiere : Car des *Lancelots du Lac*, des *Amadis*, des *Huons de Bor- deaux*, & tels fatras de livres, à quoy l'enfance s'amuse, je n'en cognoissois pas seulement le nom, ny ne ne fais en- core le corps, tant exacte estoit ma disci- pline. Je m'en rendois plus nonchalant à l'estude de mes autres leçons prescri- tes. Là il me vint singulierement à pro-

*Comment
Montagne
commença à
prendre du
gout pour la
lecture.*

358 ESSAIS DE MONTAIGNE,
pos, d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceust dextrement conniver à cette mienne desbauche, & autres pareilles. Car par là, j'enfilay tout d'un train *Virgile* en l'*Æneide*, & puis *Terence*, & puis *Plaute*, & des Comedies Italiennes, leurré tousjours par la douceur du subject. S'il eust esté si fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du College que la haine des livres, comme fait quasi toute nostre Noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en voir rien: Il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobée gourmander ces Livres, & me tenant doucement en office pour les autres estudes de la regle. Car les principales parties que mon pere cherchoit à ceux à qui donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté & facilité de complexion: Aussi n'avoit la mienne autre vice, que langueur & paresse. Le danger n'estoit pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne prognostiquoit que je deusse devenir mauvais, mais inutile: on y prevoioit de la faineantise, non pas de la malice. Je sens qu'il en est advenu comme cela. Les plaintes qui me corrent aux oreilles, sont telles: Il est oisif,

froid aux offices d'amitié, & de parenté : & aux offices publiques, trop particulier, trop desdaigneux. Les plus injurieux mesmes ne disent pas, Pourquoi a-il pris, pourquoi n'a-il payé ? mais, Pourquoi ne quitte-il, pourquoi ne donne-il ? Je recevrois à faveur, qu'on ne desirast en moy que tels effets de supererogation. Mais ils sont injustes, d'exiger ce que je ne doy pas, (95) plus rigoureusement beaucoup, qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action, & la gratitude qui m'en seroit deuë. (96) Là où le bien faire actif devroit plus peser de ma main, en consideration de ce que je n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne : & de moy, que je suis plus mien. Toutesfois si j'estoy grand enlu-

(95) *Avec beaucoup plus de rigueur, qu'ils ne s'imposent à eux mêmes la nécessité de payer ce qu'ils doivent. Parce que ce Passage a été omis dans la dernière Traduction Angloise, j'ai crû qu'il étoit nécessaire de l'expliquer.*

(96) *C'est-à-dire, Au lieu que le bien faire actif devroit être d'un plus grand prix, venant de ma part, par la raison que nul bienfait passif ne peut être mis sur mon compte, ou pour dire la même chose en d'autres termes, par la raison que je n'ai jamais rien reçu de personne.*

360 ESSAIS DE MONTAIGNE,
mineur de mes actions, à l'aventure
rembarrerois-je bien ces reproches ; &
à quelques uns apprendrois , qu'ils ne
sont pas si offensez que je ne face pas
assez , que dequoy je puisse faire assez
plus que je ne fay. Mon ame ne lais-
soit pourtant en mesme temps d'avoir à
part soy des remuemens fermes , & (97)
des jugemens seurs & ouverts autour
des objects qu'elle cognoissoit : & les di-
geroit seule , sans aucune communica-
tion. Et entre autres choses je croy à la
verité qu'elle eust esté du tout incapa-
ble de se rendre à la force & violence.
Mettray - je en compte cette faculté de
mon enfance , Une assurance de visa-
ge , & souppléssé de voix & de geste , à
m'appliquer aux rolles que j'entrepre-
nois ? Car avant l'aage ,

(nn) *Alter*

(97) Ces jugemens sûrs & ouverts que Montagne
formoit en lui-même sur les Objets dont il avoit
quelque connoissance , nous expliquent ce qu'il
faut entendre ici par des *remuemens fermes* : expres-
sion énergique , mais dure , & qui n'auroit pas été
assez claire sans cette addition qui nous apprend
en termes plus simples ce qu'emporte le mot figuré
de *remuement*. Montagne n'avoit pas pris d'abord
cette précaution : car dans l'Edition in 4to de 1588.
il s'étoit contenté de dire , *Mon ame ne laissoit pour-
sant en même temps d'avoir à part soy des remue-
mens fermes , qu'elle digeroit seule , & sans aucune
communication.*

[nn] A

[nn] (*Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus :*)

j'ay soustenu les premiers personnages, és Tragedies latines de Bucanan, de Guerente, & de Muret, qui se représenterent en nostre college de Guienne avec dignité. En cela, (98) Andreas Goveanus nostre Principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand Principal de France; & m'en tenoit-on maistre ouvrier. C'est un exercice, que je ne meslouë point aux jeunes enfans de maison; & ay veu nos Princesses y addonner depuis, en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement & louablement. Il estoit loisible, mesme d'en faire mestier, aux gens d'honneur & (99) en Grece, [00] *Aristoni tragico*

[nn] *A peine étois-je alors dans ma douzieme année. Virg. Eclog. VIII. vs. 39.*

(98) Bayle, qui le nomme *André Govea*, remarque expressement, que cet habile homme ayant été appelé à Bourdeaux en 1534. pour y exercer la charge de Principal du College de Guienne, il y remplit ses devoirs avec une exactitude qui fut très-utile à la jeunesse. Voyez dans son Dictionnaire l'Article *ANDRÉ GOVEA*, en Latin *Goveanus*, oncle de ce Principal dont parle ici Montagne.

(99) En Grece, encore alors le vrai siege de la Poëse.

[00] Il découvrir l'affaire à Ariston, joueur de Tragedies. C'étoit un homme accommodé des

actori rem aperit : huic & genus & fortuna honesta erant : nec ars , quia nihil tale apud Græcos pudori est , ea deformabat. Car j'ay tousjours accusé d'impertinence , ceux qui condamnent ces esbatemens ; & d'injustice , ceux qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux Comédiens (100) qui le valent , & envient au Peuple ces plaisirs publiques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens , & les r'allier , comme aux offices serieux de la devotion , aussi aux exercices & jeux. La société & amitié s'en augmente , & puis on ne leur sçauroit concéder des passe-temps plus reglez , que ceux qui se font en présence d'un chacun , & à la veüe mesme du Magistrat : & trouveroïs raisonnable que le Prince à ses despens en gratifiast quelquefois la Commune , d'une affection & bonté comme paternelle : & qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez & disposez pour ces spectacles : (101) quelque divertisse-

biens de la fortune , & de bonne famille : qualitez qui n'étoient point deshonorées par son Art , parce que cet exercice n'a rien de honteux parmi les Grecs. *Tir. Liv. L. XXIV. c. 24. num. 2. 3.*

(100) *Qui merirent d'y être admis.*

(101) *Des amusemens qui servissent à détourner le Peuple de faire en secret des actions mauvaises en elles-mêmes.*

ment de pires actions & occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a tel, que d'allecher l'appetit & l'affection, autrement on ne fait que des ânes chargez de livres : on leur donne à coups de fouët en garde leur pochette pleine de Science : Laquelle pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut espouser.



CHAPITRE XXVI.

C'est folie (1) de rapporter le vray & le faux à nostre suffisance.

CE n'est pas à l'aventure sans raison, que nous attribuons à simplessé & ignorance, la facilité de croire & de se laisser persuader : Car il me semble avoir appris autrefois, que la creance estoit comme une impression, qui se faisoit en nostre ame ; & à mesure qu'elle se trouvoit plus molle & de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. [a] *Ut necesse est*

(1) CHAP. XXVI. C'est-à-dire, d'établir notre capacité pour la Mesure du Vrai & du Faux.

[a] Comme il est nécessaire qu'un des bassins de la balance soit poussé en bas par le poids qu'on y met dedans, il faut de même que notre Esprit se

lancem in librâ ponderibus impositis deprimi : sic animum perspicuis cedere.
 D'autant que l'ame est plus vuide, & sans contrepoids, elle se baisse plus facilement sous la charge de la premiere persuasion. Voylà pourquoy les enfans, le vulgaire, les femmes, & les malades sont plus sujets à estre menez par les oreilles. Mais aussi de l'autre part, c'est une sotte presumption, d'aller desdaignant & condamnant pour faux, ce qui ne nous semble pas vray-semblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance, outre la commune. J'en faisois ainsi autrefois, & si j'oyois parler ou des Esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantemens, des sorcelleries, ou faire quelque autre conte, où je ne peusse pas mordre,

[b] *Somnia , terrores magicos , miracula , sagas ,*

Nocturnos lemures , portentâque Thessaia :

il me venoit compassion du pauvre peu-

rende à l'évidence des choses. *Cic. Acad. Quæst. L. IV. (qui inscribitur Lucullus) c. 12.*

(b) De songes ; de visions magiques, de miracles, de sorcieres, d'apparitions nocturnes, & d'autres effets prodigieux ; *Horat. L. II. Epist. 2. vs. 208, 209.*

ple abusé de ces folies. Et à present je treuve, que j'estois pour le moins autant à plaindre moy-mesme : Non que l'experience m'aye depuis rien faict voir, au dessus de mes premieres creances ; & si n'a pas tenu à ma curiosité : mais la raison m'a instruit, que de condamner ainsi resolutement une chose pour fausse, & impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la teste, les bornes & limites de la volonté de Dieu, & de la puissance de nostre mere Nature : & qu'il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre capacité & suffisance. Si nous appellons monstres ou miracles, ce où nostre raison ne peut aller, combien s'en presente-il continuellement à nostre veüe ? Considerons au travers de quels nuages, & comment à tastons on nous meine à la cognoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains : certes nous trouverons, que c'est plus tost accoustumance, que science, qui nous en oste l'estrangeté :

[c] *jam nemo fessus saturusque videndi,
Susplicere in cœli dignatur lucida templa :*

(c) Fatiguez & rassasiez de la vuë du Ciel, nous ne daignons plus lever les yeux vers cette Voute toute brillante de lumiere. *Lucr. L. II. vs. 1037,*

& que ces choses-là, si elles nous estoient présentées de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes autres.

[d] *si nunc primum mortalibus adsint
Ex improvise, ceu sint objecta repente,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus ante quod auderent fore credere
gentes.*

Celuy qui n'avoit jamais veu de Riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce fust l'Océan : & les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les jugeons estre les extremes que Nature face en ce genre.

[e] *Scilicet & fluvius qui non est maximus,
ei est
Qui non ante aliquem majorem vidit, & in-
gens*

1038. — Il y a dans *Lucretius* *fessus satiate videndi* : *Satiare* nom substantif à l'ablatif, de *Sarias*, qui se trouve aussi dans *Terence* : *ubi sarias caput fieri, commuro locum*. *Eunuch. Act. V. sc. 6.*

(d) Si présentement ces Objets se montreroient tout d'un coup aux hommes comme venant d'être fortmez, rien ne pourroit leur paroître plus admirable ; & par avance ils n'auroient jamais pû se figurer rien de pareil. *Lucret. Liv. II. vs. 1032.* — 1035.

[e] Un Fleuve médiocre paroît très-grand à qui n'en a point vû de plus grand. Il en est de même d'un Arbre, d'un Homme, & de tout autre Objet, quand ce sont les plus grands qu'on ait vûs de cette espece. *Id. L. VI. vs. 674, — 677.*

*Arbor homôque videtur , & omnia de genere
omni*

*Maxima qua vidit quisque , hac ingenita fin-
git.*

[f] *Consuetudine oculorum assuescunt animi , neque admirantur , neque requirunt rationes earum rerum , quas semper vident.* La nouvelleté des choses nous incite plus que leur grandeur , à en rechercher les causes. Il faut juger avec plus de reverence de cette infinie puissance de nature , & plus de recognoissance de nostre ignorance & foiblesse. Combien y a-il de choses peu vray-semblables , tesmoignées par gens dignes de foy , desquelles si nous ne pouvons estre persuadez , au moins les faut-il laisser en suspens : car de les condamner impossibles , c'est se faire fort , par une temeraire presumption , de sçavoir justques où va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible & l'inusité ; & entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature , & contre la commune opinion des hommes , en ne croyant pas temerairement ,

[f] Nôtre Esprit familiarisé aux Objets de la vuë , n'admire point les choses qu'il voit continuellement , & ne songe pas à en rechercher les causes. *Cic.* de Nat. Deor. L. II. c. 38.

368 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ny aussi ne descroyant pas facilement,
on observeroit la regle de (2) *Rien trop*,
commandée par Chilon.

Quand on trouve dans Froissard, que
le Comte de Froix sceut en Bearn (3) la
defaictte du Roy Jean de Castille à Jube-
roth, le lendemain qu'elle fut advenue,
& les moyens (4) qu'il en allegue, on
s'en peut moquer : & de ce mesme que
nos Annales disent, que le Pape Hono-
rius le propre jour que le Roy Philippe
Auguste mourut à Mante, fit faire ses
funerailles publiques, & les manda faire
par toute l'Italie : Car l'autorité de ces
tesmoings (5) n'a pas à l'aventure assez
de rang pour nous tenir en bride. Mais
quoy? si Plutarque outre plusieurs exem-
ples, qu'il allegue l'Antiquité, dit sça-
voir de certaine science, que du temps
de Domitian, la nouvelle de la bataille

(2) Μὴδὲν ἄγαν. *Aristote* dans sa *Rhetori-
que* : L. II. c. 12. & *Pline* (Nat. Hist. L. VII. c. 32.)
donnent ce mot à *Chilon*. *Diogene Laërce* le lui
donne aussi dans la *Vie de Thales*. L. I. Segm. 41.
mais il le donne ensuite à *Solon* dans la *Vie de So-
lon*, L. I Segm. 63. On l'a donné encore à d'au-
tres. Voyez les *Observations de Menage* sur *Dio-
gene Laërce*, *Vie de Thales*, L. I. Segm. 41.

(3) En 1385.

(4) *Froissard*, Vol. III. c. 17. p. 63. &c. Le conte
est fort long, & du dernier ridicule.

(5) N'est peut-être pas assez considerable pour nous
tenir en bride.

perdue par Antonius en Allemaigne (6) à plusieurs journées de là , fut publiée à Rome , & (7) semée par tout le monde le mesme jour qu'elle avoit esté perduë : & si Cesar tient (8) , qu'il est souvent advenu que la renommée a devancé l'accident : dirons-nous pas que ces simples gens-là , se sont laissez piper après le Vulgaire , pour n'estre pas clair-voyans comme nous ? Est-il rien plus délicat , plus net , & plus vif , que le jugement de Pline , quand il luy plaist de le mettre en jeu ? rien plus esloigné de vanité ? je laisse à part l'excellence de son sçavoir , duquel je fay moins de compte : en quelle partie de ces deux-là le surpassons-nous ? toutesfois il n'est si petit escolier , qui ne le convainque de mensonge , & qui ne luy vueille faire leçon sur le progrez des ouvrages de Nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de Saint Hilaire , passe : son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire : mais de condamner d'un train

(6) *A plus de huit cens quarante lieues*, dit Plutarque dans la Vie de *Paulus Emilius*.

(7) *Il n'y a personne de nostre temps*, ajoute Plutarque , qui ne sache cela.

(8) Cesar s'exprime ainsi lui-même : *Nam plerumque in novitate fama antecedit*. De Bell. Civ. Lib. III. cap. 36.

toutes pareilles histoires, me semble singulière impudence. Ce grand Saint Augustin tesmoigne avoir veu (9) sur les reliques Saint Gervais & Protaise à Milan, un enfant aveugle (10) recouvrer la veuë : une femme à Carthage estre guerrie d'un cancer (11) par le signe de la croix, qu'une femme nouvellement baptisée luy fit : Hesperius, un sien familier, avoir chassé les Esprits qui infestoient sa maison, (12) avec un peu

(9) *Sur les Reliques S. Gervais & Protaise* : c'est constamment ainsi qu'il y a dans les plus anciennes Editions, & non pas, comme dans les dernières, *sur les Reliques de S. Gervais & Protaise*. J'ai conservé aussi un peu plus bas, *la Chasse S. Estienne* que je trouve dans toutes les anciennes Editions, & non, *la Chasse de S. Estienne*, qu'on a mis dans quelques-unes des dernières Editions. Le *de* est sous-entendu dans ces deux expressions, conformément à l'ancien usage qui supprimoit fort souvent cet article, témoin *Pâchelin* qui dit,

Je mourray de la mort Roland :

Et l'Auteur du Roman de la Rose,

La mort ne me greveroit mie

Si je mourois es bras m'amie,

pour dire, *de m'amie*. Ainsi on disoit, *La Bible Guyot*, pour dire, *de Guyot* : & l'on dit encore, *l'Hôtel-Dieu*, pour dire, *de Dieu* : & les quatre Fils Aymon, pour *d'Aymon*. Borel dans son *Tresor de Recherches Caubises*, &c.

(10) *August. de Civit. Dei*, L. XXII. c. 8.

(11) *Id. ibid.* Admonetur in somnis, ut in parte Foeminarum observanti ad baptisterium, quicumque illi baptizata primitus occurrisset, eundem locum signo Christi signaret : fecit, & confestim sanitas secuta est.

(12) Montaigne est tombé ici dans une petite

de terre du Sepulchre de nostre Seigneur : & cette terre depuis transportée à l'Eglise, (13) un Paralytique en avoir esté soudain guery : une femme en une procession ayant touché à la chasle Saint Estienne, d'un bouquet, (14) & de ce bouquet s'estant frottée les yeux, avoir recouvré la veuë (15) pieça perdue : & plusieurs autres miracles, où il dit luy-mesmes avoir assisté. Dequoy accusons-nous & luy & deux S. Evêques

méprise. S. Augustin n'attribuë pas cette expulsion des mauvais Esprits à ce peu de Terre du Sepulchre de Notre Seigneur qu'Hesperius avoit dans sa Maison, selon S. Augustin, un de ses Prêtres, étant allé offrir dans cette Maison à la priere d'Hesperius, le sacrifice du Corps de Christ ; & ayant prié Dieu avec beaucoup d'ardeur, de faire cesser ce désordre, Dieu le fit cesser tout aussi-tôt. *Unus (ex nostris Presbyteris) obrulit ibi sacrificium Corporis Christi, orans quantum potuit, ut cessaret illa vexatio : Deo propitiâ miseratione, cessavit.* A l'égard de la Terre prise du Sepulchre de Jesus-Christ, Hesperius la gardoit suspendue dans la Chambre où il conchoit lui-même, pour se mettre à couvert des insultes des Demons qui maltraisoient ses Bêtes & ses Esclaves, *ne quid mali etiam ipse pateretur*, dit expressement S. Augustin. La Terre du Saint Sepulchre l'avoit protégé contre ces malins Esprits : mais son influence ne s'étoit point répandue sur le reste de la Maison.

(13) *Id. ibid.*

(14) *Ibi caca mulier, ut ad Episcopum porrantem (reliquias martyris Stephani) duceretur, oravit : flores quos ferebat, dedit : recepit, oculis admovit, propitiâ vidit. Id. ibid.*

(15) Dès long-temps, comme on a mis dans les dernières Editions.

Aurelius & Maximinus, qu'il appelle pour ses (16) recors ? sera-ce d'ignorance, simplessé, facilité, ou de malice & imposture ? Est-il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu & pieté, soit en sçavoir, jugement & suffisance ? [g] *Qui ut rationem nullam afferrent, ipsa auctoritate me frangerent.* C'est une hardiesse dangereuse & de consequence, outre l'absurde temerité qu'elle traite quant & soy, de mepriser ce que nous ne concevons pas. Car après que selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité & de la mensonge, & qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes desja obligé de les abandonner. Or ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences en ces troubles où nous sommes (17) de la Religion, c'est cette dispensation que

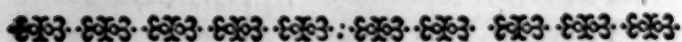
(16) Ou témoins. On appelle *Recors*, dit M. de Caseneuve dans ses *Origines Françoises*, ceux qui assistent les Sergens pour leur servir de témoins, du Verbe Latin *recordari* qui signifie *se souvenir*.

[g] Lesquels, quand même ils n'apporteroient aucune raison, me persuaderoient par leur seule auctorité. *Cic. Tusc. Quæst. L. I. c. 21.*

(17) *Au sujet de la Religion.*

les Catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les moderez & les entendus, quand ils quittent aux adversaires aucuns articles de ceux qui sont en debat. Mais outre ce qu'ils ne voyent pas quel avantage c'est à celuy qui vous charge, de commencer à lui ceder, & vous tirer arriere, & combien cela l'anime à poursuivre sa pointe: ces articles-là qu'ils choisissent pour les plus legers, sont aucunesfois tres-importans. Ou il faut se submittre du tout à l'autorité de nostre police Ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser: Ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy devons d'obeïssance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix & triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de l'observance de nostre Eglise, qui semblent avoir un visage ou plus vain, ou plus estrange, venant à en communiquer aux hommes sçavans, j'ay trouvé que ces choses-là ont un fondement massif & tres-solide: & que ce n'est que bestise & ignorance, qui nous fait les recevoir avec moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient-il combien nous sentons de contradiction en nostre jugement mesmes: combien

de choses nous servoyent hier d'articles de foy, qui nous sont fables aujourd'huy ? La gloire & la curiosité sont les fleaux de nostre ame. Cette-cy nous conduit à mettre le nez par tout, & celle-là nous defend de rien laisser irresolu & indecis.



CHAPITRE XXVII.

De l'Amitié.

CONsiderant la conduite de la besogne d'un Peintre que j'ay, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit & milieu de chaque paroy, pour y loger un Tableau élaboré de toute sa suffisance ; & le vuide tout autour, il le remplit de crotelques : qui peintures fantasques, n'ayant grace qu'en la varieté & estrangeté. Que sont-ce icy aussi à la verité que crotelques & corps monstrueux, rappiecez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite ?

[a] *Desinit in piscem mulier formosa superne.*

(a) *Figure dont le haut est une belle Femme, Et le reste un Poisson. — Horat. De Arte Poët. vs. 4.*

Je vay bien jusques à ce second point, avec mon Peintre : mais je demeure court en l'autre , & meilleure partie : car ma suffisance ne va pas si avant , que d'oser entreprendre un tableau riche , poly & formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'*Etienne de la Boétie* , (1) qui honorera tout le reste de cette besoigne. C'est un Discours auquel il donna nom , *La Servitude volontaire* : mais ceux (2) qui l'ont ignoré , l'ont bien proprement depuis rebatisé , (3) *le Contre-un*. Il l'escrivit par maniere d'essay , en sa premiere jeunesse , à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieçà es mains des gens d'entendement , non sans bien grande & meritée recommandation : car il est gentil , & plein ce qu'il est possible. Si y a-il bien à dire ,

CHAP. XXVII. (1) Il n'est pourtant pas ici : & Montagne nous dira à la fin de ce Chapitre les raisons qui l'ont empêché de l'y mettre. Mais comme cet Ouvrage est fort rare , bien des gens ont été fâchez de ne le trouver pas dans l'Edition de Londres , & c'est ce qui nous a déterminez à l'ajouter au dernier Volume de celle-ci.

(2) Qui n'ont pas su qu'il avoit été désigné par ce titre.

(3) C'est-à-dire , si je ne me trompe , *Contre le Gouvernement d'un Seul* , conformément à ce que dit Montagne sur la fin de ce Chapitre , *Que si La Boétie eust eu à choisir , il eust mieux aimé estre né à Venise qu'à Sarlat.*

que ce ne soit le mieux qu'il peust faire : & si en l'aage que je l'ay cogneu plus avancé, il eust pris un tel dessein que le mien, de mettre par escrit ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, & qui nous approcheroient bien pres de l'honneur de l'Antiquité : car notamment en cette partie des dons de nature, je n'en cognois point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce Discours, encore par rencontre, & croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa ; & quelques Memoires sur cet Edict de Janvier (4) fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut-estre leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses reliques (moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation, (5) la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa Bibliothèque, & de ses Papiers) outre (6) le Livret de ses Oeuvres que j'ay fait mettre en lumiere : Et si suis obligé particulièrement à cette piece, d'autant

(4) Donné en 1562. sous le Regne de Charles IX. encore mineur.

(5) Voyez le *Discours sur la Mort d'Estienne de la Boetie*, composé par Montagne, & publié à la fin de cette Edition.

(6) Imprimé à Paris chez *Frederic Morel* en 1571. J'en parlerai plus particulièrement ailleurs.

qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance. Car elle me fut montrée longue espace avant que je l'eusse veu ; & me donna la premiere cognoissance de son nom , acheminant cette amitié , que nous avons nourrie , tant que Dieu a voulu , entre nous , si entiere & si parfaicte , que certainement il ne s'en lit guere de pareilles : & entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontre à la bastir , que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

Il n'est rien à quoy il semble que Nature nous aye plus acheminés qu'à la societé. Et dit Aristote (7), que les bons Legislatteurs ont eu plus de soing de l'amitié , que de la Justice. Or le dernier point de sa perfection est certuy-cy. Car en general toutes celles que la volupté , ou le profit , le besoin public ou privé , forge & nourrit , ne sont d'autant moins belles & genereuses , & d'autant moins amitez , qu'elles meslent autre cause & but & fruit en l'amitié qu'elle-mesme.

L'Amitié est le fruit le plus parfait de la Societé.

(7) Καὶ οἱ Νομοθέται μᾶλλον περὶ αὐτὴν [φιλίαν] σπουδάζειν , ἢ τὴν δικαιοσύνην. *Ethic. Nicom. L. VIII. c. 1.* Je tiens cette citation de M. Barbeyrac.

*L'Amitié ne
convient pas
proprement
aux quatre
forces de liai-
sons distin-
guées par les
Anciens.*

Ny ces quatre especes anciennes , naturelle , sociale , hospitaliere , véné- rienne , particulièrement n'y convien- nent , ny conjointement. Des enfans aux peres , c'est plustost respect : L'amitié se nourrit de communication , qui ne peut se trouver entre eux , pour la trop grande disparité , & offenseroit à l'ad- venture les devoirs de nature : car ny routes les secrettes pensées des peres ne se peuvent communiquer aux enfans , pour n'y engendrer une melleante pri- vauté : ny les advertissemens & correc- tions , qui est un des premiers Offices d'amitié , ne se pourroient exercer des enfans aux peres. Il s'est trouvé des Na- tions , où par usage les enfans tuoyent leurs peres : & d'autres , où les peres tuoyent leurs enfans , pour éviter l'em- peschement qu'ils se peuvent quelques- fois entreporter : & naturellement l'un depend de la ruine de l'autre. Il s'est trouvé des Philosophes desdaignans cet- te cousture naturelle , tesmoing Aristip- pus , (8) qui quand on le pressoit de l'affection qu'il devoit à ses enfans pour estre sortis de luy , il se mit à cracher , disant , que cela en estoit aussi bien for-

(8) Diog. Laërce dans la *Vie d'Aristippe* , Liv. II. Scgm. 81.

ty : que nous engendrions bien des poux & des vers. Et cet autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec son frere : Je n'en fais pas , (9) dit-il , plus grand estar , pour estre sorty de mesme trou. C'est à la verité un beau nom , & plein de dilection que le nom de *frere* , & à cette cause en fismes-nous luy & moy (10) nostre alliance : mais ce meslange de biens , ces partages , & que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre , cela detrempe merveilleuse-

(9) Dans le *Traité de Plutarque intitulé De l'Amicitie fraternele* , ch. 4. de la traduction d'Amyot.

(10) C'est-à-dire , que suivant un usage établi du temps de Moutagne , ils se donnerent l'un à l'autre le nom de *Frere* , qui devoit être la marque & le gage de l'amitié qu'ils contractoient ensemble. C'est sur un pareil fondement que Mademoiselle de Gournay se disoit la *fille d'alliance* de Montagne , & non pas , parce que Montagne avoit épousé la Mere de Mademoiselle de Gournay , comme je l'ai ouï soutenir en bonne Compagnie. Il y a dans Marot plusieurs exemples de cette espece de galanterie , témoin entr'autres l'Epigramme intitulée , *De sa Mere par alliance* , où après avoir dit , que , s'il commence à grisonner ce ne peut être de vieillesse , parce que sa Mere est dans la fleur de son âge , il ajoute ,

*Et n'est au monde un si beau teint ,
Car le sien tous autres éteint.*

*De la voir faites-moy la grace :
Mais ne contemplez trop sa face ,
Que d'aimer n'entriez en esmoy ;
Et que sa rigueur ne vous fasse
Vieillir de langueur comme moy.*

380 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ment & relasche cette soudure frater-
nelle. Les freres ayants à conduire le
progrez de leur avancement, en mes-
me sentier & mesme train, il est force
qu'ils se heurtent & choquent souvent.
Davantage, la correspondance & rela-
tion qui engendre ces vrayes & par-
faites amitez, pourquoy se trouvera-
elle en ceux-cy? Le pere & le fils peu-
vent estre de complexion entierement
esloignée, & les freres aussi: C'est mon
fils, c'est mon parent: mais c'est un
homme farouche, un meschant, ou
un sot. Et puis, à mesure que ce sont
amitez que la loy & l'obligation na-
turelle nous commande, il y a d'au-
tant moins de nostre choix & liberté
volontaire. Et nostre liberté volontaire
n'a point de production qui soit plus
proprement sienne, que celle de l'affec-
tion & amitié. Ce n'est pas que je n'aye
essayé de ce costé-là, tout ce qui en
peut estre, ayant eu le meilleur pere
qui fut onques, & le plus indulgent,
juſques à son extreme vieillesse: & estant
d'une famille fameuse de pere en fils,
& exemplaire en cette partie de la con-
corde fraternele:

[b] & ipse

Notus in fratres animi paterni.

D'y comparer l'affection envers les femmes , quoy qu'elle naisse de nostre choix , on ne peut : ny la loger en ce rolle. Son feu , je le confesse ,

[c] (*neque enim est Dea nescia nostri
Qua dulcem curis miscet amaritiem*)

est plus actif , plus cuisant , & plus aspre. Mais c'est un feu temeraire & volage , ondoyant & divers , feu de fiebvre , subject à accez & remises , & qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié , c'est une chaleur generale & universelle , temperée au demeurant & égal , une chaleur constante & rassize , toute douceur & polliasure , qui n'a rien d'aspre & de poignant. Qui plus est , en l'amour ce n'est qu'un desir forcené apres ce qui nous fuit.

[d] Come segue la lepre il cacciatore
Al freddo , al caldo , alla montagna , al
lito ,

Ne più l'estima poi , che presa vede ,
E sol dietro a chi fugge affretta il piede :

[b] Et remarquable moi-même par une affection paternelle envers mes frères. *Horac. Liv. II. Od. II. vs. 6.*

[c] Car je ne suis point inconnu à la Déesse qui mêle une douce amertume aux chagrins qu'elle cause. *Carull. Epigr. LXVI. vs. 17 , 18.*

[d] Semblable au Chasseur qui poursuit le Lievre malgré le froid & le chaud , sur les Montagnes

Aussi-tost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volontez, il s'asvanouist & s'alanguist: la jouissance le perd, comme ayant la fin corporelle & sujette à satieté. L'amitié au rebours, est jouye à mesure qu'elle est désirée, ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la jouissance, comme estant spirituelle, & l'ame s'affinant par l'usage. Sous cette parfaicte amitié, ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moy, (11) affin que je ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses Vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moy en cognoissance l'une de l'autre, mais en comparaison jamais: la premiere maintenant sa route d'un vol hautain & superbe, & regardant desdaigneusement cette-cy passer ses pointes bien loing au dessous d'elle.

*Mariage
quelle sorte
de marché.*

Quant au mariage, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre, sa durée étant contrainte & forcée, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, & marché qui ordinairement se

& dans les Plaines, & n'en fait aucun cas dès qu'il le voit pris, ne se hâtant de courir qu'après celui qui fuit. *Ariosto*, Cant. X. Stanz. 7.

(11) Pour ne pas parler de mon ami La Boëtie, qui, &c.

fait à autres fins, il y survient mille fusées estrangeres à desmeler parmy, suffisantes à rompre le fil & troubler le cours d'une vive affection : là où en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle-mesme.

Joint qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference & communication, nourrie de cette sainte cousture : ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un neud si pressé, & si durable. Et certes sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre & volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere jouissance, mais encore où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fust engagé tout entier, il est certain que l'amitié en seroit plus pleine & plus comble : mais ce Sexe par nul exemple n'y est encore peu arriver, & par les Escholes anciennes en est rejeté.

Et cette autre licence Grecque est justement abhorrée par nos mœurs : Laquelle pourtant, pour avoir selon leur usage, une si necessaire disparité d'âges, & difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaite union & convenance qu'icy.

Femmes jugées incapables d'une parfaite amitié.

L'Amitié contre Nature, fort en usage parmi les Grecs : ce qu'en juge Montagne.

nous demandons. [e] *Quis est enim iste amor amicitia? cur neque deforme adolescentem quisquam amat, neque formosum senem?* Car la peinture mesme qu'en faict l'Academie ne me desadvoüera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part: Que cette premiere fureur, inspirée par le fils de Venus au cœur de l'amant, sur l'object de la fleur d'une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents & passionnez efforts que peut produire une ardeur immodérée, estoit simplement fondée en une beauté externe: fausse image de la generation corporelle: Car (12) en l'Esprit elle ne pouvoit, duquel la montre estoit encore cachée; qui n'estoit qu'en sa naissance, & avant l'aage de germer. Que si cette fureur faisoit un bas courage, les moyens de sa poursuite c'estoient richesses, presents, faveur à l'avancement des dignitez; & telle autre basse marchandise, qu'ils reprouvent. Si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient

[e] Car que signifie cet amour d'amitié? D'où vient que personne n'aime un jeune homme laid, ni un beau vieillard; Cic. Tusc. Quæst. L. IV. c. 33.

(12) Car elle ne pouvoit être fondée sur l'Esprit, dont la montre, &c.

[f] Que

estoyent genereuses de mesmes: Instructions philosophiques, enseignemens à reverer la religion, obeïr aux loix, mourir pour le bien de son païs, exemples de vaillance, prudence, justice: s'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace & beauté de son ame, celle de son corps estant pieçà fanée: & esperant par cette société mentale, establir un marché plus ferme & durable. Quand cette poursuite arrivoit à l'effect, en sa saison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant, qu'il apportast loysir & discretion en son entreprise; ils le requierent exactement en l'aymé: d'autant qu'il luy falloit juger d'une beauté interne, de difficile connoissance, & abstruse descouverte) lors naissoit en l'aymé le desir d'une conception spirituelle, par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette-cy estoit ici principale: la corporelle, accidentale & seconde: tout le rebours de l'amant. A cette cause préferent-ils l'aymé: & verifient, que les Dieux aussi le préferent: & tansent grandement le Poëte Æschylus, d'avoir en l'amour d'Achilles & de Patroclus, donné la part de l'amant à Achilles, qui estoit en la premiere & imberbe verdeur de son ado-

lescence, & le plus beau des Grecs. Après cette communauté general, la maistresse & plus digne partie d'icelle, exerçant ses offices, & predominant : ils disent, qu'il en provenoit des fruiçts tres-utiles au privé, & au Public : que c'estoit la force des Païs, qui en recevoient l'usage : & la principale defense de l'equité & de la liberté : Telsmoin les salutaires amours de Hermodius & d'Aristogiton. Pourtant la nomment-ils sacrée & divine, & n'est, à leur compte, que la violence des tyrans, & lascheté des peuples, qui lui soit adversaire. Enfin, tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'Academie, c'est dire, que c'estoit un amour se terminant en amitié : chose qui ne se rapporte pas mal à la definition Stoïque de l'amour : [f] *Amorem conatum esse amicitia faciendâ ex pulchritudinis specie.*

Ideede l'amitié la plus parfaite.

Je reviens à ma description (13) de façon plus équitable & plus équable. [g] *Omniñò amicitia, corroboratis*

[f] Que l'Amour est un effort de faire naître l'amitié par l'éclat de la beauté. *Cic. Tusc. Quæst. Liv. IV. c. 34.*

(13) D'une espee d'amitié plus juste & plus égale, que celle dont il vient de parler.

[g] On ne peut juger de l'amitié qu'après que

jam, confirmatisque ingeniis & atatribus, judicanda sunt. Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement amis & amitez, ce ne sont qu'accointances & familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié dequoy je parle, elles se meslent & confondent l'une en l'autre, d'un meslange si universel, qu'elles effacent, & ne retrouvent plus la cousture qui les a joinctes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : Parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. Il y a au delà de tout mon discours, & de ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçay quelle force inexplicable & fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, & par des rapports que nous oyions l'un de l'autre : qui faisoient en nostre affection plus d'effort, que ne porte la raison des rapports : je croy, par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embrassions par nos noms. Et à nostre premiere rencontre, qui fut par

l'Esprit & l'âge sont parvenus à leur maturité. *Cis. de Amicitia, ch. 20.*

388 ESSAIS DE MONTAIGNE,

hazard en une grande feste & compagnie de ville, nous nous trouvasmes si pris, si cognus, si obligez entre nous, que rien dés lors ne nous fut si proche, que l'un à l'autre. Il escrivit une Satyre Latine excellente, qui est (14) publié: par laquelle il excuse & explique (15) la précipitation de nostre in-

(14) Dans le Recueil des Pieces Posthumes d'Estienne de la Boëtie, publié par Montagne, & imprimé à Paris, chez Frederic Morel, en 1571.

(15) C'est ce qu'il fait dès le commencement de cette Piece, par une vingtaine de Vers qu'on ne fera peut-être pas fâché de voir ici.

Prudentum bona pars vulgò malè credula, nulli
Fidit amicitia, nisi quam exploraverit ætas,
Et vario casus luctantem exercuit usu.

At nos jungit amor paulo magis annuus, & qui
Nil tamen ad summum reliqui sibi fecit amorem:

Fortè inconsultò: sed nec fas dicere, nec sit

Quamvis morosè sapiens, cùm noverit ambos,
Et studia, & mores, qui nostri inquirat in annos
Foederis, & tanto gratus non plaudent amoris.

Nec metus in celebres ne nostrum nomen amicos
Invideant inferre, sinant modo Fata, nepotes.

Insita ferre negat Malum Cerasus, nec adoptat

Pruna Pyrus:

Arboribus mox idem aliis haud segnis adhæsit

Surculus, occulto naturæ foedere: jamque

Turgentes coeunt oculi, & communibus ambo
Educunt foetum studiis, viget advena ramus.

.

Haud dispar vis est animorum: Hoc nulla re-
vinctos

telligence , si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer , & ayant si tard commencé (car nous estions tous deux hommes faicts : & luy plus de quelque année) elle n'avoit point à perdre temps ; & n'avoit à se regler au patron des amitez molles & regulieres , ausquelles il faut tant de precautions de longue & prealable conversation.

Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-mesme , & ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sçay quelle quinte-essence de tout ce meslange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger & se perdre dans la sienne, qui ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger & se perdre en la mienne : d'une faim , d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la verité, ne nous reservant rien qui nous fust propre, ny qui fust ou sien ou mien. Quand Lelius en presence des Consuls Romains, lesquels apres la condamnation de Ti-

*En quoy se
resout la
vraye Amie.
sie.*

Tempora dissocient , hos nullà adjunxeris arte.

Te , Montane , mihi casus sociavit in omnes

Et natura potens , & amoris gratior illex

Virtus, ———

berius Gracchus, poursuivoient tous ceux qui avoient esté de son intelligence, vint à s'enquerir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eust voulu faire pour luy, & qu'il eust respondu : (16) *Toutes choses*. Comment toutes choses ? suivit-il, & quoy, s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos Temples ? *Il ne me l'eust jamais commandé*, repliqua Blossius. Mais s'il l'eust fait ? adjousta Lelius ? *J'y eusse obey*, respondit-il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les Consuls par cette derniere & hardie confession : & ne se devoit departir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais tousfois ceux qui accusent cette response comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere : & ne presupposent pas comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, & par puissance & par cognoissance. Ils estoient plus amis que citoyens, plus amis, qu'amis ou qu'ennemis de leur país, qu'amis d'ambition & de trouble. S'estans par-

(16) Voyez *Plutarque*, dans la Vie de Tiberius, & de Caius Gracchus, ch. 5. & *Valere Maxime*, Liv. IV. c. 7. in exemplis Romanis, §. 1

faittement commis, l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les renes de l'inclination l'un de l'autre : & faictes guider ce harnois, par la vertu & conduite de la raison (comme aussi est-il du tout impossible de l'atteler sans cela) la réponse de Blossius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demanchoient, ils n'estoient ny amis, selon mesure, l'un de l'autre, ny amis à eux-mesmes. Au demeurant cette réponse ne sonne non plus que feroit la mienne, à qui s'enquerroit à moy de cette façon : Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez-vous ? & que je l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire : parce que je ne suis point en doute de ma volonté, & toute aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me desloger de la certitude, que j'ay des intentions & jugemens du mien : aucune de ses actions ne me scauroit estre présentée quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniment ensemble : elles se sont considérées d'une si ardente affection ; & de pareille affection descouvertes jusques au fin fond

des entrailles l'une à l'autre : que non seulement je cognoissoy la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Idee des amities communes,

Qu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitez communes : j'en ay autant de cognoissance qu'un autre, & des plus parfaites de leur genre : Mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles : on s'y tromperoit. Il faut marcher en ces autres amitez, la bride à la main, avec prudence & precaution : la liaison n'est pas nouée en maniere, qu'on n'ait aucunement à s'en deffier. Aimez-le (disoit (17) Chilon) comme ayant quelque jour à le haïr, haïssez-le, comme ayant à l'aymer. Ce precepte qui est si abominable en cette souveraine & maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitez ordinaires

(17) Dans *Aulugelle*, L. I. c. 3. Diogene Laërce donne ce mot à Bias, dans la Vie de ce Sage, L. I. Segm. 37. comme avoit fait Aristote dans sa *Rhetorique*, L. II. c. 13. où se trouve le second article, *Qu'il faut haïr une personne, comme si quelque jour on devoit l'aimer*, ce qui n'est point dans Diogene Laërce. Pour le premier article, *Qu'il faut aimer comme si l'on devoit haïr un jour*, *ira amare oportere, ut si aliquando esset osurus*, Cicéron dit qu'il ne sauroit se figurer qu'une telle Parole soit sortie, comme on le croit, de la bouche de Bias, l'un des sept Sages. *De Amicitia*, cap. 16.

& coustumieres : A l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit tres-familier, (18) *O mes mys, il n'y a nul amys.*

En ce noble commerce, les offices & les bienfaicts nourrissiers des autres amitez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion si pleine de nos volonte^z en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation, pour le secours que je me donne au besoin, quoy que dient les Stoïciens : & comme je ne me sçay aucun gré du service que je me fay : aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels devoirs, & haïr & chasser d'entre eux, ces mots de division & de difference, *bien-faict, obligation, recognoissance, priere, remercement*, & leurs pareils. Tout estant par effect commun entre eux, volonte^z, pensemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur & vie : & leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, (19) selon

*Entre amis
tout est commun.*

(18) Ὁ φίλοι, ἐδὲις φίλῳ : Diog. Laërt. in Vitâ Aristotelis, L. V. Segm. 21.

(19) Ερωτηθεὶς τί ἐστὶ φίλῳ ; ἔφη, Μία ψυχὴ δύοσι σώμασιν ἐνωῦσα. Id. ibid. Segm. 20.

la tres-propre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voila pourquoy les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, defendent les donations entre le mary & la femme : Voulans inferer par là, que tout doit estre à chacun d'eux, & qu'ils n'ont rien à diviser & partir en semble.

Dans une amitié par-faire, c'est à celui qui reçoit que celui qui donne est obligé.

Si en l'amitié dequoy je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celuy qui recevroit le bien-fait, qui obligeroit son compagnon. Car cherchant l'un & l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bien faire, celuy qui en preste la matiere & l'occasion, est celuy-là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy, d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Quand le Philosophe Diogenes avoit faute d'argent, il disoit, (20) *qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit.* Et pour montrer comment cela se pratique par effect, j'en reciteray un ancien (21) exemple singulier : *Eudami-*

(20) Diogene Laërce dans la Vie de Diogene le Cynique, L. VI. Segm. 46. χρημάτων δεόμενος, ἀπαιτεῖν ελεγε τὸς φίλους, ἢ αἰτεῖν.

(21) Cet exemple tiré d'un Dialogue de Lu-

das Corinthien avoit deux amis, *Charixenus* Sycionien, & *Aretheus* Corinthien : venant à mourir estant pauvre, & ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : » Je legue à *Aretheus* de » nourrir ma mere, & l'entretenir en sa » vieillesse : à *Charixenus* de marier ma » fille, & luy donner le douaire le plus » grand qu'il pourra : & au cas que » l'un d'eux vienne à defaillir, je substitue en sa part celui qui survivra. Ceux qui premier virent ce testament, s'en mocquerent : mais ses heritiers en ayants esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement. Et l'un d'eux, *Charixenus*, estant trespaslé cinq jours apres, la substitution estant ouverte en faveur d'*Aretheus*, il nourrit curieusement cette mere, & de cinq talens qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux & demy en mariage à une siennne fille unique, & deux & demy pour le mariage de la fille d'*Eudamidas*, desquelles il fit les nopces en mesme jour,

Cet exemple est bien plein, si une *Amitié parfaite est indivisible.*

cien, intitulé *Toxaris*, n'est peut-être qu'une fiction sortie du cerveau de Lucien. Montagne a pû s'en douter, & ne pas laisser d'en faire usage, conformément à ce qu'il nous dit ailleurs, *En l'estude que je traire de nos mœurs & mouvemens, les remoinages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais.* L. I. c. 20. vers la fin.

condirion en estoit à dire, qui est la multitude d'amis. Car cette parfaicte amitié, dequoy je parle, est indivisible: chacun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à departir ailleurs: au rebours il est marry qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, & qu'il n'ait plusieurs ames & plusieurs volonte-
tez, pour les conferer toutes à ce subyet.

*Amitiez or-
dinaires peu-
vent être
partagées en-
tre plusieurs
personnes*

Les amitez communes on les peut départir: on peut aymer en cettuy-cy la beauté, en cet autre la facilité de ses mœurs, en l'autre la liberalité, en ce-
luy-là la paternité, en cet autre la fra-
ternité, ainsi du reste: mais cette amitié, qui possède l'ame, & la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez-vous? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trou-
veriez-vous? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui fust utile à l'autre de sçavoir, comment vous en demesleriez-
vous?

*Amitié uni-
que & prin-
cipale deuëe
seules autres
obligations.*

L'unique & principale amitié des-
coust toutes autres obligations. Le se-
cret que j'ay juré ne deceller à un autre,
je le puis sans parjure, communiquer
à celuy, qui n'est pas autre, c'est moy.

C'est un assez grand miracle de se doubler : & n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil. Et qui presupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, & qu'ils s'entr'aiment, & m'aiment autant que je les aime : il multiplie en confrairie, la chose la plus une & unie, & dequoy une seule est encore la plus rare à trouver au monde. Le demeurant de cette histoire convient tres-bien à ce que je disois : car Eudamidas donne pour grace & pour faveur à ses amis de les employer à son besoin : il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien-faire. Et sans doute, la force de l'amitié se montre bien plus richement en son fait, qu'en celui d'Aretheus. Somme, ce sont effets inimaginables, à qui n'en a gousté : & qui me font honorer à merveille la réponse de ce jeune soldat, à Cyrus, s'enquerant à luy, (22) pour combien il voudroit donner un cheval, par le moyen duquel il venoit de gagner le prix de la course : & s'il le voudroit eschanger à un Royaume : *Non certes, Sire : mais bien le lairrois-*

(22) *Cyropædie*, L. VIII. ch. 3. §. 11, 12.

298 ESSAIS DE MONTAIGNE,

je volontiers, pour en aquerir un amy, si je trouvois homme digne de telle alliance. Il ne disoit pas mal, *si je trouvois.* Car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette-cy, en laquelle on negocie du fin fonds de son courage, (23) qui ne fait rien de reste, il est besoin, que tous les ressorts soyent nets & seurs parfaictement.

*Ce qui con-
vient aux
Confedera-
tions.*

Aux Confederations, qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourvoir qu'aux imperfections, qui particulièrement interessent ce bout-là. Il ne peut chaloir de quelle Religion soit mon Medecin, & mon Advocat; cette consideration n'a rien de commun, avec les offices de l'amitié, qu'ils me doivent.

*Aux accoin-
tances do-
mestiques.*

Et en l'accointance domestique, que dressent avec moy ceux qui me servent, j'en fay de mesmes : & m'enquiers peu d'un laquay, s'il est chaste, je cherche s'il est diligent : & ne crains pas tant un muletier joueur qu'imbecille : ny un cuisinier jureur, qu'ignorant. (Je ne me mesle pas de dire ce qu'il faut faire au monde : d'autres assés s'en meslent : mais ce que j'y fay,

(23) C'est à dire, Sans exception, ni restriction quelconque.

[h] *Mihi sic usus est : Tibi , ut opus est facto ,
face.)*

A la familiarité de la table, j'associe le plaisant, non le prudent : au liçt, la beauté avant la bonté : & en la société du discours, la suffisance, voire sans la preud'hommie; pareillement ailleurs. Tout ainsi que (24) cil qui fut rencontré à chevauchons sur un baston, se jouant avec ses enfans, pria l'homme qui l'y surprit, de n'en rien dire, jusques à ce qu'il fust pere luy-mesme, estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit juge equitable d'une telle action : je souhaiterois aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis : mais scachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié, & combien elle est rare, je ne m'attens pas d'en trouver aucun bon juge. Car les discours mesmes que l'Antiquité nous a laissé

[h] C'est ainsi que j'en use. Pour toi, pren le parti qui t'accomode le mieux. *Terent. Heautont. Act. I. Sc. I. v. 28.*

(24) Ou celui, comme on a mis dans les dernieres Editions. Cil est un joli mor, qu'on auroit dû conserver quand ce n'eut été qu'à cause des services qu'il pouvoit rendre à la Poësie. — Au reste, c'est *Agésilas* qui fut trouvé se jouant ainsi avec ses Enfans. *Plutarque, Vie d'Agésilas, c. 9.* de la Traduction d'Amyot.

400 ESSAIS DE MONTAIGNE,
sur ce subject, me semblent lasches au
prix du sentiment que j'en ay : E. en ce
point les effects surpassent les preceptes
mesmes de la Philosophie.

[i] *Nil ego contulerim jucundo sanus amico.*

L'ancien Menander disoit (25) celuy-
là heureux, qui avoit peu rencontrer
seulement *l'ombre d'un amy* : il avoit
certes raison de le dire, mesmes s'il en
avoit tasté. Car à la verité si je compare
tout le reste de ma vie, quoy qu'avec
la grace de Dieu je l'aye passée douce,
aisée, & fauf la perte d'un tel amy,
exempte d'affliction poissante, pleine de
tranquillité d'esprit, ayant pris en paye-
ment mes commoditez naturelles &
originelles, sans en rechercher d'autres :
si je la compare, dis-je, toute, aux qua-
tre années, qu'il m'a esté donné de
jouyr de la douce compagnie & societé
de ce personnage, ce n'est que fumée,
ce n'est qu'une nuit obscure & ennuyeu-
se. Depuis le jour que je le perdis,

[k] *quem semper acerbum,*

Semper honoratum (sic Di voluistis) habebo.

[i] Je ne trouverai rien de comparable à un
agréable ami tant que je serai en mon bon sens.
Horat. L. I. Sat. V. vs. 44.

(25) Plutarque dans son Traité, *De l'amitié fra-
ternelle*, ch. 3.

[k] Jour qui sera toujours triste pour moi, &

je ne fay que trainer languissant : & les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy , au lieu de me consoler , me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout : il me semble que je luy desrobe sa part ,

[1] *Nec fas esse ullâ me voluptate hic frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meus par-
ticeps.*

J'estois desja si faiët & accoustumé à estre deuxiesme par tout , qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

[m] *Illam mea si partem anima tulit
Maturior vis , quid moror alterâ ,
Nec charus aquè nec superstes
Integer ? Ille dies utramque
Duxit ruinam.*

Il n'est action ou imagination, où je

que toujours (puisque tel a été , ô Dieux , votre bon plaisir) j'honorerai d'un tendre respect.
Æneid. L. V. vs. 49 , 50.

[1] Et je ne pense pas qu'il me soit permis de jouir d'aucun plaisir tandis qu'il est separé de moi , lui qui étoit mon ajoint en toutes choses. *Terent. Heautont. Act. I. Sc. I. vs. 97 , 98. — Monragne a fait quelque petit changement aux paroles de Terence , pour pouvoir les appliquer à son sujet.*

[m] Un sort prématuré m'ayant ravi cette douce moitié de mon ame , pourquoi survit en moi l'autre moitié separée de celle qui m'étoit beaucoup plus chère ? Ce jour nous a été funeste à tous deux. *Horat. L. II. Od. XVII. vs. 5. &c.*

ne le trouve à dire, (26) comme si eust-il bien fait à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance & vertu, aussi faisoit-il au devoir de l'amitié.

[n] *Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam chari capitis ?*

[o] *O misero frater adempte mihi !*

Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra

Qua tuus in vitâ dulcis aiebat amor.

Tu mea, tu moriens fregisti commoda frater,

Tecum unà tota est nostra sepulta anima,

Cujus ego interitu totâ de mente fugavi

Hac studia, atque omnes delicias animi.

*Alloquar ? audiero numquam tua verba
loquentem ?*

Numquam ego te vitâ, frater amabilior,

Aspiciam posthac ? at certè semper amabo.

(26) Comme il n'auroit pas manqué de faire à mon égard.

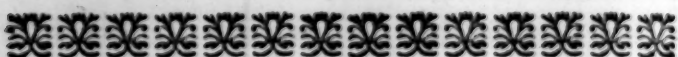
[n] Puis-je rougir de pleurer, puis-je trop regretter un si cher ami ? *Horac. L. I. Od. XXIV. vs. 1, 2.*

[o] O mon Frere, que je suis malheureux de t'avoir perdu ! Tous mes plaisirs, doux fruits de ton amitié pendant ta vie, se sont évanouis avec toi. Par ta mort tu as dissipé mon bonheur. Mon ame est toute ensevelie avec toi. Ton trepas m'a rendu insensible aux douceurs des Muses, & à tous les amusemens de l'Esprit. Ne pourrai-je donc plus t'entretenir ? Ne t'entendrai-je plus parler ? Ah mon Frere, qui m'es plus cher que la vie, je ne te verrai plus : mais certainement je t'aimerai toujours. *Carull. Eclog. LXVI. vs. 20 — 26. — Eclog. LXIII. vs. 9, 10, 11.*

Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans.

» Parce que j'ay trouvé que cet Ou-
» vrage a esté depuis mis en lumiere,
» & à mauvaise fin, par ceux qui cher-
» chent à troubler & changer l'estat de
» nostre police, sans se soucier s'ils l'a-
» menderont, qu'ils ont meslé à d'autres
» escrits de leur farine, je me suis dé-
» dit de le loger icy. Et affin que la
» memoire de l'Autheur n'en soit inte-
» ressée en l'endroit de ceux qui n'ont
» peu cognoistre de près ses opinions &
» ses actions, je les advise que ce subject
» fut traicté par luy en son enfance,
» par maniere d'exercitation seulement,
» comme subject vulgaire & tracassé en
» mil endroit des Livres. Je ne fay nul
» doute qu'il ne creust ce qu'il escrivoit:
» car il estoit assez conscientieux, pour
» ne mentir pas mesmes en se jouant:
» & sçay davantage que s'il eust eu à
» choisir, il eust mieux aymé estre nay à
» Venise qu'à Sarlat; & avec raison.
» Mais il avoit un' autre maxime sou-
» verainement empreinte en son ame,
» d'obeyr & de se soubmettre tres-reli-
» gieusement aux loix, sous lesquelles
» il estoit nay. Il ne fut jamais un meil-
» leur citoyen, ny plus affectionné au

» repos de son Païs, ny plus ennemy
 » des remuëments & nouvellerez de son
 » temps : il eust bien pluſtoſt employé
 » ſa ſuffiſance à les eſteindre, qu'à leur
 » fournir dequoy les emouvoir davan-
 » tage : il avoit ſon eſprit moulé au pa-
 » tron d'autres ſiecles que ceux-cy. Or
 » en eſchange de cet Ouvrage ſerieux
 » j'en ſubſtitueray un autre, produit
 » en cette meſme ſaiſon de ſon aage,
 » plus gaillard & plus enjoué.



C H A P I T R E XXVIII.

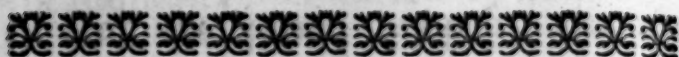
*Vingt & neuf Sonnets d'Eſtienne de la
 Boetie, à Madame de Grammont
 Comteſſe de Guiſſen.*

M Adame, je ne vous offre rien du
 mien, ou parce qu'il eſt deſja
 voſtre, ou parce que je n'y trouve rien
 digne de vous. Mais j'ay voulu que ces
 Vers en quelque lieu qu'ils ſe viſſent,
 portaſſent voſtre nom en teſte, pour
 l'honneur que ce leur ſera d'avoir pour
 guide cette grande Coriſande d'An-
 doins. Ce préſent m'a ſemblé vous eſtre
 propre, d'autant qu'il eſt peu de Da-
 mes en France, qui jugent mieux, &

se servent plus à propos que vous, de la Poësie : & puis qu'il n'en est point qui la puissent rendre vive & animée, comme vous faites par ces beaux & riches accords, dequoy parmy un million d'autres beautez, Nature vous a estrennée. Madame, ces Vers meritent que vous les cherissiez : car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorty de Gascoigne, qui eussent plus d'invention & de gentillesse, & qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en jalousie, dequoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de Monsieur de Foix, vostre bon parent : car certes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus vif & de plus bouillant : comme il les fit en sa plus verte jeunesse, & eschauffé d'une belle & noble ardeur que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il estoit à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme, & sentant desja je ne sçay quelle froideur maritale. Et moy je suis de ceux qui tiennent, que la Poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict en un subject folatre & desreglé.

Ces vingt-neuf Sonnets d'Estienne de

406 ES:AIS DE MONTAIGNE,
la Boëtie, *qui estoient mis* (1) *en ce lieu,*
ont esté depuis imprimez avec ses Oeu-
vres.



CHAPITRE XXIX.

De la Moderation.

*Si la vertu
peut être re-
cherchée avec
trop d'ar-
deur.*

Comme si nous avions l'attouche-
ment infect, nous corrompons par
nostre maniement les choses qui d'elles-
mesmes sont belles & bonnes. Nous pou-

CHAP. XXVIII. (1) Ils sont dans la première Edi-
tion des *Essais*, imprimée à Bourdeaux en 1580. dans
celle de *Jean Richer* in 12. en 1587. à Paris, & dans
celle d'*Abel l'Angelier* in 4to à Paris en 1588. Je
n'en grossirai point cette Edition, parce que je n'y
trouve rien de fort interessant. Ces vingt-neuf Son-
nets ne contiennent presque autre chose que des
plaintes amoureuses, exprimées d'un stile assez ru-
de, où éclatent les foiblesses & les emportemens
d'une Passion inquiete qui se nourrit de soupçons,
de craintes & de défiances dont elle paroît acca-
blée. Mais afin que chacun en puisse juger par lui-
même, je mettrai ici un de ces Sonnets. Quoiqu'un
des meilleurs, à mon avis, je croi qu'il suffira
pour justifier ma critique.

SONNET III.

*C'est fait, mon cœur, quittons la liberté.
De quoi mesbuy serviroit la desffence,
Que d'agrandir & la peine & l'offence?
Plus ne suis fort ainsi que j'ay esté.
La Raison sur un temps de mon costé:
Or revoltée elle veut que je pense*

vons saisir la Vertu, de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop aspre & violent. Ceux qui disent qu'il n'y a jamais d'excès en la Vertu, d'autant que ce n'est plus vertu, si l'excès y est, se jouent des paroles.

[a] *Insani sapiens nomen ferat, aequus iniqui,
Ultra quàm satis est, Virtutem si petat ipsam :*

C'est une subtile consideration de la Philosophie. On peut & trop aymer la Vertu, & se porter excessivement en une action juste. A ce biais s'accommode la Voix divine, (1) *Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages.* J'ay veu (2) tel Grand,

Qu'il faut servir, & prendre en recompense,

Qu'oncq d'un tel neud nul ne fut arresté.

S'il se faut rendre, alors il est saison,

Quand on n'a plus devers soy la Raison.

Je voy, qu'Amour, sans que je le deserve ;

Sans aucun droit se viens saisir de moy :

Et voy qu'encor il faut à ce grand Roy,

Quand il a tort, que la Raison luy serve.

CHAP. XXIX. [a] L'homme le plus sage & le plus juste merite de passer pour injuste, s'il recherche la Vertu même avec trop d'ardeur. Horat. L. I. Epist. VI. vs. 15, 16.

(1) S. Paul aux Romains, Ch. XII. vs. 3.

(2) Il y a apparence, dit le Traducteur Anglois, que Montaigne veut parler ici de Henri III. Roi de France. Je croi qu'il a raison. Le bon Cardinal d'Osar

blesser la reputation de sa religion, pour se montrer religieux outre tout exemple des hommes de sa sorte. J'ayme des natures temperées & moyennes.

Immoderation vers le bien, ce que c'est.

L'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, & me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias, qui donna (3) la premiere

écrivain à la Reine Louise, Veuve de Henri III. lui dit franchement à sa maniere, que ce Prince avoir vécu une vie durant ou plus religieuse que royale, Lettre XXIII. Et un jour Sixte V. parlant de ce Prince au Cardinal de Joyeuse, Protecteur des affaires de France, lui dit plaisamment: Il n'y a rien que votre Roi n'ait fait, & ne fasse pour être Moine; ni que je n'aye fait moy, pour ne l'erre point. Tiré d'une Note d'Amelot de la Houffaye sur les paroles du Cardinal d'Ossat, qu'on vient de voir, p. 74. Tom. I. des LETTRES DU CARDINAL D'OSSAT, publiées à Paris 1697.

(3) Montagne veut nous apprendre ici, sur le rapport de Diodore de Sicile, que la Mere de Pausanias donna la premiere idée du supplice qu'on devoit infliger à son Fils. Pausanias, dit cet Historien, s'étant apperceu que les Ephores accompagnez de quelques autres Lacedemoniens, lui vouloient mettre la main sur le collet, gagna le devant & s'enfuir en franchise dans le Temple de Minerve — Et estans les Lacedemoniens en doute s'ils le devoient rirer de là pour le faire mourir, quelque franchise qu'il y eust, l'on dit que sa Mere propre vint elle-mesme au Temple, là où elle ne feir ni ne dit autre chose sinon qu'elle posa sur le Seuil de la porte du Temple une piece de brique qu'elle avoir apportée: & cela fait, s'en retourna en sa maison. Les Lacedemoniens suivans le jugement & la sentence de la mere, feirent murer la porte du Temple, & par ce moyen contrainquirent Pausanias à mourir de faim, &c. L. XI. ch. 10. de la Traduction d'Amyot. La mere de Pausanias se nommoit Alcishée,

premiere instruction , & porta la premiere pierre à la mort de son fils : Ny le Dictateur (4) Posthumius , qui fit mourir le sien , que l'ardeur de jeunesse avoit heureusement poussé sur les ennemis , un peu avant son rang , ne me semblent si justes , comme estranges.

ée, comme nous l'apprend le Scholiaste de Thucydide , qui s'est contenté d'écrire qu'on disoit que des qu'on vint à murer les portes de la Chapelle où Pausanias s'étoit réfugié , sa Mere Alcithée posa la premiere : *φασί γαρ ὅτι ἦνικα ἐθράξαν κατ' αὐτῆς τὸ οἶκημα , ἢ μήτηρ αὐτοῦ Ἀλκιθέα πρῶτῃ λίθον ἐπέθηκε.*

(4) Les Sentimens étant partagez sur la verité de ce Fait , Tite-Live se croit en droit de le rejeter , parce qu'on ne voit pas dans l'Histoire , que Posthumius ait été noté pour cela , comme T. Manlius le fut , environ cent ans après. Car Manlius ayant fait mourir son Fils pour un pareil sujet , on lui donna le surnom odieux d'*Imperiosus* : & depuis ce temps-là , pour designer des ordres trop severes on dit *Manliana imperia*. — *Manliana imperia* , dit Tite-Live , *non in presentia modo horrenda , sed exempli etiam tristis impostum fuerunt.* Et cet Historien ne doute point qu'on ne les eût déjà nommez *Postumiana imperia* , si Postumius eût été le premier auteur d'un exemple si barbare : *quum qui primus auctor tam savi exempli foret , occupaturus insignem titulum crudelitatis fuerit.* Tit. Liv. L. IV. c. 29. & L. VIII. c. 7. Montagne a pour lui *Valere Maxime* qui dit expressement que Postumius fit mourir son Fils , L. II. c. 7. §. 6. & *Diodore de Sicile* , qui assure la même chose , L. XII. c. 19. — Au reste , le raisonnement de *Tite-Live* n'est pas des plus concluans : car il peut fort bien être qu'un événement extraordinaire , arrivé en un certain temps , ne fasse pas sur l'esprit du peuple la même impression qu'il y fera dans un autre temps.

Et n'ayme ny à conseiller, ny à suivre une vertu si sauvage & si chere. L'archer qui outrepatte le blanc, faut comme celuy qui n'y arrive pas. Et les yeux me troublent à monter (5) à coup, vers une grande lumiere, également comme à devaler à l'ombre. Callicles eu Platon (6) dit, l'extremité de la Philosophie estre dommageable : & conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit : Que prise avec moderation, elle est plaisante & commode : mais qu'enfin elle rend un homme sauvage & vicieux : desdaigneux des Religions, & Loix communes : ennemy de la conversation civile : ennemy des voluptez humaines : incapable de toute administration politique, & de secourir autrui, & de se secourir soy-mesme : propre à estre impunement souffletté. Il dit vray : car en son excès,

(5) Tout à coup. Marot dans son *Histoire de Leandre & Ero* :

*Mais par sus tout (helas ma chere Dame)
Si tu ne veux qu'à coup je perde l'ame ,
Prend garde aux vents , veuilles avoir le soing
Que trop émeus n'esfeignent au besoing.
Le cler Flambeau conducteur de ma vie.*

(6) Dans le Dialogue intitulé *Gorgias*, vers le milieu.

elle (7) esclave nostre naturelle franchise : & nous desvoye , par une importune subtilité , du beau & plain chemin , que Nature nous trace.

L'amitié que nous portons à nos femmes , elle est tres-legitime : la Theologie ne laisse pas de la brider pourtant , & de la restreindre. Il me semble avoir leu autresfois chez S. Thomas (8) , en un endroit où il condamne les mariages des parens és degrez deffendus , cette raison parmy les autres , Qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immodérée : car si l'affection maritale s'y trouve entiere & parfaicte , comme elle doit ; & qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parentele , il n'y a point de doute , que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison.

Amitié envers les Femmes, restreinte par la Theologie.

Les Sciences qui reglent les mœurs des hommes , comme la Theologie & la Philosophie , elles se mectent de tout. Il n'est action si privée & secrette , qui se desrobe de leur cognoissance & jurisdiction. (9) Bien apprentis sont ceux

Theologie & Philosophie se mêlent de tout.

(7) Esclaver aucun , c'est , dit Nicot , le rendre serf & esclave , l'asservir ——— Esclaver ma liberté : Roniârd : *Servam reddere.*

(8) Dans la *Secunda Secunda* , Quæst. 154. Art. 9.

(9) C'est-à-dire , Il n'y a que des ignorans & de

412 ESSAIS DE MONTAIGNE,

qui syndiquent leur liberté. Ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veut leurs pieces à (10) garçonner : à medeciner, la honte le defend. Je veux donc (11) de leur part apprendre cecy aux maris, s'il s'en trouve encore qui y soient trop acharnez : c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes, sont reprouvez, si la moderation n'y est observée : & qu'il y a dequoy faillir en licence & desbordement en ce subject-là, comme en un subject illegitime. Ces (12) encheriments deshontez, que

petits genies qui s'avisent de trouver mauvais que la Philosophie & la Theologie prennent cette liberté. En quoi ils ressemblent aux Femmes qui communiquent, &c. mais qui par pudeur refusent de les laisser voir au Medecin. Si c'est là le sens de ces paroles de Montaigne, comme je le croi, le Traducteur Anglois a fort mal pris sa pensée, qui lui fait dire ici, " que les personnes les mieux instruites sont les plus capables de censurer & de dompter leur propre liberté : " But they are best taught, who are best able to censure and curb their own Liberty : ce qui ne quadre guere avec ce qui précède, & encore moins avec ce qui suit.

(10) *Garçonner la femme d'autrui, attrectare uxorem alterius : Nicot.*

(11) *C'est-à-dire, de la part de la Philosophie & de la Theologie. Le Traducteur Anglois s'y est mépris, qui dit, I will therefore in their behalf teach the Husbands, " Je veux donc pour l'amour d'elles (c'est-à-dire, des femmes) apprendre aux Maris, &c. " Peu de femmes se croiroient obligées de remercier Montaigne d'une telle faveur.*

(12) *Caresse effrontée. Cheres ou cherir, blan-*

la chaleur premiere nous suggerer en ce jeu , sont non indecemment seulement, mais dommageablement employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main. Elle sont tousjours assés esveillées pour nostre besoin. Je ne m'y suis servy que de l'instruction nature & simple.

C'est une religieuse liaison & devote *Mariage ce que c'est.* que le mariage : voyla pourquoy le plaisir qu'on en tire , ce doit estre un plaisir retenu , serieux, & meslé à quelque severité : ce doit estre une volupté aucunement prudente & consciencieuse.

Et parce que sa principale fin c'est la generation , il y en a qui mettent en doute , si lors que nous sommes sans *Conjonctions avec les femmes enceintes, défendues.* l'esperance de ce fruit, comme quand elles sont hors d'aage , ou enceintes , il est permis d'en rechercher l'embrasement. C'est un homicide (13) à la mode de Platon. Certaines Nations (& entre autres la Mahumetane) abominent la conjonction avec les fem-

diri alicui , Nicot. — De cherer , on a fait encheriment, careffe. Marot à Une qui luy fait chere par maniere d'aquit; Epigr.

Ne vous forcez de me cherer :

Chere ne quier point violence.

(13) De Legibus , L. VIII. p. 912. C. Francosur-

mes enceintes : Plusieurs aussi avec celles qui ont * leurs fleurs.

*Continence
conjugale.*

Zenobia ne recevoir son mary que pour une charge ; & cela fait , elle le laissoit courir tout le temps de sa conception , luy donnant (14) lors seulement loy de recommencer : (15) brave & genereux exemple de mariage. C'est de quelque Poëte disetteux & affamé de ce deduit ; (16) que Platon emprunta cette narration : Que

ti, apud Claudium Marnium , &c. an. 1602.

* Ce mot si expressif a été banni de la Langue , fort mal à propos , si je ne me trompe. — *Fleurs des Femmes* , il est — *Fluores Menstrua* , vulgò *Les Fleurs* , dit Nicot , qui peut être a voulu nous apprendre par là , que ce n'est que par l'ignorance du vulgaire que le mot de *Fleurs* a été substitué à celui de *Fluours*. Les Savans , & surtout les Medecins n'auroient peut-être pas mal fait de conserver ce dernier mot , du moins dans leurs Ecrits , d'où bien des gens auroient conclu que le Peuple prononçoit mal ce mot , & que ceux qui écrivoient *Fleurs* en ignoroient la vraye orthographe.

(14) Après ce temps-là seulement , c'est-à-dire , après qu'elle avoit enfanté. *Trebellius Pollio* de qui Montagne a pris ce Fait , l'a exprimé si nettement qu'il n'a aucun besoin de Commentaire. Voici ses propres termes : *Zenobia ea castitas fuisse dicitur , ut ne virum suum quidem sciret nisi tentatis conceptionibus. Nam quum semel concubuisset , expectatis menstruis continebat se , si pragnans esset : sin minus , iterum possestarem quarendis liberis dabat.* *Trebellii Pollionis Zenobia* , p. 199. *Hist. August.*

(15) Ou , noble & genereux exemple de mariage , comme il y a dans l'Edition in 4to de 1588.

(16) Montagne donne ici un soufflet à *Homere* sans y penser : car cette fiction est sans doute prise de l'*Illiade* , L. XIV. vs. 294 — 353. Voyez *Platon*

Jupiter fit à sa femme une si chaleureuse charge un jour, que ne pouvant avoir patience qu'elle eust gagné son liét, il la versa sur le plancher : & par la vehemence du plaisir, oublia les résolutions grandes & importantes, qu'il venoit de prendre avec les autres Dieux en sa Cour celeste : se vantant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup-là, que lors que premierement il la depucella à cachette de leurs parents.

Les Roys de Perse appelloient leurs femmes à la compagnie de leurs festins : mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient, & qu'il fal-
Femmes des Rois de Perse, jusqu'où reçues à leurs festins.
 loit tout à fait lascher la bride à la volupté, (17) ils les renvoyoient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez ; & faisoient venir en leur lieu, des femmes auxquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Tous plaisirs & tou-

dans sa *Republique*, L. III. p. 433. *Lud. apud Guilelm. Lamarinum*, 1590. Si Montagne eût consulté Homere, il ne se seroit pas mépris, comme il a fait, dans quelques circonstances de cette affaire. Ceux qui sont curieux de savoir en quoi Montagne & Platon ont altéré le conte d'Homere, n'ont qu'à consulter, dans le *Dictionnaire de Bayle*, la Remarque [1] de l'Article JUNNON, p. 1593. Edition de 1720.

(17) Plutarque dans les *Preceptes de Mariage*, §. 14.

416 ESSAIS DE MONTAIGNE,

tes gratifications ne sont pas bien logées en toutes gens. Epaminondas avoit fait emprisonner un garçon desbauché : Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : (18) il l'en refusa , & l'accorda à une sienne garce , qui aussi l'en pria : disant , que *c'estoit une gratification due à une amie , non à un Capitaine*. Sophocles estant compagnon en la Preture avec Pericles , voyant de cas de fortune passer un beau garçon : O le beau garçon que voyla ! fit-il à Pericles. Cela seroit bon à un autre qu'a un Preteur , luy dit Pericles ; (19) qui doit avoir non les mains seulement , mais aussi les yeux chastes.

Amour conjugal doit être accompagné de respect.

Ælius Verus l'Empereur respondit à sa femme comme elle se plaignoit , de quoy il se laissoit aller à l'amour d'autres femmes ; qu'il le faisoit par occasion conscientieuse , d'autant que le mariage estoit (20) un nom d'honneur & dignité , non de folastre & lasci-

(18) Plutarque dans son Traité intitulé, *Instruction pour ceux qui manient affaires d'Etat* , Ch. IX. de la version d'Amyot.

(19) At enim Prætozem , Sophocle , decet non solum manus , sed etiam oculos abstinentes habere , Cic. de Offic. L. I. c. 40.

(20) Uxor enim dignitatis nomen est , non voluptatis. *Ælii Spartiani Ælius Verus* , p. 15 , 16. Hist. August. in folio , Parisiis , an. 1620.

ve concupiscence. Et nostre histoire Ecclesiastique a conservé avec honneur la memoire de cette femme, qui repudia son mary, pour ne vouloir seconder & soustenir ses attouchemens trop insolens & desbordez. Il n'est en somme aucune si juste volupté, en laquelle l'excez & l'intemperance ne nous soit reprochable.

Mais à parler en bon escient, est-ce pas un miserable animal que l'homme ? Homme, animal raisonnable.
A peine est-il en son pouvoir par sa condition naturelle, de gouter un seul plaisir entier & pur, encore se met-il en peine de le retrancher par discours: il n'est pas assez chetif, si par art & par estude il n'augmente sa misere:

b Fortuna miseras auximus arte vias.

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse, de s'exercer à rabatre le nombre & la douceur des voluptez, qui nous appartiennent: comme elle faict favorablement & industrieusement, d'employer ses artifices à nous peigner & farder les maux, & en allegger le sentiment. Si j'eusse esté chef

[b] Nous étendons par art les tristes droicts du Sort.
Propert. L. III. Eleg. VII. vs. 33.

(21) de part, j'eusse prins autre voye plus naturelle : qui est à dire , vraye , commode & saincte : & me fuisse peut-estre rendu assez fort pour la borner : quoy que nos Medecins spirituels & corporels , comme par complot . faict entre eux , ne trouvent aucune voye à la guerison , ny remede aux maladies du corps & de l'ame , que par le tourment , la douleur & la peine. Les veilles , les jeusnes , les haïres, les exils lointains & solitaires , les prisons perpetuelles , les verges & autres afflictions, ont esté introduites pour cela : Mais en telle condition , que ce soyent veritablement afflictions, & qu'il y ait de l'aigreur poignante : qu'il n'en advienne point comme à un (22) Gallio, lequel ayant esté envoyé en exil en l'Isle de Lesbos , on fut adverty à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps , & que ce qu'on luy avoit enjoint pour peine , luy tournoit à commodité : Parquoy ils se raviserent de le rappeler (23) près de sa

(21) Ou , *de parti* , comme on trouve dans les dernières Editions.

(22) Sénateur Romain , exilé pour avoir déplu à *Tibere* , comme on peut voir dans *Tacite* qui le nomme *Junius Gallio* : *Annal. L. VI. c. 3.*

(23) Selon *Tacite* , il fut rappelé à Rome pour y être sous la garde du Magistrat. *Italiâ exactus : & quia incusabatur facile toleraturus exsilium , delectâ Lesbos , iusulâ nobili & amænâ , retrahitur in Urbem , ostenditurque domibus Magistratum. ibid.*

femme , & en la maison ; & luy ordonnerent de s'y tenir , pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui le jeusné aiguïseroit la santé & l'allegresse , à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair , ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'autre medecine , les drogues n'ont point d'effect à l'endroit de celuy qui les prend avec appetit & plaisir. L'amertume & la difficulté sont circonstances servants à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere , en corromproit l'usage : il faut que ce soit chose qui blesse nostre estomac pour le guerir : & icy (24) faut la regle commune , que les choses guerissent par leurs contraires : car le mal y guerit le mal.

Cette impression se rapporte aucunement à cette autre si ancienne , de penser gratifier au Ciel & à la nature par nostre massacre & homicide , qui fut universellement embrassée en toutes Religions. Encore du temps de nos peres , Amurat en la prise de l'Isthme , immola six cens jeunes hommes Grecs à l'ame de son pere : afin que ce sang

Sacrifier des hommes, usage reçu dans presque toutes les Religions.

420 ESSAIS DE MONTAIGNE,
servist de propitiation à l'expiation des
pechez du trespaslé.

*Comment
pratique
dans le Nou-
veau Monde.*

Et en ces nouvelles Terres descou-
vertes en nostre aage , pures encore &
vierges au prix des nostres , l'usage en
est (25) aucunement receu par tout.
Toutes leurs Idoles s'abreuvent de sang
humain, non sans divers exemples d'hor-
rible cruauté. On les brusle vifs; & de-
my rostis on les retire du brasier , pour
leur arracher le cœur & les entrailles.
A d'autres , voire aux femmes , on les
escorche vifves , & de leur peau ainsi
sanglante en revest on & masque d'au-
tres. Et non moins d'exemples de const-
tance & resolution. Car ces pauvres
gens sacrificables, vieillars , femmes , en-
fans , vont quelques jours avant , ques-
tans eux-mesmes les aumosnes pour l'of-
frande de leur sacrifice , & se presen-
tent à la boucherie chantans & dan-
çans avec les assistans.

*Constance
merveilleuse
de ceux qu'on
y sacrifie.*

*Nombre pro-
digieux
d'hommes
que le Roi de
Mexico sa-
crifioit.*

Les Ambassadeurs du Roy de Me-
xico , faisans entendre à Fernand Cor-
tez la grandeur de leur maistre ; apres
luy avoir dict, qu'il avoit trente vassaux,
desquels chacun pouvoit assembler cent
mille combattans , & qu'il se tenoit en
la plus belle & forte ville qui fust soubs

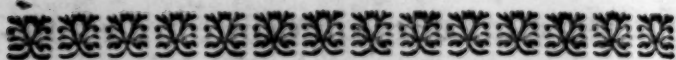
(25) En quelque sorte , à peu près.

le Ciel , luy adjousterent , qu'il avoit à sacrifier aux Dieux cinquante mille hommes par an. De vray , ils disent qu'il nourrissoit la guerre avec certains grands peuples voisins , non seulement pour l'exercice de la jeunesse du païs , mais principalement pour avoir dequoy fournir à ses sacrifices , par des prisonniers de guerre.

Ailleurs , en certain Bourg , pour la bien-venue dudit Cortez , ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Je diray encore ce conte. Aucuns de ces Peuples ayants esté battus par luy , envoyerent le recognoistre & rechercher d'amitié : les messagers luy presenterent trois sortes de presens , en cette maniere : Seigneur , voyla cinq esclaves : si tu és un Dieu fier , qui te paisses de chair & de sang , mange-les , & nous t'en (26) amerrons davantage : si tu és un Dieu debonnaire , voyla de l'encens & des plumes : si tu és homme , prends les oiseaux & les fruiçts que voicy.

*Compliment
fait à Fer-
nand Cortez
par des Peu-
ples d'Ame-
rique.*

(26) Au lieu d'*amenerons* qu'on a mis dans les dernieres Editions. J'ai trouvé *amerrons* dans quatre des plus anciennes Editions , à compter depuis celle de 1588. & c'est apparemment ainsi qu'avoit écrit Montagne , puisqu'on a dit autrefois *amesroy* , pour *j'amenaroy* , comme l'assure Borel dans son *Tresor de Recherches Gauloises* , &c.



CHAPITRE XXX.

Des Connibales.

Quand le Roy Pyrrhus passa en Italie, apres qu'il eut recogneu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy envoioient au devant ; *Je ne sçay, (1)* dit-il , *quels barbares sont ceux-cy, (car les Grecs appelloient ainsi toutes les Nations estrangeres) mais la disposition de cette armée que je voy, n'est aucunement barbare.* Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius (2) fit

CHAP. XXX. (1) Plutarque dans la Vie de Pyrrhus : ch. 8.

(2) Si Montagne a voulu nous donner ce Fait, comme il le semble, sur la foi du Plutarque, *Vie de Flaminius*, Ch. 3. de la Version d'Amyot, il a mal pris la pensée de son Auteur : car Plutarque ne parle point là de l'Armée, mais de la personne de Flaminius ; il ne dit point que les Grecs eussent été surpris de voir la belle ordonnance des Troupes que Flaminius avoit fait passer dans leur País, mais que ceux qui n'ayant jamais vû ce Consul Romain, vinrent à parler pour la premiere fois avec lui, furent contraints d'en dire à peu près ce que Pyrrhus avoit dit de la premiere Armée des Romains qu'il vit rangée en bataille, &c. Du reste ce que Plutarque fait dire aux Grecs de Flaminius, vient tout aussi bien ici que ce que Montagne leur attribue d'avoir dit de l'Armée que Flaminius fit passer dans leur País.

passer en leur pays : & (3) Philippus voyant d'un tertre , l'ordre & distribution du camp Romain , en son Royaume , sous Publius Sulpicius Galba. Voila comment il se faut garder de s'attacher aux opinions vulgaires , & les faut juger par la voye de la raison , non par la voix commune.

J'ay eu long temps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet autre Monde , qui a esté desouvert en nostre siecle , (4) en l'endroit où Villegaignon print terre , qu'il surnomma *la France Antartique*. Cette desouverte d'un pays infiny, semble de grande consideration. Je ne sçay si je me puis respondre , qu'il ne s'en face à l'advenir quelque autre , tant de personnages plus grands que nous ayans esté trompez en cette-cy. J'ay peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre , & plus de curiosité , que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout , mais nous n'estreignons que du vent.

*Réflexions
sur la décon-
verte du
Nouveau
Monde.*

(3) *Tit. Liv. L. XXXI. c. 34. Ac subjecta cernens Romana castra , admiratus esse dicitur , & universam speciem castrorum , & descripsit suis quaque partibus , cum tendentium ordine , cum itinerum intervallis : negasse barbarorum ea castra ulli videre posse.*

(4) *Au Bresil où il arriva en 1557.*

*Ile Atlanti-
de, & sa
grandeur.*

Platon introduit Solon racontant avoir appris des Prestres de la ville de Sais en Égypte, (5) que jadis & avant le deluge, il y avoit une grande Isle nommée *Atlantide*, droit à la bouche du destroit de (6) Gibraltar, qui tenoit plus de pays que l'Afrique & l'Asie toutes deux ensemble : & que les Roys de cette contrée-là, qui ne possédoient pas seulement cette Isle, mais s'estoyent estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique, jusques en Égypte, & de la longueur de l'Europe, jusques en la Toscane, entreprendrent d'enjamber jusques sur l'Asie, & subjuguier toutes les Nations qui bordent la mer Mediterranée, jusques au golfe de (7) la mer Majour : & pour cet effect, traverserent les Espagnes, la Gaule, l'Italie jusques en la Grece, où les Atheniens les soustindrent : mais que quelque temps après, & les Atheniens & eux & leur Isle furent engloutis par le deluge.

*Déluges ont
cause de
grands chan-*

Il est bien vraisemblable, que cet extreme ravage d'eau ait faict des chan-

(5) Dans le Dialogue intitulé *Timée*, p. 524, 525.

(6) Ou *Gibraltar*, comme nous parlons aujourd'hui. — Nicot met l'un & l'autre.

(7) Qu'on nomme à present *La Mer Noire*.

gemens estranges aux habitations de la Terre : comme on tient que la mer a retranché la Sicile d'avec l'Italie :

*gemens aux
habitations
de la Terre.*

[a] (*Hæc loca vi quondam, & vastâ convulsa ruinâ*

Diffiluisse ferunt, cùm protinùs utraque tellus

Una foret)

Chypre d'avec la Surie ; l'Isle de Negrepont, de la terre ferme de la Bœœce : & joint ailleurs les terres qui estoient divi-
fées, comblant de limon & de sable les fosses d'entre-deux.

[b] *sterilisque diu palus optâque remis
Vicinas urbes alit, & grave sentit aratrum.*

Mais il n'y a pas grande apparence, que cette Isle soit ce Monde Nouveau, que nous venons de descouvrir : car elle tou-
choit quasi l'Espagne, & ce seroit un effect incroyable d'inondation, de l'en

[a] On dit qu'autrefois ces Terres, qui jointes ensemble ne faisoient d'abord qu'un seul Continent, furent séparées par les violentes secousses d'un Tremblement de terre. *Virg. Aneid. Liv. III. vs. 414. 416, 417.*

[b] Un Marais, autrefois sterile, & portant bateau, se trouve maintenant changé en terres labourables, & qui nourrissent les Villes voisines. *Horat. de Arte Poët. vs. 65, 66.*

avoir reculée comme elle est, de plus de douze cens lieuës : Outre ce que les navigations des modernes ont desja presque descouvert, que ce n'est point une isle, ains terre ferme, & continente avec l'Inde Orientale d'un costé, & avec les terres, qui sont sous les deux poles d'autre part : ou si elle en est separée, que c'est d'un si petit destroit & intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommée Isle, pour cela. Il semble qu'il y aye des mouvemens naturels les uns, les autres fievreux en ces grands corps, comme aux nostres. Quand je considere l'impression que ma riviere de Dordogne faict de mon temps, vers la rive droite de sa descente ; & qu'en vingt ans elle a tant gagné, & desrobé le fondement à plusieurs bastimens, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire : car si elle fust tousjours allée ce train, ou deust aller à l'advenir, la figure du Monde seroit renversée : Mais il leur prend des changements : Tantost elles s'espandent d'un costé, tantost d'un autre, tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soudaines inondations (8) dequoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere Sieur d'Arzac,

(8) Dont nous connoissons évidemment les causes.

voit une sienne terre, ensevelie sous les sables que, la mer vomit devant elle : le faiste d'aucuns bastimens paroist encore : ses rentes & domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitans disent que depuis quelque temps, la mer se pousse si fort vers eux, qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers. Et voyons de grandes montjoies d'arenes mouvantes, qui marchent une demie lieue devant elle, & gagnent pays.

L'autre tesmoignage de l'antiquité auquel on veut rapporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret des merveilles inouyes est à luy. Il raconte là, que certains Carthaginois s'estants jettez au travers de la mer Atlantique, hors le destroit de Gibaltar, & navigé long temps, avoient descouvert enfin une grande Isle fertile, toute revestue de bois, & arrousé de grandes & profondes rivieres, fort esloignée de toutes terres fermes : & qu'eux, & autres depuis, attiréz par la bonté & fertilité du terroir, s'y en allerent avec leurs femmes & enfans, & commencerent à s'y habituer. Les Seigneurs de Carthage voyans que leur pays se depouloit peu à peu, firent deffence ex-

Isle découverte par les Carthaginois.

428 ESSAIS DE MONTAIGNE,

presse sur peine de mort, que nul n'eust plus à aller là, & en chasserent ces nouveaux habitans, craignants, à ce qu'on dit, que par succession de temps ils ne vinsent à multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux-mesmes, & ruinaissent leur Estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neufves.

Qualitez requises dans un Historien.

Cet homme que j'avoy, estoit homme simple & grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage. Car les fines gens remarquent bien plus curieusement, & plus de choses, mais ils les glosent : & pour faire valoir leur interpretation, & la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'Histoire. Ils ne vous representent jamais les choses pures ; ils les inclinent & masquent selon le visage qu'ils leur ont veu : & pour donner credit à leur jugement, & vous y attirer, presentent volontiers de ce costé-là à la matiere, l'allongent & amplifient. Ou il faut un homme tres-fidelle, ou si simple, qu'il n'ait pas dequoy bastir & donner de la vraysemblance à des inventions fauces ; & qui n'ait rien espoussé. Le mien estoit tel : & outre cela il m'a faict voir à diverses fois plusieurs

Matelots & Marchands , qu'il avoit cogneus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information , sans m'enquerir de ce que les Cosmographes en disent.

Il nous faudroit des Topographes , *Avis aux Auteurs de n'écrire que ce qu'ils en savent.* qui nous fissent narration particuliere des endroits où ils ont esté. Mais pour avoir cet avantage sur nous , d'avoir veu la Palestine , ils veulent jouir du privilege de nous conter nouvelles de tout le demeurant du Monde. Je voudrois que chacun escrivist ce qu'il sçait , & autant qu'il en sçait , non en cela seulement , mais en tous autres subjects : Car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere , ou d'une fontaine , qui ne sçait au reste , que ce que chacun sçait : Il entreprendra toutesfois , pour faire courir ce petit loppin , d'escire toute la Physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or je trouve , pour revenir à mon propos , qu'il n'y a rien de barbare & de sauvage en cette Nation , à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle *barbarie* , ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons autre mire de la verité & de la raison , *Barbare , ce qu'emporte ce mot dans la bouche de chaque Peuple.*

que l'exemple & idée des opinions & usances du pays où nous sommes. Là est tousjours la parfaicte Religion, la parfaicte police, parfaict & accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesmes que nous appellons *sauvages* les fruiçts que Nature de soy & de son progrez ordinaire a produicts : là où à la verité ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice, & destournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plustost *sauvages*. En ceux-là sont vives & vigoureuses, les vrayes, & plus utiles & naturelles vertus & proprietez ; lesquelles nous avons abbastardies en ceux-cy, les accommodant au plaisir de nostre goust corrompu. Et si pourtant la saveur mesme & delicatessè se trouve, à nostre goust mesme, excellente à l'envi des nostres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture.

*Nature sup-
vienne à
l'Art.*

Ce n'est pas raison que l'Art gaigne le poinçt d'honneur sur nostre grande & puissante mere Nature. Nous avons tant rechargé la beauté & richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines & frivoles entreprises.

[c] *Et veniunt hedera sponte sua melius,
Surgit & in solis formosior arbutus antris,*

.....

Et volucres nulla dulcius arte canunt.

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté, & l'utilité de son usage : non pas la tissure de la chetive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites (9) ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art. Les plus grandes & plus belles par l'une ou l'autre des deux premières : les moindres & imparfaites par la dernière.

Ces Nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, & estre encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les Loix naturelles leur commandent

*En quel sens
les Sauvages
de l'Ameri-
que sont bar-
bares.*

[c] Le Lierre vient beaucoup mieux de lui-même. L'Arboisier croît plus beau dans des Antres solitaires ; & les Oiseaux font un plus doux ramage sans le secours de l'art. *Propert. L. I. Eleg. II. vs. 10, 11. 15.*

(9) Λέγεται πε τινές ὡς πάντα ἐστὶ τὰ πράγματα γιγνώμενα, καὶ γενόμενα, καὶ γενήσομενα, τὰ μὲν φύσει, τὰ δὲ τέχνῃ, τὰ διὰ τύχην. — τὰ μὲν μέγιστα αὐτῶν καὶ κάλλιστα ἀπεργάζεσθαι φύσιν καὶ τύχην, τὰ δὲ σμικρότερα, τέχνην. *De Legibus, p. 665. H.*

encores, fort peu abbastardies par les nostres : Mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois desplaisir, de quoy la cognoissance n'en soit venue plustost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieux juger que nous. Il me desplaist que Lycurgus & Platon ne l'ayent eue : car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces Nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoy la Poësie a embelly l'aage doré, & toutes ses inventions à feindre une condition d'hommes : mais encore la conception & le desir même de la Philosophie. Ils n'ont peut imaginer une naïveté si pure & simple, comme nous la voyons par experience : ny n'ont peu croire que nostre société se peust maintenir avec si peu d'artifice, & de soudeure humaine.

*Excellence de
leur Police.*

C'est une Nation, dirois-je, à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique ; nulle cognoissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ny de superiorité politique ; nul usage de service, de richesse, ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations, qu'oytives ; nul respect de parenté,

parenté, que commun; nuls vestemens; nulle agriculture; nul metal; nul usage de vin ou de bled. Les paroles mesmes, qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouyes. Combien trouveroit-il la Republique qu'il a imaginée, esloignée de cette perfection ?

[d] *Hos natura modos primùm dedit.*

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays tres-plaisante, & bien temperée : de façon qu'à ce que m'ont dit mes tesmoings, il est rare d'y voir un homme malade : & m'ont assuré, n'en y avoir veu aucun tremblant, chassieux, edenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, & sermez du costé de la terre, de grandes & hautes montaignes, ayans entre-deux, cent lieuës ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson & de chairs, qui n'ont aucune ressemblance aux nostres; & les mangent sans autre artifice, que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust pratiquez à plusieurs autres voya-

*Qualité de
leur Climat.*

(d) Ce sont les premieres Loix de nôtre mere Nature. *Virg. Georg. L. II. vs. 20.*

Tome I.

T

434 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ges, leur fit tant d'horreur en cette affaire, qu'ils le tuerent à coups de trait, avant que le pouvoir recognoistre.

Leurs Bâtimens.

Leurs bâtimens sont fort longs, & capables de deux ou trois cents ames, estoffez d'escorfe de grands arbres, tenans à terre par un bout, & se soustennans & appuyans l'un contre l'autre par le faiste, à la mode d'aucunes de nos granges, desquelles la couverture pend jusques à terre, & sert de flank. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent & en font leurs espées, & des grils à cuire leur viande.

Leurs Lits.

Leurs lits sont d'un tissu de cotton, suspendus contre le toit, comme ceux de nos navires, à chacun le sien : car les femmes couchent à part des maris.

*Leurs repas,
leur boisson,
leur pain.*

Ils se levent avec le Soleil, & mangent soudain apres s'estre levez, pour toute la journée : car ils ne font autre repas que celuy-là. Ils ne boivent pas lors : comme Suidas dit de quelques autres peuples d'Orient, qui beuvoient hors du manger, ils boivent à plusieurs fois sur jour, & d'autant. Leur breuvage est faict de quelque racine, & est de la couleur de nos vins claijets. Ils ne se boivent que tiede : Ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours :

il a le goust un peu picquant , nullement fumeux , salutaire à l'estomach , & laxatif à ceux qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson tres-agreable à qui y est duit. Au lieu du pain ils usent d'une certaine matiere blanche , comme du coriandre confit. J'en ay tasté : le goust en est doux & un peu fade.

Toute la journée se passe à dancer. *Comment ils passent le temps.* Les plus jeunes vont à la chasse des bestes , * à tout des arcs. Une partie des femmes s'amusent cependant à chauffer leur breuvage , qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards , qui le matin avant qu'ils se mettent à manger , presche en commun toute la grangée , en se promenant d'un bout à autre , & redisant une mesme clause à plusieurs fois , jusques à ce qu'il ayt achevé le tour (car ce sont bastimens qui ont bien cent pas de longueur) il ne leur recommande que deux choses , la vaillance contre les ennemis , & l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remarquer cette obligation , pour leur refrein , que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede & assaisonnée. Il se void en plusieurs lieux , & entre autres chez moy , la forme de leurs

* Avec des Arcs.

lits, de leurs cordons, de leurs espées, & brasselets de bois, dequoy ils couvrent leurs poignets aux combats, & des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadence en leur dance. Ils sont raz par tout, & se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasouër que de bois ou de pierre.

*Ils croient
les Ames
immortelles.*

Ils croient les ames éternelles; & celles qui ont bien mérité des Dieux, estre logées à l'endroit du Ciel où le Soleil se leve: les maudites, du costé de l'Occident.

*Leurs Pré-
tres, & Pro-
phetes; en
quoi consiste
leur Morale:
comment
traitez, si
leurs Prophe-
ties se trou-
vent fausses.*

Ils ont je ne sçay quels Prestres & Prophetes, qui se presentent bien rarement au peuple, ayans leur demeure aux montaignes. A leur arrivée, il se faict une grande feste & assemblée solennelle de plusieurs villages, (chaque grange, comme je l'ay descrite, faict un village, & sont environ à une lieüe Françoisë l'une de l'autre.) Ce Prophete parle à eux en public, les exhortant à la vertu & à leur devoir: mais toute leur science † ethique ne contient que ces deux articles de la resolution à la guerre, & affection à leurs femmes. Cettuy-cy leur prognostique les choses à venir,

† Morale, concernant les mœurs.

& les evenemens qu'ils doivent esperer de leurs entreprinſes : les achemine ou deſtourne de la guerre : mais c'eſt par tel ſi que où il faut à bien deviner, s'il leur advient autrement qu'il ne leur a predict, il eſt haché en mille pieces, s'ils l'attrapent, & condamné pour faux Prophete. A cette cauſe celuy qui s'eſt une fois meſconté, on ne le void plus. C'eſt don de Dieu, que la divination : voyla pourquoy ce devroit eſtre une impoſture puniſſable d'en abuſer.

Entre les Scythes, (10) quand les Devins avoient failly de rencontre, on les couchoit (11) enforgez de pieds & de mains, & ſur des (12) charriotes pleines de bruyere, tirées par des bœufs, en quoy on les faiſoit bruſſer. Ceux qui manient les choſes ſubjettes à la conduite de l'humaine ſuffiſance, ſont excuſables d'y faire ce qu'ils peuvent. Mais ces autres qui nous viennent pipant des aſſeurances d'une faculté extraordinaire, qui eſt hors de noſtre cognoiſſance, faut-il pas les punir de ce qu'ils ne main-

*Faux Devins
brûlez chez
les Scythes.*

(10) *Herodor. L. IV. p. 279.*

(11) Ou *enſerrez*, comme on parloit anciennement. *Enfergez* ne ſe trouve dans aucun des Dictionnaires que j'ai conſultez.

(12) *Petits Chariots* : Cotgrave dans ſon Dictionnaire François & Anglois.

438 ESSAIS DE MONTAIGNE,
tiennent l'effect de leur promesse ; & de
la temerité de leur imposture ?

*Guerres des
Sauvages :
leurs Armes,
leurs Com-
bats.*

Ils ont leurs guerres contre les Na-
tions qui sont au de là de leurs monta-
gnes, plus avant en la terre ferme, aus-
quelles ils vont tous nuds, n'ayants au-
tres armes que des arcs ou des espées de
bois, appointées par un bout, à la mode
des langues de nos espieux. C'est chose
esmerveillable que de la fermeté de leurs
combats, qui ne finissent jamais que par
meurtre & effusion de sang : car de rou-
tes & d'effroy, ils ne sçavent que c'est.
Chacun rapporte pour son trophée la
teste de l'ennemy qu'il a tué, & l'atta-
che à l'entrée de son logis.

*Ils mangent
leurs Prison-
niers, &
pourquoi.*

Après avoir long temps bien traité
leurs prisonniers, & de toutes les com-
moditez, dont ils se peuvent adviser,
celuy qui en est le maistre, faict une
grande assemblée de ses cognoissans. Il
attache une corde à l'un des bras du
prisonnier, par le bout de laquelle il
le tient, esloigné de quelques pas, de
peur d'en estre offensé, & donne au
plus cher de ses amis, l'autre bras à
tenir de mesme ; & eux deux en presence
de toute l'assemblée l'assomment à coups
d'espée. Cela faict, ils le rostissent, &
en mangent en commun, & en envoient

des loppins à ceux de leurs amis, qui sont absens. Ce n'est pas comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes, c'est pour représenter une extreme vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayans apperceu que les Portugais, qui s'estoient ralliez à leurs adversaires, ufoient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenoient; qui estoit, de les enterrer jusques à la ceinture, & tirer au demeurant du corps force coups de trait, & les pendre apres: ils penserent que ces gens icy de l'autre monde (comme ceux qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, & qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eux en toute sorte de malice) ne prenoient pas (13) sans occasion cette sorte de vengeance, & qu'elle devoit estre plus aigre que la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne, pour suivre cette-cy. Je ne suis pas marry que nous remarquions l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais ouy bien dequoy jugeans à point de leurs fautes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à man-

(13) *Sans raison.*

ger un homme vivant, qu'à le manger mort, à deschirer par tourmens & par gehennes, un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre & meurtrir aux chiens, & aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins & concitoyens, & qui pis est, sous pretexte de pieté & de religion) que de les rostir & manger apres qu'il est trespaslé. (14) Chrysippus & Zenon, Chefs de la Secte Stoïcque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charoigne, à quoy que ce fust, pour nostre besoin, & d'en tirer de la nourriture : comme nos ancestres estans assiegez par Cesar, en la ville d'Alexia, se resolurent de souteñir la faim de ce siege par les corps des vieillars, des femmes, & autres personnes inutiles au combat.

[e] *Vascones (fama est) alimentis talibus usque
Produxere animas.*

(14) Diogene Laërce dans la Vie de Chrysippe, L. VII. Segm. 188. καὶ τὸς ἀποθανόντας καὶ ἐδίδειν κελεύων.

[e] On dit que les Gascons prolongerent leur vie en se nourrissant de chair humaine: *Juvenal.* Sat. XV. vs. 93, 94.

Et les Medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage, pour nostre santé ; soit pour l'appliquer au dedans, ou au dehors : Mais il ne s'y trouva (15) jamais aucune opinion si desreglée, qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison, mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

Leur guerre est toute noble & genereuse, & a autant d'excuse & de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir : elle n'a autre fondement parmy eux, que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conquête de nouvelles terres : car ils jouyssent encore de cette (16) uberté naturelle, qui les fournit sans travail & sans peine, de toutes choses necessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites.

Ils sont encore en cet heureux point, de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent : tout ce

*Les Sauvages
d'Amerique
font la guerre
d'une maniere
fort
noble.*

(15) Parmi ces bons Sauvages, dont parle ici Montagne.

(16) Fertilisé.

442 ESSAIS DE MONTAIGNE,
qui est au delà , est superflu pour eux.

*Cordiatiré
qui regne
entr'eux.*

Ils s'entr'appellent generally ceux de mesme aage freres : enfans , ceux qui sont au dessous ; & les vieillards sont peres à tous les autres. Ceux-cy laissent à leurs heritiers en commun , cette pleine possession de biens par indivis , sans autre titre , que celuy tout pur , que Nature donne à ses creatures , les produisant au monde.

*A quoi se ré-
duir la victoi-
re qu'ils rem-
portent sur
leurs Voisins.*

Si leurs voisins passent les montagnes pour les venir assaillir , & qu'ils emportent la victoire sur eux , l'acquist du victorieux , c'est la gloire , & l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur & en vertu : car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus , & s'en retournent à leurs pays , où ils n'ont faite d'aucune chose necessaire ; ny faite encore de cette grande partie , de sçavoir heureusement jouyr de leur condition , & s'en contenter. Autant en font ceux-cy à leur tour. Ils ne demandent à leurs prisonniers , autre rançon que la confession & recognoissance d'estre vaincus. Mais il ne s'en trouve pas un en tout un siecle , qui n'ayme mieux la mort , que de relascher , ny par contenance , ny de parole , un seul point d'une grandeur de courage invincible. Il ne s'en void au-

cun n'ayme mieux estre tué & mangé, que de requérir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, afin que la vie leur soit d'autant plus chere : & les entretiennent communément des menasses de leur mort future, des tourmens qu'ils y auront à souffrir, des ap-prests qu'on dresse pour cet effect, du detranchement de leurs membres, & du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissee, ou de leur donner envie de s'enfuyr ; pour gaigner cet avantage de les avoir espouvantez, & d'avoir faict force à leur constance. Car aussi à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraye victoire.

[f] *Victoria nulla est*

*Quàm qua confessos animo quoque subjugas
hostes.*

Les Hongres tres - belliqueux combattants, ne poursuivoient jadis leur pointe outre avoir rendu l'ennemy à leur mercy. Car en ayant arraché cette confession, ils le laissoient aller sans offen-

[f] Il n'y a de veritable victoire que celle que les Ennemis domptez sont forcez de reconnoître, *Claudian. De sexto Consulatu Honorii Panegyris*, vs. 248, 249.

se, sans rançon ; sauf pour le plus d'en tirer parole de ne s'armer dès lors en avant contre eux. Assez d'avantages gagnons-nous sur nos ennemis, qui sont avantages empruntez, non pas nostres. C'est la qualité d'un porte-faix, non de la vertu, d'avoir les bras & les jambes plus roides : c'est une qualité morte & corporelle, que la disposition : c'est un coup de la fortune, de faire broncher nostre ennemy, & de luy esblouyr les yeux par la lumiere du Soleil : c'est un tour d'art & de science, & qui peut tomber en une personne lasche & de neant, d'estre suffisant à l'escrime.

Ce qui constitue le vrai mérite de l'Homme, & sa supériorité sur ceux de son espèce.

L'estimation & le prix d'un homme consiste au cœur & en la volonté : c'est là où gist son vray honneur : la vaillance c'est la fermeté, non pas des jambes & des bras, mais du courage & de l'ame : elle ne consiste pas en valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, [g] *si succiderit, de genu pugnabit*. Qui pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aucun point de son assurance, qui regarde encores en rendant l'ame, son ennemy d'une

[g] Combat à genoux s'il vient à tomber. *Seneca De Providentiâ, c. 2.*

veuë ferme & desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune : il est tué, non pas vaincu : les plus vaillans sont par fois les plus infortunez.

Aussi y a-il des pertes triomphantes à l'envi des victoires. Ne ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le Soleil aye onques veu de ses yeux, de Salamine, de Platées, de Mycale, de Sicile, n'oserent onques opposer toute leur gloire ensemble, à la gloire de la déconfiture du Roy Leonidas & des siens au pas de Thermopyles. Qui courut jamais d'une plus glorieuse envie, & plus ambitieuse au gain du combat, que le Capitaine Ischolas à la perte ? Qui plus ingénieusement & curieusement s'est assuré de son salut, que luy de sa ruine ? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponnese, contre les Arcadiens ; pour quoy faire, se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu, & inégalité des forces : & * se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis, auroit de necessité à y demeurer, d'autre part, estimant indigne & de sa propre vertu & magnanimité, & du nom Lacedemonien, de faillir à sa charge, il

*Pertes plus
glorieuses
que les plus
fameuses
victoires.*

* *Persuadé, convaincu.*

446 ESSAIS DE MONTAIGNE,

prit entre ces deux extrémités, (17) un moyen party, de telle sorte : Les plus jeunes & dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition & service de leur Pays, & les y renvoya : & avec ceux desquels le defaut estoit moindre, il delibera de soustenir ce pas; & par leur mort en faire acheter aux ennemis l'entrée la plus chere, qu'il luy seroit possible : comme il advint. Car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens : après en avoir faict une grande boucherie, luy & les siens furent tous mis au fil de l'espée. Est-il quelque trophée assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieux deu à ces vaincus ? Le vray vaincre a pour son roolle (18) l'estour, non pas le salut : & consiste l'honneur de la vertu, à combattre, non à battre.

Constance des Pour revenir à nostre histoire, il s'en

(17) Voyez *Diodore de Sicile*, L. XV. c. 7. où l'action d'Ischolas est comparée à celle du Roi Leonidas que Montagne vient de mettre au dessus des plus celebres Victoires.

(18) *Estour*, ou *estor*, vieux mot qui signifie choc, mêlée, combat. Perceval,

Dix Chevaliers pris en l'estor.

Borel dans son *Tresor de Recherches Gauloises*, &c. qui croit que d'estour on a fait estourdir. — Estour, dit Nicot, c'est un conflict & combat : L'estour sur grand & aspre, Ingens atque acris dimicatio.

faut tant que ces prisonniers se rendent, des Prison-
niers Sauvages.
pour tout ce qu'on leur fait, qu'au re-
bours pendant ces deux ou trois mois
qu'on les garde, ils portent une conte-
nance gaye, ils pressent leurs maîtres
de se haster de les mettre en cette es-
preuve, ils les deffient, les injurient,
leur reprochent leur lascheté, & le
nombre des batailles perduës contre les
leurs.

J'ay une chanson faicte par un pri- Chanson
guerriere
d'un Prison-
nier Sauvage
sonnier, où il y a ce traict : » Qu'ils
» viennent hardiment trestous, & s'as-
» semblent pour disner de luy, car ils
» mangeront quant & quant leurs peres
» & leurs ayeulx, qui ont servy d'ali-
» ment & de nourriture à son corps : ces
» muscles, dit-il, cette chair & ces vei-
» nes, ce sont les vostres, pauvres fols
» que vous estes : vous ne recognoissez
» pas que la substance des membres de
» vos ancestres s'y tient encore : savou-
» rez-les bien, vous y trouverez le goust
» de vostre propre chair » : invention
qui ne sent aucunement la barbarie.
Ceux qui les peignent mourans, & qui
representent cette action quand on les
assomme, ils peignent le prisonnier, cra-
chant au visage de ceux qui le tuent,
& leur faisant la mouë. De vray ils ne

cessent jusques au dernier soupir, de les braver & deffier de parole & de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voila des hommes bien sauvages : car ou il faut qu'ils le soyent bien à bon escient, ou que nous le soyons : il y a une merveilleuse distance entre leur forme & la nostre.

*Femmes des
Cannibales.*

Les hommes y ont plusieurs femmes, & en ont d'autant plus grand nombre, qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance.

*Ce que c'est
que leur ja-
lousie.*

C'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la mesme jalousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié & bien-vueillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir. Estans plus soigneuses de l'honneur de leurs maris, que de toute autre chose, elles cherchent & mettent leur solitude à avoir le plus de compagnes qu'elle peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mary. Les nostres crieront au miracle: Ce ne l'est pas. C'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus haut estage. Et en la Bible, Lea, Rachel, Sara & les femmes de Jacob fournirent leurs belles servantes à leurs maris : & (19)

(19) Et Livre contre ses propres interêts, seconda

Livia seconda les appetits d'Auguste, à son interest : & la femme du Roy Dejotarus (20) *Stratonique*, presta non seulement à l'usage de son mary, une fort belle jeune fille de chambre, qui la servoir, mais en nourrit soigneusement les enfans : & leur fait espauler à succeder aux Estats de leur pere. Et afin qu'on ne pense point que tout cecy se face par une simple & servile obligation à leur usance, & par l'impresion de l'autorité de leur ancienne coustume, sans (21) discours & sans jugement, & pour avoir l'ame si stupide, que de ne pouvoir prendre autre party, il faut alleguer quelques traits de leur suffisance.

les appetits d'Auguste. Suer. in Aug. c. 79. circa libidines hæsit Augustus : Postea quoque, ut ferunt, ad vitiandas virgines promptior, quæ sibi undique etiam ab Uxore conquirerentur.

(20) Voyez Plutarque dans son Traité, *Des Vertueux Faits des Femmes*, à l'article Στρατονίκη —

Si Montagné eût nommé cette Femme de Dejotarus *Stratonice*, comme a fait Amyot, il auroit épargné une petite meprise à son Traducteur Anglois, qui prenant le mot de *Seratonique* pour un nom de Pais, a dit, *The Wife of King Dejotarus of Seratonica*, la Femme du Roi Dejotarus de Stratonique. παρέσχεν δὲ ἡ Γαλατία καὶ Στρατονίην τὴν Δηιοτάρου, &c. La Galarie, dit Plutarque, a encore produit *Seratonice* femme de *Dejotarus*, &c. Γυναικῶν ἀρεταί : Tom. II. p. 258. C. *Luce.* an. 1624.

(21) Sans raison.

450 ESSAIS DE MONTAIGNE,

*Chansons
amoureuses
d'un Sauva-
ge d'Ameri-
que.*

Outre celuy que je vien de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, j'en ay une autre amoureuse, qui commence en ce sens : » Couleuvre, arreste-toy, » arreste-toy couleuvre, afin que ma » sœur tire sur le patron de ta peinture, » la façon & l'ouvrage d'un riche cor- » don, que je puisse donner à m'amie : » ainsi soit en tout temps ta beauté & » ta disposition preferée à tous les au- » tres serpens » : Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or j'ay assez de commerce avec la poésie pour juger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait Anacreontique.

*Du Langage
des Sauvages.*

Leur langage au demeurant, c'est un langage doux, & qui a le son agreable, retirant aux terminaisons Grecques.

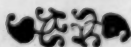
*Sauvages
venus en
France : ce
qu'ils juge-
rent de nos
mœurs.*

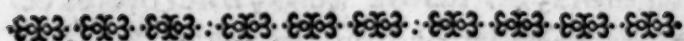
Trois d'entre eux, ignorans combien coustera un jour à leur repos, & à leur bonheur, la cognoissance des corruptions de deça, & que de ce commerce naistra leur ruine, comme je presuppose qu'elle soit déjà avancée (bien misérables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, & avoir quitté la douceur de leur Ciel, pour venir voir le nostre) furent à Roüan, du temps que

le feu Roy *Charles Neufiesme* y estoit : le Roy parla à eux long temps : on leur fit voir nostre façon , nostre pompe , la forme d'une belle ville. Apres cela , quelqu'un leur en demanda leur advis , & voulut sçavoir d'eux , ce qu'ils avoient trouvé de plus admirable : ils responderent trois choses , dont j'ay perdu la troisieme , & en suis bien marry ; mais j'en ay encore deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange , que tant de grands hommes portans barbe , forts & armez , qui estoient autour du Roy (il est vraysemblable qu'ils parloient des Suisses de la Garde) se soubmissent à obeir à un enfant , & qu'on ne choisist plustost quelqu'un d'entre eux pour commander. Secondement (ils ont une façon de leur langage telle , qu'ils nomment les hommes , moitié les uns des autres) qu'ils avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins & gorgez de toutes sortes de commoditez , & que leurs moitez estoient mendiens à leurs portes , décharnez de faim & de pauvreté ; & trouvoient estrange comme ces moitez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle injustice , qu'ils ne prissent les autres à la gorge , ou missent le feu à leurs maisons.

Réponses
qu'un de ces
Savages fit
à Montaigne.

Je parlay à l'un d'eux fort long temps, mais j'avois un truchement qui me suivoit si mal, & qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations par la bestise, que je n'en peus tirer rien qui vaille. Sur ce que je luy demanday, quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens (car c'estoit un Capitaine, & nos matelots le nommoient Roy) il me dit, que c'estoit, *marcher le premier à la guerre* : De combien d'hommes il estoit suivy ; il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace, ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes : Si hors la guerre toute son autorité estoit expirée ; il dit qu'il luy en restoit cela, que quand il visitoit les villages qui dependoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peust passer bien à l'aise. Tout cela ne vas pas trop mal : mais quoy ? ils ne portent point de haut de chausses.





CHAPITRE XXXI.

*Qu'il faut sobrement se mesler de juger
des ordonnances Divines.*

LE vray champ & subject de l'im- Sur quoi s'exerce l'im- posture.
posture, sont les choses inconnues:
d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté
mesme donne credit, & puis n'estants
point subjectes à nos discours ordina-
res, elles nous ostent le moyen de les
combattre. A cette cause, dit Platon
(1) est-il bien plus aisé de satisfaire,
parlant de la nature des Dieux, que de
la nature des hommes: parce que l'igno-
rance des auditeurs preste une belle
& large carriere, & toute liberté, au
maniement d'une matiere cachée. Il
advient de là, qu'il n'est rien cru si
fermement, que ce qu'on sçait le moins,
ny gens si asseurez, que ceux qui nous
content des fables, comme Alchymistes,
Prognostiqueurs, (2) Judiciaires, Chi-
romantiens, Medecins, (3) *id genus*
omne. Ausquels je joindrois volontiers,

(1) C'est dans le Dialogue, intitulé *Critias*, vers le commencement, p. 107. b. Ed. H. Steph.

(2) C'est-à-dire, *Astrologues*.

(3) Et tous les gens de cet ordre. *Horat. Liv. I. Sat. 2.*

si j'osois, un tas de gens, interpretes & contrerolleurs ordinaires des desseins de Dieu, faisans estat de trouver les causes de chasque accident, & de voir dans les secrets de la Volonté Divine, (4) les motifs incomprehensibles de ses œuvres. Et quoy que la varieté & discordance continuelle des evenemens, les rejette de coin en coin, & d'Orient en Occident, ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf, & de mesme crayon peindre le blanc & le noir. En une Nation Indienne il y a cette loüable observance, quand il leur mesadvient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publiquement pardon au Soleil, qui est leur Dieu, comme d'une action injuste : rapportant leur heur ou malheur à la raison divine, & luy submettant leur jugement & discours.

*La Religion
des Chrétiens
ne se doit
point autori-
ser par les
evenemens.*

Suffit à un Chrestien croire toutes choses venir de Dieu : les recevoir avec recognoissance de sa divine & inscrutable sapience : pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soient envoyées. Mais je trouve mauvais ce que je voy en usage, de

(4) Gens qui determinent avec la dernière précision les Desseins de Dieu, la durée, l'efficace, & l'estendue de ses faveurs, &c.

chercher à fermir & appuyer nostre Religion par la prospérité de nos entreprises. Nostre creance a assez d'autres fondemens , sans l'autoriser par les evenemens : Car le peuple accoustumé à ces argumens plausibles , & proprement de son goüst , il est danger , quand les evenemens viennent à leur tour contraires & desavantageux , qu'il en esbranle sa foy : Comme aux guerres où nous sommes pour la Religion , ceux qui eurent l'avantage (5) au rencontre de la Rochelabeille , faisans grand feste de cet accident , & se servans de cette fortune , pour certaine approbation de leur party : quand ils viennent après à excuser leurs (6) defortunes de Montcontour & de Jarnac , sur ce que ce sont verges & chastiemens paternels , s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy , ils luy font assez aisément sentir que c'est prendre d'un sac deux moulures , & de mesme bouche soufflet le chaud & le froid. Il vaudroit mieux l'entre-

(5) Grande escarmouche qui pensa engager une bataille générale entre les Troupes de l'Admiral de Coligny & celles du Duc d'Anjou , au mois de May de l'an 1569.

(6) La Bataille de *Montcontour* gagnée par le Duc d'Anjou , en 1569. au mois d'Octobre. Ce Prince avoit gagné celle de *Jarnac* au mois de Mars de la même année.

tenir des vrayz fondemens de la verité.

Bataille navale gagnée contre les Turcs.

C'est une belle bataille navale qui s'est gagnée (7) ces mois passez contre les Turcs, sous la conduite de *Dom Joan d'Autria* : mais il a bien plu à Dieu en faire autres fois voir d'autres telles à nos despens. Somme, il est mal aisé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du descher. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius & (8) Leon son Pape,

(7) En 1571.

(8) D'où que Montagne ait tiré ce *Leon Pape*, il a eü ses garants ; & il ne s'est pas mis en peine d'examiner le poids de leur autorité. *Christ. Sandius*, qui plein d'un zele de Secte, a cherché partout dequoi grossir le nombre des Ariens, n'avoit garde d'oublier cet exemple : mais dans le fond c'est de divers Auteurs Catholiques-Romains qu'il a pris tout ce qu'il en dit dans *Nucleus Hist. Eccles.* Lib. II. p. 110. & seqq. Edit. Cosinopol. 1668. Voici le fait. *Vincent de Beauvais*, *Jacques de Voragine*, Auteurs du XIII. Siecle, & d'autres ont parlé d'un *Leon Pape*, Arien, qu'ils disent avoir convoqué un Concile, & rapportent le combat d'injures que Leon eut à cette occasion avec *Hilaire* Evêque de Poitiers : entr'autres choses que le Pape ayant dit à *Hilaire*, *Si tu Hilarius de Galliâ, ego Leo, Romana Sedis Apostolicus iudex* ; & qu'*Hilaire* lui répondit, *Quod si Leo, sed non de Tribu Juda, etsi diu-cans resides, sed non in sede Majestatis*, &c. *Jaques de Voragine*, & un *Compilateur Chronologique* anonyme que l'on cite, font mourir ce Pape, précisément de la même maniere qu'on a débité, qu'é-roit mort *Arius*. Les *Centuriateurs de Magdebourg*, Cent. IV. cap. 10. ont copié tout cela ; *Baronius* ad ann. 362. §. 245. le rejette en un mot, comme une pure fable. Le Cardinal *Jean de Turrecremata* y a pourtant ajouté foi, dans son *Traité De Potestate Ecclesiastica*

Pape, Chefs principaux de cette here-
sie, moururent en divers temps, de
morts si pareilles & si estranges (car
retirez de la dispute par douleur de ven-
tre à la garderobe, (9) tous deux y
rendirent subitement l'ame) & exag-
gerer cette vengeance divine par la cir-
constance du lieu, y pourroit bien en-
core adjouster la mort de Heliogaba-
lus, (10) qui fut aussi tué en un re-

Ecclesiasticâ, Lib. II. c. 6. comme le remarque aussi
Jean Neucler dans sa CHRONIQUE, *Generat. XII. in
fine*, où il laisse lui-même la chose indécise. Il dit
encore que selon quelques-uns, les Auteurs qui
ont parlé de ce Pape Leon, ont mis son nom pour
celui de *Liberius*. Sandius au contraire prétend que
c'étoit un veritable Pape qu'il fait successeur de
Felix, c'est-à-dire de celui qui fut mis à la place
de *Liberius* : & pour montrer que toute cette his-
toire vient d'Auteurs plus anciens que ceux où on
la trouve, il ajoute que Vincent de Beauvais, en
la rapportant, cherche à la rendre douteuse ; &
que par conséquent il ne l'a pas inventée. —
Cette Note, si pleine de recherches curieuses, m'a été
communiquée par M. Barbeyrac.

(9) S. Athanase *Epist. ad Serapionem*, rapporte
précisément ainsi la mort d'Arius : Εἰσῆλθεν εἰς
θάκος, ὡς διὰ χρείαν τῆς γαστροῦ : ce qu'Epi-
phane *Lib. 2. de morte Arii*, a copié de cette ma-
niere : Κατὰ τὰς νύκτας εἰσελθὼν εἰς θάκον
πρὸς τὰς αὐτῆς χρείας παρασκευαδῆναι,
ἐλάκνυτε. — Pour la mort de Leon, toute pareil-
le à celle d'Arius, Voyez la Note 8, qui précède
immédiatement celle-cy.

(10) *In latrinâ ad quam confugerat, occisus.*
Ælii Lampridii Heliogabalus, p. 107.

458 ESSAIS DE MONTAIGNE,
traict. Mais quoy ? Irenée se trouve
engagé en mesme fortune.

Les bons ou
les mauvais
succès des
hommes ne
prouvent, ni
leur merite
ni leur de-
merite.

Dieu nous voulant apprendre, que
les bons ont autre chose à esperer ; &
les mauvais autre chose à craindre, que
les fortunes ou infortunes de ce monde ;
il les manie & applique selon sa dispo-
sition occulte : & nous oste le moyen
d'en faire sottement nostre profit. Et se
moquent ceux qui s'en veulent préva-
loir selon l'humaine raison. Ils n'en
donnent jamais une touche, qu'ils n'en
reçoivent deux. Sainct Augustin en fait
une belle preuve sur ses adversaires.
C'est un conflict, qui se décide par les
armes de la memoire, plus que par
celles de la raison. Il se faut contenter
de la lumiere qu'il plaist au Soleil nous
communiquer par ses rayons : & qui
eslevera ses yeux pour en prendre une
plus grande dans son corps mesme,
qu'il ne trouve pas estrange, si pour la
peine de son outrecuidance il y perd
la veüe. [a] *Quis hominum potest scire
consilium Dei ? aut quis poterit cogita-
re, quid velit Dominus ?*

[a] Quel homme peut savoir les desseins de
Dieu, ou imaginer ce que veut le Seigneur ? Sa-
pient. ch. IX. vs. 13. — C'est pourtant sur les Des-
seins de Dieu que certaines gens raisonnent depuis long-
temps à perte de veüe, constamment acharnez, à mal-
traiter, à écraser ceux qui refusent de se soumettre
humblement à leurs décisions.



CHAPITRE XXXII.

De fuir les voluptez au pris de la vie.

JAvois bien veu convenir en cecy la pluspart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre : & que de conserver nostre vie à nostre tourment & incommodité , c'est choquer les regles mesmes de la nature , comme disent ces vieilles regles ,

[a] ^α Η ζῆν ἀλύπως , ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως.
 Καλὸν τὸ θνήσκειν οἷς ὑβριν τὸ ζῆν φέρει.
 Κρεῖσσον τὸ μὴ ζῆν ἐς ἰν , ἢ ζῆν ἀθλίως.

Mais de pousser le mespris de la mort jusques à tel degré , que de l'employer pour se distraire des honneurs , richesses , grandeurs , & autres faveurs & biens que nous appellons de la fortune : com-

[a] *Ou une vie tranquille , ou une mort heureuse.
 Il est beau de mourir lorsque la vie est à charge.
 Il vaut mieux cesser de vivre que de vivre dans la misere.*

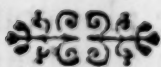
On trouve dans Scobée , serm. 20. des sentences toutes semblables à ces trois-là.

me si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abandonner, sans y adjouster cette nouvelle recharge, je ne l'avois veu ny commander, ny pratiquer, jusque lors que ce passage de Seneca me tomba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant & de grande autorité autour de l'Empereur, de changer cette vie voluptueuse & pompeuse, & de se retirer de cette ambition du monde, à quelque vie solitaire, tranquille & Philosophique: sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez: » Je suis d'avis » (*dit-il*) (1) que tu quittes cette vie- » là, ou la vie tout à fait: bien te con- » seille-je de suivre la plus douce voye, » & de destacher plustost que de rom- » pre ce que tu as mal noué, pourveu » que, s'il ne se peut autrement destacher, tu le rompes. Il n'y a homme » si couïard qui n'ayme mieux tomber » une fois, que de demeurer tousjours » en bransle ». J'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse Stoïque: mais il est

(1) Censeo aut ex vitâ istâ tibi, aut è vitâ exeundum. Sed illud idem existimo, leni eundum viâ, ut quod malè implicuisti, solvas potius quàm abrumpas, dummodò si alia solvendi ratio non erit, vel abrumpas. Nemo tàm timidus est ut malit semper pendere quàm semel cadere. *Epist.* 22.

plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui escrit à ce propos, choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est-ce que je pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gens, mais avec la moderation Chrestienne. Sainct Hilaire Evesque de Poitiers, ce fameux ennemy de l'heresie Arienne, estant en Syrie fut adverty qu'Abra sa fille unique, qu'il avoit laissée pardeça avec sa mere, estoit poursuyvie en mariage par les plus apparens Seigneurs du pais, comme fille tres-bien nourrie, belle, riche, & en la fleur de son aage : il luy escrivit (comme nous voyons) qu'elle ostant son affection de tous ces plaisirs & avantages qu'on luy presentoit : qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand & plus digne, d'un mary de bien autre pouvoir & magnificence, qui luy feroit presens de robes & de joyaux, de prix inestimable. Son dessein estoit de luy faire perdre l'appetit & l'usage des plaisirs mondains, pour la joindre toute à Dieu : Mais à cela, le plus court & plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres, & oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, & de l'appeller à

foy, comme il advint : car bien-tost après son retour, elle luy mourut, de quoy il montra une singuliere joye. Certuy-cy semble encherir sur les autres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement, & puis que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais je ne veux obmettre le bout de cette histoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de Sainct Hilaire ayant entendu par luy, comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son dessein & volonté, & combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce monde, que d'y estre, print une si vive apprehension de la beatitude éternelle & celeste, qu'elle sollicita son mary avec extreme instance, d'en faire autant pour elle. Et Dieu à leurs premieres communes, l'ayant retirée à soy, bien-tost après, ce fut une mort embrassée avec singulier contentement commun.





CHAPITRE XXXIII.

*La fortune se rencontre souvent au train
de la raison.*

L'Inconstance du branfle divers de *La Fortune*
la fortune, fait qu'elle nous doive *suit quelque-*
presenter toute espece de visages. Y a-il *fois le train*
action de justice plus expresse que celle- *de la Raison.*
cy ? Le Duc de Valentinois ayant reso-
lu (1) d'empoisonner Adrian Cardinal
de Cornete, chez qui le Pape Alexan-
dre sixiesme son pere, & luy alloyent
souper au Vatican : envoya devant,
quelque bouteille de vin empoisonné,
& commanda au Sommelier qu'il la
gardast bien soigneusement : le Pape y
estant arrivé avant le fils, & ayant de-
mandé à boire, ce Sommelier, qui pen-
soit ce vin ne luy avoir esté recomman-
dé que pour sa bonté, en servit au Pa-
pe, & le Duc mesme y arrivant sur le
point de la collation, & se fiant qu'on
n'auroit pas touché à sa bouteille, en
prit à son tour ; en maniere que le Pere

(1) En 1503. *Historia di Francesco Guicciardi-*
ni, L. VI. p. 267. *In Vinegia*, appresso Gabriel
Giohito, an. 1568.

464 ESSAIS DE MONTAIGNE,

en mourut soudain , & le fils après avoir esté longuement tourmenté de maladie , fut réservé à un' autre pire fortune.

*Quelquefois
la Fortune
paroit se
jouer de nous.*

Quelquefois il semble à point nommé qu'elle se joüe à nous : Le Seigneur d'Estrée , lors Guidon de Monsieur de Vandomme , & le Seigneur de Liques , Lieutenant de la compagnie du Duc d'Ascot , estans tous deux serviteurs (2) de la sœur du Sieur de Foungueselles , quoy que de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontiere) le Sieur de Liques l'emporta : mais le mesme jour des nopces , & qui pis est , avant le coucher , le marié ayant envie de (3) rompre un bois en faveur de sa nouvelle espouse , sortit à l'escarmouche près de S. Omer , où le Sieur d'Estrée

(2) Dans les Memoires de *Marrin du Bellay* , d'où ce Fait a été pris, *Liv. II. fol. 86. & 87.* il est dit que cette Dame étoit sœur du *Seigneur de Fouquerolles*.

(3) C'est-à-dire , rompre une lance , comme on parle présentement. Nicot a fait une Remarque très curieuse sur le mot de *bois* pris dans ce sens-là. *Bois* , dit-il , est *aucunefois usurpé pour lance de l'homme d'armes*, au second Livre d'*Amadis* : " Adonc » baïsserent leurs lances , & donnans des esperons » à leurs chevaux , coururent l'un contre l'autre , » de si grande roideur que leur bois vola en esclats. " Et selon cette signification est dir , porter bien son bois , d'un Chevalier qui porte bien sa lance en lice ; & par metaphore , d'une Femme haute qui marche droite & de bonne grace.

se trouvant le plus fort, le fait son prisonnier : & pour faire valoir son avantage : encore fallut-il que la Damoiselle,

[a] *Conjugis antè coacta novi dimittere collum
Quàm veniens una atque altera rursus
hyems*

Noctibus in longis ad vidum saturasset amorem,

luy fist elle-mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier : comme il fit, la Noblesse Françoisé ne refusant jamais rien aux Dames. Semble-il pas que ce soit un fort artiste ? Constantin fils d'Helene fonda l'Empire de Constantinople : & tant de siecles après, Constantin fils d'Helene le finit. Quelquefois il luy plaist (4) envier sur nos miracles : Nous tenons que le Roy Clovis assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles-mesmes par faveur divine : Et Bouchet emprunte de quelqu'Autheur, que le Roy Robert assiegeant une ville, & s'estant desrobé du siege, pour aller à Orleans solemnizer

[a] Contrainte de renoncer aux embrassemen de son nouvel Epoux, avant que les longues nuits d'un ou de deux hyvers eussent rassasié l'avidité de leur amour. *Carul. ad Manl. vs. 81. &c.*

(4) Rencherir ou renvier. — Renvier venu d'envier lui a succédé, & est présentement en usage.

la feste Sainct Aignan, comme il estoit en devotion, sur certain point de la Messe, les murailles de la ville assiegée s'en allerent sans aucun effort en ruine. Elle fit tout à contrepoil en nos guerres de Milan: car le Capitaine Rense (5) assiegeant pour nous la ville d'Eronne, & ayant faict mettre la mine sous un grand pan de mur, & le mur en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutes fois (6) tout empenné, si droit dans son fondement, que les assiegez n'en (7) vaufirent pas moins.

*La Fortune
fait quelque-
fois la Medecine.*

Quelquefois elle fait la medecine. Jason Phereus estant abandonné des Medecins, pour une apostume, qu'il avoit dans la poitrine, ayant envie de s'en défaire, au moins par la mort, se jetta en une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il fut blessé à travers le corps, si à point, (8) que son apostume en creva, & guerit.

(5) Memoires de *Marrin du Bellay*, Liv. II. fol. 76. où cette Ville est nommée *Arone* sur le *Lac Majour*.

(6) Tout d'une piece comme une fleche qui tomberoit perpendiculairement dans l'endroit d'où elle auroit été lancée vers le Ciel.

(7) Ou *valurent*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

(8) *Plin. Nat. Hist. L. VII. c. 50. Phereus Jason deploratus à Medicis vomica morbo, cum mortem in acie quareret, vulnerato pectore medicinam invenit*

LIVRE I. CHAP. XXXIII. 467

Surpassa-elle pas le Peintre *Proto-^{Quelquefois}genes* en la science de son art ? Cettuy-cy <sup>elle est sup-
rieur à
l'Art.</sup> ayant parfaict l'image d'un chien las, & recreu à son contentement en toutes les autres parties, mais ne pouvant représenter à son gré l'escume & la bave, (9) despité contre sa besoigne, prit son esponge, & comme elle estoit abreuvée de diverses peintures, la jetta contre, pour tout effacer : la fortune porta tout à propos le coup à l'endroit de la bouche du chien, (10) & y parfournit ce à quoy l'art n'avoit peu atteindre.

N'adresse-elle pas quelquefois nos <sup>Elle corrige
quelquefois
nos conseils.</sup> conseils, & les corrige ? *Isabel* Royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande (11) en son Royaume, avec une armée, en faveur de son fils contre son

ex hoste. Valere Maxime qui a parlé de cet accident, L. I. c. 8. *in Externis*, §. 6. représente la chose d'une maniere encore plus merveilleuse : car il dit que ce fut d'un assassin que Jason reçut cet important service. *Nam cum inter insidias*, dit-il, *gladio Jasonem percussisset, vomitum qua à nullo Medicorum sanari potuerat, ita rupit, ut hominem pestifero malo liberaret*. Senèque attribue cet accident à la même cause. *Tuber quidam Tyranni*, dit-il, *gladio divisit, qui ad eum occidendum venerat* : — *rem, quam Medicorum manus reformidaverat, nocendo sanavit*. De Benef. L. II. c. 19.

(9) Plin. Nat. L. XXXV. c. 10.

(10) Fecitque in picturâ Fortuna naturam. Plin. ibid.

(11) En 1326.

468 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 mary, (12) estoit perdue, si elle fust
 arrivée au port qu'elle avoit projeté,
 y estant attenduë par ses ennemis : mais
 la fortune la jetta contre son vouloir ail-
 leurs, où elle print terre en toute seure-
 té. Et cet ancien qui ruant la pierre à
 un chien, en assena & tua sa marastre,
 eut-il pas raison de prononcer ce vers,

Ταυτόματον ἡμῶν καλλίω βουλευέται :

(13) *La fortune a meilleur advis que nous.*

*Elle surpasse
 les reglemens
 de l'humaine
 prudence.*

(14) Icetes avoit prattiqué deux sol-
 dats, pour tuer Timoleon, sejourant
 à Adrane en la Sicile. Ils prindrent heu-
 re, sur le point qu'il feroit quelque sa-
 crifice : & se meslans parmy la multi-
 tude, comme ils se guignoyent l'un
 l'autre, que l'occasion estoit propre à
 leur besoigne : voicy un tiers, qui d'un
 grand coup d'espée, en assene l'un par
 la teste, & le ruë mort par terre, &
 s'enfuit. Le compagnon se tenant pour
 descouvert & perdu, recourut à l'autel,

(12) *Froissart*, Vol. I. c. 10.

(13) Ici Montagne traduit exactement le Vers
 Grec qu'il vient de citer. Ce Vers est de Menandre
 & étoit passé en Proverbe. Voyez les Commem-
 tateurs sur les Epitres de *Ciceron* à *Atticus*. L. I.
 Ep. XII.

(14) Sicilien, né à Syracuse, qui vouloit oppri-
 mer la liberté de sa Patrie, dont *Timoleon* étoit le
 défenseur. *Plutarque* dans la *Vie de Timoleon*, ch. 7.

requerant franchise , avec promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il faisoit le conte de la conjuration , voicy le tiers qui avoit esté attrapé , lequel comme meurtrier , le peuple pousse & (15) saboule au travers la presse , vers Timoleon , & les plus apparents de l'assemblée. Là il crie mercy : & dit avoir justement tué l'assassin de son pere : verifiant sur le champ , par des témoigns que son bon sort luy fournit , tout à propos , qu'en la ville des Leontins son pere , de vray , avoit esté tué par celuy sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines Attiques , pour avoir eu cet heur , prenant raison de la mort de son pere , de retirer de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpassa en reglement , les regles de l'humaine prudence.

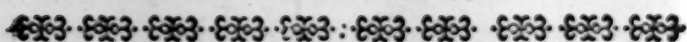
Pour la fin : En ce faict icy , se decouvre-il pas une bien expresse application de sa faveur , de bonté & pieté singuliere ? (16) Ignatius Pere & fils , proscripts par les Triumvirs à Rome , se resolurent à ce genereux office , de rendre leurs vies , entre les mains l'un

*Deux Pros-
crits , Pere
& Fils ,
meurent en-
semble par
une faveur
particuliere
de la for-
tune.*

(15) Presse , soule. — SABOULER , *proculcare* , Nicot.

(16) *Appian. Alexand. De Bellis Civilibus. L. IV. p. 262.*

470 ESSAIS DE MONTAIGNE,
de l'autre , & en frustrer la cruauté des
Tyrans : ils se coururent sus , l'espée au
poing : elle en dressa les pointes , &
en fit deux coups esgallement mortels :
& donna à l'honneur d'une si belle
amitié , qu'ils eussent justement la for-
ce de retirer encore des playes leurs bras
sanglants & armées , pour s'entr'en-
brasser en cet estat , d'une si forte estrain-
te , que les bourreaux couperent ensen-
ble leurs deux testes , laissant les corps
tousjours pris en ce noble neud ; & les
playes jointes , humans amoureusement
le sang & les restes de la vie , l'un de
l'autre.



CHAPITRE XXXIV.

D'un defaut de nos polices.

Combien il
seroit utile
au Public
qu'il y eût
un certain
Lieu deter-
miné où l'on
pût être in-
formé du
moyen d'a-
voir certai-
nes choses.

FEu mon Pere , homme pour n'estre
aydé que de l'experience & du na-
turel , d'un jugement bien net , m'a dict
autrefois , qu'il avoit desiré mettre en
train , qu'il y eust és Villes certain lieu
designé , auquel ceux qui auroient be-
soin de quelque chose , se peussent ren-
dre , & faire enregistrer leur affaire à
un Officier estably pour cet effect : com-

me, je cherche à vendre des perles : je cherche des perles à vendre : tel veut compagnie pour aller à Paris : tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité, tel d'un maistre : tel demande un ouvrier : qui cecy, qui cela, chacun selon son besoing. Et semble que ce moyen de nous entr'advertir, apporteroit non legere commodité au commerce publique : Car à tous coups, il y a des conditions, qui s'entrecherchent, & pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extreme necessité.

J'entens avec une grande honte de nostre siecle, qu'à nostre veuë, deux *Mort miserable de Lilius Giral- dus, & de Castalio.* tres-excellens personnages en sçavoir, sont morts en estat de n'avoir pas leur faoul à manger : Lilius Gregorius Giral- dus en Italie, & Sebastianus Castalio en Allemagne : Et croy qu'il y a mil' hommes qui les eussent appelez avec tres-avantageuses conditions, ou secours où ils estoient s'ils l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generalement corrompu, que je ne sçache tel homme, qui souhaitteroit de bien grande affection, que les moyens que les siens luy ont mis en main, se peussent employer tant qu'il plaira à la fortune qu'il en jouysse, à mettre à l'abry de

la necessité , les personages rares & remarquables en quelque espece de valeur , que le mal'heur combat quelquefois jusques à l'extremité : & les mettroit pour le moins en tel estat , qu'il ne tiendrait qu'à faute (1) de bon discours , s'ils n'estoyent contens.

*Reglement
très-louable,
observé par
le pere de
Montaigne.*

En la police œconomique mon Pere avoit cet ordre , que je sçay loier , mais nullement ensuivre. C'est qu'outre le registre des negoces du mesnage , où se logent les menus comptes , payements , marchés , qui ne requierent la main du Notaire , lequel registre , un Receveur a en charge : il ordonnoit à celuy de ses gens , qui luy servoit à escrire , un papier journal , à inserer toutes les survenances de quelque remarque , & jour par jour les memoires de l'histoire de sa maison : tres-plaisante à veoir , quand le temps commence à en effacer la souvenance , & tres à propos pour nous oster souvent de peine : Quand fut entamée telle be- soigne , quand achevée : (2) quels

(1) D'un vrai bon-sens.

(2) Quelles personnes sont venues chez lui , avec quels equipages , & combien de temps elles y ont esté. Si c'est là , comme je croi , le sens de ces mots , Quels trains y ont passé , combien arresté , il ne faut pas chercher la pensée de Montaigne dans la Version Angloise où le Traducteur a mis , What Courtesies

trains y ont passé , combien arresté : nos voyages , nos absences , mariages , morts : la reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles : changement des serviteurs principaux : telles matieres. Usage ancien , que je trouve bon à rafraichir , chacun (3) en sa chacuniere : & me trouve un sot d'y avoir failly.



CHAPITRE XXXV.

De l'usage de se vestir.

OU que je veuille donner , il me faut forcer quelque barriere de la Coustume , tant ell' a soigneusement bridé toutes nos avenues. Je devisois en cette saison frilleuse , si la façon d'aller tout nud de ces Nations dernièrement trouvées , est une façon forcée par la chaude temperature de l'air , comme nous disons des Indiens , & des Mores , ou si c'est l'originelle des hom-

*Sur quoi est
fondée la
côûrume de
certaines
Nations d'al-
ler tout nud.*

vvere debared on , vvhaz concluded , ce qui paroît fort obscur en soi-même , pour ne pas dire absolument inexplicable.

(3) *En sa chacuniere , c'est-à-dire , chez-soi , Ainsi chacun s'en va à sa chacuniere , dit Rabelais , Liv. II. ch. 14.*

474 ESSAIS DE MONTAIGNE,

mes. Les gens d'entendement, d'autant que tout ce qui est sous le Ciel, comme dit la sainte Parole, est subject à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy, où il faut distinguer les Loix naturelles des controuvées, de recourir à la generale police du monde, où il n'y peut avoir rien de contrefaict. Or tout estant exactement fourny ailleurs de fillet & d'esguille, pour maintenir son estre, (1) il est mescreable, que nous soyons seuls produits en estat deffectueux & indigent, & en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estranger. Ainsi je tiens que comme les plantes, arbres, animaux, & tout ce qui vit, se treuve naturellement équipé de suffisante couverture, pour se deffendre de l'injure du temps,

[a] *Propterea que ferè res omnes, aut corio sunt,
Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice
testa,*

aussi estions-nous : mais comme ceux qui esteignent par artificielle lumiere celle du jour, nous avons esteint nos

CHAP. XXXV. (1) *Il n'est pas croyable.*

(a) C'est pourquoi presque tout est couvert ou de cuir, ou de poil, ou d'écorce, ou d'écaille, ou de coque. *Lucrer. L. IV. vs. 933, 934.*

propres moyens , par les moyens empruntez. Et est aisé à voir que c'est la coutume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas : Car de ces Nations qui n'ont aucune cognoissance de vestemens , il s'en trouve d'affises environ sous mesme Ciel que le nostre , & sous bien plus rude Ciel que le nostre. Et puis, la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousjours decouverte : les yeux , la bouche , le nez , les oreilles : à nos (2) contadins , comme à nos ayeulx , la partie pectorale & le ventre. Si nous fussions nez (3) avec condition de cotillons & de (4) greguesques , il ne faut faire doute , que nature n'eust armé d'une peau plus espaisse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons , comme elle a fait le bout des doigts & plante des pieds. Pourquoi semble-il difficile à croire ? Entre ma façon d'estre vestu , & celle du paysan de mon pays , je trouve bien plus de distance , qu'il n'y a de sa façon , à celle d'un homme , qui n'est

(2) Contadin , *païsan* , de l'Italien *Conradino* qui signifie la même chose.

(3) Avec un besoin absolu de porter des jupes , & des culottes , &c.

(4) *Greguesques* , sorte de culotte , du mot *gregues* qui signifie la même chose , & que Menage fait venir du *Graca* , comme qui diroit *Culotte à la Greque*.

vestu que de sa peau. Combien d'hommes, & en Turquie sur tout, vont nuds par devotion ? Je ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plein hyver, aussi (5) escarbillet que tel qui se tient ammitonné dans les martes jusques aux oreilles, comme il pouvoit avoir patience : *Et vous, Monsieur*, respondit-il, *vous avez bien la face descoverte : or moy je suis tout face*. Les Italiens content du fol du Duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu, il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empesché lui-mesme : *Suivez*, dit-il, *ma recepte de charger sur vous tous vos accoustrements, comme je fay les miens, vous n'en souffrirez non plus que moy*. Le Roy Massinissa jusques à l'extreme vieillesse, (6) ne put estre induit à aller la teste couverte par froid, orage, & pluye qu'il fist, ce qu'on dit aussi de l'Empereur Severus. Aux batailles données entre les Egyptiens & les Perses, Herodote dit

(5) Ou *escarbillet*, comme on parle aujourd'hui : car ce mot qui selon toutes les apparences n'étoit que Gascon, du temps de Montagne, est devenu bon François. *Escarbillet*, nous dit-on dans le Dictionnaire de l'Academie Françoisse, l'se prononce : *éveillé*, *gay*, *de bonne humeur*.

(6) *Cic. De Senectute*, ch. 10.

avoir esté remarqué & par d'autres, & par luy, (7) que de ceux qui y demeuroient morts, le test estoit sans comparaison plus dur aux Egyptiens qu'aux Perses : à raison que ceux-cy portent toujours leurs testes couvertes de beguins, & puis de turbans : ceux là rases dès l'enfance & descouvertes. Et le Roy Agesilaus observa jusques à sa decrepitude, de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cesar, dit Suetone, (8) marchoit toujours devant sa troupe, & le plus souvent à pied, la teste découverte, soit qu'il fîst Soleil, ou qu'il pleust, & autant en dit-on de Hannibal,

[b] *tum vertice nudo*

Excipere insanos imbres, cœlique ruinam.

Un Venitien, qui s'y est tenu long temps, & qui ne fait que d'en venir, Tous les habitants du Pegu vont les pieds nuds en tout temps. écrit qu'au Royaume du Pegu, les autres parties du corps vestues, les hommes & les femmes vont toujours les pieds nuds, même à cheval. Et Platon

(7) *Lib. III. p. 186, 187.*

(8) *In agmine nonnunquam eque, sæpius pedibus anteibat, capite detecto, seu sol, seu imber esset, Sueton. J. Cæsar. §. LVIII.*

[b] Qui tête nuë s'exposoit à la pluye & aux plus violens orages. *Silius Italicus, L. I. vs. 250, 251.*

478 ESCAIS DE MONTAIGNE,

conseille merveilleusement pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds & à la teste autre couverture, que celle que nature y a mise. Celuy (9) que les Polonnois ont choisi pour leur Roy, après le nostre, qui est à la verité l'un des plus grands Princes de nostre siècle, ne porte jamais gands, ny ne change pour hyver & temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte * au couvert. Comme je ne puis souffrir d'aller deboutonné & detaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro tient, que quand on ordonna que nous tinssions la teste decouverte, (10) en presence des Dieux ou du Magistrat, on le fit plus pour nostre santé, & nous fermir contre les injures du temps, que pour compte de

(9) *Etienne Barbory.* Et c'est à lui, si je ne me trompe, & non pas à *Henri III.* qu'il faut rapporter ces paroles, *qui est à la verité l'un des plus grands Princes de nostre siècle.* Je me crois obligé de faire cette Remarque pour justifier Montagne que j'ai ouï blâmer en conversation, d'avoir flatté lâchement *Henri III.* car ce reproche ne paroît pas fort bien fondé, si l'on ne peut l'autoriser que sur ce que Montagne nous dit ici, où, à mon avis, il n'est coupable tout au plus que d'une petite irregularité Grammaticale.

* *Dans la maison.*

(10) *Capita aperiri aspectu Magistratuum, non venerationis causâ jussere, sed (ut Varro auctor est) valerudinis, quoniam firmiora consuetudine ea fiunt.* *Plin. Nat. Hist. L. XXVIII. c. 6.*

la reverence. Et puis que nous sommes sur le froid, & François accoustumez à nous biguarrer, (non pas moy, car je ne m'habille guiere que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere,) adjouſtons d'une autre piece, que le Capitaine Martin du Bellay recite, au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelées si aspres, (11) que le vin de la munition se coupoit à coups de bache & de coignée, se debitoit aux soldats par poids, & qu'ils l'emportoient dans des panners: & Ovide,

[c] *Nudâque consistunt formam servantia testa*

(11) En 1543. Charles V. voulant reprendre Luxembourg que François I. lui avoit enlevé, le fit assieger dans le fort de l'hyver, qui étoit, dit Martin du Bellay, L. X. fol. 478. le plus extrême qu'il fut vingt ans au précédant. Le Roy ne voulant en façon quelconque perdre rien de sa conquête, despêcha le Prince de Melphé pour aller lever le siège. — Les gelées, ajoute-t-il, furent si fortes tout le voyage, qu'on deparroit le vin de munition à coups de congnée, & se debitoit au poix, puis les soldars le porroient dans des panners. Philippe de Comines parlant d'un pareil froid arrivé de son temps (en 1469.) dans le Pais de Liege, dit expressement, que par trois jours fut deparri le vin (qu'on donnoit chez le Duc pour les gens de bien qui en demandoient) à coups de coignée, car il étoit gelé dedans les pippes, & falloit rompre le glaçon (qui estoit entier) & en faire des pieces, que les gens mettoient en un chapeau, ou en un Pannier, ainsi qu'ils vouloient, L. II. c. 14.

[c] Le Vin glacé qu'on tire du tonneau, en retient la forme, de sorte qu'on ne boit pas le vin

*Vina, nec hausta meri, sed data frustra
bibunt.*

*Gelées fort
âpres près
des Palus
Méotides.*

Les gelées sont si aspres en l'emboucheure des Palus Mæotides, qu'en la mesme place où (12) le Lieutenant de Mithridates avoit livré bataille aux ennemis à pied sec, & les y avoit desfaicts, l'esté venu, il y gaigna contre eux encore une bataille navalle.

Les Romains souffrirent grand desavantage au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois près de Plaifance, (13) de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé, & les membres contrainsts de froid: là où Hannibal avoit faict esprendre du feu par tout son ost, pour eschauffer ses soldats: & distribuer de l'huyle par les bandes, afin que s'oi gnants, ils rendissent leurs nerfs plus souples & desgourdis, & encroustassent les pores contre les coups de l'air & du vent gelé, qui couroit lors.

*Ravages
horribles de
Neiges sur
les Montagnes
d'Armenie.*

La retraitte des Grecs, de Babylone en leurs pays, est fameuse des difficultez & mesaises, qu'ils eurent à surmonter.

liquide, mais distribué en morceaux. *Ovid. Trist. L. III. Eleg. X. vs. 23, 24.*

(12) *Serrabon*, L. VII. p. 307. *Ed. Paris.* (472: *Edic. Amst.*)

(13) *Tic. Liv. L. XXI. ch. 54, 55.*

(15) De

ter. Cette-cy en fut, (14) qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognoissance du pays & des chemins: & en estants assiegés tout court, furent un jour & une nuit, sans boire & sans manger, la plus part de leurs bestes mortes: d'entre eux plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil, & lueur de la neige: plusieurs estropiez par les extremités: plusieurs roides transis & immobiles de froid, ayants encore le sens entier.

Alexandre veid une Nation en laquelle (15) on enterre les arbres fruitiers en hyver pour les defendre de la gelée: & nous en pouvons aussi voir.

Arbres fruitiers enterrez en hyver.

Sur le subject de vestir, le Roy de la Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustremens, jamais ne les reteroit, employant sa (16) desferre à ses

Le Roi du Mexique combien de fois changeoit d'habits par jour.

(14) De Cyri Expeditione Hist. L. IV. c. 5.

(15) Q. Curt. L. VII. c. 3. num. 10.

(16) Je trouve *desferre* dans toutes les plus anciennes Editions. C'est un vieux mot qui designe en général les hardes, les habits qu'on ne veut plus porter. J'ai ouï dire à des Femmes de chambre, qu'elles s'étoient engagées au service d'une Dame à tant par an, à condition qu'elles auroient sa *dépouille*, c'est-à-dire, ses hardes quand elle les quitteroit pour ne s'en plus servir. C'est le mot propre dans ce cas-là; & il exprime exactement ce

482 ESSAIS DE MONTAIGNE;
continuelles liberalitez & recompenses:
comme aussi ny pot, ny plat, ny uten-
sile de sa cuisine, & de sa table, ne luy
estoyent servis à deux fois.



CHAPITRE XXXVI.

Du jeune Caton.

JE n'ay point cette erreur commune,
de juger d'un autre selon que je suis.
J'en croy aisément des choses diverses
à moy. Pour me sentir engagé à une
forme, je n'y oblige pas le monde,
comme chascun fait, & croy & conçois
mille contraires façons de vie: & au
rebours du commun, reçois plus faci-
lement la difference, que la ressem-
blance en nous. Je descharge tant qu'on
veut, un autre estre, de mes conditions
& principes: & le considere simple-
ment en luy mesme, sans relation, l'es-
toffant sur son propre modelle. Pour
n'estre continent, je ne laisse d'advoüer
sincerement la continence des Feuillans

que Montaigne entend ici par le mot de *desferre*,
que *Cogrove* explique ainsi dans son Dictionnaire
Francois & Anglois.

& des Capuchins, & de bien trouver l'air de leur train. Je m'insinue par imagination fort bien en leur place : & les ayme & les honore d'autant plus, qu'ils sont autres que moy. Je desire singulierement, qu'on nous juge chascun à part soy : & qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. Ma foiblesse n'altere aucunement les opinions que je dois avoir de la force & vigueur de ceux qui le meritent. [a] *Sunt, qui nihil suadent, quàm quod se imitari posse confidunt.* Rampant au limon de la terre, je ne laisse pas de remarquer jusques dans les nuës la hauteur inimitable d'aucunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le jugement réglé, si les effects ne le peuvent estre, & maintenir au moins cette maistresse partie, exempte de corruption. C'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les jambes me faillent. Ce siecle, auquel nous vivons,

[a] Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croyent pouvoir imiter eux-mêmes. Cicéron a dit dans un Livre intitulé *Orator ad Brutum*, c. 7. *Nunc tantum quisque laudat quantum se posse sperat imitari.* „On ne louë aujourd'hui que ce qu'on espere „pouvoir imiter.” Apparemment, c'est à ce passage que Montagne fait allusion ici : Mais je ne sai pourquoi il a mis *suadent*, au lieu de *laudent*.

484 ESSAIS DE MONTAIGNE,

au moins pour nostre climat, est si plombé, que je ne dis pas l'exécution, mais l'imagination mesme de la vertu en est à dire : & semble que ce ne soit autre chose qu'un jargon de College.

[b] *Virtutem verba putant, ut
Lucum ligna :*

[c] *quam vereri deberent, etiam si percipere non possent.* C'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme au bout de l'oreille, pour parement.

Morifs vicieux détruisent l'essence de la vertu.

Il ne se recognoist plus d'action vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence, car le profit, la gloire, la crainte, l'accoustumance, & autres telles causes estrangeres nous acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la debonnaireté, que nous exerçons lors, elles peuvent estre ainsi nommées, pour

[b] Ils croient que la Vertu n'est qu'un vain nom, comme ils s'imaginent qu'un Bocage consacré aux Dieux, ne differe en rien des Forêts ordinaires. *Horat. L. I. Epist. VI. vs. 31, 32.*

[c] La Vertu, dis-je, qu'ils devroient respecter, quand bien ils ne pourroient pas l'acquiescer. *Cic. Tusc. Quæst. L. V. c. 2. Montagne applique à la Vertu ce que Cicéron dit là de la Philosophie, & de ceux qui osent la blâmer.*

la considération d'autrui, & du visage qu'elles portent en public : mais chez l'ouvrier, ce n'est aucunement vertu : il y a une autre fin proposée, autre cause mouvante. Or la Vertu n'advoüe rien, que ce qui se faict par elle, & pour elle seule.

En cette grande bataille de (1) Por-
tidée, que les Grecs sous Pausanias
gagnerent contre Mardonius, & les
Perses : les victorieux suivant leur cou-
stume, venants à partir entre eux la
gloire de l'exploit, attribuerent à la Na-
tion Spartiate la précellence de valeur
en ce combat. Les Spartiates excellents
juges de la vertu, quand il vindrent à
decider, à quel particulier de leur Na-
tion devoit demeurer l'honneur d'avoir
le mieux faict en cette journée, (2)
trouverent qu'Aristodemus s'estoit le
plus courageusement hazardé : mais
pourtant ils ne luy en donnerent point
de prix, parce que sa vertu avoit esté
incitée du desir de se purger du repro-
che, qu'il avoit encouru au faict des

*Pourquoi les
Spartiates
refuserent le
prix de la
valeur à ce-
lui qui s'étoit
le plus signa-
lé dans une
Bataille.*

(1) Mon'agne à mis par meprise *Poridée*, au lieu de *Plarée*. Cornelius Nepos dans la Vie de Pausanias, ch. I. *Hujus illustrissimum est praelium apud Plaraas.*

(2) *Herodot. L. IX. p. 614, 615.*

486 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Thermopylès : & d'un appetit de mourir courageusement , pour garantir sa honte passée.

*Bien des gens
s'exercent
l'Esprit à ra-
valer les plus
belles actions
des Anciens.*

Nos jugemens sont encores malades , & suivent la depravation de nos mœurs. Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles & genereuses actions anciennes , leur donnant quelque interpretation vile , & leur controuvant des occasions & des causes vaines : Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure , je m'en vois y fournir vraysemblablement cinquante vitieuses intentions. Dieu sçait , à qui les veut estendre , quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement , que lourdement & grossierement , les ingenieux , (3) à tout leur mesdisance.

*Montaigne
fait tout le
contraire ,
& pourquoi.*

La mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands Noms , & la mesme licence , je la prendroye volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les hausser. Ces rares figures , & tirées pour l'exemple du monde , par le consentement des sages , je ne me feindroy pas de les recharger d'honneur ,

(3) Avec leur médisance.

autant que mon invention pourroit, en interpretation & favorable circonstance. Et il faut croire, que les efforts de nostre invention sont loing au dessous de leur merite. C'est l'office des gens de bien, de peindre la Vertu la plus belle qui se puisse. Et ne messieroit pas, quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. Ce que ceux-cy font au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur creance à leur portée, dequoy je viens de parler : ou comme je pense plustost, pour n'avoir pas la veuë assez forte & assez nette ny dressée à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve : Comme Plutarque dit, que de son temps, aucuns attribuoient la cause de la mort du jeune Caton, à la crainte qu'il avoit de Cesar : dequoy il se picque avecques raison : Et peut-on juger par là, combien il se fust encore plus offensé de ceux qui l'ont attribuée à l'ambition. Sottes gens. Il eust bien faict une belle action, genereuse & juste plustost avec ignominie, que pour la gloire. Ce personnage-là fut veritablement un patron que nature choisit, pour montrer jusques où l'humaine

Divers jugemens sur la mort du jeune Caton.

488 ESSAIS DE MONTAIGNE,

vertu & fermeté pouvoit atteindre.

*Beaux traits
de cinq Poë-
tes à la
louange de
Caton, com-
parez, &
appreciez
par Monta-
igne.*

Mais je ne suis pas icy à mesmes pour traicter ce riche argument. Je veux seulement faire luitier ensemble, les traiçts de cinq Poëtes Latins, sur la louange de Caton, & pour l'intereſt de Caton: & par incident, pour le leur auffi. Or devra l'enfant bien nourry, trouver au prix des autres, les deux premiers trainants: le troiſieſme, plus verd: mais qui s'eſt abattu par l'extravagance de ſa force. Il eſtimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encore, pour arriver au quatrieſme, ſur le point duquel il joindra ſes mains par admiration. Au dernier, premier de quelque eſpace, mais laquelle eſpace, il jurera ne pouvoir eſtre remplie par nul Eſprit humain, il ſ'eſtonnera, il ſe tranſira.

*L'excellente
Poëſie eſt au
deſſus des
Règles.*

(4) Voicy merveilles: Nous avons bien plus de Poëtes, que de juges & interpretes de poëſie Il eſt plus aiſé de la faire, que de la cognoiſtre. A certaine meſure baſſe, on la peut juger par les préceptes & par art. Mais la bon-

(4) Une choſe fort ſurprenante, c'eſt que nous avons, &c.

ne, la supreme, la divine, est au dessus des regles & de la raison. Quiconque en discerne la beauté, d'une veuë ferme & rassise, il ne la void pas: non plus que la splendeur d'un esclair. Elle ne pratique point nostre jugement: elle le ravit & ravage. La fureur, qui espoinçonne celui qui la sçait penetrer, (s) fier encores un tiers, à la luy ouyr traiter & reciter. Comme l'Aimant attire non seulement une aiguille, mais infond encores en icelle, sa faculté d'en attirer d'autres: & il se void plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacrée des Muses ayant premierement agité le Poëte à la cholere, au deuil, à la hayne, & hors de soy, où elles veulent, frappe encore par le Poëte, l'acteur; & par l'acteur, consecutivement tout un peuple. C'est l'enfileure de nos aiguilles, suspenduës l'une de l'autre.

Dés ma premiere enfance, la Poësie a eu cela, de me transpercer & transporter. Mais ce ressentiment bien vif, qui est naturellement en moy, a esté diversément manié, par diversité de formes, non tant plus hautes & plus basses (car c'estoient toujours des plus hautes

*Quelle Poësie
plaisoit à
Montagne.*

(s) *Frappe.*

490 ESSAIS DE MONTAIGNE,
en chaque espece) comme differentes
en couleur. Premièrement, une fluidité
gaye & ingenieuse : depuis une subtilité
aiguë & relevée : enfin, une force meu-
re & constante. L'exemple le dira mieux:
OVIDE, LUCAIN, VIRGILE. Mais voy-
la (6) nos gens sur la carriere.

[d] *Sit Cato dum vivit sanè vel Casare major,*
dit l'un :

[e] *Et invictum de victâ morte Catonem,*
dit l'autre. Et l'autre, parlant des Guer-
res Civiles d'entre Cesar & Pompeius,

[f] *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*
Et le quatriesme sur les louanges de Ce-
sar :

[g] *Et cuncta terrarum subacta,*
Præter atrocem animum Catonis.

(6) Les cinq Poëtes Latins qui par les traits
differeus dont ils ont peint Caton, se sont peints
eux-mêmes.

[d] *Que Caton soit pendant sa vie plus grand même
que Cesar.* Martial. L. VI. Epigr. 32.

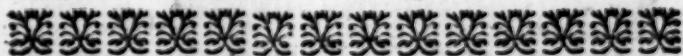
[e] *Et Caton indomrable ayant domré la Mort.* Ma-
nil. Astronomicon, L. IV. vs. 87.

[f] *Le Vainqueur plut aux Dieux ; à Caton, le
Vaincu.* Lucan. L. I. vs. 128.

[g] *Tout le Monde à ses piés, hormis le fier Caton.*
Horat. L. II. Od. I. vs. 23, 24.

Et le maistre du Chœur , apres avoir étalé les noms des plus grands Romains en peinture, finit en cette maniere :

[h] *his dantem jura Catonem.*



CHAPITRE XXXVII.

Comme nous pleurons & rions d'une mesme chose.

Q Uand nous rencontrons dans les histoires, (1) qu'Antigonus sceut *Mort des Vaincus pleurée par les Vainqueurs.* tres-mauvais gré à son fils de luy avoit présenté la reste du Roy Pyrrhus son ennemy , qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy : & que l'ayant veü il se print bien fort à pleurer : Et que le Duc Reuë de Lorraine , plaignit aussi la mort du Duc Charles de Bourgogne, (2) qu'il venoit de deffaire , & en porta le deuil en son enterrement : Et (3) qu'en la ba-

[h] *Avec Caton qui donne à tous la Loi. Virg. Ensid. L. VIII. vs. 670.*

CH. XXXVII. (1) Plutarque dans la *Vie de Pyrrhus*, vers la fin.

(2) Devant Nancy en 1477.

(3) Donnée en 1564. sous le Regne de Charles V. Roi de France.

492 ESSAIS DE MONTAIGNE,
taille d'Auroy (que le Comte de Mont-
fort gaigna contre Charles de Blois sa
partie , pour le Duché de Bretagne)
le victorieux rencontrant le corps de
son ennemy trespasé , (4) en mena
grand deuil , il ne faut pas s'escrier
soudain ,

[a] E così aven che l'animo ciascuna
Sua passion sotto el contrario manto
Ricopre , con la vista hor' chiara , hor'
bruna.

Quand on presenta à Cesar la teste de
Pompeius , (5) les histoires disent
qu'il en destourna sa veuë, comme d'un
vilain & malplaisant spectacle. Il y
avoit eu entr'eux une si longue intelli-
gence , & societé au maniement des
affaires publiques, tant de communau-
té de fortunes , tant d'offices recipro-
ques & d'alliance , qu'il ne faut pas

(4) *Froissart*, Vol. I. ch. 228.

[a] C'est ainsi que l'Esprit couvre sa passion sous
une apparence contraire, d'un œil tantôt gai, tan-
tôt triste. *Petrarque*, fol. 25. de l'Edition de Gab.
Giolito, an. 1545.

(5) Il eut en horreur Theodorus qui lui en présen-
ta la Teste, tournant la teste d'un autre costé, dit
Plutarque, pour ne la point voir : mais bien prit il
son cacher, & en le regardant se prit à plover. *Vie de*
Cesar, Ch. 13. de la Traduction d'Amyot.

croire que cette contenance fust toute faulſſe & contrefaicté , comme eſtime cet autre :

[b] *tutūmque putavis*

Jam bonus eſſe ſocer , lacrymas non ſponte cadentes

Effudit , gemitūſque expreſſit pectore lato.

Car bien qu'à la verité la pluſpart de nos actions ne ſoient que maſque & fard , & qu'il puiſſe quelquefois eſtre vray ,

[c] *Heredis fletus ſub perſonâ riſus eſt :*

ſi eſt-ce qu'au jugement de ces accidens, il faut conſiderer , comme nos ames ſe trouvent ſouvent agitées de diverſes paſſions. Et tout ainſi qu'en nos corps ils diſent qu'il y a une aſſemblée de diverſes humeurs , deſquelles celle-là eſt maĩſtreſſe , qui commande le plus ordinairement en nous , ſelon nos complexions , auſſi en noſtre ame , bien

L'homme eſt ſujet à des paſſions oppoſées.

[b] Croyant alors , qu'il pouvoit , ſans peril , faire le bon beau-pere , il versa des larmes forcées , & pouſſa des ſoupirs d'un cœur tout rempli de joye. *Lucan. L. IX. vſ. 1037 , &c.*

[c] *Les pleurs d'un heritier ſont des ris ſous le maſque.* Ex *Fublii Mimis* apud *A. Gellius* , L. XVII. c. 14. C'eſt de la Demoifelle de Gournai , que j'ai emprunté ce vers François.

494 ESSAIS DE MONTAIGNE,

qu'il y ait divers mouvements qui l'agitent, si faut-il qu'il y en ayt un à qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage, que pour la volubilité & souppléssé de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encores la place, & ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement les enfans, qui vont tout naïfvement après la nature, pleurer & rire souvent de mesme chose : mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il fasse à son souhait, qu'encore au départir de sa famille, & de ses amis, il ne se sente frissonner le courage : & si les larmes ne luy en eschappent tout à fait, au moins met-il le pied à l'estrie d'un visage morne & contristé. Et quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nées, encore les despend-on à force du col de leurs meres, pour les rendre à leur espoux : quoy que die ce bon compagnon,

[d] *Estne novis nuptis odio Venus, anne parentum*

[d] Venus est-elle odieuse aux nouvelles mariées, ou se jouent-elles de leurs Parens par de feintes larmes qu'elles versent en abondance à

LIVRE I. CHAP. XXXVII. 495

*Frustraneur falsis gaudia lacrymulis ,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt ?
Non, ita me Divi, vera gemunt, juverint.*

Ainsi il n'est pas estrange de plaindre celuy-là mort, qu'on ne voudroit aucunement estre en vie. Quand je tance avec mon valet, je tance du meilleur courage que j'aye : ce sont vrayes & non feintes imprecations : mais cette fumée passée, qu'il ayt besoing de moy, je luy bien-feray volontiers, je tourne à l'instant le feuillet. Quand je l'appelle un badin, un veau, je n'entreprends pas de luy coudre à jamais ces titres : ny ne pense me desdire, pour le nommer honnestes homme tantost apres. Nulle qualité nous embrasse purement & universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol, de parler seul, il n'est jour ny heure à peine, en laquelle on ne m'ouist gronder en moy-mesme, & contre moy, Bren du fat : & si n'enten pas, que ce soit ma definition. Qui pour me voir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que

L'entrée de la Chambre Nuptiale ? Que je meure si ces larmes sont sinceres. *Carull. De Coma Berenices. Carm. LXIV. vs. 15. &c.*

496 ESSAIS DE MONTAIGNE,

l'une ou l'autre soit feinte, il est un sot. Neron prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer (6) sentir toutefois l'é-motion de cet adieu maternel : & en eust horreur & pitié. On dit que la lumiere du Soleil n'est pas d'une piece continuë : mais qu'il nous élance si dru sans cesse nouveaux rayons les uns sur les autres, que nous n'en pouvons apercevoir l'entre-deux.

[c] *Largus enim liquidi sans luminis atherius sol*

Inrigat assidue cælum candore recenti,

Suppeditatque novo confestim lumine lumen :

ainsi eslance nostre Ame ses pointres diversement & imperceptiblement.

*Xerxes
transporté de
joye, &
abbaru de
tristesse à la
vue de ses
Troupes im-
menses.*

Artabanus surprint Xerxes son neveu, & le rança de la mutation soudaine de sa contenance. Il estoit à considérer la grandeur desmesurée de ses for-

(6) C'est ce que dit Tacite : mais sans l'assurer si positivement que Montagne. *Nero Agrippinam prosequitur abeuntem artius oculi. & pectori harena, sive explenda simulatione, sive peritura matris supremus aspectus, quamvis ferum animum resinebat. Annal. Liv. XIV.*

[c] Car le Soleil, source seconde de lumiere, ne cesse jamais d'arroser le Ciel d'une recente lueur, faisant incessamment succeder à la lumiere une nouvelle lumiere. *Lucrer. L. V. vs. 282, &c.*

ces, au passage de l'Hellepont, pour l'entreprise de la Grece. Il luy (7) print premierement un tressaillement d'aise, à voir tant de milliers d'hommes à son service, & le tesmoigna par l'allegresse & feste de son visage: & tout soudain en mesme instant, la pensée luy suggerant, comme tant de vies avoient à defaillir au plus loing, dans un siecle, il refroigna son front, & s'attrista jusques aux larmes.

Nous avons poursuivy avec resoluë volonté la vengeance d'une injure, & ressenty un singulier contentement de la victoire; nous en pleurons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous pleurons: il n'y a rien de changé, mais nostre ame regarde la chose d'un autre œil, & se la represente par un autre visage: car chaque chose a plusieurs biais & plusieurs lustres. La parenté, les anciennes acointances & amitez, saisissent nostre imagination, & la passionnent pour l'heure, selon leur condition; mais le contour en est si brusque, qu'il nous eschappe.

L'Ame ne regarde pas les choses d'un même œil, & d'un même biais.

[f] *Nil ad cō fieri celeri ratione videtur,*

(7) Herodot. L. VII. p. 436, 437.

[f] Rien ne se fait si promptement que ce que

49 8ESSAIS DE MONTAIGNE, &c.

*Quàm si mens fieri proponit & inchoat ipsa.
Ociùs ergo animus quàm res se perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu natura
videtur.*

Et à cette cause, voulans de toute cette
suinte (8) continuer un corps, nous nous
trompons. Quand Timoleon pleure le
meurtre qu'il avoit commis d'une si
meure & genereuse deliberation, il ne
pleure pas la liberté rendue à sa Patrie,
il ne pleure pas le Tyran, mais pleure
son frere. L'une partie de son devoir
est jouée, laissons-luy en jouer l'autre.

notre Esprit conçoit & projette. Il se meut donc
soi-même avec plus de rapidité qu'aucune autre
chose que nous connoissons. *Lucrer. Liv. III.*
vs 183, &c.

[8] *Faire un ouvrage complet & sous d'une piece.*

Fin du Tome premier.



x